

JIM BUTCHER



LES DOSSIERS

DRESDEN

2. LUNE FAUVE



Jim Butcher

Lune fauve

Les dossiers Dresden – 2

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Grégory Bouet



L'ombre de Bragelonne

Milady est un label des éditions Bragelonne

Cet ouvrage a été originellement publié en France
par Bragelonne sous le titre : *Lune enragée*

Titre original : *Fool Moon*
Copyright © Jim Butcher, 2001

© Bragelonne 2007, pour la présente traduction

Illustration de couverture :
© Chris McGrath

ISBN : 978-2-8112-0279-8

Bragelonne – Milady
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

Chapitre premier

Je ne me suis jamais intéressé ni à l'astronomie, ni à l'astrologie. Quand une jeune femme s'assit en face de moi au pub McAnnaly pour me confier que sa vie était en danger, j'ignorais que nous étions la veille de la pleine lune.

— Non, répondis-je. Sûrement pas.

Je fis glisser sur la table le dessin des trois cercles concentriques couverts de signes cabalistiques.

Kim Delaney plissa le nez en repoussant les longs cheveux noirs qui retombaient devant ses yeux. Elle était grande et belle, avec le charme du vieux continent. Très pâles, ses petites joues étaient faites pour sourire.

Pas ce soir.

— Allez, Harry, dit-elle en se penchant vers moi, les yeux implorants. Tu es le meilleur magicien de Chicago ! Le seul à pouvoir m'aider. Je n'arrive pas à déchiffrer ces symboles, et personne dans les cercles locaux n'y parvient. Tu es le seul vrai mage que je connaisse, et que je fréquente, en plus !

— Non. Tu ne veux pas savoir. Oublie ces cercles et concentre-toi sur autre chose.

— Mais...

Mac me fit un signe, puis il glissa deux assiettes fumantes sur le chêne patiné de son comptoir. Il ajouta deux bouteilles d'une bière brune de sa fabrication, et je commençai à saliver.

Mon estomac gronda. Il était presque aussi vide que mon portefeuille. Si Kim ne m'avait pas invité à dîner ce soir, je n'aurais pas mangé, une fois de plus. Une entrecôte était en dessous de mes tarifs habituels, mais la jeune femme était agréable, et se doublait d'un disciple occasionnel. Elle n'avait guère plus d'argent que moi d'ailleurs.

En dépit de la faim qui me tenaillait, je ne me ruai pas vers le bar. Oui, chez McAnnaly, il n'y a pas de serveurs : si on n'est pas capable de venir chercher sa tambouille, on n'a rien à faire ici. J'observai la salle, et la menace pénible d'un plafond bas équipé de ventilateurs. Treize piliers et treize fenêtres. Treize tables disposées au hasard. Le but de cet aménagement étant de disperser les flots d'énergie qui s'accumulent autour des magiciens affamés (irritables, donc).

Ce pub était un havre de compréhension dans une ville où personne ne croyait à la magie. La plupart des mystiques venaient ici.

— Écoute, Harry, reprit-elle. Je ne veux pas me servir de ce truc pour quoi que ce soit de dangereux. Je cherche juste à combler certaines lacunes qui me travaillent depuis un petit bout de temps.

Elle se pencha encore, prenant ma main dans la sienne. Elle me dévisagea sans me regarder dans les yeux, ce qui n'est pas à la portée du premier venu.

Elle sourit.

Mon estomac intervint de nouveau et je jetai un coup d'œil aux assiettes qui nous attendaient.

— C'est bien vrai ? demandai-je. Tu veux parfaire tes connaissances, et c'est tout ? Tu ne vas pas l'utiliser ?

— Croix de bois, croix de fer !

— On va voir...

— Oh, ça va ! gloussa-t-elle. C'est pas grave. Si tu ne veux rien me dire, tant pis. Je t'invite quand même, je sais que tu n'es pas en fonds. Enfin, pas depuis cette histoire au printemps.

Je me rembrunis. Ce n'était pas la faute de Kim si Karrin Murphy, la directrice du bureau des Enquêtes spéciales de la police de Chicago, ne m'avait pas appelé depuis trois mois. Jouer au consultant pour le B.E.S. était ma principale source de revenus, mais depuis une affaire de mage noir cherchant à contrôler le trafic de drogue dans la ville, on m'avait peu à peu mis sur la touche, et mon compte en banque par la même occasion.

Je ne savais pas pourquoi on ne faisait plus appel à moi, mais j'avais quelques soupçons. Je n'avais pas encore eu l'occasion d'en parler avec Murphy. Je me faisais peut-être des idées, je n'y étais pour rien et les monstres faisaient la grève.

J'y crois à mort...

Enfin, j'étais quand même à sec, moi, dans tout ça. Ça faisait un peu trop longtemps que je me nourrissais

exclusivement de nouilles et de soupes chinoises. Le fumet de la viande me chatouillait les narines depuis l'autre côté de la salle, et mon ventre gargouillait comme un lion affamé devant un étal de boucherie.

Mais je devais répondre à Kim avant de me jeter sur mon assiette. J'avais déjà rompu des pactes, mais jamais avec un humain – et sûrement pas avec quelqu'un qui comptait sur moi.

Parfois, je détestais cette connerie de conscience et cet imbécile de sens de l'honneur.

— Très bien, très bien, capitulai-je. On mange, et après je te dis tout ce que tu veux savoir.

— Merci beaucoup, Harry. Tu n'imagines pas comme c'est important pour moi.

— C'est ça, c'est ça, grognai-je.

Je me frayai un chemin jusqu'au comptoir. Il y avait plus de monde que d'habitude ce soir. Mac sourit rarement, mais cette affluence n'était pas pour lui déplaire. Je m'emparai de notre commande avec une certaine rancœur. Dur de se réjouir du succès de l'entreprise d'un ami, quand la vôtre est sur le point de s'effondrer.

Je retournai m'asseoir, chargé des victuailles. Je mangeai dans un silence boudeur, et Kim de bon cœur.

— Alors ? demanda-t-elle. Que peux-tu me dire là-dessus ?

Elle désigna le morceau de papier avec sa fourchette.

J'avalai une bouchée, la fis passer avec une rasade d'ale, et ramassai la feuille.

— Bon. C'est un tracé de Haute Magie. Trois en fait, imbriqués les uns dans les autres comme autant de barrières. Tu te souviens de ce que je t'ai appris au sujet des cercles magiques ?

— Ils empêchent quelque chose soit d'entrer, soit de sortir. La plupart sont efficaces contre les énergies magiques et les créatures de l'Outremonde, mais un mortel peut les traverser et les briser.

— Excellent, dis-je en désignant les gribouillis. C'est le rôle de cet anneau extérieur. C'est un mur contre les esprits et les forces mystiques. Ces symboles, ici et là, en assurent l'unité.

— Va pour le premier cercle, répondit Kim. Après ?

— Le deuxième est une barrière contre les formes physiques, justement. Il ne marche que si tu renforces les caractères magiques avec quelque chose de concret, des pierres, des gemmes, ce que tu veux, en les plaçant à intervalles réguliers.

Je repris une bouchée.

Kim fronça les sourcils en examinant le papier, puis me regarda.

— Mais qu'est-ce que ça donne ?

— Un mur invisible, lâchai-je. Comme des briques. Les esprits et la magie passent, mais pas la chair. Pareil pour une roche, une balle ou n'importe quoi de physique.

— Je vois, fit-elle. Comme un champ de force.

— Quelque chose comme ça.

— J'en étais sûre ! s'exclama-t-elle, les yeux pétillants. Et le dernier ?

Je me renfrognai en étudiant le troisième cercle.

— Une erreur.

— Comment ça ?

— C'est n'importe quoi. Ça ne veut rien dire. Es-tu sûre d'avoir bien recopié ?

— Absolument sûre, répliqua-t-elle en plissant le front. J'ai fait attention.

Je la fixai un long moment.

— En ce cas, et si je ne me trompe pas, pontifiai-je, il s'agit d'un troisième mur conçu pour retenir les créatures de chair et d'esprit. Ni totalement physiques, ni entièrement spirituelles, mais à la frontière des deux états.

— Ça existe, ce genre de créatures ?

— Non.

Voilà pour la version officielle. La Blanche Confrérie interdit toute allusion aux démons, ces êtres de pur esprit qui se forgent des corps de chair pour s'incarner sur notre plan d'existence.

En général, il suffit d'un seul cercle pour se protéger des démons les plus puissants, y compris des Anciens issus des profondeurs de l'Outremonde. Le troisième cercle est destiné aux monstres qui se rient des protections ancestrales.

Les diables et les archanges.

— Mais pourquoi ajouter ce cercle s'il ne sert à rien ? répliqua Kim, sans cacher son incrédulité.

— Parfois les gens font des choses insensées, Kim. Nous ne sommes que des humains.

— Allez, Harry ! grogna-t-elle. Je ne suis plus une gamine ! Tu n'as pas à me protéger.

— Et toi, tu n'as pas à connaître les créatures affectées par ce cercle. Crois-moi, tu n'as aucune envie de le savoir.

Elle me fixa longuement et prit une gorgée d'ale.

— Très bien. Mais ces cercles doivent être activés, non ? Il faut connaître le principe, comme pour allumer la lumière, exact ?

— On peut le dire comme ça, oui.

Je ne la quittai plus des yeux.

— Harry ?

— Mais ça non plus, tu n'as pas à le savoir. Surtout dans une intention purement académique. Je ne sais pas ce que tu mijotes, mais laisse tomber, Kim. Ça va mal finir.

— Harry, je ne vais...

— Arrête ! Tu joues avec une cage à tigre, l'interrompis-je en désignant le papier pour bien me faire comprendre, et tu n'aurais pas besoin de tout ça si tu ne comptais pas la remplir.

Ses yeux étincelèrent, et elle fronça les sourcils.

— Tu penses que je ne suis pas assez forte, c'est ça ?

— La force n'a rien à voir avec ça. Tu n'as ni les connaissances ni l'expérience requises. On ne va pas demander à un écolier de faire les devoirs d'un collégien ! Pareil pour toi. Kim, tu n'as pas assez progressé pour jouer avec des forces pareilles. Et même si c'était le cas, même si tu étais un mage confirmé, je t'en dissuaderaï quand même. Avec ce genre de connerie, à la moindre erreur, on ramasse les cadavres à la pelleuse !

— De toute manière, si je veux m'occuper de ça, c'est mon affaire ! Tu n'as pas le droit de m'en empêcher.

— Si, répondis-je, négligeant sa colère. J'ai le devoir de t'orienter sur la bonne voie.

Je chiffonnai le croquis avant de le jeter par terre. Kim attaqua sa viande d'un geste rageur.

— Un peu de patience, Kim. Quand tu auras mûri, que tu auras plus d'expérience...

— Tu n'es guère plus vieux que moi, coupa-t-elle.

— J'ai eu pas mal d'entraînement, et j'ai commencé tôt.

Je n'aimais pas trop discuter de mon potentiel magique supérieur à la normale. Autant changer de sujet de conversation.

— Autrement, tu as récolté beaucoup de dons pour l'automne ? tentai-je.

— Non, répondit-elle. J'en ai marre de pleurer auprès des gens et de leur soutirer de l'argent pour sauver la planète qu'ils empoisonnent et les animaux qu'ils tuent. J'en ai assez de rédiger des pétitions et d'organiser des manifestations pour des causes auxquelles plus personne ne croit. Je suis fatiguée.

— Repose-toi et, s'il te plaît, je t'en conjure, ne joue pas avec ce genre de cercles. Promets-le-moi.

Elle se leva, arracha sa serviette et posa quelques billets sur la table.

— Bon appétit, Harry, et encore merci pour rien !

— Kim, dis-je en me levant. Attends !

Mais elle ne m'écoutait plus. Elle filait vers la porte, et sa jupe frémissait comme ses cheveux. Elle était impressionnante. Elle irradiait la colère, et l'un des ventilateurs émit un petit crépitement suivi d'une fumée noire avant de s'arrêter. Elle claqua la porte. Les gens qui avaient observé sa sortie me lancèrent des regards inquisiteurs.

Je me rassais, au comble de la frustration. Bon sang ! Kim était l'une de mes élèves et je l'avais aidée pendant la période difficile où on découvre ses pouvoirs magiques. Je détestais lui interdire certains domaines, mais elle jouait vraiment avec le feu. Impossible de la laisser continuer, je devais la protéger de ces choses, jusqu'à ce qu'elle ait assez progressé pour comprendre combien elles sont dangereuses.

Et je ne parle même pas de la Confrérie ! Si ses membres apprenaient qu'une novice s'amuse avec des cercles d'invocation majeure...

La Blanche Confrérie ne plaisante pas avec ça et prend des mesures drastiques qui s'embarrassent peu de la vie des gens et de leur sécurité.

J'avais raison. J'avais bien fait d'empêcher Kim de jouer avec des forces qui la dépassent.

C'était mon rôle. Même si elle attendait de moi que je lui donne des réponses. Elle m'avait fait confiance pour apprendre à maîtriser ses modestes aptitudes pour la magie. Elle pensait que je l'aiderais à combler ses lacunes, à la guider au sein des ténèbres.

J'avais raison.

Bon sang !

J'avais l'estomac noué. Je n'avais plus envie de manger, steak ou pas.

Je ne le méritais plus.

Quand la porte s'ouvrit de nouveau, j'étais plongé dans la bière et de sombres considérations. Je me livrais au passe-temps favori des magiciens : ruminer dans son coin.

On s'approcha de ma table.

— Alors, on boude ? dit Murphy.

Elle ramassa machinalement le bout de papier et le fourra dans l'une de ses poches.

Karrin déteste le désordre.

— Ça ne te ressemble pas, Harry.

Je levai les yeux vers elle. Je n'eus pas à faire trop d'efforts, Karrin Murphy ne dépassant guère le mètre cinquante. Elle avait coupé ses longs cheveux blonds, et cela lui donnait un petit côté rebelle, qui se mariait divinement avec ses yeux bleus et son nez en trompette. Elle était habillée décontractée ce soir : jean noir, chemise en flanelle, grosses bottes et veste de bûcheron. Son badge était passé à sa ceinture.

Pour une experte en aikido et tireuse d'élite, Murphy était très mignonne. C'était une vraie pro, partie de rien pour arriver au grade d'inspecteur. Elle s'était fait des ennemis, dont l'un s'était arrangé pour qu'elle soit mutée aux Enquêtes spéciales.

— Salut Murphy, grognai-je, en buvant une rasade d'ale. Ça fait longtemps.

Je tentai de maîtriser ma voix, mais elle sentit la colère qui couvait.

— Écoute, Harry...

— Tu as lu l'édito de *La Tribune* ? Celui où on te reproche d'avoir fait appel aux services d'un charlatan nommé Harry Dresden ? À mon avis oui, puisque tu ne m'as plus contacté depuis.

— Je n'ai pas le temps pour ça, répondit-elle en se renfrognant.

— Mais je ne te blâme pas. Rares sont les contribuables qui croient à la magie. Bien entendu, ils n'ont aucune idée de ce que nous avons affronté. Tu te souviens ? On travaillait ensemble à l'époque. Je t'ai même sauvé la vie.

— J'ai besoin de toi, lâcha-t-elle d'un air froissé. On a un problème.

— Tu as besoin de moi ? On ne s'est pas parlé depuis un mois, et tout d'un coup tu te souviens de moi ? J'ai un bureau et un téléphone, inspecteur. Vous n'avez pas à venir me déranger pendant mon dîner.

— Je vais demander à l'assassin de frapper pendant les heures de bureau, alors. Mais il faut que tu m'aides à l'arrêter.

— Un meurtre ? dis-je en me redressant brusquement. Dans mon créneau, en plus ?

— J'espère que tu n'avais rien prévu de plus important, répondit Karrin en souriant.

— Non, soufflai-je. Je suis prêt.

— Très bien. On y va ?

Chapitre 2

Murphy refusa de mettre un pied dans ma bonne vieille Volkswagen bleue.

La Coccinelle n'était plus vraiment bleue. On avait pillé ses clones pour remplacer la portière gauche, maintenant verte, et la portière droite, blanche pour sa part. Le panneau du coffre provenait d'un modèle rouge. Mike, mon garagiste, n'a jamais rien dit au sujet des traces de brûlures sur le capot avant ou des marques de griffes qui avaient déchiqueté les portières. Ce genre de service n'a pas de prix.

Elle roule, et c'est le plus important, même si la vitesse n'est pas au rendez-vous. Et puis, j'aime bien cette bagnole.

Mike m'a confié que la Coccinelle est la voiture la plus simple à réparer au monde, d'où mon choix. Grâce à lui, elle roule huit ou neuf jours sur dix.

Hallucinant !

Il faut dire que les magiciens ne s'entendent pas avec la technologie. On appuie sur un interrupteur, l'ampoule claque. On passe près d'un réverbère, la lumière vacille puis disparaît. Tout ce qui peut merder le fait, et les voitures ne font pas exception.

Je ne comprenais pas pourquoi Murphy voulait risquer sa caisse, alors qu'on aurait pu prendre la mienne, mais elle insista pour tenter sa chance.

Elle conduisit vers Richemont sans décrocher une parole. Mal à l'aise, je l'observai avec attention. Elle était pressée et aménagea le code de la route en fonction.

J'attachai ma ceinture.

Au moins, on n'était pas sur sa moto.

— Murph, y a pas le feu !

— Je veux que tu sois le premier sur les lieux.

— Avant la presse, tu veux dire ? lâchai-je sans parvenir à contenir une pointe de sarcasme.

— Avant n'importe qui, grogna-t-elle.

Je fis la moue, mais elle n'ajouta rien – question d'habitude. Karrin ne me parlait plus beaucoup. Nous finîmes le trajet en silence pour aboutir sur le parking d'un supermarché de Rosemont.

Un avion passa juste au-dessus de nous. Il se dirigeait vers l'aéroport d'O'Hare, un peu plus à l'ouest. Je le quittai des yeux pour lancer un regard interrogateur à Karrin quand un policier nous emmena vers un bâtiment en construction entouré de bandes jaunes. La nuit était très claire et la lune presque pleine. Sa lumière argentée me conférait une ombre colossale, manquant presque d'écraser celle de Murphy devant moi.

— Karrin ? On est bien en dehors de Chicago, ici ?

— Exact.

— Hmm, on n'est plus dans ta juridiction, techniquement parlant.

— Les gens cherchent de l'aide là où ils peuvent, Dresden. En plus, les autres meurtres ont eu lieu en ville, on veut donc jeter un coup d'œil à celui-ci avant l'arrivée des techniciens locaux. Je me suis arrangée avec la police locale, y a pas de problème.

— Les autres meurtres ? dis-je. Les autres ? Comme dans « plus d'un » ? Murphy, ralentis.

Elle ne m'écoutait plus.

Karrin me conduisit dans le bâtiment dont seul l'extérieur était terminé. Quelques fenêtres étaient barrées avec des planches.

Ce n'est qu'en approchant des portes que je vis le panneau.

— « La Cafétéria » ? lus-je. Je croyais que Marcone l'avait incendiée au printemps dernier.

— Hmm-hmm, fit Murphy. Déplacée et en reconstruction.

Johnny Gentleman Marcone est le seigneur du crime de Chicago, le maître des rues. Les aspects les plus sombres de ses affaires restent dans la ville, et il se sert des banlieues pour les façades légales. Comme à Rosemont.

En mai, j'avais eu un accrochage dans l'incarnation précédente de *La Cafétéria* à propos d'une nouvelle drogue. La boîte avait fini brûlée.

En fin de compte, j'avais éliminé le vrai coupable, un ennemi de Marcone, et le bruit courut que j'avais agi sur l'ordre du Gentleman. Je n'avais pas nié. C'était plus simple de mépriser la rumeur que d'aller chercher des noises à Marcone.

L'intérieur était en chantier, mais on avait installé quelques halogènes pour éclairer le théâtre du crime. La poussière de plâtre couvrait le sol, et quelques outils traînaient sur les établis. Il y avait même des seaux de peinture et des bâches dans un coin.

Je n'avais pas remarqué le sang jusqu'à ce que Murphy m'empêche de marcher dedans.

— Réveil, Dresden ! dit-elle d'une voix sinistre.

Je baissai les yeux.

Du sang.

Beaucoup de sang.

Ça commençait à mes pieds. Une grande traînée écarlate s'accrochait à la poussière, comme le bras d'un homme qui se noie. Mes yeux remontèrent le long de la coulée pour arriver à la flaque principale épaisse de deux bons centimètres.

Au milieu baignaient un tas de vêtements déchirés et des morceaux de viande lacérés qui avaient dû former un corps humain.

Mon estomac menaça de rejeter les bouts de steak. Je me maîtrisai.

Je fis le tour du cadavre. C'était celui d'un solide gaillard aux cheveux courts taillés en petites pointes. Il était sur le flanc, les bras et les jambes recroquevillés pour se protéger. Un petit automatique gisait à deux mètres de là.

Hors de portée.

Je contournai de nouveau le corps de l'homme pour voir son visage.

Je ne savais pas ce qui l'avait tué, mais ce n'était pas un humain.

La face était déchiquetée. Je distinguai les dents tachées de sang à travers les lèvres mutilées. Le nez pendait au bout de quelques filaments de chair, et la tête était déformée, comme si une énorme pression avait écrasé les tempes, broyant le crâne.

Les orbites étaient vides. On avait mangé leur contenu. Les arcades sourcilières portaient des traces de dents.

Je fermai les yeux. Fort. Je pris une profonde inspiration. Une autre. Une troisième. Rien à faire.

La puanteur des entrailles labourées menaçait de projeter mon estomac à l'extérieur, loin de ma gorge. De ma bouche.

Même les yeux fermés, les autres détails défilaient toujours. Pratique pour les cataloguer plus tard. Le blouson et la chemise de la victime étaient en lambeaux et les bras étaient entaillés. Blessures défensives. Les mains, comme le reste des membres, n'étaient plus que de la bouillie violine attachée à des os. Les doigts avaient disparu. Je ne voyais pas son ventre, mais celui-ci était à l'origine de la flaque de sang qui s'épandait comme d'une bouteille d'encre renversée. J'avais vu juste : on avait éventré l'homme.

Je me détournai pour fixer le sol.

— Harry ? dit Murphy.

Sa voix avait perdu l'aigreur qui m'avait affligé toute la soirée. Elle s'était approchée pendant mon examen sommaire de la scène.

— Je connais ce type, répondis-je. Enfin, je crois. Tu vérifieras avec les dossiers dentaires, on ne sait jamais.

— Ah oui ? Qui est-ce ? lâcha-t-elle d'un ton suspicieux.

— Je n'ai pas son vrai nom, seulement son surnom : Pic-à-Glace. Sûrement à cause de son arme favorite. Un des hommes de main de Johnny Marcone.

Murphy resta quelques secondes interdite, puis jura.

— Eh, merde !

— Qu'est-ce qu'il y a, Murph ? dis-je en lui faisant face.

L'espace d'une seconde, elle eut l'air inquiet, mais son expression changea aussitôt pour afficher un masque de neutralité. Elle ne s'était pas attendue que je me tourne vers elle.

— Inspecte encore un peu les lieux, et après on discutera.

— Qu'est-ce que je suis censé trouver ?

— Tu verras, répondit Murphy, avant de murmurer pour elle-même : J'espère.

Je repris mon inspection des lieux. Une table aux pieds tordus était renversée près d'une fenêtre brisée. Je m'approchai.

Des éclats de verre jonchaient le sol.

À l'intérieur.

Le meurtrier était passé par la fenêtre et, à en juger par le sang sur certains éclats, il s'était coupé. J'examinai les morceaux. Le sang très sombre n'avait pas encore coagulé. J'enveloppai un éclat dans un mouchoir blanc, puis le rangeai dans mon manteau.

Je me relevai pour examiner la poussière. Je trouvai un endroit où elle avait presque disparu, comme si on s'y était battu, sans toutefois verser le sang. Plus loin, hors de portée des lampes, la lumière de la lune découpait un cercle argenté sur le sol. Je m'y intéressai.

Une énorme empreinte de patte se trouvait au centre du halo lumineux. Elle était aussi grosse que ma main ouverte. Un chien. Les pointes au bout des coussinets trahissaient la présence de griffes.

Je regardai par la fenêtre qui laissait passer la lumière de la lune... presque pleine.

— Oh, bon sang ! soufflai-je. Oh, purée...

Murphy se matérialisa à côté de moi et m'observa un moment sans rien dire. Je me relevai.

— Tu es dans la merde.

— Sans blague ? ricana-t-elle. Allez, envoie.

— L'assassin a dû passer par la fenêtre, dis-je. Il a sauté sur la victime et l'a désarmée avant de la tuer. Le sang sur les morceaux de verre appartient au meurtrier. Il a dû lutter de ce côté, là où la poussière a été déplacée, mais Pic-à-Glace a voulu s'enfuir par la porte. En vain. Il a été taillé en pièces.

» Tu as eu d'autres meurtres dans le même genre, continuai-je en me tournant vers la policière. Il y a quatre semaines à peu près, lors de la pleine lune précédente. Ceux dont tu me parlais en arrivant.

Murphy me dévisagea un instant en évitant mes yeux.

— Oui. Il y a un mois. Mais personne à part moi n'a remarqué le coup des phases de la lune.

— Mouais. Alors, j'ai quelque chose à te montrer.

Je lui indiquai l'empreinte sous la fenêtre. Murphy l'observa en silence.

— Harry ? lâcha-t-elle au bout d'une minute. Les loups-garous existent vraiment ?

Elle repoussa une mèche rebelle en un geste d'une vulnérabilité insolite, puis se frictionna les bras comme si elle avait froid.

— Oui. Attention, pas comme dans les films. Sinon, oui, je crois qu'on court après un de ces bestiaux.

— Très bien, murmura-t-elle. Très bien. Tu peux m'en dire plus ? À quoi dois-je m'attendre ?

J'étais sur le point de répondre quand quelques éclats de voix venus de l'extérieur me coupèrent dans mon élan. La porte s'ouvrit d'un coup. Murphy se redressa immédiatement. Ses traits se durcirent, et elle arrêta de se réchauffer pour mettre les poings sur ses hanches.

— Bordel ! jura-t-elle. Comment font ces connards pour tout savoir aussi vite ?

Je me décalai pour mieux voir. Quatre individus en costard cravate venaient d'apparaître en adoptant une formation en losange quasi militaire. Le premier n'était pas aussi grand que moi, mais pas loin. Les cheveux noirs et les yeux anthracite, il faisait un bon mètre quatre-vingt-dix, avec une quarantaine de bougies au compteur. Son costume sombre lui allait à la perfection, et mon petit doigt me souffla qu'il cachait un solide gaillard. Il portait un badge bleu marqué « F.B.I. », en bien gros, le truc idéal pour impressionner les péquenots.

— Sécurisez la zone, ordonna-t-il à ses sbires. Inspecteur Murphy ? Qu'est-ce que vous foutez si loin de votre juridiction ?

— Moi aussi, ça me fait plaisir de vous voir, agent Denton, répondit-elle. Vous ne perdez pas de temps.

— Je vous ai déjà dit que votre présence n'était pas souhaitée pour cette affaire, siffla-t-il, les yeux étincelants. (Une veine se mit à palpiter sur sa tempe et il se tourna vers moi.) Qui est-ce ?

— Har..., commençai-je, mais Murphy me coupa net.

— Personne !

Elle me lança un coup d'œil me hurlant de la fermer. C'était assez irritant.

— Harry Dresden, dis-je bien fort en défiant Karrin du regard.

— Ah ! Le charlatan, répliqua l'agent. J'ai lu l'article dans *La Tribune*. (Il revint à Murphy.) Il vaudrait mieux que vous et votre voyant laissiez tomber. Cette affaire est du domaine de la vraie police. Des gens sérieux qui s'occupent des relevés d'empreintes, des fibres, des analyses génétiques – les broutilles de ce genre.

Les yeux de Karrin s'étrécirent, et les miens suivirent le mouvement. Si Denton le remarqua, il ne le montra pas. Murphy et l'agent entrèrent dans un duel de regards, elle avec sa fureur, lui avec sa détermination.

— Agent Benn ? appela Denton.

Une jeune femme au teint hâlé, proche de la trentaine, aux cheveux mi-longs déjà grisonnants, abandonna

l'inspection du cadavre pour tourner ses yeux verts dans notre direction. Elle s'approcha d'une démarche sensuelle mais assurée, comme quelqu'un de rapide et dangereux quand la situation l'exige. Des quatre agents, elle était la seule qui portait une arme de manière ostensible. Sa veste ouverte dévoilait la lanière de son holster.

— À vos ordres, monsieur, dit-elle calmement.

Elle fixa un point entre Murphy et moi, nous surveillant ainsi tous les deux sans nous regarder directement.

— Pourriez-vous escorter ces *deux civils* hors des lieux du crime, s'il vous plaît ? demanda Denton en appuyant bien sur le mot « civil ».

Benn hocha la tête sans répondre. Elle fit mine de nous attendre et je me préparai à la suivre, mais je m'interrompis. Murphy s'était contentée de baisser les bras le long du corps. Je reconnus la moue obstinée de son visage, c'était celle qu'elle adopte quand elle perd aux points dans un tournoi d'arts martiaux. Elle était prête au combat.

Meeerde !

J'allais devoir la calmer si nous voulions avancer dans cette affaire.

— Murphy, soufflai-je. On peut discuter dehors ?

— Ben tiens, répliqua-t-elle. Le meurtrier, quel qu'il soit, a fumé une demi-douzaine de personnes depuis le mois dernier ! Je suis ici, et je veux coincer ce type ! La police de Rosemont m'a autorisée à participer !

Murphy jaugea l'agent du F.B.I. Cette dernière la surclassait largement en allonge et en muscles. Le corps de Benn se tendit. Elle fixa Karrin.

— Vous avez cet accord par écrit ? demanda Denton, tandis que sa veine battait de plus en plus vite. Désirez-vous que je fasse un rapport à votre supérieur, inspecteur ?

— N'exagérez pas trop, Denton, répliqua Murphy d'un ton rageur.

— Écoute, dis-je en posant la main sur son épaule. Sortons une minute.

Je raffermis légèrement ma prise.

Karrin se retourna vers moi, croisant mon regard l'espace d'une seconde. Une vague d'incertitude passa dans ses yeux. Elle reprit son calme, et je me détendis. Je n'avais aucune envie que ça se termine en bagarre. Pour ce que cela aurait rapporté...

— Sortez-les, continua Denton, d'une voix qui me déplut fortement.

Benn réagit à la vitesse de l'éclair et se rua sur Murphy pour la frapper à la tempe. Je n'avais jamais vu quelqu'un bouger ainsi. Karrin fit un léger mouvement, para, glissa sous l'attaque, puis projeta l'agent contre le mur en gardant une prise sur son bras.

Le visage de l'agent fut tirillé entre le choc et la surprise, puis opta pour la fureur en un dixième de seconde. Sa main libre disparut sous sa veste, elle hésita puis sortit son pistolet avec l'aisance d'une professionnelle. Ses yeux lançaient des éclairs. Je me jetai sur Murphy et Benn tira au même moment. La détonation résonna comme un coup de tonnerre dans l'espace confiné du chantier, et je me retrouvai vautré sur Karrin, le nez dans la poussière.

— Benn ! hurla Denton.

Il se jeta entre la jeune femme et nous sans se soucier de l'arme. Je l'entendis engueuler l'agent à voix basse.

— Espèce de malade ! criai-je. Vous êtes complètement timbrée ou quoi ?

Les deux autres agents du F.B.I. firent irruption dans la pièce, accompagnés par plusieurs policiers. Murphy grogna et me frappa à l'estomac. Je répondis de la même manière avant de me relever pour la libérer. Nous nous remîmes sur nos pieds. Indemnes.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé ? demanda l'un des policiers, un vétéran aux cheveux gris.

— Un incident de tir, répondit calmement Denton en se tournant vers l'homme. Il y a eu une confusion, et l'agent Benn a fait feu accidentellement.

Le policier regarda Murphy en se grattant la tête sous sa casquette.

— Est-ce bien exact, inspecteur ?

— Ben tiens ! dis-je en désignant Benn. Cette grosse co...

— C'est vrai, coupa Murphy en me donnant un coup de coude dans le ventre. C'est arrivé comme l'agent Denton vous l'a dit. Un incident.

Elle me fusilla du regard.

— Murph ? Arrête, cette nana...

— ...a eu un accident avec son arme, continua Murphy d'un ton implacable. Ça arrive à tout le monde.

Elle regarda le vieux policier, et ce dernier lui fit un clin d'œil avant de hausser les épaules.

Denton reporta son attention sur nous, et fixa Murphy un instant, avant de hocher la tête.

— Roj ? George ? appela-t-il. Et si vous accompagniez l'inspecteur à sa voiture en vérifiant que tout va bien ?

— Aucun problème, Phil, répondit un jeune homme plutôt maigre portant la panoplie complète du rouquin avec grandes oreilles et taches de rousseur incorporées. Heu... Monsieur Dresden ? Inspecteur Murphy ? Si nous sortions prendre un peu l'air ? Je me présente, Roger Harris, et voici l'agent George Wilson.

Il désigna le quatrième agent, un gros type d'une quarantaine d'années, au crâne dégarni et à la bedaine proéminente. Ce dernier nous enjoignit de le suivre d'un geste las. Murphy dévisagea Denton pendant quelques secondes, avant de tourner les talons et d'emboîter le pas au dénommé Wilson.

— J'y crois pas, glissai-je à la policière. Qu'est-ce que t'as ? Pourquoi as-tu menti ?

— Cette salope, répondit-elle moins doucement, a essayé de me prendre en traître.

— Elle a essayé de te *descendre*, Murph !

Murphy prit une profonde inspiration, mais continua à marcher. Je regardai derrière nous et je vis le corps de Pic-à-Glace encerclé par les bandes jaunes de la police. La brigade scientifique était arrivée, et elle se préparait à passer le théâtre du crime au peigne fin. Denton s'était agenouillé auprès de Benn, qui semblait pleurer, la tête dans les mains. L'homme leva les yeux vers moi, des yeux gris et froids... calculateurs. Il enregistrerait mon signalement : grand, élancé, cheveux noirs, yeux noirs, traits marqués, pas de cicatrice apparente.

Je le regardai pendant une bonne minute, et une idée me frappa. J'eus l'intime conviction que Denton dissimulait quelque chose. Il ne nous disait pas tout ! Ne me demandez pas pourquoi, mais j'en étais sûr. Rien que sa grosse veine palpitante ou sa façon de raidir la nuque, tout cela cachait un truc !

Le jeune agent toussa derrière moi. Je me secouai avant de me tourner vers lui. Il avait ouvert la porte, et je sortis.

— Veuillez excuser Deborah, l'affaire « *Lobo* », le « loup » en espagnol, l'a beaucoup affectée. Elle n'a pas fermé l'œil depuis un mois. Elle connaissait l'une des victimes, et sa mort l'a anéantie.

— Ferme-la, Harris, grogna le gros Wilson. Ça suffit. Foutez-moi le camp, vous deux, nous dit-il. Inspecteur Murphy, je ne veux plus vous voir en dehors de votre juridiction ! Les affaires internes ont déjà assez de boulot comme ça, non ?

Il retourna dans le bâtiment. Le rouquin nous sourit comme pour s'excuser, puis suivit son collègue. Il se retourna une dernière fois et nous jeta un regard songeur, et la porte se referma, nous coupant des lieux du crime et de l'enquête en cours.

Je contemplai la lune presque pleine. Un loup-garou qui traverse une fenêtre pour massacrer un gangster dans un restaurant en construction. Un corps déchiqueté au milieu d'une mare de sang. Une agent du F.B.I. folle à lier qui tire au moindre problème. Un peu de kung-fu, un peu de John Wayne et quelques menaces au passage.

Une nuit comme les autres où une affaire commence déjà à me mettre les nerfs en pelote.

Chapitre 3

Mon estomac avait mal encaissé le spectacle atroce sur le chantier et la tension de la catastrophe évitée de peu juste après. L'un de mes tympanes ne s'était pas encore remis du coup de feu. Je commençai à trembler comme le flot d'adrénaline disparaissait, et mon cœur dansait la polka. J'enfonçai mes mains dans mes poches, en faisant attention au mouchoir contenant le morceau de verre, avant de faire face au vent en fermant les yeux.

Du calme, Harry, me dis-je. Respire à fond, continue. Tu vois ? T'es pas mort. Les cadavres ne respirent pas comme ça. Tu n'es pas Pic-à-Glace qui joue au Twister fatal sur le sol. Tu n'as pas non plus un nouveau trou de balle. T'es vivant, Murphy aussi. En plus, tu n'es plus obligé de regarder ce visage aux orbites déchirées.

Pourtant, le corps lacéré s'affichait toujours sur mes paupières closes. Je sentais toujours la puanteur de ses entrailles et me souvenais parfaitement du sang mélangé à la poussière sur le sol. J'eus un renvoi de bile, et combattis l'envie de vomir.

Je voulais hurler, courir à en perdre haleine et frapper dans n'importe quoi pourvu que cela me soulage. Je comprenais presque la réaction de l'agent Benn. Il y a une limite à la quantité de sang que l'on peut voir avant de craquer, alors en travaillant sur cette série de meurtres...

Je continuai à respirer profondément. Le vent frais glissait sur mon visage avec la promesse de l'automne. Les nuits d'octobre sont froides et venteuses à Chicago, mais j'adore ça. Il n'y a pas de meilleur moment pour sortir. Je finis par recouvrer mon calme. À côté de moi, Murphy avait dû m'imiter. Nous nous dirigeâmes vers la voiture sans avoir besoin de parler.

— Je..., commença Karrin avant de s'interrompre. (Je ne la regardai pas, je ne dis rien.) Je suis désolée, Harry. J'ai perdu mon calme. L'agent Denton est un connard, mais il fait son boulot. En plus, il a raison : je n'avais pas le droit de me trouver là, techniquement parlant. Je ne voulais pas te mettre dans la merde.

Elle monta dans la voiture. Je l'y suivis et lui pris les clés des mains au moment où elle voulut démarrer. Elle tourna la tête vers moi.

Je gardai les clés en main.

— Détends-toi, Murph. Il faut qu'on parle.

— Je ne pense pas que cela soit une bonne idée, Harry.

— Voilà comment tu me remercies de t'avoir sauvé la vie. Pour la deuxième fois. Tu vas me laisser dans le noir ?

— Tu sais bien comment ça se passe.

Elle se renfonça dans le siège et contempla le ballet des agents du F.B.I. et des membres de la brigade scientifique. La voiture était plongée dans le silence.

C'était presque amusant. Le problème entre Murphy et moi était identique à celui qui avait provoqué ma dispute avec Kim Delaney un peu plus tôt dans la soirée. Murphy avait eu besoin d'une information pour progresser dans une enquête. J'aurais pu lui fournir cette donnée, mais les investigations lui auraient fait courir un grave danger. J'avais gardé le silence et remonté la piste tout seul avant de boucler le tout avec quelques bâtiments en feu et un cadavre ou deux. Il n'y avait pas assez de preuves contre moi, et le tueur que nous cherchions avait eu son compte.

Mais Murphy ne m'avait jamais vraiment pardonné de l'avoir tenue hors du coup.

Elle avait fait appel à mes services durant les mois qui suivirent et je l'avais aidée du mieux possible, mais nos relations étaient restées assez distantes, professionnelles. Le temps était peut-être venu de combler le fossé qui s'était creusé entre nous.

— Écoute, Murphy. On n'a jamais eu l'occasion de discuter de l'affaire du printemps dernier.

— On n'en a pas parlé pendant, pourquoi le faire maintenant ? On est en octobre, c'est un peu tard, non ?

— Ça suffit, Karrin. Je voulais t'en dire plus, mais je ne pouvais pas.

— Attends, laisse-moi deviner : tu avais avalé ta langue ?

— Tu sais que je suis dans le camp des bons. Bordel ! Tu t'en es bien rendu compte depuis ! J'ai risqué ma peau

tu sais que je suis dans le camp des bons. Bolder ! Tu t'en es bien rendu compte depuis ? J'ai risqué ma peau pour toi !

Murphy secoua la tête en regardant droit devant elle.

— Là n'est pas le problème.

— Ah oui ? Et où est-il ?

— Le problème, Dresden, c'est que tu m'as menti. Tu as refusé de me donner une information essentielle pour la bonne marche de mon enquête. Quand je te demande de l'aide pour un boulot, je te fais *confiance* ! Je ne me fie pas au premier venu ! Jamais ! Et encore moins maintenant.

Elle agrippa le volant.

Je grimaçai.

Touché !

Elle avait raison.

— Ces éléments, soufflai-je, étaient dangereux, Murph. T'aurais pu te faire tuer.

Le poids de son regard glacial me repoussa contre la portière.

— Tu n'es pas mon père, Dresden, lâcha-t-elle d'un ton neutre. Je ne suis pas une poupée de porcelaine, je suis officier de police. Je chope les méchants et balance leurs petits culs en taule. Au besoin, je prends une balle à la place d'une passante ou d'un connard. (Elle sortit son flingue et vérifia les munitions.) Je n'ai pas besoin de ta protection.

— Attends, Murphy ! Je ne voulais pas te faire chier ! Je suis ton ami ! Quoi qu'il arrive !

Elle regarda à l'extérieur de la voiture tandis qu'un policier passait, lampe torche braquée vers le sol à la recherche d'indices.

— Tu *étais* mon ami, Dresden. À présent... à présent, je ne sais plus...

Je ne trouvai rien à répondre, mais je ne pouvais plus reculer maintenant. Je n'avais jamais essayé de me mettre à sa place, et pourtant j'avais eu tout le temps de le faire. Murphy n'était pas magicienne, elle ne savait pratiquement rien du surnaturel, ce monde que la science et la religion avaient tenté de bannir depuis la Renaissance. Elle était désarmée face à certaines créatures qu'elle rencontrait lors de ses enquêtes, elle devait s'en remettre à moi pour lui donner les armes en question.

En mai dernier, je l'avais abandonnée, laissée sans défense. Elle avait dû vivre un enfer en affrontant des choses incompréhensibles, des choses qui laissaient les équipes scientifiques dans le plus grand désarroi.

Et c'était là que le bureau des Enquêtes spéciales intervenait. Le maire de Chicago avait créé cette unité pour enquêter sur les « crimes insolites ». Le commun des mortels, l'Église et les pouvoirs publics gardaient cependant une profonde réserve vis-à-vis de la magie, des forces occultes et des vampires. Ça n'empêchait pas les créatures surnaturelles de rôder dans la nuit, les trolls de nicher sous les ponts et les feys de voler des nourrissons – je ne parle même pas des fantômes. Ces êtres terrorisaient ou tuaient des innocents, et, d'après mes statistiques, les choses empiraient. Il fallait remédier à cette situation. Dans Chicago et sa banlieue, on appelait Karrin Murphy et son équipe des Enquêtes spéciales.

Personne n'avait tenu ce poste aussi longtemps. Murphy devait sûrement cette longévité à son ouverture d'esprit et au fait qu'elle faisait appel au seul magicien officiel de la ville.

Je ne savais pas quoi dire, alors ma bouche partit en solo :

— Je suis désolé, Karrin.

Le silence s'installa longtemps, très longtemps.

Elle finit par hausser les épaules.

— Très bien, dit-elle. Mais si tu t'impliques dans cette histoire, je veux ta parole que tu me diras tout. Pas de secrets ! Même pour me protéger !

— Murphy, je ne peux pas te le promettre, comment peux-tu me demander de...

Son visage devint un masque de colère. Elle m'attrapa le poignet et le tordit. La douleur me fit lâcher les clés. Elle les ramassa et mit le contact.

Je fronçai les sourcils en me massant le poignet. Je pris sa main dans la mienne.

— Très bien, murmurai-je. Je promets. Plus de secrets.

Elle me dévisagea l'espace d'une seconde, puis détourna le regard. La voiture sortit du parking.

— Soit, répondit-elle. On va discuter. Je te parle uniquement parce que je n'ai pas le choix. En plus, si on ne coince pas ce mec, ce loup-garou, on va réceptionner un wagon de cadavres le mois prochain.

» Et si on ne l'arrête pas..., je risque de perdre mon boulot. Quant à toi, tu finiras en prison.

Chapitre 4

— En prison ? lâchai-je. En prison ? Putain, Murphy, tu pensais me le dire quand exactement ?

Elle me lança un regard furieux. Les phares des voitures arrivant en face éclairaient son visage d'une lueur blafarde.

— Commence pas, Harry, je me tape déjà un mois de merde.

Une dizaine de questions tentaient de se frayer un chemin dans ma gorge. L'une d'elles finit par triompher.

— Pourquoi ne m'as-tu pas appelé au sujet des autres meurtres ?

— J'aurais bien voulu, crois-moi, répondit-elle en se concentrant sur la route. Mais je n'ai pas pu. Les boeuf-carottes ont commencé à me faire chier au sujet de l'affaire Marcone et Victor Sells au printemps. Quelqu'un s'est mis en tête que j'étais en collusion avec Marcone et que je l'avais aidé à éliminer son concurrent pour démanteler le trafic de Troisième Œil. Ils me sont tombés dessus à bras raccourcis.

— J'étais sur les lieux, soufflai-je, submergé par un intense sentiment de culpabilité. Tu avais un mandat à mon nom, mais tu l'as annulé. Il y a eu toutes ces rumeurs à mon sujet et au sujet de Marcone après...

— Exact, dit Murphy, les lèvres serrées.

— Et si tu m'en avais parlé, continuai-je, ça n'aurait fait qu'ajouter de l'huile sur le feu.

Ce qui m'aurait aussi attiré les foudres des autorités qui enquêtaient sur Murphy, ajoutai-je dans ma tête. Elle m'avait protégé. Je ne m'étais jamais demandé si les rumeurs impliquant une collaboration entre Marcone et moi pouvaient toucher quelqu'un d'autre. *Dur retour à la réalité, Dresden.*

— Au moins, tu n'es pas stupide, Harry. Naïf, parfois, mais jamais idiot. Les affaires internes n'ont rien trouvé, mais il y a assez de personnes qui pensent que je suis corrompue et d'autres qui ne m'aiment pas pour qu'elles ne ratent pas une occasion de me plomber.

— Voilà pourquoi tu n'as pas poussé plus loin l'histoire avec l'agent Benn. Tu évites les vagues en ce moment.

— Tu as tout compris. Si jamais l'Inspection générale des services apprend que je contourne un tant soit peu le règlement, ils m'écartèlent sur-le-champ ! Alors, je ne te raconte pas si cette histoire de baston avec un agent du F.B.I. remonte quelque part. Crois-moi, ce Denton a tout du fumier, mais il sait que je suis propre. Il va la jouer honnête.

— Et on en arrive aux meurtres, c'est ça ?

Au lieu de me répondre, elle prit la file de droite et ralentit. Je me tournai à moitié pour la regarder, ce qui me permit de remarquer les phares d'une voiture qui déboîtait pour emprunter la même file que nous. Je ne dis rien à Karrin, mais gardai le véhicule dans mon champ de vision.

— C'est ça, dit-elle. *L'affaire Lobo*. Le carnage a commencé le mois dernier, la veille de la pleine lune. Une bande de truands massacrés sur Rainbow Beach. Au début, tout le monde avait pensé à un animal enragé. Bizarre, mais on ne sait jamais, n'est-ce pas ? C'était quand même assez étrange, et l'enquête est arrivée chez nous.

— Bon, et que s'est-il passé après ?

— La nuit suivante, c'était le tour d'une vieille dame qui se promenait près du parc Washington. Même *modus opérandi*. Ça n'allait pas, tu comprends ? Les gars du labo n'avaient rien trouvé, alors je me suis adressée au F.B.I. Ils disposent de moyens plus importants, de technologies de pointe.

— Tu as ouvert la boîte de Pandore, murmurai-je.

— Un truc comme ça, oui. Un des cerveaux du F.B.I., le rouquin que tu as rencontré, a remarqué des anomalies dans la denture du ou des agresseurs. Il en a conclu qu'elle ne correspondait ni à celle d'un chien, ni à celle d'un loup. Pareil pour les empreintes. Rien à voir avec celles de vrais loups.

» À ce moment-là, je me suis demandé si ce n'était pas... autre chose. On a fini par établir que quelqu'un voulait faire passer ces meurtres pour des attaques de loups. Avec cette théorie, l'assassin est devenu le « Tueur-Loup », « *Lobo* »...

Je hochai la tête en plissant le front. Les phares étaient toujours derrière nous.

Une bâtie, comme ça, en passant. Tu n'es jamais pensé à leur dire la vérité ? À leur suggérer qu'un loup

— Une deuse, comme ça, en passant. Tu n'as jamais pensé à leur dire la vérité ? A leur suggérer qu'un loup-garou pouvait être impliqué ?

— Même pas en rêve, ricana Murphy. Les gars du Bureau sont plutôt des traditionalistes bien cartésiens qui ne croient ni aux fantômes, ni aux gobelins, ni à toutes ces saloperies qui m'obligent à venir te trouver. D'après eux, les meurtres sont l'œuvre d'une secte ou d'un groupe de malades qui s'est équipé avec des armes garnies de dents de loup. Ils auraient signé leurs crimes avec des traces de pattes symboliques, d'où les conclusions de l'agent rouquin. J'ai demandé à Carmichael de te choper, mais on nous a répondu que tu étais sur une affaire dans le Minnesota.

— Oui, quelqu'un a vu un monstre dans un lac. Que s'est-il passé ensuite ?

— L'enfer. Trois dodos dans le parc Burnham la nuit d'après. Attention, ils n'étaient pas seulement morts, ils avaient été mis en pièces, pire que le mec de *La Cafétéria*. La dernière nuit de pleine lune, ça été un vieillard à la sortie d'un magasin de vins et spiritueux, puis, le lendemain soir, un homme d'affaires et son chauffeur massacrés dans un parking privé. Pendant toute l'histoire, j'avais l'I.G.S. qui me collait au cul, prête à me sauter dessus.

— La dernière victime, notai-je, ne rentre pas dans le schéma. Tous les autres meurtres ont eu lieu à l'extérieur et dans des quartiers malfamés.

— C'est vrai. James Harding III. Un des derniers industriels purs et durs. C'était l'un des partenaires de John Marcone dans un projet de développement industriel au nord-ouest.

— Et ce soir, une nouvelle victime liée au Gentleman.

— Oui. Je me demande ce qui est le plus effrayant. Des animaux enragés ? Des malades avec des armes ornées de crocs de loup ? Ou des loups-garous organisés ? Même moi, je trouve ça dingue. Imagine au tribunal : « Oui, Votre Honneur, la victime a été assassinée par un loup-garou. »

— Juste une question : tout se calme après la pleine lune, non ?

— Exactement. Et les bœuf-carottes ont classé l'affaire faute de preuves. Plus rien... Jusqu'à aujourd'hui. Il reste encore quatre belles nuits bien lumineuses, si nos assassins s'en tiennent à leur rituel.

— Tu es sûre qu'ils sont plusieurs ?

— Absolument. Selon l'agent Denton, les marques de dents, ou assimilées, correspondent à pas moins de trois dentures différentes. Pour les gars de notre labo, il pourrait y avoir plus d'un agresseur, mais ils n'ont aucun moyen d'en savoir plus.

— Si nous avons affaire à une authentique histoire de loups-garous, chaque série de marques appartient à un individu distinct, et nous nous retrouvons avec une meute sur les bras.

— Mais jamais je ne pourrai leur faire avaler ça, contra Murphy. Autant rendre directement mon insigne à l'I.G.S.

— Parfait, c'est justement le moment où tu m'expliques pourquoi tu risques ta place.

— Ils ont juste besoin d'une bonne raison pour me virer, maintenant, se renfrognait-elle. Si je ne chope pas le ou les coupables, les politiciens vont demander ma tête. Mes nouveaux amis de l'I.G.S. se contenteront de sortir une histoire de complicité ou d'obstruction, et le tour sera joué. Ils s'en prendront aussi à toi, d'ailleurs. Harry, on doit arrêter ce monstre ou je suis au chômage !

— T'as déjà recueilli du sang ou des poils sur les lieux des crimes ?

— Un peu.

— De la salive ?

Murphy se rembrunit.

— Dans les blessures, précisai-je.

— Si on en a trouvé, répondit-elle, personne ne m'a rien dit. En plus, sans suspect pour les comparer, les indices ne vont pas nous mener bien loin.

— Te mener bien loin, rectifiai-je. Ce soir, quelqu'un s'est blessé en traversant la fenêtre. Ça va peut-être nous aider.

— Si seulement. Très bien, Harry, tu es au courant de tout. Que peux-tu me dire sur les loups-garous ?

— Pas grand-chose, répondis-je après quelques instants de réflexion. Je ne me suis jamais vraiment penché sur la question. Je peux surtout définir ce à quoi ils ne correspondent pas. Laisse-moi jusqu'à demain matin, et je te ferai un exposé complet.

Je regardai par la vitre arrière tandis que Murphy quittait l'autoroute. La voiture prit la même sortie que nous.

— Demain matin ? lâcha Karrin. Pas plus tôt ?

— Dès huit heures. Voire avant si tu convaincs le service de nuit de me laisser entrer.

— D'accord, acquiesça-t-elle en se frottant les yeux d'une main.

Nous nous arrêtâmes non loin de chez McAnnaly et elle se gara près de ma Volkswagen. L'autre véhicule nous suivit sur le parking

survivre sur le parking.

— Bon sang, Harry ! Je n'arrive pas à croire que nous parlons de loups-garous tuant des gens à Chicago.

Elle se tourna vers moi, les yeux pleins d'anxiété.

— Dis-moi que je ne suis pas folle !

Je descendis de la voiture, puis me penchai vers la fenêtre.

— Ta tête va bien, Murph. Si ça se trouve, le F.B.I. a raison. Des choses folles arrivent sans que le surnaturel soit impliqué.

Je lui adressai un demi-sourire auquel elle répondit par une grimace.

— Je serai sûrement dans mon bureau, Dresden. J'attends ton rapport.

Sur ces mots, elle fit marche arrière et partit. Pourtant, je ne montai pas dans ma Coccinelle. J'observai plutôt le manège de la mystérieuse voiture qui manœuvrait à l'autre bout du parking. Elle commença à remonter l'allée dans ma direction, et continua sa route.

La conductrice, une superbe Noire avec quelques mèches grises dans les cheveux, ne m'accorda pas un regard en passant devant moi.

Je fixai le véhicule qui disparaissait peu à peu en partant à l'opposé de Murphy. Était-ce la même voiture depuis le début ? Était-ce le fruit de mon imagination ? J'avais l'intuition que la femme nous avait suivis. D'un autre côté, ce ne serait pas la première fois que mon instinct crierait au loup.

Je réfléchis à tout cela dans la Volkswagen. Je me sentais mal à l'aise et coupable. Murphy avait des ennuis par ma faute. Je l'avais placée dans une situation des plus embarrassantes en lui cachant les événements du printemps dernier. C'était à moi qu'elle devait la pression qu'elle subissait en ce moment.

J'ai une attitude que l'on pourrait trouver désuète et phallocrate vis-à-vis des femmes. J'aime à les traiter comme des dames, leur ouvrir la porte, les inviter à manger, leur offrir des fleurs, ce genre de choses. Je me qualifierais presque de chevaleresque, si j'avais une plus haute estime de moi-même. Quoiqu'on puisse en penser, Murphy était une damoiselle en détresse. Sachant qu'elle en était arrivée là à cause de moi, je me devais de la secourir.

Ce n'était pas ma seule motivation pour arrêter ces meurtres. Rien qu'en me remémorant le cadavre de Pic-à-Glace, j'avais le trouillomètre à zéro. J'en tremblais encore, comme par une réaction instinctive de mon cerveau reptilien. Je ne voulais pas mourir dévoré par un animal, mâchouillé par un museau plein de dents pointues. Rien que d'y penser, je me recroquevillai sur mon siège, les genoux coincés sous le menton. Une position plutôt inconfortable, considérant ma taille et celle d'une Coccinelle.

Ce truand avait connu une des morts les plus violentes qu'on puisse concevoir.

Il l'avait peut-être méritée.

Ou pas.

De toute manière, c'était l'une des nombreuses victimes d'une créature que les gens normaux ne devraient jamais avoir à affronter. Je ne pouvais pas rester sans rien faire.

Je suis un magicien. J'ai donc du pouvoir. Ce pouvoir implique une responsabilité, celle de l'utiliser quand il le faut. Le F.B.I. n'avait aucune chance contre une meute de loups-garous chassant en plein Chicago. Moi, si.

Je respirai profondément pour me détendre. Je fouillai dans mon manteau à la recherche de ma clé de contact quand mes doigts effleurèrent le mouchoir contenant l'éclat de verre.

Je le dépliai pour découvrir le morceau sanguinolent.

Le sang recèle une forme de puissance. Et si je l'utilisais dans un sort pour remonter la trace de son propriétaire ? Je pourrais très bien retrouver le ou les tueurs, mais il faudrait agir dès maintenant. En effet, le sang était presque sec et, si je traînais, j'allais avoir un mal de chien à l'exploiter.

Si je m'en occupais tout de suite, Murphy serait folle de rage. Elle penserait que je mijotais ça depuis longtemps et que je l'avais délibérément mise hors jeu. D'un autre côté, si je ne faisais rien, je perdais l'unique chance de débusquer l'assassin avant la nuit prochaine.

Je me décidai rapidement. Réflexion faite, sauver des vies était plus important que ménager l'humeur de Karrin.

Je sortis de la voiture pour fouiller dans le coffre à l'avant. Je sortis mon bâton de combat, mon nouveau bracelet bouclier, et l'une des choses qu'aucun magicien ne devrait oublier : un Smith & Wesson calibre .38 Spécial.

Je m'équipai tranquillement avant de prendre le morceau de verre.

Il était grand temps d'envoyer la magie.

Chapitre 5

Ma craie était prête – j'en ai toujours un morceau dans mon manteau – et la petite boussole aussi. En général, je l'accroche sur le tableau de bord. Je m'agenouillai, et mon immense trench-coat s'étala autour de moi.

Je traçai un cercle sur le bitume, le blanc de la craie luisant sous la lune...

... *presque pleine.*

Je fis un léger effort de volonté pour fermer le cercle, et sentis immédiatement la magie ambiante se concentrer autour de moi, piégée dans le périmètre du tracé. Mes poils se dressèrent sur ma nuque. Avec un léger frisson, je plaçai l'éclat de verre entre mes bottes, au milieu du cercle.

Je chantai une petite série de syllabes incompréhensibles en me focalisant sur l'effet recherché.

Interessari, interessarium, murmurai-je en collant la boussole contre le sang. Je libérai l'énergie, qui se déploya dans l'anneau avant de se manifester dans la boussole comme un nimbe argenté.

L'aiguille tourbillonna un instant avant de revenir au niveau du sang tachant le morceau de verre. Elle oscillait comme un chien qui renifle une piste. Soudain, elle pointa vers le sud-est.

J'eus un rictus de satisfaction et effaçai le dessin en relâchant la magie accumulée. Je remontai en voiture.

Le problème avec ce sortilège, c'est que la boussole pointe invariablement en direction de la cible jusqu'à l'aube, le lever du soleil dissipant la magie basique activant le sort. Toutefois, elle n'indique pas le chemin le plus court, juste la direction.

À Chicago, nul être sain d'esprit ne saurait qualifier la circulation d'agréable ou de simple. Mais j'y habitais depuis un bout de temps, et j'avais appris à survivre. Je longeai l'hôpital du Cook County, véritable ville à l'intérieur de la ville, passai près du parc Douglas, puis virai au sud vers Kedzie. L'aiguille vira à l'est, et je remontai la 55^e Rue vers l'université, et le lac Michigan.

On était loin des beaux quartiers. En fait, on était même dans la zone. La criminalité atteignait un niveau record, et nombre d'immeubles étaient démolis ou abandonnés. La plupart des réverbères étaient cassés et, à la nuit tombée, il faisait bien plus sombre que dans le reste de Chicago : le lieu de prédilection des êtres les plus immondes venus de l'Outremonde pour faire un tour en ville. Les trolls avaient remplacé les voyous, et tous les nouveaux vampires y atterrissaient en attendant de contacter Bianca, ou une autre sangsue installée à Chicago.

Je m'arrêtai devant un vieux supermarché en ruine. La Coccinelle ne demandait pas mieux. Je sortis un plan.

Nous n'étions qu'à un kilomètre du parc Washington et du parc Burnham où quatre des meurtres du mois dernier avaient eu lieu.

Un frisson remonta le long de ma colonne vertébrale. J'avais trouvé la planque idéale pour le *Lobo* de Murphy.

J'émergeai de la voiture, le bâton de combat dans la main droite, et la boussole dans la gauche – mon bracelet bouclier cliquetait autour de ce même poignet. J'avais mon revolver dans la poche.

Je pris le temps d'une profonde inspiration, histoire de remettre de l'ordre dans mes pensées et de préparer une stratégie.

Je n'étais pas là pour appréhender le tueur, quel qu'il soit. Je venais en éclaireur pour Murphy. À elle de mettre en place une surveillance et d'arrêter le coupable à la première occasion. Si je le capturais maintenant, Murphy aurait bien du mal à le faire inculper avec le seul témoignage d'un *magicien* professionnel. Les juges se délecteraient d'un policier qui leur présenterait de telles sornettes.

Je fis tourner mon bâton et avançai avec un soupir de satisfaction. Pas de problème, je n'avais pas besoin que le système judiciaire valide mes pouvoirs pour les utiliser, moi.

Les fenêtres du magasin étaient barricadées. Je dus m'y reprendre à plusieurs reprises avant de trouver une planche disjointe. Je l'examinai attentivement. Il aurait pu y avoir un système d'alarme quelconque.

Un peu comme la ficelle attachée en son milieu et reliée à une série de clochettes. Si j'avais forcé un peu plus, j'aurais provoqué une belle mélodie du malheur. J'accrochai la ficelle à un clou en manipulant les grelots avec précaution avant de me glisser dans le bâtiment abandonné.

précaution avant de me glisser dans le baïonnet avant-dernière.

L'endroit était désaffecté. S'il restait encore des étagères formant de longues travées sinistres, les marchandises avaient disparu depuis longtemps. Les blocs de néons pendaient lamentablement au bout de leurs fils, et mes chaussures broyaient les restes des tubes fluorescents. La lueur de la lune s'infiltrait dans le magasin dévasté, mais une lumière plus crue sourdait de la réserve.

Je vérifiai ma boussole.

L'aiguille me poussait vers la remise.

Je fermai les yeux pour écouter. C'est un talent facile à développer, mais que bien peu de gens connaissent encore. Je perçus deux voix, deux murmures agités.

Je me glissai dans leur direction en me dissimulant derrière les étagères poussiéreuses. Je retins mon souffle et risquai un coup d'œil au-dessus de la dernière rangée.

Un groupe de jeunes était agglutiné autour d'une lampe tempête. Filles et garçons de toutes tailles portaient des blousons, des colliers et des bracelets de cuir noir. Je repérai quelques boucles d'oreilles et autant de piercings. L'un des mecs avait même la gorge tatouée. S'ils avaient été grands et baraqués, ces ados auraient pu être intimidants.

Ils ne l'étaient pas.

Ils ressemblaient à des lycéens, voire à des collégiens pour certains, avec acné et cheveux gras assortis à la minceur de l'adolescence. Ils juraient totalement avec le décor.

Quatre ou cinq gamins se tenaient aux côtés d'un gros binoclard d'à peine un mètre soixante-dix. Je l'aurais plutôt imaginé avec une chemisette qu'avec des gants cloutés en cuir. Il se disputait avec une blonde dégingandée qui lui rendait une bonne tête. Le visage de la fille – triste, auréolé par sa crinière léonine – était déformé par la colère, et ses yeux luisaient de fureur. Six ou sept jeunes l'entouraient.

Il y avait de l'électricité dans l'air.

— Et moi, je te dis, râlait à voix basse le petit gros, qu'on ne devrait pas se reposer avant de les avoir retrouvés et réduits en chair à pâté !

Un murmure d'approbation passa dans le groupe qui le soutenait.

— J'te jure, Billy, t'es vraiment un crétin bourré à la testostérone ! répliqua la jeune fille. Si on sort maintenant sans se reposer, ce sont eux qui vont nous traquer !

— Mais réfléchis, Georgia ! reprit le bigleux. Tu penses bien qu'ils nous ont localisés depuis longtemps ! Ils peuvent nous choper tous en une seule fois s'ils le veulent !

— Et pourtant, ils ne l'ont pas fait, contra Georgia. *Elle* nous a dit de ne plus bouger pour ce soir, et je compte bien *lui* obéir ! Et si tu comptes faire autre chose, je te ficelle comme un saucisson !

Billy gronda. Vraiment. Même s'il avait l'air de se forcer.

Il recula.

— Tu penses faire le poids contre moi, connasse ? ricana-t-il. Je t'attends !

— Je ne me suis pas lancée dans ce truc de loups pour me battre avec des demeurés dans ton genre, Billy. Ne me pousse pas à bout, répondit Georgia en jetant un coup d'œil aux partisans du râleur. Vous savez ce qu' *elle* nous a dit. Vous allez désobéir ?

— Écoutez-moi, les Alphas, dit Billy en regardant les membres du groupe. Je commande depuis le début, et j'ai fait ce que je vous avais promis. Avez-vous décidé de ne plus *me* suivre ?

J'en avais assez entendu. Je me baissai pour retourner dans les ombres. *Attention, Batman, tu es tombé sur le fan-club du Loup-Garou du campus !*

Je vérifiai ma bat-boussole qui s'obstinait à indiquer le groupe d'adolescents.

Eux ? Les tueurs ?

Ils ressemblaient plus à une bande de nerds prêts pour visiter le salon *Erotica*.

C'était toujours un début. Je pouvais dégager et inspecter les alentours pour vérifier si les ados utilisaient un véhicule et relever le numéro d'immatriculation. L'université n'était pas loin, certains pouvaient même avoir une carte de parking. Après, je n'aurais plus qu'à tout raconter à Murphy.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? tonna une voix de femme assez stridente.

Je relevai la tête.

Une Noire, aussi grande que la blonde, mais beaucoup plus musclée, venait d'entrer par une porte que je n'avais pas vue. Elle bougeait comme une panthère, et ses cheveux sombres portaient des traces de gris.

La femme du parking !

L'excitation monta en moi. Effectivement, elle nous avait suivis, Murphy et moi. Elle toisa les deux groupes de ses yeux qui tenaient plus de l'ambre incandescent que du brun.

— C'est comme ça que vous suivez mes enseignements ?

Honteux, Billy et Georgia contemplèrent leurs pieds, imités par les autres ados, comme des enfants pris en faute.

— Ce n'est pas un jeu ! On m'a suivie jusqu'ici. Ils savent où nous sommes ! Si vous commettez des erreurs maintenant, vous les paierez de vos vies.

Je regardai ma boussole.

L'aiguille suivait les mouvements de la femme. Mon cœur sauta un battement. J'observai l'inconnue, son charisme, sa vigueur presque animale, son aura de volonté. Cette femme pourrait être l'assassin, et elle savait que je l'avais suivie. Étrange, comment avait-elle fait ?

Je risquai un œil pour me rendre compte qu'elle regardait directement vers le coin d'ombre où je me cachais. L'un des Alphas fit mine de prendre la parole, mais elle l'arrêta d'un geste. Ses narines frémissaient comme si elle humait l'air, et elle fit un pas dans ma direction. Je retins mon souffle. Je n'osai pas me baisser, craignant que le mouvement me trahisse.

— Joignez vos mains, lâcha la femme. Maintenant !

À ces mots, elle se retourna vers la lampe et l'éteignit, plongeant l'endroit dans les ténèbres.

Il y eut un moment de flottement, des murmures interrogateurs, puis un juron impérieux de la Noire suivi par des bruits de pas qui s'éloignaient. Ils s'enfuyaient. Je me levai et me précipitai, aveugle, dans leur direction.

En y repensant, on aurait pu trouver mieux comme réaction, mais je ne pouvais pas me permettre de les laisser s'échapper. Le sort lancé sur la boussole n'allait pas durer éternellement, sûrement pas assez longtemps pour retrouver la femme, et encore moins les adolescents. Il fallait que je les suive jusqu'à leurs voitures, que je note les immatriculations. Je ne pouvais pas revenir chez Murphy sans rien pour les localiser !

J'avais mal évalué les distances et je me jetai contre le mur du fond. Je chassai les étoiles qui dansaient autour de ma tête et me réorientai pour suivre les fuyards. Je comptais autant qu'eux sur l'obscurité pour me cacher. J'aurais pu créer de la lumière, mais tant que personne ne voit, personne n'ouvre le feu non plus. J'avançai plus précautionneusement en écoutant les bruits de la fuite.

J'eus à peine une seconde pour anticiper l'attaque. Un cliquetis de griffes sur le sol, et un gros truc poilu me faucha à la hauteur des genoux. Je jurai en tombant, mais parvins à donner un coup de bâton. Celui-ci percuta quelque chose de solide et musclé. Il y eut un feulement grave, et on m'arracha mon arme des mains. Je l'entendis rebondir un peu plus loin. Je lâchai la boussole en cherchant mon flingue et me relevai dans la foulée. Je reculai, hurlant ma peur en un défi inarticulé.

Je m'immobilisai dans les ténèbres.

Ma respiration était hachée, et le revolver pesait une tonne.

La peur me portait au cœur, et la colère montait en moi. Cet assaut me rendit furieux. Je m'étais plus ou moins attendu à un combat, mais, dans le noir, le grognement m'avait bien plus effrayé que je l'aurais cru.

Une minute.

Toujours rien.

Je n'entendais plus un son.

Je sortis le collier à pentagramme d'argent hérité de ma mère. L'étoile à cinq branches dans son cercle, symbole d'ordre, d'équilibre, de symétrie et de pouvoir. Je focalisai ma volonté, et il commença à luire doucement, pas avec la violence associée à l'apparition d'une créature de l'Outremonde, mais suffisamment pour que je puisse y voir plus clair. J'avançai vers la pièce du fond, entouré d'un halo argenté.

C'était foncièrement stupide de continuer, mais j'étais trop en colère pour quitter le supermarché sans en avoir le cœur net !

Je trouvai une porte donnant sur l'extérieur.

Je me dirigeai vers elle en trébuchant sur tout et n'importe quoi, donnant des coups de pied dans les immondices qui me barraient la route, jusqu'à me retrouver dans une ruelle derrière le magasin.

Je distinguai de nouveau le paysage.

On me frappa par-derrière, et je tombai durement sur le sol. Ma concentration disparut et, avec elle, la lumière de mon amulette. Quelque chose de dur et métallique se colla contre mon crâne tandis qu'un genou appuyait sur le creux de mes reins. Une voix féminine lança :

— Lâche ton arme ou je te fais sauter la cervelle !

Chapitre 6

Traitez-moi de ce que vous voulez, mais je ne fais jamais le fier quand on me braque un flingue sur la poire. Je poussai lentement mon .38 le plus loin possible.

— Les mains dans le dos ! Vite ! continua la femme.

J’obtempérai, et la caresse froide de menottes en acier enserra mes poignets. Le genou disparut, et mon assaillante me retourna d’un coup de pied en allumant une lampe torche qui m’éblouit.

— Harry ? s’étonna-t-elle.

La lumière me faisait mal aux yeux. Je reconnaissais la voix à présent.

— Salut, Murphy. Je sens que tu vas te mettre en colère, j’me trompe ?

— Crétin ! répondit la silhouette qui se détachait derrière la torche. Tu as suivi une piste sans me prévenir !

— Que celui qui n’a jamais péché me jette la première pierre, grommelai-je en me redressant, les mains toujours attachées. Je n’ai pas eu le temps ! Je ne pouvais pas attendre, ou la piste aurait disparu.

— Comment es-tu arrivé là ? grogna Murphy.

— Je suis magicien, répondis-je en remuant les bras autant que possible. J’ai utilisé un sort, c’est tout.

Karrin souffla d’un air exaspéré et entreprit de me libérer.

— Et toi ? repris-je.

— Je suis flic, une voiture nous a suivis jusque chez McAnnaly, et j’ai attendu qu’elle parte pour la prendre en filature à mon tour. Toi qui étais là-dedans, tu sais si quelqu’un est parti par-devant ?

— Je ne pense pas, mais je n’ai pas vu grand-chose.

— Bordel ! jura Murphy en rangeant son arme. Ils ne sont pas passés par-dérrière ! Il doit y avoir un accès vers le toit.

Elle leva la tête et balaya de sa lampe le haut des immeubles qui jouxtaient le supermarché.

— Ils sont loin maintenant, conclut-elle.

— On ne peut pas gagner à tous les coups, soufflai-je en me relevant.

— J’ai pas dit mon dernier mot, lâcha-t-elle en entrant dans le magasin.

Je la rejoignis aussitôt.

— Où vas-tu ? demandai-je.

— Je vais fouiller pour trouver un escalier, une échelle, n’importe quoi.

— Tu ne vas pas les suivre, quand même ? rétorquai-je en lui emboitant le pas dans le bâtiment obscur. On ne peut pas se les faire à tous les deux, tu sais ?

— « Les » ? Je n’ai vu qu’une personne.

Elle se retourna vers moi, et je lui résumai les événements depuis que nous nous étions quittés sur le parking. Elle m’écouta attentivement.

— Qu’est-ce que tu en penses ? demanda-t-elle quand j’eus fini mon « rapport ».

— On a trouvé des loups-garous. La Noire aux cheveux mâtinés de gris est leur chef.

— Une affaire de meurtres en réunion ?

— En meute, rectifiai-je. Mais je ne suis pas sûr qu’ils soient nos coupables. Ils n’avaient pas l’air... je ne sais pas... pas l’air assez froids ou sérieux.

Murphy haussa les épaules avant de ressortir.

— Tu peux me fournir une bonne description ? lança-t-elle.

— Assez bonne, oui. Mais qu’est-ce que tu vas en faire ?

— Je vais demander un mandat d’amener pour la femme, et j’aimerais que tu me décrives les gamins.

— Mais pourquoi ? Tu n’as pas l’immatriculation de la voiture de la chef de meute ?

— J’ai déjà vérifié. C’est une voiture de location sûrement obtenue sous une fausse identité.

— Je crois que tu te trompes de coupables, Murph. Ne lance pas ce mandat.

— Et pourquoi ? Quelqu'un me suit depuis le théâtre d'un crime. En plus, tu me confirmes que c'est le meurtrier de *La Cafétéria* ! Je n'ai pas de preuve tangible, je sais, mais ça, c'est mon boulot. Il suffira d'une enquête classique pour trouver le nécessaire.

— Attends, calme-toi, dis-je en levant les mains. Mon sortilège ne m'a pas dit que la femme est notre assassin ! Il m'a juste conduit à la personne qui s'est coupée sur la fenêtre.

— De quel côté es-tu ? lâcha la policière en croisant les bras.

— Tu ne comprends pas, Murphy, répondis-je en sentant la colère monter. On ne se frotte pas aux forces occultes si on n'est pas décidé à aller jusqu'au bout ! Si tu t'attaques à une meute de loups-garous, c'est une véritable déclaration de guerre. T'as intérêt à être prête !

— T'inquiète pas pour moi, répliqua-t-elle d'un air buté. Je peux me débrouiller.

— Ce n'est pas ce que je veux dire ! Mais celui qui a écharpé Pic-à-Glace, là-bas, n'était pas dans le supermarché, dis-je en désignant le magasin en ruine.

— Ah oui ? Et pourquoi ?

— Parce qu'ils auraient pu me tuer, et ils ne l'ont pas fait.

— Et tu n'as rien pu faire contre un loup, Harry ?

— Dans le noir ? Murphy, ça fait une centaine d'années que le loup a disparu des États-Unis ! Tu ne te rends pas compte à quel point cet animal est dangereux. Ces bestioles courent assez vite pour traverser Chicago alors que tu es encore en plein centre-ville, la main sur le klaxon. Leurs mâchoires brisent des os comme des bambous, et je ne te parle pas de leur vision thermique qui détecte la moindre source de chaleur, même dans l'obscurité !

» Ces prédateurs peuvent compter tes cheveux à cent cinquante mètres et entendre ton cœur à cinquante. Le loup qui m'a renversé dans le magasin aurait pu me tuer, mais il ne l'a pas fait. Je l'ai frappé, et il s'est contenté de me désarmer avant de partir.

— Ça ne veut rien dire, coupa Murphy en regardant autour d'elle d'un air inquiet avant de frissonner. Peut-être que le tueur te connaît, et qu'il a préféré éviter d'égorger un magicien. Si ça se trouve, il t'a épargné pour brouiller les pistes !

— Peut-être, mais je ne pense pas. Ces adolescents... Ne lance pas ce mandat pour l'instant. Attends que je te ramène plus d'informations. Écoute, tu me paies pour que je te conseille et que je t'assiste face au surnaturel, non ? C'est moi l'expert ici. Fie-toi à moi.

Elle me dévisagea avec attention, mais détourna la tête avant de croiser mon regard. On se connaissait depuis longtemps. On ne fixe pas les yeux d'un mage sans avoir une sacrée bonne raison de le faire, car ils voient trop de choses.

— Très bien, concéda-t-elle. J'attends jusqu'à demain matin pour que tu me fasses un rapport complet. Si je n'ai rien, je traque nos fugitifs.

Un rictus mauvais tordit sa bouche.

— J'aurais bien du mal à expliquer ce que je foutais à Rosemont de toute manière, reprit-elle – la grimace disparut pour ne laisser que la férocité. Et je compte sur *tes* informations, Dresden ! À l'aube ! Que les choses soient claires, je choperai ce tueur avant qu'il fasse de nouvelles victimes !

— Demain matin, confirmai-je. Pas de problème.

La lumière de la torche vacilla avant de disparaître dans un claquement de filament.

— Rien ne se passe comme prévu quand tu es dans le coin, Harry, soupira-t-elle. Notre association me fait vraiment chier parfois, tu sais ?

Chapitre 7

Je rentrai chez moi, balançai mon bâton de combat à l'endroit où je rangeais ma canne-épée et ma crosse, puis verrouillai la porte. Le modèle blindé anti-intrusion. Je l'avais fait installer après qu'un crapaud infernal eut défoncé la précédente et ravagé mon appartement. En mai.

J'occupe un appartement situé sous une grande maison en bois, qui par miracle a survécu à tous les incendies de la ville. Elle grince au moindre coup de vent – on n'appelle pas Chicago la « Ville du vent » pour rien – et ses bruissements composent une douce musique qui me détend. Cet endroit est chargé d'histoire, et les voisins sont discrets. Mon loyer est assez raisonnable, même s'il a augmenté après la visite du démon.

J'ai l'électricité, mais elle foire tellement souvent, pour des raisons évidentes maintenant, que ça ne vaut pas le coup de fatiguer les ampoules. J'ai une cuisine d'un côté et une cheminée de l'autre. Il y a un salon, et une porte donne sur ma chambre qui a une salle de bains attenante. Il y a des soupiraux sur les quatre murs, et il y en a même un petit dans la douche.

Je préfère m'entourer de bibelots et de tentures plutôt que de papier peint moche. J'avais un tas de tapis qui s'amoncelaient sur le sol de pierre, mais le crapaud démoniaque a tout dégomme avec sa bave acide, le mobilier compris. J'ai dû farfouiller dans les brocantes. J'aime les vieux meubles en bois et les beaux tissus, et je me suis arrangé pour tout remplacer. J'ai recouvert les murs avec des tapisseries, les plus anciennes possible, en m'attachant à rester dans des tons orangés, bruns et rouges. Je suis assez satisfait du résultat.

J'allumai un feu. Le mois d'octobre est plutôt frisquet à Chicago et je ne peux compter que sur ma cheminée pour réchauffer mon humble demeure. Mister fit son apparition pendant que j'ajoutais quelques bûches. Il se frotta contre mes jambes, et je faillis perdre l'équilibre.

— On a encore pris du poids, hein, mon chat ?

Je caressai l'énorme matou gris. Certains chiens sont plus petits que Mister. À mon avis, son père était un chat sauvage. J'avais trouvé Mister tout chaton dans une poubelle, et il m'avait aussitôt adopté. Quoique je puisse en dire, Mister s'était montré assez compréhensif, et je finis par comprendre qu'il m'avait accepté dans sa petite famille. Sa générosité alla même jusqu'à me laisser habiter dans l'appartement.

Un chat, quoi.

Je m'occupai du four à bois avant de me préparer un plat de spaghettis en boîte avec du poulet et des toasts. Mister partagea mon repas et me laissa la moitié d'une canette de Coca. Comme d'habitude. Je laissai la vaisselle à tremper avant d'aller chercher ma robe dans ma chambre.

Que le spectacle commence !

Je soulevai un tapis pour accéder à la trappe qui menait à mon laboratoire dans la cave.

Je descendis l'escalier amovible en m'éclairant à la lumière tremblotante d'une bougie. Celle-ci jetait une lueur dorée sur le chaos qui régnait en bas. Une grande table au milieu de la pièce, trois autres contre les murs, et, tout au bout, un cercle d'invocation en cuivre incrusté dans le sol. Des étagères croulaient sous les livres, les cahiers, les stylos cassés, les morceaux de fourrure, les pierres de toutes sortes, les cages vides, les boîtes, les Tupperware, les jarres, les pots, tous les réceptacles possibles et imaginables, des fioles de sang et des os. Bref, le matériel du parfait magicien.

J'enjambai une pile de bandes dessinées (pas de commentaires) pour allumer les autres chandelles, avant de m'occuper des poêles à mazout censés réchauffer la pièce glaciale.

— Bob, dis-je. Debout, fainéant !

Je m'adressais à un crâne humain calé entre deux ouvrages poussiéreux sur l'une des étagères. Les orbites sombres s'animèrent peu à peu comme des flammèches orangées avant de se concentrer en deux points lumineux.

— *Debout*, grommela le crâne, comme c'est drôle, Harry. Avec un tel talent, tu passes à côté d'une grande carrière d'éboueur !

La sinistre relique fit mine de bâiller. mais ie savais que l'esprit qui habitait le crâne ne ressentait pas la fatigue

comme les humains. Je le laissai cracher sa bile – façon de parler – car il avait travaillé pour un paquet de sorciers pendant quelques siècles, et il en savait plus sur la magie et les forces occultes que je pourrais jamais en rêver.

— On fait quoi ? ricana Bob. D'autres potions amaigrissantes ?

— Écoute, répondis-je. Il fallait bien payer le loyer ! Les affaires n'allaient pas fort.

— Pas de problème, gloussa le crâne. Lance-toi dans l'accroissement mammaire alors. Là, y a du pognon à se faire !

— La magie ne sert pas à ça, Bob ! Ce que tu peux être petit !

— Enfin, Harry ! répliqua le crâne, les yeux flamboyants. La question est qu'ils ne restent pas *petits*, eux ! Tu n'es pas un mauvais mage, Harry. Pense à la gratitude de toutes ces femmes superbes !

Je haussai les épaules en débarrassant le centre de la grande table.

— Tu sais, Bob, certaines personnes ne pensent pas qu'au sexe.

Le crâne fit mine de s'étouffer.

Plutôt impressionnant de la part d'un individu dénué de gorge.

— Certaines personnes oublient aussi de profiter de leur corps et de leurs cinq sens, railla-t-il. Quand as-tu vu Susan pour la dernière fois ?

— Je ne sais plus. Il y a quelques semaines. On croule sous le boulot en ce moment.

— Une magnifique créature comme ça, soupira Bob. Et toi, qu'est-ce que tu fais ? Tu t'enfermes dans cette cave humide pour faire je ne sais quelle bêtise !

— Exactement ! coupai-je. Maintenant tu la boucles et on se met au travail !

Le crâne ronchonna en latin, puis s'agita un peu pour se dépoussiérer.

— À tes ordres ! Je ne suis qu'un humble petit familier après tout.

— Oui, doté d'une mémoire photographique, de trois ou quatre cents ans d'expérience et de plus d'esprit de synthèse qu'un ordinateur, oui, Bob !

— Rien que pour ça, je t'accorderai toute mon attention ce soir, lâcha joyeusement le crâne. Tu n'es peut-être pas si bête, après tout.

— Super ! Je dois concocter quelques potions, et je veux tout savoir sur les loups-garous.

— Quel genre de potions et quel type de loups-garous ?

— Yen a plus d'un ? m'exclamai-je.

— Bon sang, Harry. On a fait des dizaines de formules différentes ! Comment veux-tu que...

— Mais non ! Les garous ! Il y en a plus d'un type ?

— Ils font la queue, même.

— Pardon ?

— À, à, à la queue leu leu ! À, à, à la queue leu leu !

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? soufflai-je, interloqué.

— Bonjour la culture, Harry ! « Leu » est un vieux mot pour désigner le loup. Faut lire parfois !

Je jetai un coup d'œil mauvais au crâne.

— M'oblige pas à venir te chercher, grognai-je.

— D'accord, d'accord ! Oh ! là, là... on est bien grincheux ce soir !

— Je suis sur une affaire de meurtre, Bob, et j'ai pas le temps pour les cours d'étymologie !

— Un meurtre ? Le monde des mortels est si compliqué. On n'entend jamais parler de ça dans l'Outremonde.

— Parce que tous les habitants de l'Outremonde sont immortels, Bob. Épargne-moi tes inepties et parle-moi des garous ! Donne-moi toutes les variantes !

Cela dit, je préparai un calepin et un stylo neuf avant d'allumer mes réchauds à alcool en prévision de la phase potions.

— Très bien, concéda Bob. Que sais-tu de ton côté ?

— Absolument rien. Mon tuteur ne m'a jamais parlé d'eux.

— Le vieux Justin ne t'a pas appris grand-chose, glissa le crâne en riant. Il a bien mérité son sort, Harry, et ne laisse personne à la Blanche Confrérie te dire le contraire.

Je me redressai d'un coup, en proie à un tourbillon d'émotions : la colère, la peur et surtout le remords. Je fermai les yeux. Je revis mon mentor mourir dans les flammes nées de ma rage et de ma volonté.

— Je ne veux pas en parler, soufflai-je.

— Bon sang, même la Blanche Confrérie a levé la sentence ! Tu as été blanchi ! Je me demande ce qu'est devenue Elaine, un joli petit lot celle-là...

— Les loups-garous, Bob.

Ma voix était froide, mais la colère couvait doucement. Ma main me faisait souffrir. Mes articulations étaient blanches tellement je serrais le poing. Je fusillai le crâne du regard.

— Oui, oui, j’y arrive, s’empressa Bob avec un bruit ressemblant à celui que l’on produit quand on avale sa salive. Les loups-garous, et, heu, quelles potions désires-tu ?

— Je veux un philtre de repos, une bonne nuit de sommeil en bouteille. Il me faut aussi quelque chose pour empêcher les garous de me détecter.

— La première, c’est pas de la tarte, rien ne vaut une vraie nuit, mais on peut fabriquer du supercafé les doigts dans le nez, enfin, j’me comprends.

Il récita la formule que je notai au fur et à mesure. Mon écriture était trop appuyée, trop sombre. J’étais encore furieux d’avoir pensé à mon ancien maître. Quant au trouble généré par la mention d’Elaine, j’en avais pour une bonne heure avant de me reprendre.

On a tous nos démons.

— Et la seconde ? demandai-je.

— Difficile. L’éventail des sens du loup est trop vaste et affûté pour réussir à te cacher sans un boulot vraiment sérieux. Là, on entre dans le domaine de l’anneau d’invisibilité supérieur. Tu peux même oublier la cape des ombres.

— J’ai l’air de rouler sur l’or ? J’ai pas les moyens de créer ce truc. Bon, et une potion de camouflage partiel ?

— Oh, comme le philtre caméléon ? Tu veux te fondre dans le décor sans te faire remarquer, c’est ça ? Je crois que c’est la meilleure option. En plus, tu passes inaperçu pour tout le monde.

— Parfait. Autant prendre ce qu’on a.

Bob me dicta la formule. Je la comparai avec mon stock d’ingrédients et tout concorda.

— Nickel ! Je vais les préparer. Parle-moi des garous maintenant.

— Pas de problème, j’étais en France durant l’Inquisition, répondit le crâne d’une voix sèche. (Pas de surprise de ce côté-là.)

Je commençai par le stimulant. Toutes les potions se composent de huit ingrédients. D’abord, un liquide de base pour lier l’ensemble, ensuite cinq constituants correspondant aux cinq sens, puis un truc pour l’esprit et un autre pour l’âme. Pour cette décoction, il me fallait de l’eau et du café (pour masquer l’odeur). Je mis le tout à bouillir.

— Et la chasse au loup était ouverte à cette époque ? glissai-je par-dessus mon épaule.

— Tu rigoles ou quoi ? On se serait cru en plein tournage d’un remake de *Hurléments* réalisé par Peter Jackson ! Tu avais tous les garous imaginables. Les *Hexenwulfen*, les Dévorateurs, les lycanthropes, les loups-garous : tous les thériomorphes lupins possibles !

— Therro quoi ?

— Thériomorphe. Tout ce qui passe d’une forme humaine à une forme animale dans une révélation esthétique du mal. Les loups-garous sont des thériomorphes, comme les ours-garous, les tigres-garous, les bisons-garous…

— Des bisons-garous ?

— Bien sûr ! C’était la forme préférée des chamans amérindiens. Sinon, tout le monde optait pour des prédateurs. D’ailleurs, encore récemment, le loup était le pire cauchemar de toute l’Europe.

— Heu… d’accord. Et il y a donc différents types de garous ?

— Oui. En général, ça dépend de la façon dont on passe d’une forme à une autre et de ce qu’il te reste d’humanité. Ne laisse pas cramer le café.

Je baissai la flamme, un peu irrité.

— Ça va, je sais, grognai-je. Comment on se transforme en loup ?

— Le loup-garou classique est un homme qui prend la forme d’un loup, déclara Bob d’un ton sentencieux.

— Par magie ? C’est un sorcier ?

— Non. Enfin, un peu. C’est comme un magicien qui ne connaîtrait qu’un seul sort. Celui qui lui permet de passer d’une forme à une autre. La plupart de ceux qui apprennent à changer ont du mal au début, car ils restent trop humains.

— C’est-à-dire ?

— Ils prennent la forme d’un loup, mais ça reste une forme. Ils remodelent leur corps, mais leur esprit reste le même. Ils pensent, ils réfléchissent et ils conservent leur personnalité. Ils ne gagnent pas l’instinct ni les réflexes du loup. Ils restent des bipèdes à perception visuelle, pas des quadrupèdes à perception olfactive. Ils doivent tout réapprendre.

— Quelle étrange idée, murmurai-je. Se transformer en loup, et c’est tout.

— Tu n’étais pas paysan dans la France médiévale, Harry. La vie était dure. Manque de nourriture, d’abris, de soins. Tu aurais sauté sur l’occasion de te vêtir d’une fourrure et de chasser ta viande, non ?

— Je comprends déjà mieux. Il me faut des balles en argent. Ceux qui se font mordre se transforment en loups-garous eux aussi ?

— Mais non ! Hollywood a confondu avec les vampires ! Quant aux balles, elles ne sont utiles que dans certains cas. Les loups-garous sont des loups comme les autres. Tu les tues comme n'importe quel animal.

— Voilà une bonne nouvelle, dis-je en remuant la mixture. Et les autres espèces ?

— Il y a aussi la variante, quand *quelqu'un* te transforme en loup.

— De la transmogrification ? m'exclamai-je. Mais c'est interdit par les lois de la magie ! Transformer quelqu'un en animal détruit sa personnalité. Tu *ne peux pas* métamorphoser un individu sans effacer sa conscience ! C'est presque un meurtre !

— Oui, c'est cool, hein ? Bon, en fait, la plupart survivent à la mutation. Pendant un certain temps en tout cas. Ceux qui sont doués d'une volonté très forte peuvent conserver leur personnalité et leur mémoire humaines de nombreuses années. Mais, tôt ou tard, ils craquent et deviennent des loups comme les autres.

Je griffonnai furieusement dans mon calepin.

— Bien. Quoi d'autre ?

— En France, la mode était au pacte avec un démon, un diable ou un sorcier très puissant. Il donnait une ceinture magique et un mot de commande. On le prononçait et hop, on se retrouvait en loup. On appelle ça un *Hexenwulf*, du mot allemand « *Hex* » qui signifie sorcière et de « *Wulf* », le loup, qui prendra ensuite le sens de « sortilège » ou de « mauvais œil ».

— C'est le même que dans le premier cas, alors.

— Pas du tout. Tu n'utilises pas ta magie, tu fais appel à celle d'une tierce personne.

— Comme dans le deuxième cas, donc.

— Mais non ! Tu ne comprends rien ! Un *Hexenwulf* utilise un talisman. En général, c'est une ceinture, mais ça peut aussi prendre la forme d'une amulette ou d'une bague. Cet artefact contient un esprit de rage bestiale, une saloperie venue des pires coins de l'Outremonde. L'esprit enveloppe la conscience pour lui éviter la destruction.

— Une sorte d'isolant.

— Exactement. Tu gardes ta conscience et ta réflexion, mais l'esprit gère le reste.

— Ça m'a l'air un peu trop facile, dis-je en fronçant les sourcils.

— Bien sûr. Mais quand tu utilises le talisman, tu perds toutes tes inhibitions, tu libères tous tes désirs inavouables, et l'esprit guide le corps. La combinaison parfaite : un loup énorme avec une intelligence humaine et la férocité d'un animal.

Sans perdre Bob de vue, je rassemblai les derniers éléments du stimulant : un croissant pour le goût, un chant de coq pour l'ouïe, du savon pour l'odorat et un rayon de soleil pour la vue. J'ajoutai une liste de courses pour l'esprit et un bout de pied droit pour l'âme. La potion prenait tournure.

Bob me laissa intégrer les ingrédients en silence.

— À mon avis, rares sont ceux capables de maîtriser ce genre d'esprit, glissai-je en incorporant le dernier élément à la mixture. Il doit influencer leur comportement, voire les contrôler en supprimant la conscience.

— Et alors ?

— Alors, ça ressemble bougrement à un monstre qu'on lâche dans la nature.

— C'est efficace. Après, je ne saurais me prononcer sur le côté bénéfique ou maléfique de la chose, je laisse ça aux humains.

— C'est quoi comme parfum, déjà ?

— *Hexenwulf*, répondit Bob avec un accent germanique à couper à la baïonnette. Ou Mageloup. L'Église leur avait déclaré la guerre, et bien des gens ont fini sur un bûcher.

— Les balles en argent ? continuai-je. La morsure ?

— Tu peux arrêter avec cette histoire de morsure maudite, Harry ? Ça ne marche pas ! C'est une connerie ! Sinon, les loups-garous domineraient le monde depuis longtemps.

— Très bien, d'accord. Et l'argent ?

— T'en as pas besoin.

Je notai toutes ces informations consciencieusement pour mon rapport à Murphy.

Hexenwulf, c'est compris.

— Sinon ?

— Nous avons les lycanthropes.

— C'est une maladie mentale, non ?

— C'est *aussi* une maladie mentale. Mais ici, c'est un individu jouant le rôle de conducteur pour un esprit de

rage primale. Il se transforme en animal, mais uniquement dans sa tête, et l'esprit le contrôle, influençant son raisonnement, ses réactions, le rendant plus fort et plus agressif. Le lycanthrope résiste mieux à la douleur et aux blessures. Il guérit très rapidement, voilà, des trucs comme ça...

— Mais il ne se transforme pas en loup ?

— Donnez une pochette-surprise au monsieur, railla Bob. Ce sont des gens, mais particulièrement féroces. Tu as déjà entendu parler des *berserkers* nordiques ? Je crois que ces types étaient des lycanthropes. De plus, on naît ainsi, on ne le devient pas.

Je remuai la potion en m'assurant que le mélange était homogène.

— Et le dernier ? Le machin-rateur ?

— Le Dévorateur. Enfin, c'est le terme utilisé par Étienne l'Enchanteur. Lui aussi a fini brûlé vif. Là, on arrive aux clients sérieux. Ils sont condamnés à se transformer en démons lupins, et ce lors de la pleine lune en général. Celui qui a lancé la malédiction est très puissant. Je te parle d'un sorcier de très haut niveau, d'un diable majeur ou d'une reine des feys. Bref, lorsque la lune est pleine, ils se transforment en monstre et massacrent tout sur leur passage jusqu'au lever du soleil.

— Continue, soufflai-je alors qu'un froid glacial s'insinuait dans mes tripes.

— Vitesse et force surnaturelles. Pareil pour la férocité. Le Dévorateur régénère ses blessures instantanément, et encore, faut arriver à le blesser. Il est immunisé contre les poisons, et aucune magie mentale ne l'affecte. La parfaite machine à tuer.

— Magnifique ! J'imagine que c'est rare, sinon j'en aurais entendu parler.

— Exact. C'est très rare. En général, le pauvre gars a assez de jugeote pour s'enfermer lors des crises, ou il part dans les bois. La dernière fois que j'ai entendu parler d'un Dévorateur, c'était au XVI^e siècle, en France, dans le Gévaudan. Il a tué deux cents personnes en moins d'un an.

— Par la cape de David Copperfield ! m'exclamai-je. Et comment a-t-il fini ?

— Il a été tué. C'est là que l'argent intervient, Harry. C'est la seule chose qui blesse ce genre de loup-garou. Et encore, il faut que l'arme en argent fasse partie de l'héritage du chasseur. Faut penser à léguer des balles en argent quand même...

— Et pourquoi l'argent normal ne fonctionne pas ?

— Je ne fais pas les lois de la magie, Harry. Je me contente de les connaître et de savoir quand elles changent. Celle-là n'a pas bougé. Je crois qu'elle est en rapport avec la notion de sacrifice.

— De l'argent en héritage, murmurai-je. Bon, on n'a plus qu'à espérer qu'il ne s'agit pas de ce genre de garou.

— T'inquiète pas, si c'était le cas, tu le saurais, ajouta Bob avec sagesse. Imagine : en pleine ville, tu aurais une dizaine de cadavres à chaque révolution synodique. Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Une dizaine de personnes meurent à chaque pleine lune.

Je racontai à Bob les détails de l'affaire *Lobo* tout en préparant la seconde potion. Du film plastique pour la vue, un morceau de coton pour le toucher, du déodorant pour l'odorat, le bruit du vent pour l'ouïe, un peu de laitue pour le goût, puis je rajoutai une feuille blanche pour l'esprit et un morceau de musique d'ascenseur pour l'âme. Ces ingrédients étaient ennuyeux, la potion était chiant.

Parfait.

— Ça fait un paquet de cadavres, réfléchit Bob. Je te préviens si je trouve autre chose. Si seulement j'en savais un peu plus...

— Il me faut plus d'informations. Sors d'ici et rassemble un maximum de trucs sur les loups-garous.

— Et puis quoi encore ? Je suis un pur esprit lié à la connaissance, pas un garçon de courses !

Mais j'avais remarqué à quel point ses orbites avaient brillé après le mot « sors »...

— Je t'achèterai de nouveaux *Harlequin*, glissai-je.

— Je peux avoir vingt-quatre heures ?

— Sûrement pas ! La dernière fois, tu t'es immiscé dans une fête à Loyola, et elle a dégénéré en orgie !

— J'ai juste pris un peu d'avance sur les effets de l'alcool !

— Mais ces gens ne voulaient pas de toi dans leur corps, Bob ! Jamais ! Tu t'es bien amusé, et je ne suis pas près de te libérer avant longtemps.

— Oh, allez, Harry !

— Non.

— Juste une petite nuit...

— Non, coupai-je.

Bob se mit à luire.

— Bon. Pour les bouquins, je veux de la qualité, pas des trucs pourris achetés en solde !

— Tu reviens à l'aube.

— Très bien ! siffla Bob. Quel ingrat ! Après tout ce que j'ai fait pour toi. Je vais essayer de te trouver un nom, je dois connaître un ou deux esprits avec des tuyaux de première.

La lumière orangée disparut et un nuage incandescent s'éloigna par la trappe.

Je mis la seconde mixture à mijoter en soupirant. Il fallait attendre encore une ou deux heures avant d'enchanter les potions, aussi décidai-je de mettre ce délai à profit pour recopier mes notes en ignorant la migraine qui augmentait de minute en minute.

En vain.

Je devais aider Murphy à arrêter le tueur, quel qu'il soit, sans attirer les foudres du F.B.I. Si ça ratait, elle perdait son travail, et si je n'atterrissais pas en prison, je restais sans ressources. L'un des hommes de Marcone était mort, et seul un imbécile penserait que Gentleman Johnny allait en rester là. Tôt ou tard, le boss allait montrer le bout de son nez.

Toutes ces considérations mises à part, il y avait toujours un monstre dans la nature, et ni la police ni les fédéraux ne parvenaient à le coincer. Il ne restait plus que moi, Harry Dresden, le magicien de ces dames, pour neutraliser ce fléau. Et si le meurtrier s'apercevait que j'étais sur l'affaire, il y avait fort à parier que je serais sa prochaine cible.

Ma liste d'emmerdes venait encore de s'allonger.

Hexenwulfen, loups-garous, lycanthropes, Dévorateurs, les gens ne savent plus quoi inventer...

Chapitre 8

Le quartier général de la police est un entrelacs de bâtiments ajoutés les uns aux autres au fur et à mesure que les besoins de la communauté ont augmenté. Ainsi, il multiplie les styles d'architecture en développant une certaine forme de cohésion, un peu comme les forces de police qui les occupent.

Le bureau des Enquêtes spéciales est un vieil immeuble décrépît ayant survécu à la pollution, à la saleté et aux graffiti. Barreaux aux fenêtres, portes blindées, il se niche au milieu des autres bâtiments beaucoup plus grands, comme un bon vieux bouledogue tentant de maîtriser une bande de gamins turbulents.

L'intérieur est austère, voire lugubre, mais propre. Un vieux sergent de semaine doté d'une impressionnante moustache argentée s'occupe de l'accueil.

— Salut, Bill, le saluai-je en lui montrant une chemise cartonnée. J'apporte un dossier pour Murphy, aux E.S.

— Dresden, lâcha-t-il avec méfiance.

Il désigna l'escalier du doigt, me faisant signe de monter.

Je n'avais pas beaucoup dormi pendant la nuit, mais je m'étais douché avant de partir. De plus, j'avais enfilé un costume à la place de mes sempiternelles chemises western et de mes blue-jeans. J'avais quand même gardé mon manteau élimé, cachant ainsi mon bâton de combat. Je montai les marches quatre à quatre en passant devant d'autres flics, dont certains me reconnurent. J'en saluai quelques-uns, mais perçus une forme de malaise chez eux. Apparemment, je n'étais pas en odeur de sainteté chez les policiers en ce moment.

Je fronçai les sourcils. La police m'avait toujours considéré comme un peu fou, un dérangé prétendant être doué de pouvoirs magiques, mais qui fournissait de précieuses informations, et dont les « talents psychiques » avaient permis de démêler pas mal d'affaires. J'avais l'habitude d'être reçu comme l'un des gentils, pas de tomber sur les regards neutres que l'on réserve aux criminels potentiels, et pas aux frères d'armes. Je devais sûrement l'accueil d'aujourd'hui à la rumeur au sujet de mon association avec Marcone, mais c'était assez pénible.

Plongé dans mes pensées, je maudissais toujours mon sort quand je percutai une grande brune magnifique, aux lèvres pulpeuses et aux jambes interminables. Elle portait un tailleur strict et un chemisier d'une blancheur immaculée. Elle fronça ses sourcils d'un noir de jais en levant la tête, mais ses yeux se mirent à briller quand elle me reconnut.

— Harry, dit-elle en se hissant sur la pointe des pieds pour me donner un baiser. C'est amusant de te rencontrer ici.

— Salut, Susan, répondis-je en m'éclaircissant la voix. Alors, cette vente d'articles, ça avance ?

— Pas encore, mais je ne perds pas espoir. Les gens commencent à me prendre au sérieux après les histoires que tu m'as confiées au printemps dernier. (Elle reprit son souffle, ce qui souleva sa poitrine d'une manière plutôt intéressante.) Dis donc, Harry, si tu retravailles avec la police, tu pourrais te renseigner au sujet de...

— Je croyais qu'on avait un accord, coupai-je en me renfrognant. Je ne me mêle pas de ton travail, et tu fais pareil de ton côté.

Elle sourit et appuya un doigt sur mon torse.

— Je croyais que c'était lors de nos rendez-vous, répliqua-t-elle en laissant ses yeux courir le long de mon corps. Ou quand ils se finissent à la maison.

— Susan Rodriguez, je ne savais pas qu'en plus d'être journaliste, vous étiez avocate.

— Comme tu es méchant, ricana-t-elle. Sérieusement, Harry. Une autre affaire comme celle de mai lancerait ma carrière.

— Ah oui ? Eh bien, après « l'affaire de mai », la municipalité m'a forcé à signer une dizaine de clauses de confidentialité. Je ne peux rien te dire sur cette histoire.

— Alors, ne parlons pas de ce cas, mais si tu m'indiquais un endroit sympa où je pourrais attendre et faire quelques photos intéressantes, je t'en serais très (elle m'embrassa dans le cou), très (elle remonta jusqu'à mon oreille) reconnaissante.

J'avalai ma salive, et descendis d'une marche en reprenant mon souffle. Je fermai les yeux une seconde en

écoutant mon cœur battre la chamade.

— Désolé, c'est impossible.

— Oh, Harry, tu n'es pas drôle. (Elle s'approcha et passa la main dans mes cheveux, me montrant ainsi qu'elle ne m'en voulait pas.) On se voit bientôt ? On dîne ensemble ?

— Bien sûr. Au fait, qu'est-ce que tu fais là de si bon matin ?

— On échange ? Je te le dis, et tu me le dis aussi. Ça reste entre nous.

— Susan, lâche-moi avec ça, gémis-je.

— Je t'appelle pour manger, répondit-elle en soupirant. D'accord ?

Elle reprit sa descente.

— Très bien, très bien, dis-je. J'apporte un dossier sur les loups-garous à Murphy.

— Les loups-garous ? souffla-t-elle. Ce sont les coupables de l'affaire *Lobo* ?

— Pas de commentaire, répondis-je en me mordant la lèvre. Je croyais que le F.B.I. n'avait rien dévoilé.

— On ne peut pas assassiner une dizaine de personnes sans que quelqu'un s'en aperçoive. J'ai mes indices dans les morgues.

— Mon Dieu, comme tu es romantique. Bon, à ton tour.

— Je voulais m'entretenir avec le responsable des affaires internes. Il paraît que l'I.G.S. met la pression à Murphy pour la jeter des Enquêtes spéciales.

— C'est aussi ce que j'ai entendu. Mais en quoi cela concerne *Les Arcanes* ?

— Le meilleur inspecteur du surnaturel de tous les services de police est viré. Même si les gens ne le croient pas, Murphy fait du bon boulot. Si elle est mise à la porte et que je prouve que le nombre de crimes étranges et de morts mystérieuses augmente, peut-être que je pousserai les gens à prendre plus au sérieux des journaux comme *Les Arcanes* ou les gens comme toi.

— Les gens ne veulent plus croire à la magie ni aux croque-mitaines. La plupart sont plus heureux dans l'ignorance.

— Et quand l'ignorance conduit au cimetière ?

— C'est là que les gens comme Murphy et moi interviennent.

— Il me faut juste un truc solide, Harry. La déposition d'un témoin, une photo, n'importe quoi.

— On ne peut pas photographier quelque chose de surnaturel, expliquai-je. L'énergie qui s'en dégage brouille le fonctionnement des appareils. De plus, cette affaire est vraiment dangereuse. Tu courrais un trop gros risque.

— Et si je suis loin, que j'utilise un zoom ?

— Non, Susan. Je ne te dirai rien. Pour ton bien, comme pour le mien.

— Comme tu veux, lâcha-t-elle d'un ton sec.

Elle partit, et je la regardai, ahuri, descendre l'escalier. Ça devenait une habitude de cacher des informations. Non seulement je risquais ma peau, mon boulot et celui de Murphy, mais aussi ma vie affective, ou assimilée, à présent.

J'essayai de mettre de l'ordre dans mes idées au sujet de Susan, mais abandonnai au bout d'un moment. C'était une journaliste pour *Les Arcanes de Chicago*, un célèbre tabloïd qui se contentait d'ordinaire d'annoncer des apparitions d'Elvis et de JFK chantant en duo à Las Vegas, ou ce genre de choses. Pourtant, de temps à autre, Susan glissait une information authentique sur le surnaturel, ce monde que les gens avaient fui pour se réfugier dans celui de la science. Elle était très compétente, et ne lâchait jamais le morceau.

Mais elle était aussi charmante, très mignonne, amusante et supersexy. Nos rendez-vous se finissaient souvent en soirées torrides chez elle ou chez moi. Une relation étrange, qu'aucun des deux n'avait essayé de définir. À mon avis, nous avons peur de creuser un peu plus et de nous séparer en pensant que c'était une mauvaise idée dès le départ.

Je montai, l'esprit envahi par des cadavres déchiquetés, des bêtes féroces, des ex-apprenties en colère et des yeux lascifs. Parfois, mon boulot met vraiment le boxon dans ma vie amoureuse. Au moins, on ne peut pas me reprocher d'être ennuyeux.

La porte du département des E.S. s'ouvrit alors que ma main s'approchait de la poignée. L'agent Denton parut surpris de me voir. Grand et tiré à quatre épingles dans son costume gris, il avait des poches sous les yeux, mais son regard était toujours aussi calculateur, inquisiteur. Les veines de ses tempes palpaient comme une rythmique de hard rock.

— Monsieur Dresden, me salua-t-il.

— Agent Denton, répondis-je. Excusez-moi, je dois donner quelque chose à l'inspecteur Murphy.

Denton se rembrunit, jeta un coup d'œil dans la pièce derrière lui et sortit dans le couloir en fermant la porte.

— Je ne pense pas que le moment soit bien choisi. monsieur Dresden.

Je regardai l'horloge sur le mur. Huit heures moins cinq.

— Elle le voulait le plus tôt possible, dis-je en faisant mine de le contourner.

L'agent du F.B.I. se contenta de poser une main sur mon torse. Il était fort. J'étais plus grand que lui, mais il était bien plus musclé. Il évita mes yeux.

— Écoutez, Dresden. Je sais que les événements de la nuit dernière sont contre moi, mais je vous assure que je n'ai rien contre l'inspecteur Murphy. C'est un bon flic qui fait bien son boulot, mais elle doit suivre le règlement comme tout le monde.

— Je m'en souviendrai, répliquai-je en essayant d'avancer.

— Elle est avec un agent de l'Inspection générale des services, continua-t-il sans baisser le bras. Il est déjà assez énervé après s'être fait harceler par une journaliste. Désirez-vous vraiment entrer pour qu'il commence à poser tout un tas de questions gênantes à votre amie ?

Je scrutai son visage, et il enleva sa main de ma poitrine. Je ne bougeai pas.

— Vous savez qu'elle risque d'être mise en examen ?

— Ça devait arriver, répondit Denton en haussant les épaules. Avec tous les faits étranges qui se sont accumulés ces dernières années...

— Vous n'y croyez pas, n'est-ce pas ? Vous me prenez pour un charlatan et vous vous foutez du surnaturel.

— Mes opinions n'ont pas d'importance, monsieur Dresden, répondit-il en rajustant sa cravate. Ce qui est important, c'est que dehors pas mal d'ordures y croient. Cela influence leur manière de penser, d'opérer. Si j'avais besoin de vos services pour résoudre cette affaire, je ferais appel à vous comme à n'importe quel défenseur de la loi. Personnellement, je pense que vous êtes soit quelque peu instable, soit un imposteur de grand talent. Sans vouloir vous offenser.

— Pas de problème, ironisai-je. Murphy en a pour longtemps ?

— Aucune idée. Si vous voulez, je peux lui apporter votre rapport. Vous n'aurez plus qu'à descendre et à l'appeler. Ça ne me dérange pas d'aider un flic honnête.

Je réfléchis un instant, puis lui remis le dossier.

— Merci beaucoup, agent Denton.

— Phil, lâcha-t-il. (L'espace d'une seconde, il faillit sourire, mais son visage reprit sa neutralité.) Ça vous dérange si j'y jette un coup d'œil ?

— Je vous en prie, mais j'espère que vous aimez le fantastique.

Il étudia les premières pages sans trahir la moindre émotion.

Il leva les yeux vers moi.

— Vous n'êtes pas sérieux ?

— Ne négligez rien, répondis-je. J'ai déjà aidé Murphy auparavant.

Il parcourut le reste du rapport, et sa mine incrédule se creusa un peu plus.

— Je... le donnerai à l'inspecteur de votre part, monsieur Dresden, dit-il en retournant dans le bureau.

— Attendez... heu..., Phil.

Il fit volte-face.

— On est du même côté, n'est-ce pas ? On cherche ce boucher ?

Il hocha la tête.

— Qu'est-ce que vous ne nous dites pas ?

Il me regarda un long moment avant de cligner des yeux. Ce manque de réaction révélait le mensonge imminent.

— Monsieur Dresden, je ne sais pas de quoi vous voulez parler. Vous m'avez compris ?

Pas du tout, mais il devait l'ignorer. Je fis « oui » de la tête, et Denton m'imita avant de refermer la porte derrière lui.

Le comportement de l'agent était étrange. Son expression et sa réaction en disaient plus long que ses mots, mais je n'arrivais pas à en saisir le sens. L'illumination d'hier soir exceptée, je peinais à lire en lui. Il y a des gens comme ça, rien ne les trahit, ni leur bouche ni leur corps.

Je me dirigeai vers la cabine téléphonique de l'accueil pour appeler Murphy.

Elle décrocha.

— Denton va te filer mon rapport. Je ne voulais pas que les bœuf-carottes me voient avec toi.

— Merci, dit-elle avec un soupir de soulagement. Je comprends.

— Leur inspecteur est avec toi ?

— Exactement, répondit-elle d'un ton neutre, poli mais professionnel.

Murphy sait rester impassible quand il le faut.

— Si tu as des questions, je suis à mon bureau, ajoutai-je. Accroche-toi, Murph, on va le coincer, ce fumier. J'entendis la voix de Denton, puis le claquement d'un dossier sur un bureau. Murphy le remercia avant de reprendre la conversation.

— Merci beaucoup, dit-elle. Je m'en occupe de suite.

Elle raccrocha.

J'étais un peu déçu de ne pas lui avoir parlé plus que ça, de ne pas avoir eu droit à notre petit bavardage habituel. Je ne pouvais plus passer la voir comme avant, et ça me faisait chier ! Je déteste la politique, mais elle existe et, tant que je n'étais pas blanchi, je pouvais attirer des ennuis à Karrin.

Toujours déprimé, je sortis pour rejoindre ma voiture.

J'allais mettre le contact quand des bruits de pas attirèrent mon attention. Le soleil matinal m'éblouissait, mais je reconnus le jeune roux du F.B.I. Je baissai la vitre tandis qu'il approchait. Il examina les alentours avant de s'agenouiller près de ma portière pour se planquer au maximum.

— Bonjour, agent...

— Harris. Roger Harris.

— Exact, dis-je. Puis-je vous aider, agent Harris ?

— Je dois savoir, monsieur Dresden. Je voulais vous poser la question hier soir, mais je n'ai pas pu. Je dois en avoir le cœur net à présent. Il inspecta de nouveau le parking. Vous êtes un vrai magicien ?

— Vous n'êtes pas le premier à me poser la question, agent Harris. Je vous répondrai ce que je réponds chaque fois : engagez-moi, et vous verrez bien.

Il se mordit la lèvre en me regardant une minute, avant de hocher la tête.

— Très bien, lâcha-t-il. Puis-je vous embaucher ?

— Pardon ? soufflai-je, surpris. Pourquoi ?

— Je pense... savoir quelque chose au sujet de cette affaire *Lobo*. J'ai demandé à Denton de me laisser vérifier un truc, mais il m'a répondu qu'il n'y avait pas assez de preuves. On ne pouvait pas les mettre sous surveillance.

— Qui ?

Ce n'était pas le moment de m'engager dans une combine foireuse de plus. D'un autre côté, être indépendant permet de fouiller là où la police ne peut pas mettre son nez. Je ne pouvais pas laisser passer une chance de trouver une piste pour Murphy, voire d'arrêter le tueur, même en dehors des procédures légales en usage.

— Il y a un gang à Chicago, commença-t-il.

— Nan ? lâchai-je en feignant la surprise.

Le rouquin ne saisit pas le sarcasme.

— Si, si. Il se nomme les « Loups Urbains ». Même pour Chicago, ils ont une sale réputation. Une réputation terrifiante qui pousse les autres criminels à les éviter. Il paraît que les membres du gang ont des pouvoirs étranges. Leur territoire est du côté de la 49^e Rue.

— Pas loin de l'université, ajoutai-je. Et près des parcs où les autres meurtres ont eu lieu.

— C'est ça, approuva-t-il en hochant la tête comme un chiot ravi. Vous voyez où je veux en venir ?

— Oui, mon gars, sans problème. Denton ne pouvait pas se permettre d'aller y jeter un œil, alors il t'a envoyé pour que je m'y colle.

Harris rougit tellement que ses taches de rousseur disparurent.

— Heu... je...

— T'inquiète pas, dis-je. Tu as été très bien, mais ce n'est pas à un vieux singe, et cetera, et cetera.

— Vous acceptez ? reprit-il en fronçant les sourcils.

— Je suppose que vous ne pouvez pas ouvertement payer mes honoraires, n'est-ce pas ?

Ce n'était pas vraiment une question.

— Non, vous avez raison. Officiellement, vous n'êtes pas une source fiable.

— Je m'en doutais.

— Mais vous acceptez, monsieur Dresden ?

— C'est d'accord, répondis-je en regrettant déjà mes paroles. Je vais voir. En échange, dites à Denton que je veux disposer de toutes les informations recueillies à mon sujet par la police et le F.B.I.

— Vous voulez une copie de votre propre dossier ? répliqua l'agent en pâlisant.

— Oui. Je pourrais l'obtenir en utilisant la loi sur la liberté de l'information, mais je n'ai pas la patience... Sans parler de la fiabilité de la Poste ! C'est d'accord ?

— Mon Dieu, Denton me tuera s'il l'apprend ! Il déteste quand on enfreint les règles.

— Comme quand il t'envoie m'engager, tu veux dire ? raillai-je. C'est toi qui vois, mon gars. Je t'ai donné mon

prix. Je suis dans le bottin si vous changez d'avis.

Je mis le contact. Le moteur hoqueta un peu avant de ronronner.

— Très bien ! Très bien ! lâcha Harris. Marché conclu !

Il tendit la main. Je la serrai, scellant ainsi notre accord, mais j'en conçus un certain malaise. Harris s'éloigna aussi vite que possible, en surveillant toujours le parking.

— Tu viens de faire une connerie, Harry, murmurai-je. Tu ne devrais pas essayer de t'attirer plus d'ennuis que tu en as déjà.

J'avais raison, mais cette piste potentielle valait le coup. J'avais une chance d'arrêter l'assassin et de découvrir pourquoi les flics me battaient froid. Ça me donnerait peut-être un moyen d'arranger les choses avec Murphy, voire de la tirer d'affaire.

— Réjouis-toi, Harry, continuai-je. Tu vas renifler autour du repaire d'un gang de motards et leur demander s'ils n'ont pas tué quelques personnes ces derniers temps. Je ne vois pas ce que tu risques...

Chapitre 9

Un vieux garage en ruine achevait de moisir à un pâté de maisons de la 49^e Rue. Un bâtiment en tôle ondulée qui rouillait lentement sous l'assaut combiné de la pluie et de l'humidité montant du lac, tant et si bien que des traînées rougeâtres le balafrèrent comme autant de blessures, s'écoulant pour former de larges flaques brunâtres le long des murs.

Une ruelle donnait sur un terrain vague derrière, et le parking était occupé par un prêteur sur gages où les voyous revendaient leurs flingues et leurs couteaux quand les affaires allaient mal. Une pancarte à moitié effacée pendait au-dessus d'une porte à double battant : « Garage Pleine Lune ». Je me garai à quelques mètres du vestige, et le moteur de la Coccinelle inventa un nouveau rôle.

— Eh ben, heureusement que c'est ultrasecret, lâchai-je en sortant de la voiture.

Je n'avais pas mon .38, seulement mon bâton de combat, mon bracelet bouclier et un anneau dans lequel j'avais accumulé assez d'énergie pour donner des coups de poing comme un type fort deux fois comme moi. Le gravier crissait sous mes chaussures, et le soleil d'automne projetait une grande ombre derrière moi.

Je ne savais pas à quoi m'attendre, ni à qui, s'il y avait quelqu'un. L'équipe d'adolescents montés en graine dirigée par la Noire ne correspondait pas à l'image terrifiante que se faisaient les autres criminels des Loups Urbains. Mais il y avait peut-être un lien. La cheftaine des Alphas, comme les appelait Billy, avait peut-être des relations avec le gang.

Quel était le rôle des Alphas, alors ? Un camp d'entraînement pour futurs criminels ? Même moi, je trouvais ça ridicule. Et si ces jeunes étaient des lycanthropes, comme disait Bob ? S'ils s'entraînaient, un peu comme des réservistes, chez les Loups Urbains avant de devenir de vrais loups-garous ? En partant du principe que c'était une bande de lycanthropes ou de garous, bien entendu. Parfois, un gang de motards ne cache rien d'autre qu'un... gang. Si ça se trouve, les Alphas n'avaient rien à voir avec eux. Trop de possibilités s'emmêlaient dans mon cerveau.

De toute manière, j'espérais presque que le bâtiment serait vide et que je n'aurais pas à me colleter avec qui que ce soit, loup-garou ou pas. Je préférerais de beaucoup farfouiller un peu, et trouver un indice concluant à ramener à l'alliance Murphy/Denton. Ils n'auraient plus qu'à remonter la piste.

Les deux grandes portes coulissantes étaient fermées. J'essayai l'accès des employés, et celui-ci s'ouvrit sans problème. Il n'y avait pas de fenêtres. J'entrai dans l'obscurité, la seule lumière provenant de la porte ouverte derrière moi.

— Y a quelqu'un ? appelai-je.

Je scrutai les ténèbres, mais je ne distinguai que des formes vagues, peut-être une voiture avec le capot ouvert, et quelques caisses à outils sur roulettes. Je notai un maigre reflet sur une surface vitrée. Peut-être un bureau. J'avancai encore un peu en attendant que mes yeux s'habituent à l'obscurité.

Il y eut un petit bruit, un froissement de tissu.

Bon sang. J'agrippai mon bâton en tendant l'oreille. Je perçus un grand nombre de respirations réparties un peu partout dans le fond du garage.

Et un frottement de chaussures sur le ciment.

— Je ne suis pas flic, lâchai-je.

Mon petit doigt me souffla que ç'avait son importance.

— Je m'appelle Harry Dresden et je souhaiterais parler aux Loups Urbains, continuai-je.

Le silence s'abattit sur l'endroit. Plus un geste, plus un souffle. Rien.

J'attendis, prêt à fuir.

— Sors ta main de ton manteau, dit un homme. Et montre-la bien, que je puisse la voir. Je connais les gens comme toi, magicien. On a même entendu parler de toi. Tu bosses avec la police.

— Vous avez un métré de retard, répliquai-je sèchement. J'ai doublé la police avec Johnny Marcone. Vous n'étiez pas au courant ?

Un ricanement résonna.

— Des conneries à Marcone, tout ça ! On connaît la vérité, magicien !

Seigneur, si seulement les flics étaient aussi astucieux que ces crapules.

— J'ai entendu deux ou trois trucs à votre sujet, dis-je. Pas grand-chose de sympa, et certains carrément bizarres.

Une série d'éclats de rire.

— Et qu'est-ce que tu crois qu'on dit de toi, Dresden ? Laisse tes mains où je peux les voir !

Le claquement d'une culasse de fusil à pompe.

Je cillai, puis écartai la main du bâton et les plaçai toutes les deux innocemment devant moi, paumes ouvertes. J'activai mon bracelet bouclier au passage.

— Très bien, répondis-je. Avancez que je vous voie.

— C'est pas toi qui donnes les ordres, ici, reprit le chef. C'est moi.

— Je veux juste vous parler, lâchai-je en respirant un peu trop vite.

— À quel propos ?

Je cherchai quelque chose, n'importe quoi de crédible, mais je suis un menteur pathétique.

J'optai pour la vérité.

— Il y a eu plusieurs morts le mois dernier, et d'autres cette nuit.

Un nouveau silence. Je me mordis la lèvre avant de reprendre.

— Sur les lieux du crime il y avait de fausses traces de loup. Les fédéraux pensent que les agresseurs se servent d'armes garnies de crocs et de canines. Ça ne vous dit rien, à tout hasard ?

Un concert de murmures monta autour de moi. Environ une dizaine de voix étouffées. Soudain, un sentiment des plus désagréables monta en moi. Si je me trouvais en face des meurtriers, si ces gens étaient les vrais coupables, alors j'étais dans la merde.

Si en plus c'étaient de vrais loups-garous et s'ils se métamorphosaient avant que j'aie pu m'enfuir, j'étais un mage mort, bracelet ou non. Je maîtrisai ma panique et m'obligeai à rester immobile.

— Tuez-le, dit une femme à la voix rauque, quelque part dans l'obscurité.

Les autres membres du gang reprirent la sentence en rugissant.

— Tuez-le ! Tuez-le ! Tuez-le ! scanda-t-elle de plus belle.

Mes yeux s'étaient habitués aux ténèbres, et je distinguais un peu mieux les motards qui faisaient les cent pas devant moi. Leurs yeux brillaient comme ceux de chiens pris dans les phares d'une voiture. Hommes et femmes tournaient autour de moi, mais je n'avais aucune idée de leur âge. Je remarquai aussi quelques matelas et autant de couvertures, vite repoussées quand leurs occupants s'étaient levés. La femme continuait à crier :

— Tuez-le ! Tuez-le ! Tuez-le !

Les autres reprenaient en chœur.

L'air se chargea d'une énergie comme je n'en avais jamais senti auparavant, un pouvoir qui gagnait en intensité alors qu'ils hurlaient. C'était une force primale et sauvage.

Immobile, l'homme au fusil à pompe se tenait à trois mètres. Juste en face de moi.

— Ça suffit ! grogna-t-il en se retournant vers les autres. (Je le voyais réagir à cette énergie, il s'énervait aussi.)

Maîtrisez-vous ! Ne cédez pas, bordel ! Vous ne devez pas craquer ici, les flics vont nous tomber dessus !

Dès qu'il eut le dos tourné, je filai vers la porte en braquant ma main gauche vers lui. Je me concentrai autant que possible sur mon bouclier.

Mon initiative déclencha une frénésie de hurlements, et une dizaine de motards se ruèrent à mes trousses comme s'ils partageaient un esprit commun. Le fusil rugit, éclairant brièvement la meute d'hommes et de femmes à moitié nus qui se précipitaient vers moi, le visage déformé par une rage aveugle. Le coup de feu s'écrasa contre mon bouclier sans toutefois le briser, mais le métal de mon bracelet s'échauffa et mon épaule fut repoussée contre le mur près de la sortie, me faisant perdre l'équilibre.

Je trébuchai.

Un énorme type couvert de tatouages se plaça entre la porte et moi. Je courus vers lui, et il étendit les bras, pensant que je cherchais à me faufiler.

Au lieu de quoi je le frappai au visage de toutes mes forces. Mes coups de poing ne sont pas très puissants d'ordinaire, mais quand un anneau d'énergie cinétique les assiste, ils se transforment en bélier de muscles et d'os. Le nez explosa en une gerbe de sang et le malfrat fut projeté à deux mètres de là.

Je passai la porte en une seconde, et la douce chaleur du soleil vint m'accueillir. Je filai vers ma Coccinelle. Ça sert d'avoir de grandes jambes.

— Stop ! Stop ! cria le chef.

Je me retournai. C'était un homme mûr dont les longs cheveux gras commençaient à grisonner. Me tournant le dos, il s'était planté dans l'encadrement de la porte, le fusil en travers du corps, et il empêchait les autres membres du gang de sortir.

Je me jetai dans la voiture et mis le contact.

Le moteur gémit, le pot d'échappement toussa, puis plus rien.

Bordel !

Mes mains tremblaient, mais je m'obstinaï en usant de toutes les astuces possibles pour faire démarrer l'engin, sans quitter le garage des yeux. Le chef des Loups Urbains affrontait sa meute hurlante. Il leur donnait des coups de crosse, et les muscles de ses épaules et de son dos étaient gonflés comme des ballons de rugby.

— Parker ! cria la femme qui avait commencé le chant. Laisse-moi passer !

Il la frappa sans hésiter.

Parker tourna alors la tête vers moi, et je plongeai dans ses yeux. Il y eut un moment de flottement, puis je découvris son âme.

La rage me submergea, ainsi qu'une envie de viande, de chasse. J'étais invincible, invulnérable. Il me fallait courir, tuer. Je sentis la force parcourir mon corps, l'énergie brute de la nature couler dans mes veines et affûter mes sens comme ceux d'un animal.

Ses émotions se mêlèrent aux miennes. Une fureur aveugle parfaitement maîtrisée, un océan de haine s'écrasant contre une digue invulnérable. J'étais l'objet de cette colère, moi, Dresden, l'homme qui avait envahi son territoire, bravé son autorité et apporté la rage au sein de sa meute, la mettant ainsi en danger.

Je sus qu'il était le chef de ce gang de lycanthropes, des âmes de bêtes sauvages dans des corps d'hommes et de femmes. Il vieillissait, il n'était plus aussi fort qu'avant. Certains briguaient sa place. La femme qu'il avait frappée, par exemple. Ce qui venait de se passer pouvait lui coûter son rang, et il n'y survivrait pas.

Pour qu'il garde son statut, je devais mourir. Parker devait me tuer tout seul, purement et simplement, pour prouver sa force. C'était la seule chose qui l'empêchait de me sauter à la gorge à ce moment précis.

Pire encore.

Il ne savait rien des meurtres du mois dernier.

Puis la mise à nu de l'âme cessa. Parker avait l'air surpris. Il avait autant lu en moi que moi en lui. J'ignorais ce qu'il avait vu, et je préférerais ne pas le savoir.

Je repris mes esprits avant lui et remis le contact. La Coccinelle bondit en avant et je m'éloignai du garage à toute vitesse. Il était temps de quitter ce quartier pourri.

Je frissonnai durant tout le trajet et mes muscles étaient tellement noués que je sentais mes os craquer sous la tension. Dans ma tête résonnait encore la mélodie sauvage « Tuez-le ! Tuez-le ! Tuez-le ! ». Ces gens n'étaient pas humains. Ils ressemblaient à des hommes et à des femmes, mais c'est tout. J'étais mort de trouille.

Arrêté à un stop, je frappai mon volant avec colère.

— Crétin de Harry, lâchai-je. Comment as-tu pu te montrer aussi stupide ? Qu'est-ce qui t'a pris d'aller là-bas comme ça ? Tu te rends compte à quel point tu es passé près des mâchoires de ces monstres de l'âge de pierre ?

Je fusillai du regard une vieille femme en tailleur qui me dévisageait comme si j'étais fou. Ce dont je devais avoir l'air, d'ailleurs.

Je détournai le regard, respirai un grand coup, et tentai de me calmer. Quelques pâtés de maisons plus loin, j'avais de nouveau les idées claires.

Parker et ses Loups Urbains étaient innocents, mais ils n'en étaient pas moins dangereux. C'étaient des lycanthropes ! Bob m'en avait parlé, et je compris pourquoi on les craignait. Des gens possédés par un esprit animal et d'une telle férocité qu'ils se transformaient en choses inhumaines sans altérer une seule cellule de leur corps.

Ils vivaient en meute, et Parker la dirigeait. J'avais défié son autorité en m'aventurant là-bas avec mes gros sabots, et il était obligé de me tuer à présent, ou ce serait lui qui mourrait. Et voilà, un nouvel ennemi cherchant à m'éliminer ! En plus, je n'avais rien gagné en échange de ces ennuis, pas la moindre piste pour l'affaire *Lobo*.

Peut-être que c'était le bon moment pour prendre des vacances.

Loin.

Je réfléchis quelques minutes, puis soufflai profondément. Je ne fuirais pas. Je m'étais mis dans la merde tout seul, je m'en tirerais tout seul. Je devais rester pour aider Murphy à coincer l'assassin, et sauver d'autres innocents avant la nuit.

Si Parker voulait ma peau, il s'apercevrait qu'un magicien n'est pas une proie facile.

J'agrippai le volant de toutes mes forces. Si l'un d'entre nous devait mourir, ce serait lui. Je pouvais le faire... techniquement. Les lycanthropes n'étaient pas des humains, et la Première Loi de la Magie – « Tu ne tueras point » –

ne s'appliquait pas. Légalement, face à la Blanche Confrérie, j'avais un dossier solide pour justifier l'usage de la magie à des fins destructrices.

Mais je n'étais pas sûr de me supporter après. Utiliser un moyen né de la vie, son énergie primordiale, pour éliminer un être conscient me semblait obscène. La magie est plus qu'une simple source d'énergie comme le pétrole ou l'électricité. Elle apporte la puissance, mais tellement d'autres choses aussi. Elle représente tout ce qu'il y a de plus fort dans la nature, dans le cœur et dans l'âme. La manière dont j'en usais était maladroite et fruste en comparaison avec sa forme la plus pure. Il y a plus de magie dans le premier rire d'un bébé que dans la plus puissante tempête de feu lâchée par un sorcier. Personne ne saurait le nier.

La magie est un cri qui vient de l'intérieur, elle fait partie du mage. On ne peut pas créer un sort auquel on ne croit pas.

Je ne voulais pas admettre que le meurtre faisait partie de moi. Je préférais ignorer la partie obscure de mon âme, qui se réjouissait à l'idée de rassembler tout le pouvoir possible pour le placer à ma disposition, quelles qu'en soient les conséquences. La haine donne de la force également, mais aussi la colère, l'envie, l'orgueil et l'égoïsme. Je savais qu'une face cachée de moi-même adorerait tuer par magie, encore et encore. C'était la nature de la magie noire, si simple à utiliser. Facile et amusante.

Comme les Lego.

Je me garai dans le parking de mon bureau. Je ne voulais tuer personne, mais Parker et sa bande ne me laissaient pas le choix. J'allais devoir éliminer pas mal de monde pour sauver ma peau.

J'essayai de ne pas trop penser au genre de personne que je serais après tout ça. J'aurais le temps de m'en occuper plus tard.

Autant me réfugier dans mon bureau pour le reste de la journée. J'attendrais l'appel de Murphy et je lui fournirais toute l'aide possible. J'allais rester sur le qui-vive, au cas où Parker, ou l'un de ses potes, tenterait quoi que ce soit. Je n'avais pas grand-chose d'autre à faire, et c'était terriblement frustrant.

J'arrivai à mon étage, entrai, puis allumai la lumière.

Johnny Gentleman Marcone était assis derrière mon bureau.

L'énorme « monsieur » Hendricks, son garde du corps, se tenait près de lui.

Marcone eut un sourire froid.

— Ah, monsieur Dresden ! Il faut qu'on parle.

Chapitre 10

Les yeux de Marcone étaient du vert des vieux billets de banque. Il avait le bronzage et les traits marqués d'un alpiniste, et de petites rides aux coins des yeux et de la bouche – les rides du sourire, même si ces derniers étaient rarement sincères. Il portait un costume bleu qui valait bien mille dollars, et s'était confortablement installé dans mon fauteuil. Il me fixait calmement.

Derrière lui, Hendricks ressemblait à un attaquant de football américain qui aurait eu la bonne idée de quitter l'équipe de la fac pour passer pro. Son cou était gros comme ma cuisse et il pouvait m'écraser la tête d'une seule main. Ses cheveux roux étaient rasés presque à blanc ; il portait un costume trop petit qu'il devait faire exploser quand il se transformait en Hulk. Je savais qu'il avait un flingue, mais je ne le vis pas.

Je restai dans l'encadrement pendant une bonne minute sans quitter Marcone des yeux, mais ce dernier ne parut pas s'en préoccuper. Le Gentleman avait déjà plongé dans mon âme, et il en avait plus appris sur moi que l'inverse. Il n'avait pas peur de mon regard.

— Sortez de mon bureau, dis-je en m'écartant de la porte.

— Du calme, monsieur Dresden, répondit Marcone comme un père qui gronde son enfant. Est-ce une manière de parler à un associé ?

— Nous ne sommes pas associés, crachai-je. Vous êtes une ordure ! Le pire criminel de la ville ! Les poulets finiront bien par vous coincer, mais, en attendant, je n'ai pas à tolérer votre présence ici ! Dégagez !

— La police, corrigea Marcone, serait mieux gérée par des intérêts privés que par les municipalités. Un meilleur salaire, plus d'avantages...

— Plus simple à corrompre, à manipuler, ajoutai-je.

Je jetai mon pardessus sur la petite table près de l'entrée, bousculant des prospectus comme « Les sorcières et vous » ou « La magie pour les nuls ». Je détachai mon bâton de combat puis le posai tranquillement. À ma grande satisfaction, Marcone se tendit à la vue du bâton. Il se rappela ce que j'avais fait de la première *Cafétéria*.

— Vous êtes toujours là ? dis-je, en relevant les yeux.

— J'ai une offre à vous faire, monsieur Dresden, lâcha-t-il en croisant les mains sur *mon* bureau.

— Non, répliquai-je.

— Vous devriez m'écouter.

— Non. Allez-vous-en.

Ses manières de papa disparurent, et ses yeux devinrent froids comme une tombe.

— Je n'ai ni le temps ni la patience pour vos enfantillages, monsieur Dresden. Des gens meurent, et je sais que vous êtes sur l'affaire. Je peux vous fournir certaines informations... à une condition.

— D'accord, rétorquai-je en me redressant d'un coup. Quelle condition ?

Le Gentleman tendit une main, et Hendricks lui donna un dossier que Marcone déposa sur le bois usé de *mon* bureau. Il l'ouvrit.

— C'est un contrat. Je vous engage comme consultant auprès de mon entreprise dans le cadre de la protection rapprochée. Les modalités sont avantageuses, et vous faites vos propres horaires avec un minimum de cinq heures par mois. Vous n'avez qu'à fixer votre salaire. Je souhaite juste formaliser notre relation de travail.

Je m'approchai, et vit Hendricks changer subtilement de position, comme s'il se tenait prêt à me sauter dessus. Je l'ignorai et examinai le contrat. Je ne suis pas avocat, mais j'ai une bonne connaissance de ce genre d'accord. Marcone prenait sans cesse de l'importance et il m'offrait un boulot de rêve, pratiquement sans implications, et autant d'argent que je voulais. Une clause spécifiait même que je n'avais pas à commettre d'actes illégaux et que personne ne pouvait m'y forcer.

Avec ce genre de salaire, j'aurais enfin une vie idéale. Je n'aurais plus à courir après le moindre dollar, je ne serais plus obligé de travailler pour tous les cinglés qui voulaient m'embaucher pour exorciser l'esprit de leur grand-tante nossédant leurs vaches ! J'aurais enfin le temps de lire de faire les recherches occultes qui me tenaillaient depuis

si longtemps. Je ne suis pas immortel. Chaque heure passée à écouter les témoignages de fermiers consanguins au sujet de prétendus ovnis, était une heure de perdue pour faire quelque chose d'intéressant.

Cette offre était bougrement tentante !

Un collier des plus agréables.

— Vous me prenez pour un crétin ? dis-je en laissant tomber le dossier sur *mon* bureau.

— C'est une question d'horaires ? répondit Marcone, plutôt surpris. Dois-je les réduire à une heure par semaine ? Par mois ?

— Ce n'est pas une question d'emploi du temps.

— Et donc ?

— C'est l'entreprise en elle-même. L'idée de travailler pour un assassin doublé d'un trafiquant de drogue m'est insupportable. Je n'aime pas votre argent, Marcone. Il pue le sang.

— Réfléchissez bien, monsieur Dresden, répliqua le Gentleman en fronçant les sourcils. Je ne renouvellerai pas mon offre.

— À moi de vous proposer quelque chose, John, dis-je. (Je remarquai un léger tic sur sa joue quand j'utilisai son prénom.) Dites-moi ce que vous savez, et je ferai tout mon possible pour coincer l'assassin avant qu'il vous rende visite.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je m'inquiète ? ricana Marcone.

— L'un de vos partenaires et son sbire sont éventrés en septembre, Pic-à-Glace est massacré la nuit dernière, et vous apparaissez comme par enchantement en me proposant des informations pour arrêter le tueur. Tout ça en échange de mes services comme garde du corps.

Je m'appuyai sur le bureau, puis baissai la tête jusqu'à ce que nos fronts se touchent presque.

— Nerveux, John ? lâchai-je.

Il eut un nouveau tic, et je sentis qu'il allait mentir.

— Bien sûr que non, monsieur Dresden. Mais on n'arrive pas à une position comme la mienne en étant insouciant.

— Juste sans âme, coupai-je.

Marcone frappa le bureau de ses paumes et se redressa d'un coup. Je me relevai aussitôt, assez pour le dominer tout en le regardant droit dans les yeux.

— Je suis un homme d'affaires. Préférez-vous voir l'anarchie dans les rues ? Des guerres de gangs ? Je mets de l'*ordre* dans ce chaos !

— Non ! Vous rendez ce chaos plus efficace et plus rentable. Vous aurez beau vous abreuver de jolis mots, vous restez un criminel, un animal qu'on devrait mettre en cage, un point c'est tout !

Le visage si neutre de Marcone pâlit. Ses mâchoires étouffèrent ses jurons. Je continuai, ivre de colère, surfant sur la vague déchaînée de mes émotions. Je coulais toute ma frustration et ma peur dans des mots empoisonnés que je lui lançais comme autant de dards.

— Qu'est-ce qui se passe, John ? Qu'est-ce que c'est ? Avez-vous vu Pic-à-Glace ? Son ventre déchiré ? Moi, oui. J'ai senti son dernier repas. Imaginez que vous êtes le prochain, John !

— Ne m'appellez pas comme ça, dit Marcone d'une voix si calme, si froide, qu'elle me coupa dans mon élan. Si nous étions en public, je vous ferais tuer pour m'avoir parlé ainsi.

— Si nous étions en public, rétorquai-je en me redressant sans un regard pour Hendricks, vous essaieriez. Maintenant, cassez-vous de mon bureau !

— Je suppose que vous allez continuer votre enquête pour la police.

— Bien sûr.

Marcone rajusta sa cravate, puis se dirigea vers la porte, son énorme garde du corps sur les talons.

— En ce cas, et dans mon intérêt, je me dois d'accepter de vous aider dans votre enquête. Fouillez du côté d'un certain Harley MacFinn. Renseignez-vous au sujet d'un « projet Passage nord-ouest ». On verra où cela vous mène.

— Pourquoi vous croirais-je ?

— Vous avez fouillé mon âme, monsieur Dresden. Vous me connaissez d'une manière si complète, si intime, que moi-même je n'en devine pas encore l'importance. Il en va de même pour moi. Vous devriez savoir que j'ai de bonnes raisons de vous aider, et mes informations sont utiles. (Il eut un nouveau sourire froid.) Et vous devriez aussi savoir qu'il ne faut pas me compter parmi ses ennemis. Nous aurions pu nous entendre.

— Si vous me comprenez si bien, répliquai-je, vous savez qu'il n'aurait pas pu en être autrement.

Il serra les lèvres un instant sans chercher à me contredire.

— C'est dommage. Vraiment. lâcha-t-il.

Puis il s'en alla. Hendricks me jeta un regard porcine, et disparut à son tour. La porte se referma.

J'expirai longuement avant de glisser contre *mon* bureau. Je pris mon visage entre mes mains et remarquai qu'elles tremblaient elles aussi. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point je méprisais Marcone et tout ce qu'il représentait. Je n'avais pas pris conscience de mon envie de me jeter sur cet homme et de l'écraser à coups de poing.

Je restai prostré pendant plusieurs minutes, le cœur battant la chamade, en attendant de reprendre mon souffle. Marcone aurait pu me tuer. Il aurait pu ordonner à Hendricks de me mettre en pièces, ou de me plomber ici, dans mon bureau. Mais non. C'était ça, la manière Marcone. Et il n'allait pas m'éliminer alors qu'il s'était donné un mal de chien pour faire courir la rumeur qu'il avait forgé une espèce d'alliance avec moi. Il devrait se montrer plus subtil, moins direct. Laisser Hendricks m'éclater la cervelle ne collait pas vraiment.

Je réfléchis à ses dernières paroles et à sa volonté de me fournir des renseignements. Il était en danger. Quelque chose le terrifiait, quelque chose qu'il ne comprenait pas et qu'il ne pouvait pas combattre. Voilà pourquoi il désirait m'engager. Étant magicien, je sais donner un visage familier au mystérieux. Je dissipe son aura de terreur, permettant ainsi aux gens d'appivoiser l'inconnu. Marcone voulait que je me range à ses côtés pour l'aider à vaincre sa peur des choses étranges qui rôdent aux frontières de notre civilisation.

Par les cloches de l'enfer, c'était humain comme réaction !

Je fronçai les sourcils. J'aurais aimé haïr ce type, mais je parvenais tout juste à le mépriser et peut-être à lui en vouloir.

Marcone était dans le vrai. C'était un homme d'affaires, et il avait réduit le niveau de violence dans les rues – tout en décuplant ses profits illégaux. Il protégeait la chair de la ville, en buvant son sang, en empoisonnant son âme. Ça ne changeait rien. Rien du tout.

Mais savoir que le prédateur, l'homme d'affaires aux mains sanglantes, craignait ce que je me préparais à affronter, ça me flanquait une peur bleue. L'appréhension venait de s'infiltrer en moi.

Pratique pour bosser sur un cas.

Ça ne changeait rien non plus. Tant pis pour la frousse. Elle ne doit jamais vous empêcher de terminer le travail.

Je m'assis derrière mon bureau, repoussant les images de sang, de griffes et de morts atroces de mon esprit. Je devais me documenter sur Harley MacFinn et le projet Passage nord-ouest.

Chapitre 11

Le démon prisonnier du cercle d'invocation hurlait et labourait la paroi invisible avec ses énormes pinces, donnant des coups d'épaule chitineuse autant qu'il le pouvait.

En vain.

Ma volonté contrôlait l'anneau, le monstre n'avait aucune chance de s'échapper.

— C'est bon, Chauncy ? demandai-je.

Le démon se redressa immédiatement, et me regarda.

— Oui, cela devrait suffire, répondit-il avec une pointe d'accent aristocratique. Tu comprends que je me dois d'obéir aux formalités d'usage.

À ces mots, il sortit une paire de lunettes de sous une écaille et les chaussa sur son nez en forme de bec.

— Tu as des questions ? reprit-il.

Soulagé, je m'assis sur le coin de la grande table de mon laboratoire. J'avais débarrassé le cercle du bazar qui le recouvrait, et j'en serais quitte pour escalader la pile de détritux si je devais remonter dans mon appart, mais je n'aime pas courir de risques. Même si mes relations avec Chaunzaggoth sont assez détendues, il y a toujours un risque que je me trompe lors de l'appel. Le protocole démoniaque est très clair : il faut résister à toute tentative d'invocation par un magicien mortel. Une autre règle stipule qu'il faut faire tout son possible pour éliminer ledit magicien si d'aventure le démon s'échappe du cercle.

Quoi qu'on en dise, les feys et les esprits élémentaires sont beaucoup plus simples à manipuler... et moins dangereux, mais les contacts de Bob n'avaient rien donné. Les esprits locaux ne sont pas au courant de tout ce qu'il se passe, et, pour l'instant, Bob se reposait dans son crâne. Il devait récupérer un peu.

Je m'étais donc tourné vers les Abyssaux. Ils savent quand vous n'avez pas été très sage, et le Père Noël est un amateur à côté de leurs espions.

— Que peux-tu me dire sur Harley MacFinn, et un truc appelé le « projet Passage nord-ouest » ?

— Je vois, répondit Chauncy en claquant des pinces. En admettant que je dispose d'informations, quel prix es-tu prêt à payer ?

— Pas mon âme, gloussai-je. Alors, n'y pense même pas. D'ailleurs, je pourrais rassembler ces infos en quelques jours de boulot.

— Ah, mais le temps est compté, non ? reprit Chauncy en penchant la tête sur le côté. Allez, Harry Dresden ! Tu ne m'appelles jamais pour rien. Toi et moi risquons le courroux de ta Blanche Confrérie.

— Techniquement, répondis-je, je ne brise aucune loi de la magie. Je ne te plie pas à ma volonté, ce qui exclut déjà la Quatrième Loi. Tu ne t'es pas libéré, je respecte donc la Septième. La Blanche Confrérie peut toujours me gratter le cul.

— Je suppose que c'est une image colorée, plutôt qu'un désir larvé, répliqua le démon en plissant la crête de chair qui surplombait son bec.

— Effectivement.

— L'ampleur des ramifications morales et éthiques de ton comportement est fascinante, Harry Dresden, continua Chauncy en remontant un peu ses lunettes. Je suis toujours surpris de voir que la Confrérie ne t'a pas exécuté. Tu m'invoques en sachant parfaitement que s'ils apprenaient que tu commences avec un démon, la plupart de ses membres regarderaient de l'autre côté pendant qu'un de leurs séides te passerait par le fil de l'épée. Et tu ne t'es pas contenté d'une fois, non ! Une demi-douzaine ! Tu as beaucoup de points communs avec certains de mes frères du monde des ténèbres...

— Et je devrais peut-être me rallier à ton camp, accepter mes pouvoirs ténébreux, et cetera, et cetera, continuai-je. Par le slip de Houdini, Chauncy ! Pourquoi t'obstines-tu à essayer de me faire signer ce bon sang de pacte ?

— Je dois t'avouer que cela me propulserait dans les hautes sphères abyssales, si je ramenaient une âme de ton calibre dans nos légions, souffla-t-il en haussant ses épaules caparaçonnées. De plus, je serais libéré de certaines

tâches qui rendent ces pénibles visites sur ton monde presque agréables en comparaison.

— Quoi qu'il en soit, tu n'auras pas mon âme aujourd'hui. Fais-moi une autre offre, ou je mets un terme à nos négociations et je te renvoie en bas.

— Très bien, ne nous emballons pas, Harry Dresden. J'ai les informations dont tu as besoin. De plus, je dispose de renseignements afférents dont tu n'as pas conscience, et qui pourraient te sauver la vie... et celle de tes prochains. Tout cela pour un prix dérisoire.

Je fronçai les sourcils, et il reprit :

— Je veux un autre nom.

Il possédait déjà deux de mes noms, et donnés de ma propre bouche. S'il connaissait mon nom entier, il pouvait s'en servir pour me lancer des sorts très particuliers. Ça ne m'inquiétait pas plus que ça, les démons et consorts ont le plus grand mal à affecter le monde normal par magie depuis l'Outremonde, ce monde spirituel parallèle au nôtre.

Mais les tuyaux de Chaunzaggoth étaient très populaires auprès des magiciens. Si l'un d'entre eux possédait mon nom complet, c'était déjà plus ennuyeux. Le démon avait raison, nombreux étaient les membres de la Confrérie qui souhaitaient ma mort. Si l'un d'eux disposait de mon nom, il pourrait me tuer, ou me forcer à commettre un acte qui briserait l'une des Sept Lois de la Magie. Après, il n'aurait plus qu'à me faire juger et condamner à mort.

D'un autre côté, Chauncy ne m'avait jamais menti. S'il prétendait disposer d'informations vitales, il disait vrai. Pas d'erreur. Bordel, il connaissait peut-être le meurtrier, même si la notion d'identité humaine est un peu nébuleuse pour les démons.

Il fallait bluffer.

— C'est d'accord, dis-je. Tous les renseignements en rapport avec mon enquête en échange d'un autre de mes noms.

— Très bien, accepta Chauncy. Harley MacFinn est l'héritier d'une fortune considérable bâtie sur l'industrie du charbon et la construction des chemins de fer au début du xx^e siècle. Il fait partie des dix hommes les plus riches d'un pays appelé « États-Unis ». Il a servi au Vietnam. À son retour, il s'est peu à peu désintéressé des affaires, se contentant de faire fructifier son capital. Le rouge est sa couleur favorite, et il chausse du...

— Épargne-moi les petits détails, sauf si tu penses qu'ils ont leur importance, coupai-je. Inutile de me raconter ses chagrins à l'école primaire et ses recettes préférées.

Je sortis mon calepin pour prendre quelques notes.

— Comme tu veux, répondit Chauncy. Il a passé ces dernières années à concevoir le projet Passage nord-ouest. Cette entreprise consiste à acheter d'énormes portions de territoire depuis les montagnes Rocheuses du sud-ouest des États-Unis en remontant jusqu'au nord-ouest, au Canada, fournissant ainsi une gigantesque réserve migratoire pour la faune américaine.

— Il veut se tailler son propre terrain de jeu dans les Rocheuses ? m'exclamai-je.

— Non, Harry Dresden. Il désire acquérir les territoires n'appartenant pas encore au gouvernement, puis les laisser libres d'usage tant que ledit gouvernement accepte de les utiliser dans le cadre du projet Passage nord-ouest. Il dispose d'un appui considérable chez les différents groupes écologistes à travers le pays, et même dans ta capitale. Encore faut-il qu'il dispose de ces terrains.

— Eh bé ! soufflai-je, impressionné. Tu dis qu'il a des appuis, mais qui s'oppose à son programme ?

— Les industriels souhaitant s'étendre dans le nord-ouest.

— Laisse-moi deviner : James Harding III, par exemple, dis-je en le notant dans mon cahier.

— Comment le sais-tu ? demanda le démon.

— Un loup-garou l'a tué le mois dernier, et son garde du corps en prime. D'autres personnes sont mortes, aussi.

— Tu es vraiment intelligent, Harry Dresden. Effectivement, James Harding III était l'un des principaux adversaires de MacFinn. Il est venu à Chicago pour s'entretenir avec ce dernier, mais il est mort avant le rendez-vous.

Je fermai les yeux un instant en réfléchissant.

— Bien. Harding vient pour discuter avec MacFinn. En plus, il magouille avec Marcone. Peut-être que le Gentleman chaperonnait un accord éventuel. Harding et son garde du corps se font bouffer par un loup-garou. Donc... MacFinn est notre coupable ?

Chauncy sourit, ce qui est un spectacle à déconseiller aux plus jeunes.

— MacFinn fait partie d'une vieille lignée originaire d'une île appelée « Irlande ». Sa famille a une histoire intéressante. Il semblerait que dans les brumes du passé, un homme du nom de saint Patrick ait maudit les ancêtres de MacFinn, les condamnant à se transformer en bêtes féroces à chaque pleine lune. La malédiction possède deux axes. Un, elle est héréditaire, et se passe de génération en génération. Deux, la lignée familiale ne mourra jamais et se perpétuera jusqu'à la fin des temps.

— Et c'est un saint catholique qui a mijoté un truc pareil ? demandai-je en recopiant le tout.

— Je ne suis pas responsable du comportement des employés du camp d'en face, Harry Dresden, répondit le démon d'un ton écœuré. Ou des tactiques utilisées.

— Vu la source, je vais noter ça avec un bémol pour l'objectivité. Tes copains et toi avez fait mille fois pire.

— Pas faux, concéda Chauncy. Mais, au moins, nous sommes assez honnêtes sur notre nature et sur les valeurs que nous défendons.

— Admettons, ricanai-je. Tout se met en place ! MacFinn est un loup-garou du type Dévorateur. Il passe son temps libre à créer un parc géant pour ses potes velus et lui, mais Harding lui a mis des bâtons dans les roues. MacFinn devient fou, il massacre tout sur son passage, dont son adversaire. Pourtant, Harding est la dernière victime du mois dernier. Cela aurait dû être l'inverse.

Je fixai le démon.

— MacFinn est le meurtrier, non ?

— MacFinn est un meurtrier, répondit Chauncy, mais parmi les humains, ce n'est pas le seul, et sûrement pas le plus monstrueux.

— Est-ce lui qui a tué le sbire de Marcone et les autres personnes en septembre ?

— J'ai peu d'informations à ce sujet, Harry Dresden. Peut-être que pour un autre nom, je pourrais demander à mes frères s'ils en savent plus.

— C'est cela, oui. Sais-tu qui a tué ces gens, le mois dernier ?

— Oui, répondit Chauncy. Le meurtre est l'un des principaux péchés, et nous le choyons particulièrement.

— Et donc ?

— Allons, allons, Harry Dresden, dit le démon en riant. Notre marché ne concerne que MacFinn et son projet. En plus, je ne peux pas répondre à une question aussi directe, et tu le sais. Mon influence sur le monde des mortels a ses limites.

— Très bien, très bien. Pas de problème, Chauncy, murmurai-je en me frottant les yeux. Qu'est-ce que tu peux me dire d'autre ?

— Que Harley MacFinn doit rencontrer Johnny Marcone demain soir pour continuer les négociations.

— Attends un peu. Marcone est devenu le principal actionnaire du projet ?

— Oui. À la mort de Harding, il a repris la majorité des affaires de ce dernier.

— Donc... Marcone avait le meilleur des mobiles pour faire assassiner Harding ! Non seulement il accroît son empire financier, mais en plus, il se place en position pour soutirer un maximum de fric à Harley !

Chauncy rajusta ses lunettes.

— Ton raisonnement se tient, Harry Dresden.

— Oui, mais ça n'explique pas les autres morts. Ni qui l'a fait. À moins que Marcone dispose d'une meute de loups-garous, soufflai-je en repensant au garage *Pleine Lune*. Ou de Loups Urbains...

— Autre chose ? demanda poliment le démon.

— Oui. Où puis-je trouver MacFinn ?

— 88, Ralston Place.

— Mais c'est à Chicago ! lâchai-je en continuant à remplir mon calepin. Sur la Côte d'Or !

— Où veux-tu qu'un milliardaire habite à Chicago ? Bien, il me semble avoir rempli mes obligations. Si nous parlions du paiement ?

Chauncy s'agitait dans le cercle. Son séjour sur terre commençait à l'irriter.

— Mon nom, acquiesçai-je. Harry Blackstone Dresden, dis-je en omettant intentionnellement « Copperfield » tout en livrant la prononciation exacte du reste.

— Harry. Blackstone. Dresden, répéta soigneusement Chauncy. Harry, comme Harry Houdini ? Blackstone, comme l'illusionniste ?

— Oui, mon père était prestidigitateur. Il tenait à ce que je porte ces noms. Ceux de ses héros. Si ma mère avait survécu à ma naissance, je crois qu'elle l'aurait giflé.

Je pris quelques notes supplémentaires au sujet de certaines idées qui me venaient.

— Sûrement, confia Chauncy. Ta mère était une personne entière et volontaire. Son départ nous a beaucoup touchés.

Je m'immobilisai et le stylo me glissa des doigts. Je fixai le démon.

— Tu... tu connaissais ma mère ? Tu as connu Margareth Gwendolyn Dresden ?

Impassible, Chauncy soutint mon regard.

— Nombreux sont les habitants des Abysses qui la... connaissent, Harry Blackstone Dresden. Mais sous un

autre nom. Son arrivée était très attendue, mais elle a échappé au Prince noir à la fin.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? De quoi parles-tu ?

— Vous ne connaissez rien du passé de votre mère, *monsieur* Dresden ? jubila le démon, avec une lueur avide dans les yeux. Dommage que nous n'ayons pas eu cette conversation un peu plus tôt, vous auriez pu rajouter des clauses à notre accord. Bien entendu, si vous acceptez de me livrer un autre nom, vous saurez tout de l'histoire de votre mère jusqu'à... (il prit une moue dégoûtée) sa rédemption et sa mort plutôt mystérieuse, ainsi que celle de votre père. Nous devrions pouvoir nous arranger, non ?

Je serrai les dents tandis qu'une vague de frustration puérile m'envahit. Mon cœur battait à tout rompre. Le passé obscur de ma mère ? Je pensais que c'était une magicienne, mais je n'avais jamais rien trouvé de concluant. Des morts mystérieuses ? Mon père a fait une rupture d'anévrisme dans son sommeil quand j'étais enfant. Ma mère est morte en couches.

Vraiment ?

J'eus le violent désir de tout savoir, il me brûla les tripes puis se répandit dans tout mon corps. Qui était ma mère ? Elle m'avait laissé un pentacle d'argent, mais je ne savais rien d'elle, à part ce que m'en avait raconté mon père si gentil, si doux. Comment étaient mes parents ? Comment étaient-ils morts, et pourquoi ? Avaient-ils été assassinés ? Avaient-ils des ennemis qui rôdaient dans l'ombre ? Dans ce cas, en avais-je hérité ?

Le passé de ma mère. Était-ce la source de mon attrait pour les puissances obscures ? De mon respect plus que limité pour les règles de la Blanche Confrérie ? Ces Lois que je trouvais plutôt pénibles et ineptes.

Je regardai le démon, et me fis l'effet d'un pigeon. Il m'avait piégé. Il avait prévu dès le départ de me glisser cette information sous le nez pour m'appâter. Il voulait mon nom entier, voire plus...

— Je peux te les montrer, Harry Blackstone Dresden, te révéler leur véritable nature, continua Chaunzaggoroth. Tu ne connais pas le visage de ta mère. Je peux te le dévoiler. Tu ignores le son de sa voix. Je peux te le faire entendre. Tu ne sais rien de tes parents, ni même s'ils étaient enfants uniques. La famille, Harry Blackstone Dresden. Le sang. Aussi tourmentée que toi...

Je ne quittais pas le démon des yeux, et sa voix douce me berçait. De la famille. Est-ce possible ? Des tantes ? Des oncles, des cousins ? D'autres comme moi peut-être, qui évoluent au sein des sociétés secrètes de magiciens, dissimulés aux yeux des mortels.

— Le prix est dérisoire, poursuivit Chauncy. Que veux-tu faire de ton âme immortelle quand ton corps n'en aura plus besoin ? Est-ce si grave de me donner juste un nom de plus ? Ces informations sont très dures à obtenir, même par ceux de mon espèce. C'est peut-être ta seule chance de les recueillir.

Le démon pressait ses pinces contre les limites du cercle. Son bec acéré tremblait d'impatience.

— Oublie ça ! lâchai-je. Je ne marche pas.

Chaunzaggoroth resta bouche bée.

— Mais, Harry Blackstone Dresden...

— Je t'ai dit de me lâcher ! lançai-je, en m'apercevant seulement maintenant que je criais. Tu me crois si facile à berner, chien de l'enfer ? Emballe ton dû et rentre chez toi ! Estime-toi heureux que je ne te renvoie pas avec les os arrachés ou le bec réduit en poussière.

Une lueur de rage folle passa dans les yeux du démon, et il se jeta contre la barrière invisible, hurlant sa fureur et sa soif de sang. Je tendis la main en me gaussant.

— Oh ! sûrement pas, espèce de petite merde ! dis-je.

Il opposa sa volonté à la mienne, et même si la sueur ruissela sur mon front, je triomphai.

Une fois de plus.

Chaunzaggoroth diminua de plus en plus sans cesser de m'invectiver.

— Nous te surveillons, magicien ! Tu marches à la frontière des ombres, mais un jour, tu tomberas ! Alors, nous serons là ! Nous t'attendrons, et tu nous rejoindras ! Tu ne peux pas nous échapper !

Il continua jusqu'à sa disparition dans un petit bruit d'implosion. Je baissai la main et pris une profonde inspiration. Je tremblais comme une feuille, et la température du laboratoire n'était pas en cause. Je m'étais trompé sur Chaunzaggoroth. Je le prenais pour une simple source d'informations dangereuse, mais fiable, et toujours prête à faire des affaires. Il avait tombé le masque dans ce dernier accès de rage, avec ses dernières paroles. Il m'avait menti, il m'avait caché sa véritable nature pour me manipuler comme un gogo avant d'essayer de me ferrer avec *maestria*. Je me faisais l'effet d'un crétin.

Le téléphone sonna à l'étage. Je m'élançai à l'assaut des cartons, les écartant de mon chemin, escaladant les tables pour atteindre l'escalier. Je montai les marches quatre à quatre, le calepin à la main, et décrochai à la cinquième sonnerie. Il faisait noir dans l'appartement, la nuit était tombée pendant mon entretien avec le démon.

— Dresden, dis-je en soufflant.

— Harry, répondit Murphy d'une voix blanche. On en a un autre.

— Le fumier ! J'arrive ! Donne-moi l'adresse.

Je me préparai à noter.

— 88, Ralston Place. Au nord de la Côte d'Or.

Tétanisé, je ne décollai pas les yeux de l'adresse. C'était celle que m'avait donnée Chaunzaggoth !

— Compris, répliquai-je. J'arrive, Murph.

Je raccrochai, puis sortis sous le clair de lune.

La pleine lune.

Chapitre 12

Le numéro 88 de Ralston Place était une belle maison située sur la Côte d'Or, l'un des plus beaux quartiers de Chicago. Elle était dotée d'un grand terrain et de grands arbres la masquaient presque entièrement. De hautes haies ceinturaient le jardin pour contribuer au camouflage. Je remontai l'allée de dalles blanches, et garai ma Coccinelle derrière la flottille de voitures de police.

Les gyrophares me reconfortaient presque à présent. Ils faisaient tellement partie de ma vie que j'avais l'impression de rentrer à la maison. Murphy m'avait appelé tout de suite, et l'équipe scientifique n'était pas encore arrivée. En fait, les flics commençaient tout juste à installer les bandes jaunes.

Je descendis de voiture. J'avais retrouvé mes bottes, ma chemise de cow-boy et mon jean. Mon vieux manteau noir flottait autour de moi, soulevé par le vent froid. La lune était bien là, même si elle avait du mal à percer la chape de pollution.

Je frissonnai en m'arrêtant devant le spectacle des statuette éclairées, des parterres de fleurs et des rangées d'arbustes de la propriété. J'eus l'intime conviction que quelqu'un m'observait depuis les ténèbres. Je sentais ses yeux sur moi.

J'inspectai lentement l'obscurité qui m'entourait. En vain. Mais j'étais sûr d'avoir senti une présence. La sensation disparut au bout de quelques instants, et je haussai les épaules. Les mains dans les poches, je me dirigeai vers le corps du bâtiment.

Carmichael descendit l'escalier principal et vint à ma rencontre. C'était le bras droit de Murphy. Plus petit que la moyenne, plus gros que la moyenne, plus sale que la moyenne, le policier était un sceptique, un incrédule et un limier exceptionnel. Il était en bras de chemise, et sa vieille cravate portait des traces de soupe.

— Dresden ! aboya-t-il en essuyant la sueur sur son front. Vous avez pris votre temps, bon sang !

— C'est l'accueil le plus agréable que vous m'avez jamais fait, répondis-je en le rejoignant près de l'escalier. Vous croyez enfin à mes pouvoirs ?

— Non, non. Je pense toujours que vous êtes un charlatan et un arnaqueur, mais, bordel, y a des jours où je le regrette !

— On ne sait jamais, répliquai-je sèchement. Où est Murphy ?

— À l'intérieur, dit-il d'un air écoeuré. Allez tout en haut. L'inspecteur pense que vous avez des éléments à lui communiquer. Moi, je reste là. Quand les fédéraux se pointeront, je les retiendrai aussi longtemps que possible.

— Elle s'inquiète toujours au sujet des affaires internes ?

— Ces enfoirés de bœuf-carottes la massacraient si elle s'opposait à leurs collègues du F.B.I. Bordel, ces magouilles politiques me rendent malade.

Je hochai la tête et montai.

— Dresden ? appela Carmichael.

Je me retournai, prêt à encaisser les insultes et les moqueries habituelles. Le policier m'étudia de ses petits yeux porcins.

— J'ai entendu des trucs au sujet d'un accord entre Marcone et vous, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Une connerie. Ce type n'est qu'une merde qui balance n'importe quoi, répondis-je.

— Je sais que vous mentez mal, répliqua-t-il en me fixant. Je ne vous imagine pas capable de me doubler sur un truc pareil. Je vous crois.

— Mais vous ne me croyez pas quand je vous dis que je suis magicien ?

— Est-ce que j'ai l'air d'un con ? grimaça-t-il. Vous feriez mieux de vous dépêcher. Je ferai du bruit à l'arrivée de Denton et des *men in black*.

Je m'apprêtai à gravir les dernières marches quand je remarquai Murphy en haut de l'escalier. Elle portait son tailleur gris habituel et des chaussures à talon plat aux ferrures apparentes. De petites boucles en argent ornaient des oreilles que je n'avais jamais vues quand elle avait les cheveux longs. Ses lobes étaient mignons. et Murphy m'aurait

tué juste pour l'avoir pensé.

— C'est pas trop tôt, Dresden ! Viens !

Elle semblait en colère. Je m'empressai de la suivre, montant les marches à toute vitesse.

L'appartement (même s'il était trop grand pour porter ce nom) était très lumineux, et une subtile odeur de sang flottait dans l'air. Un parfum métallique. Ça hérissé les poils en général, et les miens ne furent pas en reste. Il y avait autre chose, peut-être de l'encens ainsi qu'une brise fraîche. Je traversai un petit salon et rejoignis Murphy dans la chambre principale. Le lieu du crime.

Aucun meuble dans cette pièce immense, si grande en fait que je fronçai les sourcils à l'idée de me réveiller en pleine nuit avec une envie pressante et de devoir me rappeler le trajet interminable menant aux toilettes. Aucun tapis, rien sur les murs, et l'unique fenêtre – à l'échelle de la pièce – était brisée, laissant entrer le vent d'octobre. La pleine lune s'intégrait dans le chambranle comme une photo dans un cadre.

L'odeur de sang venait d'ici. Il y en avait partout. Des gouttes par terre, et des traînées sur un mur. Une série d'empreintes écarlates appartenant à un gros loup menait droit à la fenêtre. Au centre de la pièce, on distinguait les restes d'un triple cercle d'invocation tracé à la craie sur le plancher, des bâtons d'encens placés à intervalles réguliers entre les symboles du deuxième anneau.

Le corps sans vie de Kim Delaney baignait dans une flaque cramoisie à moins de un mètre du cercle. Son expression de surprise et de choc resterait figée jusqu'à ce que la *rigor mortis* fasse son œuvre. Elle avait les yeux tournés vers le plafond, et ses lèvres étaient entrouvertes, comme si elle s'excusait.

Un gros morceau de chair manquait sous son menton, ainsi que son larynx et sa trachée. Des veines arrachées, des muscles dilacérés et des os brisés saillaient de la blessure. On l'avait ouverte de haut en bas comme pour vider un poisson. Elle était couverte de sang.

J'eus un déclic. L'interrupteur de mes émotions venait de se baisser pour me plonger dans un brouillard irréel. Je ne voyais pas ça. Impossible. C'était un jeu, un coup monté, et les organisateurs allaient se mettre à rire d'un moment à l'autre, incapables de se contenir tant leur blague était réussie.

J'attendis.

Pas de rires.

Je me passai une main sur le front, et j'y trouvai une sueur glacée. Mes doigts se mirent à trembler.

— Il semblerait que l'encens ait déclenché l'alarme incendie, lâcha Murphy d'un ton sec. Personne n'a répondu quand les pompiers sont arrivés, alors ils ont enfoncé la porte. Ils ont découvert le corps aux alentours de vingt heures. Le cadavre était encore chaud.

Vingt heures ? Je parlais avec le démon vers... dix-neuf heures ?

Le moment où la lune commence à paraître.

Murphy ferma la porte de la chambre. Je me détournai du corps. Elle irradiait la colère en me fusillant du regard.

— Murph, dis-je. Je ne sais pas si je peux t'aider.

— Y a pas grand-chose à deviner, répondit-elle. Il y avait un monstre dans le cercle. Sûrement l'un des loups-garous de ton dossier. À mon avis, Harley MacFinn, le propriétaire des lieux. La jeune fille sait qu'il devient fou les nuits de pleine lune et tente de le retenir dans un cercle magique, d'accord ? Quelque chose merde quand MacFinn nous la joue velu, il sort du dessin, massacre la fille, et se casse.

— Ça se tient, dis-je sans regarder le cadavre.

Je lui rapportai les informations du démon au sujet de Harley, de son projet Passage nord-ouest, de son antagonisme avec Marcone et ses intérêts financiers. Karrin m'écouta sans dire un mot. À la fin, elle hocha la tête, et se prépara à quitter la pièce.

— Suis-moi, dit-elle.

Je lui emboîtai le pas sans me retourner.

Elle me conduisit dans une autre chambre, meublée celle-ci, et bien rangée.

— Viens voir ça, lança-t-elle en s'approchant d'une commode.

Je m'exécutai, et elle me tendit la photo d'un bel homme d'âge mûr, à la peau bronzée. Il avait les traits marqués et il souriait.

À côté de lui se tenait la femme aux yeux de braise que j'avais vue dans le magasin où se cachaient les Alphas. Elle souriait aussi, découvrant des dents très blanches, très régulières. Sa peau sombre et ses cheveux aux mèches argentées allaient bien avec cet homme. Je me mordis la lèvre en réfléchissant.

— Voici Harley MacFinn, sa photo correspond à celle de son permis de conduire. Impossible d'identifier la femme en revanche, continua Murphy en scrutant mon visage. Son signalement coïncide avec celui que tu nous as donné. Il s'agit bien de la femme qui nous a suivis depuis Rosemont, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est elle.

Murphy hochait la tête, et remit la photo sur la commode.

— Viens avec moi, lâcha-t-elle en repartant.

Je la regardai. Qu'est-ce qui n'allait pas ? La scène de crime l'avait-elle traumatisée à ce point ? Moi-même, j'étais encore sous le choc. Trop d'éléments se télescopaient dans mon cerveau.

— Murph, attends ! Qu'est-ce qui se passe ?

Elle ne répondit rien. Elle se contenta de me jeter un regard froid avant de s'éloigner. Je la rattrapai.

Nous descendîmes jusqu'au sous-sol par ce qui avait tout l'air d'être un escalier en colimaçon réservé aux domestiques. Elle me guida jusqu'à une réserve dont le fond s'ornait d'une lourde porte blindée. Derrière, une petite pièce aveugle, tout en béton, sans autre issue. Au milieu, une réplique du triple cercle de la grande chambre, mais celui-ci était en argent et incrusté dans le sol. Des barres d'argent et d'obsidienne étaient disposées entre les caractères du second anneau, créant ainsi une barrière extraordinairement puissante.

Si le cercle fonctionnait.

Mais les symboles avaient été saccagés, et l'un des anneaux était arraché. Certaines barres manquaient. Le piège mystique était inutilisable en l'état, mais normalement, il n'aurait eu aucun problème pour retenir Harley MacFinn sous sa forme lupine. Il s'était créé une prison pour contenir la bête sauvage qui dormait en lui.

Mais quelqu'un avait endommagé le cercle.

Je compris enfin pourquoi Kim était venue me trouver. Elle devait connaître Harley, peut-être par le biais de ses activités écologistes. Kim avait eu connaissance de la malédiction, et souhaitait l'aider. Après mon refus, elle avait essayé de reproduire le triple cercle dans la grande chambre. Comme je l'avais prévu, ç'avait raté. Elle n'avait pas les compétences pour comprendre le fonctionnement d'un tel rituel. En conséquence, elle n'avait pas pu l'activer.

MacFinn l'avait tuée. Kim était morte parce que j'avais refusé de lui donner les informations dont elle avait besoin. J'étais si imbu de mon savoir et de ma sagesse, lui refusant certains secrets comme l'aurait fait un adulte raisonnable vis-à-vis d'un enfant hyperactif.

J'avais condamné Kim à mort avec une arrogance et une assurance qui me dépassaient totalement.

Je tremblais de plus en plus fort. Trop de choses se bousculaient dans ma tête, dans mon cœur. Je sentis la pression monter en moi. L'interrupteur menaçait de remonter à tout moment sous l'impulsion d'une vague de colère, de regrets et de haine pour moi-même. Je pris de profondes inspirations en fermant les yeux. Je devais me calmer.

Je regardai Murphy. Il fallait que je lui parle. J'avais besoin d'un ami. J'avais besoin qu'on m'écoute, qu'on me dise que tout allait s'arranger, que cela soit vrai ou non. Il fallait que je me débarrasse de mon fardeau sur quelqu'un, ou j'allais exploser.

Elle me scruta avec des yeux pleins d'une rage froide.

— Karrin, murmurai-je.

Elle sortit un morceau de papier froissé. Elle le déplia et me le tendit. C'était la feuille de Kim Delaney. La reproduction du cercle qu'elle m'avait soumise. Celle dont j'avais refusé de lui parler. Le dessin que j'avais chiffonné et balancé par terre. Celui que Murphy avait ramassé machinalement.

Je compris la raison de sa colère.

— Karrin, répétais-je, en contemplant le croquis. Je t'en prie, écoute-moi.

Je lui pris la feuille d'une main tremblante.

— Harry, dit-elle d'un ton calme, tu n'es qu'un menteur.

Sur ces mots, elle me frappa à l'estomac. Je me pliai en deux, baissant ainsi la tête, et elle me lança un crochet à la mâchoire.

Je m'écroulai au sol comme un vieux sac de farine. Les étoiles dansaient autour de mon crâne.

J'eus à peine conscience de son geste quand elle récupéra le dessin. Elle me plia douloureusement les bras dans le dos, et referma ses menottes.

— Tu m'avais promis, souffla-t-elle. Tu m'avais juré que tu ne me cacherais plus rien. Tu n'as pas arrêté de mentir ! Tu m'as manipulée comme une débutante ! Bon sang, Dresden ! Dire que tu es mêlé à tout ça et que des gens en meurent !

— Murph, bafouillai-je. Attends.

Elle me tira la tête en arrière et me frappa une nouvelle fois, la colère décuplant ses forces. Je faillis perdre connaissance et ma vision s'obscurcit quelques secondes.

— Ça suffit ! Plus de mensonges ! dit-elle.

Elle me remit sur mes pieds et me colla face contre le mur, avant de me fouiller.

— Plus personne ne finira débité en tranches comme sur un étal de boucherie ! Vous avez le droit de garder le

silence. Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous au tribunal.

Elle prit mon bâton de combat, mon bracelet bouclier, mon anneau cinétique et même ma craie. Elle me récita mes droits d'une voix froide et professionnelle.

Je m'appuyai contre la pierre en fermant les yeux. La surface la plus moelleuse aux alentours, ma tête mise à part.

Je n'essayai même pas de lutter ou de m'expliquer.

À quoi cela aurait-il servi ?

Chapitre 13

Emprunter un escalier les mains attachées dans le dos est bien plus compliqué qu'on le pense. C'est là que l'on comprend à quel point les bras sont importants pour l'équilibre. Être poussé dans l'escalier de service par Murphy et descendre les marches du perron menotte devant une foule de policiers éberlués était venu à bout du mien.

J'entendis Carmichael s'engueuler avec quelqu'un.

— Ça ne sert à rien de hurler, protesta-t-il. Écoutez, je ne fais que mon boulot. Mon boss m'a interdit de laisser des gens monter, j'exécute les ordres. J'utilise des mots trop compliqués ou quoi ?

Je jetai un coup d'œil et repérai Denton dominant Carmichael de toute sa hauteur, les veines de ses tempes battant comme des tambours. Les trois autres agents du F.B.I. formaient un éventail derrière lui.

— Vous interférez avec la mission d'un agent du gouvernement mandaté ! tonna Denton. Écartez-vous, inspecteur Carmichael, ou vous rejoindrez votre patronne sur la liste noire des affaires internes !

— Laisse tomber, Ron, lâcha Murphy. J'en ai fini là-haut.

Carmichael me regarda et fut sur le point de répondre quelque chose. Denton et son équipe l'imitèrent. D'abord pris de court, Denton ne tarda pas à reprendre son masque impassible. Roger, le rouquin, me contempla d'un air ahuri. Benn, la femme qui avait attaqué Murphy, me toisa avec ennui. Quant à Wilson, le petit gros, il émit un soupir satisfait.

— Inspecteur, demanda le policier rondouillard, vous êtes sûre de ce que vous faites ?

— Il s'est disputé avec la victime hier soir. Je peux établir un lien entre lui et certaines... décorations de la chambre. Je l'embarque pour entrave à la justice et conspiration dans l'intention de commettre un meurtre. Boucle-le dans la voiture, et ramène ton cul là-haut après.

Murphy me poussa violemment en avant ; je trébuchai et Carmichael me rattrapa.

— On y va, Denton ? continua Murphy en remontant les marches.

L'agent du F.B.I. me regarda sans émotion, puis emboîta le pas à Karrin Murphy, en faisant un signe aux autres pour qu'ils le suivent.

— Bordel, Dresden, lâcha Carmichael en me conduisant à la voiture. Et dire que j'étais prêt à changer d'avis à votre sujet. Faut croire que j'ai un faible pour les minables.

Il me protégea la tête en me poussant à l'arrière du véhicule et remarqua les traces de coups sur mon visage.

— Attention au toit, Dresden. Bon sang, qu'est-ce qui est arrivé à votre mâchoire ?

Assis sur la banquette, je regardai droit devant moi sans répondre. Carmichael me scruta un instant avant de hausser les épaules.

— Quelqu'un vous emmènera au poste dès que les lieux du crime seront isolés. Vous appellerez votre avocat de là-bas.

Je ne bougeai pas d'un poil et ne réagis pas à ses paroles.

Le gros policier m'observa encore quelques secondes avant de m'enfermer dans la voiture.

Je fermai les yeux.

Ce n'était pas la première fois que j'avais l'impression de toucher le fond, que j'affrontais des événements qui me transformaient en loque infâme appelant la mort avec envie. J'en étais à peu près là en ce moment. Ce n'était pas parce que j'avais laissé le tueur filer – je m'étais déjà fait avoir auparavant, j'avais encaissé le coup et j'étais revenu à la charge pour le deuxième round –, mais je ne supportais pas l'idée d'avoir trahi une amie.

J'avais promis à Murphy de ne plus rien lui cacher, ce que j'avais fait. En gros. Mais j'avais été stupide. J'aurais dû reconstituer le puzzle plus vite, plus instinctivement. J'avais peut-être quelques excuses. Manquer de perdre la tête au garage des Loups Urbains m'avait distrait. La mise à nu de l'âme de leur chef et sa résolution de me tuer avaient aussi joué un rôle. Mais ce n'était pas suffisant pour me dédouaner aux yeux de Karrin. Je ne voyais pas ce qui pourrait le faire.

Je me sentais seul.

J'étais irrité.

Je n'étais qu'un raté.

Et ce fut pire quelques instants plus tard, quand, en regardant la pleine lune par la vitre, je compris autre chose avec une heure de retard. Le ou les vrais coupables couraient toujours.

MacFinn ne pouvait pas avoir commis tous les meurtres du mois dernier. L'une des victimes avait été assassinée avant la pleine lune, et l'autre juste après. Hors des créneaux de Harley donc. Pareil pour Pic-à-Glace.

Ce qui posait la problématique suivante : qui avait commis ces meurtres-là ?

Je l'ignorais. Et si c'était la Noire qui dirigeait les Alphas et qui connaissait MacFinn ? Une espèce de loup m'avait attaqué dans le supermarché après tout. Était-ce elle ? L'un des adolescents ? Cela pouvait expliquer les autres assassinats.

Toujours plus de questions sans réponse.

Mais cela m'importait peu à présent. En y réfléchissant bien, une cellule confortable n'était pas si déprimante en fait. Au moins, je serais à l'abri des truands. Enfin, sauf si on m'enfermait avec un maniaque de deux cents kilos répondant au doux nom de « Pedro le Trousseur de mages ».

Soudain, un étrange sentiment m'envahit. Je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête. On m'épiait.

J'observai les alentours. Personne. Tous les flics étaient dans la maison. J'étais seul à l'arrière d'un véhicule de police, les menottes aux poignets. Isolé et impuissant... alors que MacFinn le Dévorateur rôdait dans la nuit, prêt à démembrer la prochaine personne qu'il rencontrerait.

Le corps lacéré de Pic-à-Glace me revint en mémoire, puis celui de la pauvre Kim, couverte de son propre sang. En quelques secondes, j'imaginai les autres crimes, ajoutant de multiples détails sanglants.

J'eus des sueurs froides et regardai de l'autre côté.

Droit dans des yeux d'animal, brillants et dorés.

Je hurlai en me traînant en arrière. Je levai les jambes, prêt à donner un coup de pied si quelque chose forçait la vitre.

Au lieu de cela, la brune féline aux cheveux striés d'argent ouvrit la portière.

— Silence, monsieur Dresden, ou je ne pourrai rien pour vous.

Je l'observai en clignant des yeux par-dessus mes genoux plies.

— Pardon ?

— Je viens vous sauver. Venez avec moi, souffla-t-elle en regardant la grande maison. Vite, avant que la police revienne. Nous n'avons plus beaucoup de temps.

— Vous êtes malade ou quoi ? Je ne vous connais même pas !

— Je suis Mlle West, la fiancée de Harley MacFinn. Vous pouvez m'appeler Tera.

— Je ne peux pas m'enfuir, glissai-je. Vous n' imaginez même pas la merde que ça déclencherait.

— Vous êtes le seul capable d'arrêter mon fiancé, monsieur Dresden. Vous ne pourrez rien faire depuis une cellule.

— Je ne suis pas Zorro, ricanai-je. Je suis un consultant indépendant. Je doute que la municipalité rembourse les frais de ce genre de mission.

— Si c'est une question d'argent, grogna Tera, je vous assure que vous serez amplement récompensé. Le temps presse. Vous venez, oui ou non ?

Je la dévisageai. Ses traits fins étaient plus particuliers que charmants. Le seul signe de son âge se trouvait dans les pattes d'oie qui encadraient ses yeux. Elle avait un gros hématome sur le front.

— C'est vous, murmurai-je. C'est vous qui m'avez attaqué dans le magasin. Je vous ai frappée, et vous m'avez arraché mon bâton des mains.

— Oui, dit-elle.

— Vous êtes un loup-garou.

— Et vous êtes un magicien, répondit-elle. Nous n'avons plus de temps.

Elle s'agenouilla un peu plus en regardant derrière moi. Je suivis son regard et vis la bande de Denton sortir de la maison. Ça discutait ferme.

— Votre amie, reprit-elle. L'inspecteur de police. Elle est sur le point de coincer Harley. Désirez-vous qu'elle se mesure à lui ? Est-elle prête à affronter ce genre de créature ? Ou va-t-elle mourir comme les autres ?

Bordel, cette chienne (sans mauvais jeu de mots) avait raison ! J'étais le seul capable d'arrêter MacFinn. Si Murphy l'attrapait en premier, il allait y avoir du sang sur les murs, et pas celui de MacFinn. C'était un flic hors pair, et elle se familiarisait peu à peu avec le surnaturel, mais elle n'était pas de taille à lutter contre un putain de *berserker* loup-garou.

— Je viens avec vous si vous me conduisez à MacFinn, dis-je enfin.

— Dès que possible, répondit-elle en s'apprêtant à partir. À l'aube. Si vous vous sentez capable de recréer le cercle, contenez Harley pendant la pleine lune. Si vous pouvez l'aider.

— J'en suis capable et je le ferai, lâchai-je.

— Celle qui s'appelait Kim Delaney disait la même chose, souffla Tera avant de tourner les talons et de s'enfuir au ras du sol.

Je roulai hors de la voiture et suivis la louve en puissance vers les méandres obscurs de buissons et de haies entourant le bâtiment.

Il y eut un cri de surprise derrière moi, du côté des voitures... près de la lumière.

— Stop ! hurla-t-on dans mon dos.

Je me relevai et courus le plus vite possible pour me fondre dans les ombres et sortir des lignes de mire.

Ce cri devait tenir lieu de sommations. Les balles se mirent à siffler autour de moi. Je crois que j'ai commencé à crier sans même ralentir, la tête rentrée entre mes épaules baissées.

Je n'étais plus qu'à quelques mètres des haies quand quelque chose me percuta dans le dos et me propulsa à travers la barrière végétale. J'atterris en roulant sur le gazon et parvins presque à me relever. L'espace d'une seconde, mon épaule gauche vibra de sensations contradictoires, comme si les articulations résonnaient avec le bruit de l'extérieur et que mes tendons grattaient contre ma peau. Juste après, plus aucune sensation. Ma tête se mit à tourner. Me sentant défaillir, je voulus me rattraper avec les mains, mais je me rappelai alors que celles-ci étaient toujours menottées. Je m'étais dans l'herbe.

— Il est à terre ! Il est à terre ! cria une femme – sûrement l'agent Benn. Chopez-le !

Sans même que je m'en aperçoive, quelqu'un apparut près de moi, et me remit sur mes pieds. Tera glissa une main sous mon manteau, puis la retira avant de déclarer :

— Vous ne saignez pas trop. Vous êtes touché à l'épaule, pas aux jambes. Courez ou mourez !

Elle reprit sa fuite.

Bonjour les encouragements ! Mais mon petit doigt me souffla que je serais dans un état encore plus déplorable si je ne déguerpissais pas. Je ravalai ma peur, et courus aussi vite que je le pus derrière Tera West.

Nous jouâmes à cache-cache et à colin-maillard dans l'immense jardin. Tera et moi contre les agents du F.B.I. Elle se déplaçait comme un fantôme, sautant d'ombre en ombre sous la lumière de la lune. Elle coupa à travers les haies, filant à droite, puis à gauche. Elle ne ralentit pas pour moi, et j'eus la conviction que la fiancée de Harley MacFinn ne reviendrait pas me chercher une seconde fois si je tombais. C'était marche ou crève.

Je tins la distance pendant un temps. C'était pas trop difficile. Bien sûr, j'étais un peu à bout de souffle, et les menottes me gênaient, mais personne ne se serait douté que j'avais pris une balle, si ce n'est en observant le sang qui gouttait derrière moi.

Les endorphines, c'est le pied !

Nos poursuivants accouraient au travers du dédale de haies, de buissons et de statues, mais ma guide semblait douée d'un talent certain pour les éviter. Elle filait dans les zones les plus sombres du parc, en vérifiant de temps à autre si je suivais.

Je ne sais pas combien de temps dura ce petit jeu des gendarmes et des voleurs, avec les agents qui se frayaient un passage coordonné dans le jardin en tentant de rester les plus discrets possible, mais ça ne dut pas être très long.

J'avais lu quelque part que le choc initial d'une blessure par balle disparaît assez vite – en plus, je ne fais jamais d'exercice. Je n'aurais pas pu suivre Tera très longtemps. Elle était vraiment rapide.

La douleur commença à irradier depuis mon épaule, battant le tempo avec mes poumons en feu. Nous étions presque sortis du parc. La rue était devant nous.

Derrière la grille de deux mètres qui entourait la propriété.

Je m'arrêtai et agrippai les barreaux de fer. Mon cœur menaçait d'exploser.

Tera regarda derrière nous, ses yeux d'ambre brillant sous la lune. Elle respirait silencieusement par le nez. Apparemment, cette course accroupie ne l'avait pas fatiguée le moins du monde.

— Je ne pourrai pas escalader cette grille, murmurai-je en sentant la douleur augmenter, comme une crampe mais en pire. Impossible avec ces menottes.

— Je vous porterai, souffla Tera.

Je la fixai à travers un brouillard de souffrance.

— Dépêchez-vous, alors, je ne vais pas tarder à m'évanouir.

— Appuyez-vous contre la grille, me dit-elle. Restez bien droit.

À ces mots, elle me saisit par la taille, et je l'aidai autant que possible en suivant ses instructions. Tera souffla

sous l'effort.

Pendant une seconde, rien ne se passa, puis je commençai à m'élever, le bras droit collé aux barreaux. Elle continua sa poussée, jusqu'à ce que je pende à moitié en dehors du parc. Elle repoussa mes jambes, et je tombai comme une grosse limace de l'autre côté de la grille. Au même moment, une bombe nucléaire explosa dans mon épaule. Un feu infernal, une chaleur aveuglante.

Je serrai les dents en essayant de retenir un hurlement, mais je dus gémir un peu. Il y eut un cri un peu plus loin, suivi d'un bruit de voix qui progressa sur notre position.

Tera fronça les sourcils et tourna le dos à la grille.

— Faites vite, soufflai-je. Grimpez par-dessus, on met les voiles.

— Pas le temps, chuchota-t-elle en faisant « non » de la tête. Ils arrivent.

Je plissai le front en essayant de me mettre à genoux. Elle avait raison. Les autres étaient presque sur nous. Une femme, sûrement Benn de nouveau, donna l'ordre de ne pas bouger. Si Tera essayait de passer de l'autre côté, elle ferait une cible idéale. Elle n'avait aucune chance de s'échapper, et, dans ce cas, je n'irais pas bien loin non plus. Je serais repris, et dans la merde jusqu'aux sourcils – et MacFinn toujours dans la nature, sans personne pour l'arrêter.

J'avais de la sueur dans les yeux, mais je parvins à me mettre à genoux. Mon sang coulait sur la chaussée glacée, et de petites volutes de vapeur s'élevaient là où les gouttes tombaient.

J'inspirai profondément, et m'accrochai à tout ce qui me restait de volonté, appelant ma souffrance, mes remords et ma peur pour les rassembler en une boule d'énergie.

— *Ventas Velocce*, murmurai-je. *Ubrium, ubrium*.

Je répétai plusieurs fois la phrase en repliant les doigts contre mes paumes.

La vapeur provoquée par mon sang s'épaissit et s'amassa pour former d'épais tentacules de brouillard, remontant ma piste là où j'avais saigné auparavant. Pendant quelques secondes, ce ne fut qu'un léger mouvement au ras du sol, puis la brume se leva, couvrant les alentours alors que l'énergie me quittait. Tera devint invisible, et les agents crièrent leur confusion et leur consternation.

Je tombai sur le sol, terrassé par la fatigue et la douleur.

Il y eut l'ébauche d'un son, le crissement du métal, puis un léger frottement quand Tera West sauta à côté de moi, toujours masquée par le brouillard. Elle s'approcha et me regarda d'un air émerveillé.

C'était la première fois que son visage trahissait une émotion.

— Magicien, murmura-t-elle.

— Je sais, ne le répétez pas trop fort, bafouillai-je.

Tout devint noir.

Chapitre 14

Je repris conscience dans un endroit sombre et chaud. Il me suffit d'ouvrir les yeux et les ténèbres se changèrent en clair-obscur.

J'étais couché sur le lit d'une chambre d'hôtel miteuse. Les rideaux étaient tirés, mais la tringle fatiguée pendait au milieu, laissant ainsi filtrer la lumière du jour. J'avais dû passer un bon moment inconscient. Je respirai profondément et mon épaule me le reprocha vivement. Je gémis, avant même de penser à la discrétion. Je ne suis pas une mauviette, mais j'avais vraiment mal. Mes lèvres étaient sèches et ma gorge en carton.

Je tournai la tête et ma mâchoire se rappela à mon bon souvenir. Murphy avait tapé fort. Mon épaule gauche était pansée et bandée. Du beau travail, mais je remarquai l'hématome qui se formait déjà depuis le bras jusque sur la poitrine. Je notai aussi que j'étais nu comme un ver, et la liste du personnel chargé de ce genre de tâche me paraissait horriblement courte.

Sur la table de nuit s'entassaient quelques bouquins, dont un *Manuel de survie des services secrets* grand ouvert au chapitre des bandages. Par terre, je distinguai des emballages qui avaient dû contenir de la gaze, du sparadrap et d'autres choses dans ce goût-là. Une grosse bouteille d'eau oxygénée traînait près d'une scie à métaux abîmée et d'un gros sac en papier fermé.

Je me frottai les yeux d'une main, et un bracelet de menottes vint danser sur mon nez. Ma main gauche portait le même, la chaîne sciée à la base. Je sentis sa pression autour de mon poignet comme une sourde pulsation métallique.

J'essayai de bouger le moins possible, mais la douleur demeura. Au bout de quelques minutes, je décidai que la souffrance n'allait pas diminuer. Je m'assis. Lentement. J'allai aux toilettes, puis passai au lavabo pour me rafraîchir.

Cette fois, elle ne me surprit pas. Je l'entendis bouger depuis le fond de la pièce. Je contemplai le visage de Tera West dans le miroir de la salle de bains.

— Ne me dites pas que mon charme est aussi irrésistible, dis-je.

Elle ne cilla même pas, l'insinuation lui échappant totalement. Elle n'avait pas changé de vêtements, et semblait aussi à l'aise que d'habitude.

— Vous avez de la chance, répondit-elle. La balle a traversé le muscle sans toucher ni l'os ni l'artère. Vous vivrez.

— Je ne me sens pas vraiment chanceux, grimaçai-je.

— La souffrance n'est qu'une sensation. Elle disparaît, ou pas, répliqua-t-elle en observant mon dos, puis en laissant son regard glisser plus bas. Vous êtes en assez bonne condition physique, vous devriez la supporter.

Je rougis et cherchai une serviette à tâtons avant de la passer autour de ma taille.

— C'est vous qui m'avez soigné, et qui m'avez... euh..., bégayai-je en désignant ma nudité intégrale.

— Exact, acquiesça-t-elle. Je vous ai apporté des vêtements propres. Habillez-vous, il est temps d'aider mon fiancé.

— Quelle heure est-il ? dis-je en me retournant, la fusillant de mon regard le plus noir.

— La fin d'après-midi, répondit-elle sans sourciller. La lune ne va pas tarder à remplacer le soleil. Nous n'avons plus une minute à perdre si nous voulons arriver avant le changement.

— Vous savez où il se cache ?

— Je le connais bien, lâcha Tera.

Je sortis de la salle de bains pour me diriger vers le sac en papier. Celui-ci contenait un immonde baggy lilas et un tee-shirt décoré d'un drapeau américain. Il y avait une légende : « Investissez aux États-Unis, achetez un sénateur. »

Pas mal.

J'enfilai les vêtements en arrachant les étiquettes au passage.

— Où sommes-nous ? demandai-je.

— Dans un hôtel de East Chicago.

— Comment avez-vous réglé ?

— En liquide. MacFinn m'a appris que la police peut pister les cartes en plastique.

— Effectivement, grognai-je.

Je me grattai la tête, et revins au miroir pour m'examiner. Je marchais plus facilement à présent. J'avais toujours mal, mais je m'y habituais.

— Vous n'auriez pas de l'ibuprofène, ou un truc dans le genre ? demandai-je.

— Des médicaments ? répliqua-t-elle en récupérant des clés de voiture, sûrement de location. Non.

Elle se dirigea vers la porte.

— Stop ! lâchai-je.

Elle se retourna vers moi en plissant les yeux.

— Nous partons maintenant, dit-elle.

— Nous ne bougerons pas tant que vous n'aurez pas répondu à quelques questions, rétorquai-je.

Elle fronça les sourcils, puis sortit de la chambre en laissant un bref rayon de soleil couchant y pénétrer avant de claquer la porte derrière elle.

Je la fixai un moment avant de m'asseoir sur le lit.

Au bout de trois minutes, Tera West revint.

— Nous partons maintenant, répéta-t-elle.

— J'ai dit « non ». Il me faut des réponses.

— MacFinn vous les donnera. Il faut partir à présent.

Je haussai les épaules, ouch, et croisai les bras. Mon épaule gauche s'embrasa, et je dus baisser le bras avant de m'évanouir. Je gardai le droit contre moi, mais l'effet n'était plus le même.

— Où est MacFinn ? demandai-je. Pourquoi a-t-il tué Harding III et son garde du corps ? Les a-t-il tués, d'ailleurs ?

— Il faut part...

— Qui êtes-vous ? coupai-je. Pourquoi avoir détruit le cercle dans votre sous-sol ? Comment connaissiez-vous Kim Delaney ?

Tera West gronda et me saisit par le tee-shirt.

— Nous quittons cet endroit *maintenant* ! me siffla-t-elle droit dans les yeux.

— Et pourquoi ? répondis-je sans détourner le regard.

Je plongeai dans ses yeux d'ambre en me préparant au choc de la mise à nu.

Rien ne se passa.

Ce seul fait fut suffisant pour me surprendre. Je ne la quittai pas des yeux, et elle ne tourna même pas la tête.

Pas de mise à nu.

Qu'est-ce qui se passait ?

Il n'y a que deux catégories de personnes dont je peux soutenir le regard pendant plus de deux secondes sans craindre de lire en elles, et elles en moi. Celles qui ont déjà subi une mise à nu et les habitants de l'Outremonde.

Je n'avais jamais vu Tera auparavant. Je me souviens de chaque âme. On n'oublie pas ce genre d'expérience.

Il ne restait qu'une solution. Tera West n'était pas humaine.

— Nous devons partir tout de suite, répéta-t-elle.

— Pourquoi ? continuai-je, envahi par une violente hargne.

— Parce que j'ai appelé la police pour lui dire que vous étiez ici. J'ai dit que vous étiez à moitié fou et que vous aviez une arme. Les policiers ne devraient pas tarder et, après toutes ces morts, ils vont sûrement tirer les premiers.

Elle me laissa retomber sur le lit et sortit de la chambre. Je restai assis cinq secondes, puis me levai pour la rejoindre, récupérant mon manteau au passage. Il y avait des trous en haut de la manche gauche et le tissu était poisseux de sang, heureusement invisible sur le fond noir. Beurk ! Tant pis, c'était *mon* trench-coat. J'enfilai mes bottes.

Le soleil se couchait. Les employés sortiraient bientôt du boulot et envahiraient les rues. Tera avait loué une vieille bagnole, certainement chez un indépendant et pas dans une grande chaîne. Bonne idée. Les flics perdraient pas mal de temps en épluchant les dossiers de toutes les agences à la recherche d'une personne correspondant à son signalement. Ils commençaient toujours par les grosses boîtes.

Je l'observai tandis qu'elle montait dans la voiture. Grande, mince et sans cesse sur le qui-vive. Elle étudiait constamment les alentours. Elle n'était ni nerveuse ni distraite. Elle affichait la calme assurance de quelqu'un qui veut tout connaître de son environnement immédiat, et ce, à chaque instant. Elle avait des mains abîmées aux longs doigts puissants. L'hématome sur son front, là où je l'avais frappée la nuit dernière (non, il y a deux nuits, j'avais perdu une

nuit à l'hôtel) devait lui faire un mal de chien, mais elle n'en semblait pas s'en soucier.

Elle quitta bien vite la banlieue morne de Chicago-Est pour rouler au sud du lac Michigan. Elle finit par s'engager sur un petit chemin de terre et je remarquai un grand panneau.

« Parc du Lac des Loups. »

J'étais mal à l'aise avec Tera West. Elle était apparue comme par enchantement pour me sortir d'une voiture de police, d'accord, mais quelles étaient ses véritables intentions ? Désirait-elle vraiment libérer son fiancé des affres de la malédiction familiale ? Ou travaillaient-ils ensemble pour éliminer tous ceux qui pouvaient construire un cercle capable d'emprisonner MacFinn ? Possible. Après tout, Tera m'était tombée dessus juste après la mort de Kim Delaney.

D'un autre côté, ça ne cadrerait pas avec d'autres éléments. Si MacFinn était bien un Dévorateur, il se transformait lors de la pleine lune. Quelques meurtres avaient été commis quand la lune était presque pleine, ou trois jours après son apogée alors qu'elle avait déjà perdu un croissant.

De plus, Mlle West n'était pas un loup-garou. Elle n'était pas une femme qui adoptait la forme d'une louve par magie. Elle n'était pas sujette à la mise à nu de l'âme, elle n'était donc pas humaine. Était-elle une sorte de métamorphe issue de l'Outremonde ? La complice de Harley, celle qui tuait en dehors des nuits de pleine lune pour écarter les soupçons pouvant peser sur son « fiancé » ? Un être surnaturel dont j'ignorerais l'existence ?

Mes connaissances occultes étaient surtout d'origines européennes. J'aurais dû mieux potasser les croyances amérindiennes ! Le folklore d'Amérique du Sud, d'Afrique, d'Asie !

Un peu tard pour les regrets.

Si Tera était un monstre qui voulait ma mort, elle m'aurait déjà tué, et elle ne se serait sûrement pas emmerdée à me soigner.

Alors, que voulait-elle *vraiment* ?

Cette question en amenait d'autres encore. Qui étaient ces Alphas ? Que faisait-elle avec eux ? Dirigeait-elle une secte, un peu comme les vampires le font parfois ? Était-ce tout à fait autre chose ?

Tera West roula encore un bon kilomètre sur la route gravillonnée, puis se gara dans les hautes herbes jaunies.

— Sortez, dit-elle. Il doit être dans le coin.

Ce trajet plein de cahots douloureux était enfin terminé. Le soleil était toujours visible, et la lune ne se lèverait pas avant trois heures environ. J'ignorai mon épaule gauche et suivis Tera dans le bois.

Il faisait sombre et tout était calme sous les grands chênes et les sycomores. Des oiseaux chantaient, mais ils semblaient très loin, comme s'ils désiraient profiter des derniers rayons du soleil en se perchent à la cime des arbres. Les feuilles orange tourbillonnaient dans le vent, et nous marchâmes bientôt sur un épais tapis d'or et de rouille. Nos pas bruissaient avec force dans les feuilles, et la brise me rappela quelle bonne idée j'avais eue en prenant mon manteau.

J'observai Tera. Elle exagérait ses mouvements en produisant le plus de bruit possible. Plus d'une fois, elle brisa même une branche qui craqua nettement. J'étais trop fatigué pour faire autant d'efforts. Je me contentais d'avancer, et je me montrais bien plus bruyant qu'elle.

Qui a dit que je rate tout ce que j'entreprends ?

Nous avions encore progressé d'une centaine de mètres quand Tera s'immobilisa. Elle s'accroupit et inspecta les environs. Il y eut un sifflement, puis un sapin se redressa d'un coup, entraînant le nœud coulant qui venait de se resserrer autour des chevilles de Tera. Traînée sur le sol terreux, elle lâcha un cri de surprise.

Je la regardai, ahuri. Quelque chose surgit des feuilles, droit devant moi, comme le spectre du père de Hamlet sur la scène d'un théâtre. Mais, au lieu de couiner sur son sort et de me charger de le venger, il m'allongea une droite (au même endroit que Murphy).

Je m'écroulai sur le sol.

J'atterris assez mal, mais pas sur mon épaule blessée. Je roulai sur le côté, évitant un pied nu et boueux. Je l'attrapai en tirant violemment, avec plus de désespoir que de force. Mon agresseur tomba en arrière.

Juste avant l'impact, il frappa le sol avec ses avant-bras – un peu comme Murphy quand elle chutait sur un tatami – puis roula et se redressa. Je tentai de me relever et un bras en acier enserra ma gorge, l'écrasant comme un étou.

— Je t'ai eu ! ricana mon adversaire.

Je luttais, mais il était beaucoup plus gros que moi. Beaucoup plus fort, aussi. Il m'avait coincé, et il n'avait pas passé les quinze dernières heures à se faire cogner et plomber, lui.

J'étais fait comme un rat.

Chapitre 15

J'étais dans de beaux draps. Un maniaque à moitié nu m'étranglait en pleine forêt tandis qu'une femme loup-garou pendait à une corde non loin de là. Ma blessure me faisait souffrir le martyr, et ma mâchoire était en compote.

Ç'aurait pu être pire.

C'est l'avantage quand on est magicien. On peut toujours se dire franchement que le pire reste à venir.

J'arrêtai de me débattre et agrippai les poignets de mon bourreau. Je me préparais à commettre une folie.

La magie est une énergie qui prend forme en fonction des émotions et de l'imagination. Les pensées en définissent l'aspect, et les mots guident ces pensées. Voilà pourquoi les sorciers s'aident de formules pour lancer des sorts. Celles-ci procurent une forme de protection pendant que l'énergie du sort traverse l'esprit du mage. Si on utilise des mots trop familiers, si intimes qu'on a du mal à les différencier des pensées, cette enveloppe est trop fine. Pour éviter ça, les mages utilisent des langues anciennes qu'ils ne maîtrisent pas bien, ou ils inventent des termes auxquels ils associent mentalement un effet précis. Les sorciers obtiennent ainsi un niveau supérieur de protection.

On peut aussi utiliser la magie sans prononcer une parole, sans s'isoler. Il ne faut pas être douillet, c'est tout.

Je rassemblai ma volonté, ma lassitude et ma peur pour me concentrer sur ce que je voulais produire. Ma vision s'obscurcissait. Mon agresseur grondait, grognait et bavait tant et si bien que de la salive gouttait le long de mon visage. Des morceaux de feuilles et de la boue étaient collés sur mon autre joue. J'étais en train de perdre connaissance.

Je serrai les dents en relâchant toutes mes émotions en une violente boule d'énergie.

Deux choses arrivèrent.

D'abord, un flux aveuglant de pensées sauvages et brillantes traversa ma tête. Mes yeux furent baignés de couleurs et mes oreilles plongèrent dans une cacophonie de sons fantômes. Mes sens furent submergés par une kyrielle de sensations : l'odeur de la terre et des feuilles mortes, le grattement d'un mille-pattes le long de mon bras, la caresse du soleil mourant sur mon crâne, et des dizaines d'autres que je ne pus identifier – des choses sans lien avec la réalité. Tout cela était un effet secondaire accompagnant le flot d'énergie qui passait dans mon esprit.

Ensuite, un énorme courant électrique agita l'air pour s'accrocher à mes doigts et passer dans le corps de mon adversaire. Celui-ci se tétanisa, l'échine arquée, et la force de sa réaction le projeta en arrière. Il atterrit sur le dos, toujours parcouru de spasmes. Son visage était déformé par le choc et la peur.

Je repris ma respiration, encore à moitié assommé, puis me remis debout tout en trébuchant contre un arbre. Chancelant, je m'approchai du sauvage dont les convulsions laissaient peu à peu place à la paralysie. Il s'immobilisa enfin, les yeux braqués vers le ciel, la bouche ouverte, la poitrine se soulevant lentement.

J'étudiai l'homme de plus près. Il était aussi grand que moi et deux fois plus large. Il ne portait qu'un jean très court qui ne lui allait même pas. Il était dans un état que l'on pourrait qualifier d'« excitation extrême » ; il avait le torse velu et des muscles de catcheur. Sa barbe et ses cheveux étaient poivre et sel, et les rides de son visage le plaçaient bien dans la cinquantaine. Ses yeux me révélèrent énormément de choses à son sujet. Ils étaient d'un vert éclatant, sauvages et tourmentés. Rivés sur le ciel, ils portaient le fardeau d'un trop lourd savoir. Ça ne devait pas être facile de vivre avec pareille malédiction.

Il y eut un froissement suivi d'un bruit de chute. Je levai la tête et constatai que le piège de MacFinn était vide. Je scrutai le sol. Une forme floue se releva et s'étira pour prendre l'apparence de Tera West en vêtements de ville. Elle se ramassa sur elle-même, puis se précipita dans ma direction.

— MacFinn ! me cria-t-elle. MacFinn ! Vous l'avez tué !

Ses yeux d'ambre flamboyèrent de haine. J'aurais juré voir son visage changer, ses dents s'allonger pour devenir des crocs. C'était peut-être un effet de la magie sur mes perceptions, ou un réflexe primitif sorti de mon cerveau reptilien à la vue d'une Tera West qui se ruait sur moi en hurlant. Ses yeux avaient soif de mort.

Je ne m'étais pas fait avoiner deux fois, tirer dessus et presque étrangler par un taré pour me faire avoir par une conne métamorphe à côté de la plaque !

Je rassemblai ce qui me restait de volonté et tendis la main vers elle en remuant le poignet.

— *Vento giostrus !* tonnai-je.

Le vent déferla, formant une violente colonne d'air qui arracha les feuilles mortes, des cailloux et des morceaux de bois. Le cyclone miniature aspira Tera au vol et la projeta dans un pin une dizaine de mètres plus loin. Il provoqua aussi une tempête de débris et je dus me protéger derrière un tronc d'arbre.

Comme c'est gênant. Le tourbillon était plus puissant que prévu. C'est le problème avec les invocations et la magie produites à la va-vite. C'est dur à contrôler. Moi, tout ce que je voulais, c'était un truc qui désarçonne un peu Tera et qui la balance sur le cul.

Au lieu de ça, j'avais des pierres qui ricochaient sur les arbres et les ramures qui s'agitaient dans un vacarme assourdissant. Le vent arracha des branches et projeta une demi-tonne de forêt dans les airs.

La tourmente mourut au bout de trente secondes, me laissant tousser et cracher de la poussière pendant quelques instants. Je risquai un coup d'œil.

Les arbres n'avaient plus de feuilles sur un rayon de quinze mètres, et les branches survivantes pendaient lamentablement. Là où l'écorce était sèche et fatiguée, il n'y avait plus que des troncs écorchés, pâles et luisants. Exit le tapis de végétation, et quinze bons centimètres de terre – merci l'érosion instantanée d'une tornade folle. Des pierres émergeaient, ainsi que les racines des arbres proches et quelques vers de terre effrayés.

MacFinn avait récupéré de sa décharge, et il s'était assis. L'air ahuri, il était pâle et sa respiration inégale.

J'entendis un craquement sourd, puis je vis Tera dégringoler du pin. Elle tomba lourdement au sol, et resta un moment sonnée, à tousser. Elle me repéra, et recula de quelques pas.

— Vous avez vu ? dis-je, en lui désignant Harley. Il respire. Il va bien.

Mon cerveau ne s'était pas encore remis de l'attaque directe contre MacFinn. Mon nez détecta le parfum envoûtant des fleurs sauvages et l'odeur de l'eau stagnante. Je sentis les écailles d'un serpent glisser entre mes paumes. Un truc avec des yeux à facettes et des ailes dans le dos rôdait à la limite de mon champ de vision, disparaissant chaque fois que j'essayais de le regarder. Je tentai d'écarter tout ce qui n'était pas en rapport avec ma situation actuelle, mais différencier le vrai du faux se révéla difficile.

Tera se dirigea vers Harley. Elle s'agenouilla près de lui, puis le prit dans ses bras. Je fermai les yeux en respirant profondément jusqu'à ce que mes idées s'éclaircissent. Je me concentrai sur toute la souffrance qui sourdait dans cette confusion, ma blessure à l'épaule, ma mâchoire, ma gorge ; tout cela me procura une base solide autant que désagréable. Je m'y accrochai, je me focalisai dessus jusqu'à ce que l'étourdissement disparaisse. Quand la douleur revint en force, je me pris à regretter mon vertige, mais j'ouvris les yeux.

MacFinn avait pris Tera dans ses bras, et elle l'embrassait comme si elle voulait l'aspirer. Je me fis l'effet d'un voyeur.

— Ahem..., glissai-je. On devrait peut-être s'abriter, non ?

Ils se séparèrent à regret et Tera aida Harley à se relever. Elle paraissait minuscule à côté de l'immense carcasse de son fiancé mais ça n'empêchait pas Harley de s'appuyer un peu sur elle. Il me fixa, mais j'évitai son regard. Je n'avais aucune envie de lire en lui.

— Kim est morte, dit-il. N'est-ce pas ?

Ce n'était pas vraiment une question, mais je répondis.

— Oui, la nuit dernière.

— Bordel ! jura Harley. Bordel de merde !

— Tu ne pouvais rien faire, souffla Tera. Elle connaissait les risques.

— Vous devez être Harry Dresden, dit Harley en inspectant les brûlures sur ses poignets là où la magie l'avait touché. Désolé de vous avoir attaqué. Je n'avais pas vu Tera avec vous, et je ne vous connaissais pas...

— Pas de problème, répondis-je. On se barre d'ici ? On n'a vraiment pas besoin que des cyclistes ou des joggeurs nous remarquent et préviennent la police.

— Exact, partons, approuva MacFinn.

Tera me jeta un dernier coup d'œil inquiet, puis entreprit d'aider Harley à s'enfoncer dans le bois. Je suivis.

La cachette de MacFinn était une petite caverne formée dans un grand talus dominé par un arbre dont les racines maintenaient le toit de la grotte boueuse en place. Un petit feu réchauffait le fond du repaire. Un sacré refuge. Harley s'installa près du foyer.

La nuit plongerait la tanière dans l'obscurité, mais pour l'instant, on y voyait encore à peu près. C'était à l'abri du vent et il y faisait bien chaud.

Impossible de se dire que la troisième ville du pays n'était qu'à vingt kilomètres de là.

Tera s'assit près de son fiancé. Elle avait l'air agitée. Je restai debout. Avec cette douleur dans ma tête, j'aurais

préféré me coucher dans un bon lit n'importe où, plutôt que de me terrer dans un trou en plein milieu des bois.

— Très bien, MacFinn, lâchai-je. Vous avez besoin de moi, et je veux arrêter cette vague de meurtres. Mais d'abord, je vais vous demander deux ou trois trucs.

— Je ne suis pas en position de négocier, monsieur Dresden, répondit-il en me sondant de ses yeux verts. Dites-moi de quoi vous avez besoin, vous l'aurez.

— Il me faut juste des réponses à un million de questions.

— La nuit tombe dans deux heures, et la lune se lèvera une heure après. Nous n'avons pas beaucoup de temps pour ça.

— Oh que si ! assurai-je. Pourquoi venir ici ?

— Ce matin, je me suis réveillé à moins de dix kilomètres de ce parc, répondit Harley en détournant les yeux pour les plonger dans le feu. J'ai plusieurs planques disséminées un peu partout dans la ville, et celle-ci est une des plus anciennes. Les vêtements ont pourri, et il ne me restait plus que ce jean.

— Vous souvenez-vous de vos actes ?

Ma voix avait un ton écœuré et vindicatif à la fois, mais au moins, je n'avais pas dit : « Vous souvenez-vous d'avoir assassiné Kim Delaney ? »

Et on dit que je manque de tact.

— Des flashes, des images, souffla-t-il en me faisant face. Je vous jure que je ne voulais pas lui faire de mal.

— Pourquoi est-elle morte, alors ?

Les mots sortirent tout seuls, froids, calmes. Tera me fixa, mais je restai concentré sur MacFinn.

— La malédiction, murmura-t-il. Quand elle s'insinue, quand je change... Êtes-vous déjà devenu fou de rage, monsieur Dresden ? Tellement en colère que vous perdez tout contrôle ? Que plus rien ne compte à part évacuer votre fureur ?

— Une fois.

— Dans ce cas, vous avez un aperçu de la réponse. Quand la malédiction m'étreint, je ne désire plus qu'une chose : blesser, briser, attaquer n'importe quoi. La rage me submerge. J'ai essayé de prévenir Kim que son cercle ne fonctionnait pas, qu'elle devait fuir, mais elle n'a rien voulu entendre. (Sa voix prit une note amère et il serra les poings.) Elle ne voulait pas m'écouter.

— Ça vous a contrarié, glissai-je, et quand vous vous êtes transformé...

— C'est ce qui m'a sauvé au Vietnam, reprit-il en hochant la tête. Le seul survivant de la section. Je sentais quand la pleine lune arrivait, je haïssais les soldats qui avaient tué mes amis. Quand la métamorphose me prenait, je tuais tout ce qui bougeait ou respirait sur trois kilomètres à la ronde.

Je le regardai un long moment. Il disait la vérité. Il ne devait pas contrôler grand-chose quand il changeait. Pourtant, il me semblait que s'il *voulait* tuer quelqu'un, il devait pouvoir diriger son *alter ego* monstrueux dans la bonne direction avant de devenir un Dévorateur.

Petite note personnelle : ne pas griller la priorité à MacFinn les jours précédant la pleine lune.

— Soit, dis-je. Mais pourquoi venir ici précisément ? Pourquoi au parc du Lac aux Loups ? Pourquoi pas une autre cachette ?

— Où voulez-vous qu'un loup-garou se terre, monsieur Dresden ? grimaça-t-il en contemplant les flammes.

— Dans un endroit moins évident, rétorquai-je.

— Le F.B.I. ne croit pas aux monstres, répondit-il. Ils ne feront jamais le lien.

— Peut-être, concédai-je. Mais il y a des gens plus futés que les fédéraux qui vous courent après. On ne devrait pas s'éterniser ici.

MacFinn me jeta un coup d'œil, puis inspecta les environs comme s'il cherchait à entendre d'éventuels poursuivants.

— Vous avez sûrement raison, admit-il. Mais je dois attendre que ma tête arrête de tourner. Vous n'avez pas l'air dans votre assiette non plus.

— Je survivrai. Comment avez-vous fait la connaissance de Kim Delaney ? Dans une manifestation écologiste, je suppose.

MacFinn pâlit en entendant de nouveau le nom de la jeune fille, mais il hocha la tête.

— Ses dons ont attiré notre attention il y a un an de cela. Sans le savoir, elle contribuait déjà au projet Passage nord-ouest. Elle nous a expliqué comment vous l'aidiez à contrôler ses talents. Enfin, je l'ai appelée au secours le mois dernier.

— Pourquoi ?

— On avait détruit mon cercle de protection, souffla-t-il en regardant Tera, puis moi.

— Celui dans le sous-sol du 88 ? demandai-je en m'agenouillant pour poser mon bras douloureux sur mes cuisses.

— Exact. J'ignore l'identité du coupable, je ne suis pas souvent à la maison. Nous avons découvert les dégâts en descendant à la cave le mois dernier, juste avant la pleine lune.

— Et vous avez demandé à Kim de le réparer.

— Elle m'a assuré qu'elle pouvait le faire, répondit-il en fermant les yeux. Elle nous a dit qu'elle en dessinerait un nouveau pour m'empêcher de...

— C'est en septembre que vous deviez rencontrer l'associé de Marcone, coupai-je, n'est-ce pas ? Une concertation pour le projet.

— Je ne l'ai pas tué, déclara Harley. Il est mort après la pleine lune. Je n'aurais pas pu provoquer le changement pour l'assassiner. Les deux autres nuits de pleine lune non plus. Je me suis arrangé pour être loin de toute vie humaine. Je n'ai tué personne. J'étais seul.

— Votre fiancée aurait pu commettre ces crimes, dis-je en fixant Tera.

Elle soutint mon regard un moment puis détourna les yeux.

— Non, répondit MacFinn calmement.

— Précisons deux ou trois trucs, lançai-je. Quelqu'un a saccagé votre cercle. Il était donc au courant de votre malédiction, non ? Il fallait aussi entrer chez vous. Qui peut faire tout ça ?

— Je ne sais pas, dit MacFinn. Vraiment. J'ai peu de contacts avec le surnaturel. J'essaie d'être discret. Je ne connais personne d'autre qui puisse changer, Tera mise à part.

Il prit la main de la « femme ».

Un vague soupçon se nicha dans un recoin obscur de mon esprit.

— Je vais vous donner ma théorie, dis-je en fixant de nouveau Tera. En partant du principe que vous dites la vérité, je suppose que quelqu'un d'autre a commis ces meurtres la nuit précédant la pleine lune de septembre. Un criminel local, sûrement. Puis, il s'est débrouillé pour détruire votre cercle, s'assurant ainsi que vous deviendriez fou les trois nuits suivantes.

— Mais dans quel but ?

— Pour vous piéger. Il tue quelques personnes, peut-être pour se marrer, ou peut-être pour des raisons précises, puis il vous offre comme bouc émissaire quand un type de la Blanche Confrérie débarque pour régler le problème. Vous êtes célèbre, un peu comme un truand de haut vol. On vous trouve près d'une victime, le couteau à la main, si je puis m'exprimer ainsi, et c'est vous qui finissez au bûcher.

— Mais vous pensez qu'il peut y avoir une autre raison, répliqua-t-il en me dévisageant.

— Vous êtes peut-être le vrai coupable, observai-je. Vous pourriez essayer de faire croire à un coup monté. La police ne peut rien prouver en accord avec le système judiciaire, et cette astuce vous dédouane aux yeux de la communauté occulte. Vous n'avez plus qu'à rajouter un couplet du genre « pauvre de moi, je ne suis qu'une malheureuse victime d'une terrible malédiction ». Pendant ce temps, ceux qui mettent des bâtons dans les roues de votre projet finissent à la morgue.

— Vous ne croyez pas que le monde se porterait mieux sans des individus comme Marcone et ses étrons en costume ? grogna Harley.

— Pas mal, « étrons en costume », pas mal, répliquai-je calmement. Là n'est pas le problème. Les gens comme Marcone connaissent les risques du métier. Ce qui me dérange, c'est que d'autres personnes restent sur le carreau, des gens qui ne le méritent pas.

— Pourquoi tuerais-je des innocents ? demanda Harley d'une voix qui se chargeait d'agressivité.

— Des innocents comme Kim ? assénai-je.

Je suis un magicien, pas un saint. J'ai le droit d'être méchant.

MacFinn pâlit encore un peu plus et baissa la tête.

— Peut-être que vous cherchez à brouiller les pistes, continuai-je. Peut-être que vous n'y pouvez rien. Bon sang, si ça se trouve, vous êtes vraiment un « pauvre malheureux, victime d'une malédiction » et quelqu'un se sert de vous. Je ne suis pas plus avancé pour l'instant.

— Imaginons que je dise la vérité, lâcha Harley. À qui profiterait une telle mascarade ?

— C'est la question à un million de dollars. Personnellement, je dirais à Johnny Marcone. Vos objectifs pour le nord-ouest contrarient ses plans d'investissement. D'après ce que j'ai cru comprendre, le projet Passage signerait l'arrêt de mort de pas mal d'implantations industrielles dans cette partie des États-Unis.

— Effectivement, approuva Harley d'une voix sinistre.

— Ce qui lui donne un excellent mobile. Mais comment a-t-il su pour la malédiction ? Comment s'est-il

debrouille pour saccager le cercle ? Ça ne lui ressemble pas. Il donne plutôt dans les reims qui lachent, ou les rencontres fâcheuses au détour d'une ruelle. C'est plus son style. Qui d'autre alors ? Vous avez une idée ?

— J'ai toujours eu de la chance, répondit MacFinn, en faisant « non » de la tête. J'ai toujours réussi à m'enfermer ou à me trouver seul dans les bois où je ne peux blesser personne.

— D'où l'idée du Passage, observai-je. Un endroit sûr pour se réfugier lors des nuits de pleine lune. Une zone exempte de vie humaine.

Harley jeta un coup d'œil à Tera, qui regardait obstinément dans le vague.

— Oui, et pour d'autres raisons, répondit-il en serrant les dents. Vous ne savez pas ce que c'est que de vivre avec votre double, monsieur Dresden.

Je me grattai la joue. J'avais besoin d'un bon coup de rasoir. J'étudiai mes deux oiseaux un moment tout en mettant de l'ordre dans ma tête.

MacFinn disait-il la vérité ? Était-il victime d'un coup monté ? Mentait-il ?

S'il me baratainait, s'il avait tout arrangé, pourquoi m'attirer ici ? Pour me tuer, bien sûr. Pour se débarrasser du seul magicien qui pouvait coincer sa forme monstrueuse. Après tout, il était en train de m'étrangler avant que je le grille. Mais ça n'avait pas de sens. Pourquoi m'éliminer, puisque je ne lui courais pas après, à la base ?

Attention à la paranoïa, Harry. Certaines personnes ne passent pas leurs journées à mentir, planifier et combiner. Et Tera West ? Mon cerveau malsain m'exposa une vilaine hypothèse. Et si notre très chère fiancée en avait marre de son chéri ? Et si elle avait commis les meurtres hors période en s'arrangeant pour que le gros bébé soit accusé à sa place ? Elle se débarrassait de Harding III et de MacFinn par la même occasion.

Il ne restait plus qu'elle et Marcone. Tera aurait pu renseigner le Gentleman au sujet de la malédiction et du cercle de protection. Elle n'était pas humaine, même pas un petit peu. Elle était... autre chose. Peut-être même une créature de l'Outremonde. Qui pouvait prétendre comprendre les mécanismes de son esprit ?

Et le groupe d'adolescents que Tera contrôlait. Qu'est-ce qu'ils venaient faire dans l'histoire ? À quoi lui servaient-ils ?

Autant y aller au flanc.

— Et comment vont Georgia et Billy, Tera ? demandai-je innocemment.

Elle sursauta. Elle ouvrit la bouche pendant quelques secondes sans dire un mot. Finalement, elle répondit :

— Bien... Ils vont bien.

Elle fronça les sourcils, espérant sûrement clore la discussion.

J'observai MacFinn. Il semblait perdu et mal à l'aise. Ses yeux allaient de Tera à moi. Il ne comprenait rien à cet échange, et sa fiancée ne semblait pas prête à éclairer sa lanterne sur ce qui avait tout l'air d'être un secret.

Tiens, tiens ! Et alors, mademoiselle Loup-Garou-Métamorphe-Truc, on trafique dans son coin ?

Je me préparai à passer la seconde couche, quand Tera et Harley levèrent la tête au même instant. Ils fixaient le bois. Je les regardai sans piger pendant quelques secondes, l'esprit occupé à dénouer d'hypothétiques mensonges, étudiant diverses éventualités. Je repris mes esprits et tendis l'oreille.

— Vous deux ! De ce côté, ordonna Murphy au loin. Ron ! Prends ces trois gars et dispersez-vous dans ce coin. Faut qu'on s'arrange avec les fédéraux ! Après, on cherche à l'ouest, vers la colline.

— Bordel, Murphy ! grogna Carmichael. Mais on leur doit rien ! S'ils s'étaient ramenés à temps, on aurait commencé depuis belle lurette ! Heureusement qu'on a eu l'appel de la femme à l'hôtel ou on ne serait même pas là !

— La ferme, Carmichael ! siffla Karrin. Tout le monde a les photos de MacFinn et de la femme. Vous connaissez tous Dresden. Éparpillez-vous et chopez-les !

— Tu n'es même pas certaine qu'ils soient ici, ronchonna Carmichael.

— Je te parie une partie de jambes en l'air contre des croissants qu'ils sont là, confia Murphy d'une voix dégoulinant de venin. C'est te dire si j'en suis sûre.

Carmichael maugréa dans sa barbe, puis donna des ordres et dispersa ses hommes.

— Bon sang ! jura Harley. Comment nous ont-ils trouvés ?

— Où voulez-vous qu'un loup-garou se terre ? ricanai-je. Merde ! Comment va-t-on s'en sortir ?

— Avec le vent, dit Tera en se levant, imitée par MacFinn, ou le brouillard. Vous pouvez le refaire ?

— Je ne crois pas, répondis-je en grimaçant. Je suis vidé. Il y a trop de risques que je me plante et que je tue quelqu'un.

— Dans ce cas, répliqua Tera, ils vont nous capturer et nous exécuter.

— On ne peut pas tout régler avec de la magie ! rétorquai-je.

— Il a raison, intervint Harley. Séparons-nous. Le premier attrapé fait beaucoup de bruit et se défend du mieux qu'il peut pour donner aux autres le temps de fuir.

— Non, repliquai-je. vous devez rester avec moi, MacFinn. Au pire, je peux créer un cercle de protection avec de la terre et quelques pierres. Mais si je ne suis pas présent pour le renforcer, vous briserez la barrière quand le changement s'opérera.

— Nous n'avons pas le temps de discuter, gronda-t-il.

— Effectivement, glissa Tera avant de partir comme une fusée.

Harley poussa un nouveau juron et tenta de l'agripper. Trop tard. Tera fila silencieusement dans le bois, coupant pour passer directement devant les forces de police. Elle fut bien vite repérée, et trois ou quatre voix se firent entendre.

— La conne ! lâcha MacFinn.

Il fit mine de la poursuivre, mais je le retins, serrant suffisamment fort son biceps pour qu'il se tourne vers moi, les yeux fous.

— Il faut se séparer, dis-je. Avec un peu de chance, ils ne sauront même pas que nous étions là.

— Mais Tera...

— ... sait ce qu'elle fait, coupai-je. Si la police nous coince, vous ne pourrez pas vous contrôler ce soir. On se casse maintenant. Rendez-vous à la station-service la plus proche du parc, d'accord ?

Plus bas dans le bois, un bruit de course nous parvint, suivi d'une détonation. J'espérai pour Tera que l'agent Benn n'était pas sur les lieux. MacFinn serra les dents et partit dans les bois en obliquant à droite.

Toujours plus de cris, d'autres coups de feu, et un hurlement de douleur.

On peut toujours se foutre de moi, mais ces bruits ajoutés à tout ce qui m'était arrivé aujourd'hui, c'en était trop. Plaquant mon bras blessé contre moi, je fuis gauchement dans la direction opposée. Je baissai la tête en remontant la pente, regardant où je mettais les pieds. Je ne la relevai que pour être sûr de ne pas me prendre un arbre.

Je détaiai.

Chapitre 16

Épuisé, je parvins à sortir du parc, mais j'avais du mal à contenir mes gémissements de douleur. À la première station-service, je retirai mes bottes de cow-boy. Aussi vieilles et confortables qu'elles soient, ces pompes n'étaient pas conçues pour la course-poursuite en forêt. Je m'affalai près des cabines téléphoniques, loin de la route. J'avais mal partout, retrouver une respiration et un rythme cardiaque normaux restait une priorité.

J'avais laissé une heure à MacFinn. Il ne vint pas. Personne ne vint.

Je perdis vite patience. La police avait peut-être capturé Tera et Harley. Les hommes de Murphy n'ont pas l'air très dégourdis comme ça, mais je sais à quel point ils sont coriaces. Il fallait tout envisager.

Je farfouillai dans les poches de mon manteau pour réunir suffisamment de monnaie et passer un coup de fil.

— *Arcanes de Chicago*, Mlle Rodriguez à l'appareil, dit Susan d'une voix lasse.

— Salut Susan, lâchai-je en serrant les dents.

Mon épaule me tuait. Je resserrai un peu plus mon trench-coat. Les habits que Tera m'avait trouvés étaient bien jolis, mais ils ne pouvaient pas grand-chose contre le vent glacial.

— Harry ? s'exclama-t-elle. Où es-tu ? La police te cherche. Elle n'arrête pas d'appeler à propos d'une histoire de meurtre.

— C'est une méprise, répondis-je en m'appuyant contre le mur.

La souffrance empirait tandis que le froid me crucifiait. Je tremblais comme une feuille.

— Tu as une sale voix. Tout va bien ?

— Peux-tu m'aider ?

— Je ne sais pas, murmura-t-elle après une courte pause. Je ne comprends pas ce qui se passe, Harry. Je ne veux pas m'attirer des ennuis.

— Je peux tout t'expliquer, soufflai-je en luttant pour effacer la douleur de ma voix, mais c'est une longue *histoire*.

Je plaçai une subtile emphase sur ce dernier mot. Parfois, la facilité avec laquelle on peut manipuler les gens en les connaissant m'effraie un peu.

— Une histoire, tu dis ?

Je sentis l'intérêt pointer dans sa réponse.

— Exactement. Du meurtre, du sang, de la violence et des monstres. Je t'assure l'exclusivité si tu passes me chercher.

— Petit fumier, va ! gloussa-t-elle. Je serais venue de toute façon.

— Je sais, murmurai-je, avant de lui donner l'adresse de la station-service.

Pourvu que le F.B.I. ne l'ait pas mise sur écoute.

— Je suis là dans une demi-heure, répondit Susan. Un peu plus peut-être, je ne réponds pas de la circulation.

Je jetai un coup d'œil au ciel qui allait en s'assombrissant. La nuit se préparait à tomber, accompagnée de lourds nuages sombres.

— Fais aussi vite que possible, nous n'avons pas beaucoup de temps.

— Sois prudent, Harry.

Elle raccrocha.

Je glissai le long du mur.

Je détestais mêler Susan à cette histoire. J'avais l'impression de profiter d'elle, d'être faible. Encore cette histoire de chevalerie. Je ne voulais pas qu'une femme vienne à mon secours. Ça n'avait pas de sens. En plus, je n'aimais pas lui faire courir des risques. J'étais soupçonné de meurtre, et la police me traquait. Susan pouvait finir en prison pour complicité, rétention d'informations, ou je ne sais quoi.

D'un autre côté, je n'avais pas vraiment le choix. Même si j'avais persuadé un taxi de venir me chercher ici, je n'aurais pas eu de quoi le naver. Je n'avais pas ma voiture et je n'étais pas en état de marcher. Mes derniers alliés

MacFinn et West, avaient disparu. J'étais dans la merde, et Susan était la seule en qui je pouvais avoir confiance. Elle irait jusqu'en enfer pour un bon papier.

Et je m'en étais servi pour l'attirer ici. Pas de quoi être fier. Je posai la tête sur mes genoux pour me protéger du froid, en me demandant si j'avais eu raison.

J'étais toujours accroupi quand un grattement s'éleva au coin de la station-service. Tendus, je dressai l'oreille. Le son se répéta. Trois coups légers. Un code !

Méfiant, je boitai jusqu'à l'arrière du bâtiment, prêt à prendre la fuite au moindre signe de danger. Nue comme un ver, Tera West se cachait derrière une pile de cartons puant la bière et les ordures. Son corps sombre n'avait pas un poil de graisse et ses cheveux ébouriffés étaient pleins de feuilles et de brindilles. Ses yeux d'ambre semblaient encore plus étranges et sauvages que d'habitude.

Insensible au froid, elle s'approcha de moi d'une démarche féline qui attira encore plus mon attention sur ses jambes et ses hanches, même si j'étais lessivé, fourbu et de mauvaise humeur.

— Magicien, lâcha-t-elle, donne-moi ton manteau.

Je revins tout à coup à la réalité, et mes yeux remontèrent aussitôt. J'enlevai mon trench-coat, mon épaule manifestant clairement son désaccord, et frissonnai sous la froide morsure de la nuit. Tera l'enfila et le ferma bien vite. Les manches étaient trop longues et le bas frottait contre ses chevilles, mais le manteau couvrait parfaitement sa silhouette musclée. Je le regrettai presque.

— Que s'est-il passé ? demandai-je.

— La police ne sait pas comment le gibier fuit, ou comment le chasser. Pourtant, un policier m'a attrapée, mais je l'ai obligé à me lâcher.

Elle observa les alentours en se passant la main dans les cheveux, comme pour les peigner.

— Je les ai éloignés de vous deux, reprit-elle, puis je me suis transformée pour revenir au camp. J'ai suivi la piste de MacFinn.

— Où est-il ?

— Les fédéraux l'ont capturé. Ils l'ont emmené.

— Par l'enfer ! Où ?

— Dans une voiture, répondit-elle.

— Non, dis-je, un peu irrité. Où l'ont-ils conduit après ?

— Je ne sais pas, mais ils se sont disputés avec celle qui s'appelle Murphy. Elle avait plus d'hommes et plus de pistolets. MacFinn est parti là où cette femelle le voulait.

— En détention, soufflai-je. Karrin voulait l'avoir sous la main. Bordel, le B.E.S. est au même étage !

Tera haussa les épaules.

— Si tu le dis, lâcha-t-elle d'une voix dure.

— On n'a plus beaucoup de temps, m'inquiétai-je.

— Pour faire quoi ? Nous ne pouvons plus l'atteindre à présent. Harley va changer quand la lune se lèvera. Murphy et ses hommes mourront.

— C'est cela, oui, rétorquai-je. Il faut arriver au commissariat avant !

— La police te cherche aussi, magicien. Si tu y vas, tu finiras dans une cage. On ne te laissera pas approcher MacFinn.

— Je n'envisageais pas de demander la permission, dis-je. Je crois avoir un moyen d'entrer, mais il faut d'abord que je passe à mon appartement.

— La police le surveille certainement. Tu vas tomber dans un piège. Et comment vas-tu revenir à Chicago avant la pleine lune ? Nous avons perdu, mage.

Un crissement de pneus sur le parking attira mon attention. Je jetai un coup d'œil et vis Susan se garer. La pluie commençait à tomber sur le pare-brise de sa Taurus. J'eus un sursaut d'énergie.

— Voilà notre carrosse ! déclarai-je. Suis-moi.

Donner cet ordre à Tera West me ravit. Elle me regarda, bouche bée. Sans plus attendre, je me précipitai vers la caisse.

Ébahie, Susan ouvrit la portière côté passager. Sa surprise crût encore quand Tera me dépassa et bascula le siège avant pour passer à l'arrière. Cette dernière fixa ma petite amie d'un air impassible.

Je m'installai. J'eus du mal à fermer la porte, et ne pus étouffer un petit cri. Je regardai Susan. Elle avait les yeux rivés sur mon bras. Je remarquai que mon bandage et ma manche étaient imbibés de sang. L'hématome s'était étendu presque jusqu'au coude.

— Seigneur ! s'exclama-t-elle, horrifiée. Mais que s'est-il passé ?

— On m’a tiré dessus.

— Ça fait mal ?

— Cette femelle est toujours aussi stupide ? demanda Tera.

Je grimaçai.

Susan se retourna pour toiser Tera, qui découvrit ses dents sans qu’on puisse appeler ça un sourire.

— C’est douloureux, confirmai-je. Emmène-nous chez moi, mais ne t’arrête pas devant. Ralentis juste un peu, et je te raconterai tout en chemin.

Susan lança un dernier regard soupçonneux à Tera, remarquant mon manteau perforé et ses jambes nues.

— J’espère que tu as une bonne explication, Dresden, lâcha-t-elle.

Elle remit le contact d’un geste rageur et fonça vers Chicago.

J’aurais voulu sombrer dans le sommeil, mais je me forçai à tout lui expliquer, en passant certains aspects sous silence, comme la Blanche Confrérie, le démon et d’autres petites choses. Elle écouta attentivement et me posa un tas de questions, s’intéressant plus particulièrement aux liens entre Johnny Marcone et les industriels qui s’opposaient au projet Passage.

La pluie redoubla de violence et elle enclencha les essuie-glaces.

— Donc, tu dois choper MacFinn avant que la lune se lève et qu’il se métamorphose, conclut-elle.

— Exactement, dis-je.

— Pourquoi ne pas appeler Murphy ? Raconte-lui tout ça.

— Karrin ne sera pas d’humeur à m’écouter. Elle m’avait arrêté et je me suis enfui. Elle me balancerait en cellule avant que j’aie le temps de dire : « abracadabra ».

— Mais il pleut ! s’exclama-t-elle. Il n’y aura pas de lune ce soir ! Si ça se trouve, MacFinn ne changera pas.

La réflexion me prit de court. Je regardai Tera, qui était fascinée par les immeubles. Elle ne se retourna pas, mais fit « non » de la tête.

— Ça ne marche pas comme ça, transmis-je. En plus, avec ces nuages, je ne saurais même pas te dire si le soleil est couché ou combien de temps il nous reste.

— Comment vas-tu faire pour t’approcher de Harley, alors ? s’enquit Susan.

— J’ai un peu de matériel dans mon appartement. Il faut y aller et vérifier si quelqu’un le surveille.

La journaliste s’engagea lentement dans ma rue. Les vieilles maisons tenaient bon face à l’averse, leurs gouttières recrachant des flots brunâtres. La pluie conférait un halo argenté aux lampadaires. Une vieille Sedan marron était garée en face de chez moi. Quand Susan la dépassa, nous distinguâmes deux formes sombres à l’intérieur.

— Ce sont eux, dis-je. J’en reconnais un qui travaille pour Murphy.

Ma conductrice tourna au coin, et se gara.

— Y a un moyen de passer par-derrière ? demanda-t-elle.

— Non, il n’y a qu’une porte, et on voit les fenêtres d’ici. J’ai juste besoin qu’on les distraie pendant deux minutes.

— Il faut une diversion, murmura Tera. Je m’en occupe.

— Je ne veux pas de violence, répliquai-je en la dévisageant.

Elle pencha la tête sur le côté sans changer d’expression.

— Très bien, dit-elle. Pour le bien de MacFinn, je t’obéirai. Ouvre la porte.

Je scrutai son visage si indéchiffrable, à la recherche du moindre signe de trahison, de duperie. Était-elle coupable ? Elle connaissait tout de MacFinn et pouvait se transformer. Tera aurait pu commettre les meurtres du mois dernier, ainsi que ceux d’il y a deux nuits. Mais alors, pourquoi se sacrifier pour couvrir notre fuite, à Harley et moi ?

MacFinn avait pourtant été capturé. Ce qu’elle m’avait dit à la station-service était peut-être destiné à me faire abandonner l’affaire, si on y réfléchissait sous un certain angle. Et si elle essayait de se débarrasser de nous en nous livrant au système judiciaire classique ?

Ma tête tournait. Trop de souffrance, trop de complications. *Tu es paranoïaque, Harry, me dis-je. Il faut bien faire confiance à quelqu’un, ou Harley va prendre une dose de poils et massacrer tout le monde au poste, y compris Murphy.*

Je n’avais plus le choix.

Tera et moi sortîmes de la voiture.

— Que vas-tu faire ? demandai-je.

Au lieu de me répondre, la femme aux yeux d’ambre enleva le manteau et me le tendit. Elle se livra, nue et magnifique, à la caresse de l’averse.

— Est-ce que tu aimes me regarder ? me demanda-t-elle.

— Attention à ta réponse, saligaud, grogna Susan, depuis la voiture.

Je toussai et reportai mon attention sur la journaliste en évitant l'autre femme.

— Oui, Tera. Ça devrait faire l'affaire.

— Attends vingt longues respirations, dit-elle avec une pointe d'amusement dans la voix. Après l'appartement, venez me chercher au bout du pâté de maisons.

Elle se retourna et glissa, pieds nus, entre les poches d'ombre. Je fronçai les sourcils en l'observant quelques instants, puis enfilai mon manteau.

— Ce n'est pas la peine de la regarder comme ça, lâcha Susan. C'est elle, l'intérêt humain de l'histoire ?

— Je ne pense pas qu'elle soit humaine, répondis-je en me penchant vers ma journaliste adorée, grimaçant à cause de mon bras blessé.

Je me redressai, puis avançai sur le trottoir, en faisant attention à ne pas tourner avant le moment indiqué par Tera. Pourtant, je marchai assez vite, comme quelqu'un pressé de rentrer chez lui sous une pluie battante, la tête baissée, les mains dans les poches.

Je traversai en direction de mon appartement, jetant un coup d'œil à la Sedan au passage.

Les flics ne me regardaient pas. Ils n'avaient d'yeux que pour le cercle lumineux tombant du lampadaire derrière la voiture. Sous la lumière crue, Tera effectuait une danse aérienne, se mouvant sur un rythme et une musique qu'elle était la seule à entendre. Ses pas étaient empreints d'une grâce primitive et d'une sensualité brute à couper le souffle. Son dos s'arquait tandis qu'elle tournait et sautillait, offrant ainsi sa poitrine à la pluie glacée.

Elle était trempée.

Je trébuchai contre le trottoir d'en face, et sentis le rouge me monter aux joues en descendant vers ma porte. J'ouvris et refermai immédiatement derrière moi. Je n'allumai pas les bougies, me fiant à ma parfaite connaissance des lieux.

Les deux potions attendaient toujours sur la table. J'attrapai mon sac à dos noir et fourrai les petites bouteilles dedans. Je filai dans ma chambre pour prendre une combinaison de travail bleue avec l'écusson « Mike » sur la poitrine. Mon garagiste l'avait oubliée dans la Coccinelle après les dernières réparations. J'enfourmai une trousse de premiers soins, une casquette, de l'adhésif, une boîte de craies, sept galets pioches dans ma collection personnelle, un tee-shirt blanc, un jean et une grosse boîte de Doliprane. J'allais sortir, mais je pris mon bâton de mage *in extremis*. Parfois, j'ai vraiment la tête ailleurs.

Quelque chose fusa entre mes jambes et je faillis mourir de peur. Mister s'arrêta en haut des marches et me lança un regard énigmatique et irrité, avant de disparaître dans les ténèbres. J'étouffai un juron et fermai la porte derrière moi. J'étais dehors. Mon cœur battait un peu trop vite à mon goût.

Tera était à genoux au milieu de l'oasis lumineuse. Ses cheveux mouillés pendaient sur son visage, et ses lèvres étaient entrouvertes. Elle faisait face aux deux policiers en civil, qui étaient sortis de la voiture pour lui parler. Sa poitrine se soulevait exagérément, mais l'ayant vue en action, je doutais que cela soit à cause de la fatigue. Ce n'était pas désagréable cependant. En tout cas, les flics n'en perdaient pas une miette.

Mon bâton à la main, je remontai la rue, et retrouvai bien vite la chaleur de la Taurus. Susan démarra immédiatement sans m'adresser la parole. Elle ralentit à peine à l'autre bout de la rue, et Tera surgit d'une ruelle. J'ouvris la portière arrière, et elle se rua sur la banquette. Je lui envoyai les vêtements que j'avais récupérés. Elle s'habilla sans un mot.

— Ç'a marché, chuchotai-je. On a réussi.

— Bien sûr, déclara Tera West. Les hommes sont niais. Ils regardent toujours les femelles nues.

— Là, elle n'a pas tort, murmura Susan en accélérant. Tu n'as pas fini d'en entendre parler, mon gars. Bref, prochain arrêt : le bureau des Enquêtes spéciales.

Arrivé devant le commissariat, je sortis la casquette et bus la potion de camouflage. Elle n'avait pas vraiment de goût, mais elle tourbillonna et pétilla jusque dans mon estomac.

Je laissai quelques secondes à la mixture pour faire effet, et affermis ma prise sur ma crosse de mage. Même plantée dans un seau à roulettes, elle ne ressemblait pas à un balai. D'ailleurs, en dépit de la combinaison bleue trop petite pour moi, je n'avais rien d'un employé du nettoyage.

Et c'est là que la magie entre en scène. Si la potion était efficace, je me fondrais dans le décor, et personne n'y regarderait à deux fois. Du moment qu'on ne faisait pas trop attention, le camouflage magique m'aiderait à approcher MacFinn sans me faire remarquer. Je n'aurais plus qu'à placer le loup-garou dans un cercle de protection pour l'empêcher de faire un carnage.

Si ça ratait, j'en serais réduit à étudier l'intérieur d'une cellule pendant quelques années – en admettant que le Dévorateur ne me transforme pas en steak tartare avant.

Je fis tout pour ignorer la douleur dans mon épaule et la tension dans mon estomac. J'avais refait le pansement, j'avais pris un antalgique, et je m'étais un peu reposé sans pour autant recourir au supercafé.

Si j'avais pu avaler les deux mixtures en même temps, sans me rendre malade comme un chien, j'aurais pris le stimulant dès le départ. Mais sans la potion de camouflage, impossible de rejoindre Harley. J'aurai sûrement l'occasion de m'en servir, de toute façon. Je déteste bosser pour rien.

Je fis les cent pas sous la pluie. J'avais dû commettre une erreur en composant la décoction. Elle ne marchait pas. Soudain, je perçus un subtil changement dans mon entourage.

Un étrange sentiment de grisaille me tomba dessus, et je réalisai que le monde se délavait. La lassitude m'envahit, et j'eus une irrésistible envie de m'asseoir et de laisser l'univers avancer sans moi. Au même moment, mes poils se hérissèrent tandis que la magie opérait.

Je pris une profonde inspiration et pénétraï dans le bâtiment. Les ombres ondulaient bizarrement, passant du gris au noir, puis au blanc. J'avais l'impression d'être un figurant sur le tournage de Casablanca ou du Faucon maltais.

La robuste matrone qui assurait l'accueil feuilletait un magazine avec une femme sur la couverture, le tout en teintes grisées. Elle me jeta un coup d'œil, et des taches de couleur revinrent sur son uniforme de sergent puis sur ses joues. Elle haussa les épaules, et retourna à sa revue. Comme son attention disparaissait, les couleurs en firent autant. Mes perceptions changeaient en fonction de l'intérêt qu'on me portait.

J'eus un sourire triomphant. La potion fonctionnait ! J'étais dans la place. Je dus lutter contre l'envie de faire un petit *moonwalk*. Parfois, c'est vraiment le pied, la magie ! J'étais tellement content de moi que j'en oubliais presque mon épaule blessée. Il faudrait que je pense à raconter à Bob l'efficacité de cette recette.

Je baissai la tête et dépassai le bureau du sergent de garde. Juste un gars venu balayer après le service de jour. Je traînai mon seau et empruntai l'escalier pour monter jusqu'au cinquième étage. Direction les cellules et les Enquêtes spéciales. Un flic me croisa, et ne fit même pas attention à moi. Il resta en noir et blanc. Rassuré, je me dépêchai un peu plus. J'étais invisible.

Maintenant, il ne me restait plus qu'à trouver MacFinn, arriver jusqu'à lui, et empêcher le monstre qui sommeillait en lui de massacrer Murphy et le reste du personnel – avant que la police m'arrête pour avoir essayé.

Et l'heure tournait.

Chapitre 17

Vous n'avez jamais regretté de ne pas vous trimbaler avec un almanach ?

Moi, si.

Cette nuit.

Je ne savais pas quand se levait la lune, et je n'avais pas le temps de vérifier à la bibliothèque. Je savais qu'elle devait se pointer une heure après le coucher du soleil, mais à cause des nuages, je n'avais aucune idée de l'heure à laquelle la nuit était tombée. Il me restait combien ? Dix minutes ? Vingt ? Plus ?

Était-il trop tard ?

En montant l'escalier, je m'imaginai seul dans l'immeuble face à un MacFinn-garou. Malgré mes trésors de connaissance – on est magicien ou on ne l'est pas – je n'avais aucune idée de sa puissance, même si les cadavres de Kim et de Pic-à-Glace m'en donnaient une petite idée. Bob m'avait dit que les Dévorateurs étaient rapides, forts et virtuellement immunisés contre la magie. Qu'est-ce que vous vouliez que je fasse contre un truc pareil ?

J'espérais avoir encore assez de temps pour dessiner les cercles avant de le découvrir. Je vérifiai que les craies et les galets étaient toujours dans le seau. Pour un cercle supérieur, l'or et l'argent ne sont pas indispensables. Il suffit de bien comprendre comment l'assemblage canalise les énergies déployées. Si le principe est maîtrisé, on peut faire le dessin avec des matériaux moins nobles. Les meilleurs magiciens utilisent seulement de la craie, du sel de table et une cuiller en bois pour accomplir de véritables tours de force.

Mes pensées partaient dans tous les sens. La panique les dispersait comme des hamsters effrayés. Mauvais, ça ! Je devais me concentrer. J'accélérai encore la cadence, montant les marches aussi vite que je l'osais.

Le cinquième étage.

Enfin.

La porte du B.E.S. était à trois mètres sur la droite. La zone de détention était au fond du couloir, à gauche. Je pris mon courage à deux mains et avançai.

— Comment ça, vous ne le trouvez pas ? hurla Murphy tandis que je passais devant sa porte.

— Ben oui ! Nos gars n'ont pas quitté l'appartement des yeux, mais il a réussi à entrer et sortir sans qu'ils s'en aperçoivent.

Carmichael avait la voix fatiguée et irritée.

— Bordel, Ron ! reprit Karrin. Tu attends quoi ? Que Dresden vienne se présenter à notre bureau ?

Je pressai le pas. Même si c'était tentant d'écouter les gens parler de moi, il n'y avait pas une minute à perdre. Je guidai mon seau à roulettes brinquebalant vers le bout du couloir.

Une grille séparait la zone de détention du reste de l'étage. Pas vraiment une surprise. Ceux qui n'ont pas la clé doivent attendre que le préposé déverrouille la serrure électrique. Derrière, dans le hall, il n'y avait pas grand-chose à part quelques chaises et la petite cabine aux vitres pare-balles du garde. Le maton avait l'air de s'ennuyer comme un rat mort. Au fond, une lourde porte blindée dotée d'un minuscule judas barrait l'accès aux cellules. Le surveillant en contrôlait aussi l'ouverture depuis sa console.

Je m'approchai des grilles, la tête baissée, et tapai dessus. J'attendis un instant, mais rien ne se passa. Je recommençai. Quelle ironie si la potion de camouflage m'ayant permis d'échapper aux contrôles à l'entrée m'empêchait d'attirer l'attention du gardien ! Je frappai de nouveau contre les barreaux, mais plus fort cette fois, et avec mon balai.

Il fallut un sacré tambourinage, mais le surveillant finit par lever les yeux de son magazine, et me jeta un regard las derrière ses cils de bouteille. Un peu de couleur lui revint, avant qu'il repasse à un fond gris. Il fronça les sourcils, regarda le calendrier sur le mur, puis appuya sur un bouton.

La grille bourdonna, et je l'ouvris en poussant mon seau.

— T'es en avance aujourd'hui, me lança-t-il en retournant à sa revue.

— C'est vendredi soir, j'ai envie de finir tôt, répondis-je, en essayant de parler sur le ton le plus monocorde

possible ; Gris et ennuyeux.

À ma grande surprise, c'est ce qui se passa. Je ne suis pas vraiment un bon acteur ni un bon menteur, la magie devait compenser cette lacune. Je peux reprocher un tas de choses à Bob – surtout le fait qu'il soit pénible au possible – mais pour les potions, c'est le meilleur.

— Pas faux ! Signe ici, répondit le maton en me glissant un registre et un stylo par la fente de sa cabine. Il en profita pour me montrer la photo d'une jeune fille athlétique faisant quelque chose d'anatomiquement improbable avec un jeune homme tout aussi fantasmagique.

J'hésitai. Comment signer ? Je veux bien que la potion fasse des prodiges, mais elle n'allait pas changer ma signature. Je regardai la porte blindée, puis l'horloge murale. Tant pis, je n'avais pas le temps de me poser des questions. Je pris le registre et exécutai un gribouillis indéchiffrable.

— Comment ça se passe ce soir ? glissai-je.

Le surveillant haussa les épaules en tournant le magazine à quatre-vingt-dix degrés.

— Y a juste un richard qu'ils ont amené tout à l'heure. Il a hurlé pendant un bout de temps, mais il s'est calmé maintenant. Encore un drogué en descente de trip.

Il récupéra le registre, y jeta un coup d'œil rapide, puis le remit à sa place, à côté des moniteurs de surveillance.

Je me penchai vers les écrans. Ils devaient tous être reliés à une caméra différente, mais tous montraient le même décor. Seul l'acteur changeait. Une petite cellule bétonnée, peut-être trois mètres sur trois, des barreaux en guise de porte, un banc, des W.-C. Les trois-quarts des moniteurs avaient un morceau d'adhésif collé en bas à droite avec un nom dessus. J'examinai rapidement la rangée d'écrans pour arriver à celui marqué « MACFINN ». L'image était brouillée, mais je compris assez bien la situation.

La cellule était vide.

De la poussière de béton volait dans l'air, et les barreaux avaient été arrachés. J'aperçus des morceaux du jean de Harley traînant dans un coin.

— Par l'enfer ! murmurai-je.

Il y eut un mouvement sur l'autre moniteur juste à côté de celui de MacFinn. « MATSON », selon l'étiquette. Torse nu, un jeune homme maigre et mal rasé était recroquevillé dans un coin. Il avait la bouche ouverte, comme s'il criait. Les murs de l'antichambre et la porte blindée étouffaient tous les sons. Soudain, quelque chose passa devant la caméra. Matson leva ses bras décharnés pour se défendre contre une chose énorme et velue qui passait entre les barreaux, comme un rottweiler traverserait une palissade en balsa.

L'image se chargea de neige et quelque chose de noir éclaboussa le mur de la cellule. J'eus l'impression qu'on avait aspergé le béton avec une bouteille de Coca. L'ombre phénoménale disparut, laissant derrière elle un pantin désarticulé et déchiqueté, au pantalon gorgé de sang. Matson regarda la caméra, ses yeux voilés cherchant de l'aide. Il eut un dernier spasme, puis sa tête roula sur le côté.

La scène avait duré moins de quatre secondes.

Je passai aux autres écrans avec une fascination morbide. Les prisonniers s'agitaient, agrippés à leurs barreaux. Ils hurlaient et tentaient de comprendre ce qui se passait. Je compris qu'ils ne voyaient rien, ils ne pouvaient qu'entendre. Impossible d'observer le MacFinn de la pleine lune avant qu'il enfonce leurs barreaux.

Une terreur atroce s'empara de moi. Cette créature avait défoncé une grille en acier comme on écarte un rideau de perles. Elle avait tué sans pitié. Je fixai Matson, son ventre ouvert, les morceaux d'os et de viande qui avaient été ses bras.

Par les deux, Harry ! pensai-je. *Qu'est-ce que tu fous dans le même immeuble que cette chose ?*

Sur un autre moniteur, la même scène se répéta avec un vieux Noir nommé Clément. Il mourut en hurlant. Ce spectacle déclencha en moi une peur ancestrale, instinctive. Quelque chose de programmé dans ma conscience : la crainte d'être trouvé dans mon repaire, d'être coincé dans un endroit étroit dont je ne pouvais pas m'échapper pendant qu'une paire de mâchoires énorme et impitoyable cherchait à me dévorer. Cette portion primitive de mon cerveau beuglait à mon esprit rationnel de prendre ses jambes à son cou, de courir vite et loin.

Mais je ne pouvais pas les laisser tomber. Je devais intervenir.

— Regardez ! dis-je, en désignant les moniteurs.

Ma main tremblait, et ma voix n'était que l'ombre d'un murmure. Je réitérai mon cri d'alarme :

— Regardez, bon sang !

Le maton me fixa un instant, et plissa le front. Je vis de la couleur envahir son visage, mais ça n'avait plus grande importance à présent. Je continuai à lui montrer les écrans en tentant de m'approcher.

— Regardez les moniteurs ! Regardez-les, bon Dieu !

Ma voix était totalement paniquée maintenant, et je m'avançai autant que possible.

Évidemment, j'aurais dû faire plus attention. La technologie ne supporte pas la proximité des magiciens, surtout quand le mage en question est proche de l'hystérie. Les écrans devinrent fous. Ils se couvrirent de parasites, les images réapparaissant de courtes secondes seulement.

Le garde me lança un regard écœuré, et se tourna vers les moniteurs. Il les regarda, interdit, pendant qu'un certain Murdoch se faisait écharper en direct, mais avec une très mauvaise réception.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel, grogna le surveillant en enlevant ses lunettes pour les nettoyer. Ces foutues caméras ne fonctionnent jamais ! Elles ne valent vraiment pas l'argent qu'on dépense à les réparer.

— Ils sont en train de mourir, lâchai-je en reculant. Bon Dieu, libérez ces hommes avant qu'ils y passent tous !

— Exactement, répondit le gardien. Je ne te le fais pas dire. Voilà où passent nos impôts.

Je le scrutai, ébahi, pendant qu'il remettait ses lunettes. Il me sourit d'un air entendu, et ses couleurs retournèrent au noir et blanc. Pour lui, j'étais redevenu un bon vieil employé du service de nettoyage. La potion avait transformé mes mots en une tirade ennuyeuse que le policier avait acceptée sans y réfléchir à deux fois, une conversation de routine en somme. La mixture était fantastique.

Bien trop efficace même.

— Regardez ces putains d'écrans ! criai-je, plein de colère et de peur. Il est en train de les massacrer !

— Les moniteurs ne t'empêcheront pas de bosser, me rassura le gardien. Je vais t'ouvrir.

À ces mots, il pressa un autre bouton et la porte blindée menant aux cellules vibra, cliqueta puis s'ouvrit d'une dizaine de centimètres.

Des hurlements résonnèrent. Jamais je n'aurais imaginé qu'une gorge humaine puisse crier ainsi. Il y eut un effroyable bruit de torsion, le crissement du métal torturé, puis l'un des hurlements atteignit son paroxysme, avant de disparaître dans une suite de bruits étranglés, de déchiquetage, de choses qui cassent net, d'éclaboussures et d'un son mat.

Plus rien.

Quelque chose de gros, avec une poitrine énorme et caverneuse, gronda à moins de trois mètres de la porte blindée.

Je jetai un coup d'œil au gardien.

Il était sorti de sa guérite en brandissant son flingue. Il ouvrit l'accès aux cellules. Sûrement pour inspecter les lieux.

— Non ! hurlai-je en me jetant sur la porte pour la refermer.

Je sentis plus que je vis la créature se précipiter vers la sortie. J'entendis son souffle rauque, je perçus son approche imminente, et pressai mon épaule contre le métal au moment même où une énorme patte aux griffes noires de sang s'accrochait à l'encadrement, et le bord de la porte écrasa un membre qui n'était pas tout à fait une patte et pas vraiment une main, mais un mélange des deux. Dix centimètres d'acier me séparaient de la créature. Elle rugit de fureur, crachant une haine si pure que j'en eus mal au cœur.

Le monstre commença à repousser la porte.

Ce n'était qu'une première tentative, mais, en dépit de tous mes efforts, je reculai de trente centimètres, mes bottes glissant sur le carrelage. La main difforme se tourna et attrapa le montant de la porte en plongeant ses griffes dans le métal. La chose se mit à agiter la plaque d'acier d'avant en arrière dans un accès de folie meurtrière.

— Aidez-moi ! criai-je au surveillant, tout en luttant contre la bête.

Le gardien me regarda sans comprendre, puis la couleur lui revint.

— Vous ? s'exclama-t-il. Seigneur, que se passe-t-il ?

— Aidez-moi à fermer cette porte ou on est morts !

Je gémis en poussant de toutes mes forces. De l'autre côté, le loup-garou prit son élan et se jeta sur la porte à l'instant même où le garde vint à ma rescousse.

La porte s'ouvrit d'un coup, me projetant en l'air comme une poupée de chiffon. Le gardien courut se cacher dans sa cabine. Je percutai la grille de séparation et mon épaule gauche explosa en un océan de douleur.

La créature qui avait été Harley MacFinn pénétra dans l'antichambre avec un feulement de triomphe. Le loup-garou est au loup ce que le velociraptor est à l'oiseau – même base, mais résultat radicalement différent. Le Dévorateur mesurait bien un mètre soixante au garrot. Plus large qu'un loup aussi, un peu comme si on lui avait rajouté trois cents kilos de muscles. Sa fourrure inégale était d'un noir mat, sauf aux endroits où le sang frais la faisait briller, surtout autour de la gueule, même si le prisme de la potion rendait le sang presque aussi sombre que le pelage. Ses oreilles abîmées étaient braquées vers l'avant, et son museau, beaucoup plus long que la normale, dévoilait des dents acérées. Les yeux verts de MacFinn étaient devenus deux étincelles grisâtres. Ses membres étaient disproportionnés, mais je n'aurais pas su dire s'ils étaient trop longs ou trop courts – juste *différents*. Tout dans cet

être était irréel, il exsudait la haine, la rage et le mal. Son aura surnaturelle était si forte que mes dents en grinçaient et que mes cheveux se dressaient sur ma tête.

Le Harley-garou balaya la pièce de son regard monochrome, puis se jeta sur le gardien dans un mouvement d'une fluidité inouïe.

L'homme eut de la chance. Il allait pour se relever, et la vue du monstre le coucha au sol en position fœtale dans une crise de terreur absolue, échappant de quelques centimètres aux griffes effilées. Le surveillant parvint même à ramper sous son comptoir.

Le loup-garou, encastré dans la paroi de la cabine, commençait péniblement à se retourner en arrachant la console, puis en la lançant en dehors de l'habitacle avant d'attaquer de nouveau le maton. Ce dernier, pris d'une crise de courage démente, roula hors de la guérite pour se relever et braquer son pistolet sur la créature. En trois secondes, il vida son chargeur dans la tête du monstre avec un tonnerre de détonations qui couvrit les gémissements des prisonniers survivants.

Le loup-garou avançait toujours. Les balles ne l'avaient pas plus ralenti que des mouches sur le front d'un rugbyman. Il se dressa de toute sa taille et le garde hurla de terreur. La bête s'abattit sur lui, dents et griffes en avant. Le surveillant tenta de se tourner et de fuir, mais il était acculé. Il n'avait nulle part où aller. Le monstre enfonça ses crocs dans les reins du malheureux et le sang gicla comme du pétrole. Le gardien essaya de ramper en s'agrippant à un morceau de console, mais le loup-garou affermit sa prise et agita le corps de droite à gauche, avant de le projeter derrière les restes du comptoir.

Je n'assistai pas à la mort du gardien, mais je vis les giclées de sang s'écraser sur les murs et le plafond. Je remerciai silencieusement le ciel quand le plexiglas de la vitre endommagée de la guérite fut masqué par un voile sombre et dégoulinant.

À ce moment précis, la douleur de mon épaule me paralysait et les prisonniers imploraient Dieu ou Allah ; je remarquai pourtant un nouveau bruit tranchant sur le vacarme ambiant. Le gardien était parvenu à déclencher l'alarme en s'agrippant à la console, et elle résonnait avec force. Les flics n'allaient pas tarder et Murphy serait dans les premiers.

Le loup-garou continuait à déchiqueter le corps du surveillant. *Mon Dieu, faites que cet homme soit déjà mort.* La meilleure chose à faire aurait été de me glisser dans le quartier des détenus et de refermer la porte derrière moi en espérant que le monstre quitterait le bâtiment. À l'abri, j'aurais le temps d'établir une barrière magique pour empêcher le Dévorateur de m'étriper, et les derniers prisonniers par la même occasion. Un plan intelligent, un plan assurant le maximum de chances de survie.

Au lieu de cela, je braquai ma volonté vers ma crosse à l'autre bout de la pièce.

— *Vento servitas !* incantai-je.

Simultanément, mon bâton se précipita vers moi et la porte blindée se referma. Les survivants avaient besoin de toute la protection disponible. J'attrapai ma crosse avant de me tourner vers la grille qui m'isolait du commissariat... avec le loup-garou.

Je coinçai mon bâton entre les barreaux et fis levier. Si je m'en étais tenu à ma musculature de grenouille et au bois de la crosse, je n'aurais eu aucune chance de les écarter. Mais le bâton du mage l'aide à manipuler certaines forces et à les utiliser selon son désir. Ainsi, je canalisai ma volonté avec ma crosse en appuyant avec mon cœur. Je forçai contre le métal en multipliant ma puissance par magie.

— *Forzare*, soufflai-je, *forzare*.

L'acier grinça, puis se déforma.

Derrière, le loup-garou abandonna sa proie, et je l'entendis fourrager dans les restes de la guérite. Je tournai la tête, et la protection toute relative de la potion s'effaça. Le museau noir passa à un marron poissé d'écarlate, ses crocs prirent la teinte de l'ivoire et du grenat, et les yeux gris se teintèrent d'un vert étincelant. Le regard féroce balaya la magie de la mixture et se planta dans le mien, poussant tous mes instincts à hurler que la mort était là et qu'elle se préparait à me sauter dessus.

— *Forzare !* criai-je en appuyant de toutes mes forces sur la crosse.

Les barreaux s'écartèrent de trente centimètres sur une hauteur de soixante centimètres environ pendant que le Dévorateur se frayait un chemin à travers les restes de la console dévastée, qui explosa en me couvrant de débris.

Je me jetai par l'issue improvisée sans me soucier de mon épaule. La bête était sur moi, voilà tout ce qui comptait. Je sautai avec plus de grâce que j'en aurais déployée dans des circonstances moins critiques, comme si l'appel d'air provoqué par le monstre en pleine charge m'avait propulsé vers l'avant.

Quelque chose se referma sur mon pied gauche et toute sensation disparut en dessous de la cheville.

Je m'écrasai au sol en plein sur le menton et crachai du sang. Je m'étais mordu la langue. Je me contorsionnai et

vis la tête du loup-garou entre les barreaux avec une de mes bottes dans la gueule. Il s'agitait comme un diable pour enfoncer la grille, mais ses pattes pleines de sang glissaient sur le carrelage. Sans aucun moyen pour faire levier, sa force surnaturelle ne lui servait à rien.

Pris de panique, je me débattis en lâchant des cris d'animal. L'alarme me brisait les tympans, mais j'entendis des bruits de pas qui se rapprochaient. De la poussière tombait des logements des barreaux. Le monstre commençait à forcer la grille en dépit de son manque de prises.

Je tortillai ma jambe de gauche à droite pendant que des images de moignons sanguinolents passaient dans ma tête. Tout à coup, j'avançai de quelques mètres. Jetant un coup d'œil derrière moi, j'entrevis une chaussette sanglante. Je me relevai et récupérai mon bâton.

Le loup-garou gronda de frustration et se jeta sur les barreaux. Il avait dû débarrasser ses pattes du sang, car il enfonça la grille en moins de deux secondes et se précipita à mes trousses.

Je fis face au monstre en brandissant le vénérable bâton devant moi.

— *Tornarius* ! tonnai-je, en levant ma crosse.

Le loup-garou se jeta sur moi au même moment.

Mon but était de retourner la puissance et l'inertie du monstre contre lui. La force est égale à la masse fois l'accélération, et cetera, et cetera, mais j'avais sous-estimé le potentiel de la créature. Celle-ci surpassa mes limites et nous nous partageâmes la différence. Le loup-garou s'écrasa contre une barrière invisible qui annula son élan et le colla au sol.

Je reçus à peu près le même impact, mais je faisais un cinquième du poids du monstre. Je fus projeté comme un grain de pop-corn dans une tempête dans le couloir jusqu'à l'angle qui menait au B.E.S. Heureusement, je heurtai le sol avant le mur, rebondis puis roulai avant de m'arrêter lentement. J'avais mal partout et j'avais lâché mon bâton.

Au moins, le carrelage contre ma joue était frais.

Le loup-garou se redressa et riva ses yeux brûlants sur moi.

Il se précipita dans le couloir.

J'avais tellement mal que je me pris à apprécier la beauté brute du mouvement, la grâce sauvage et irréelle avec laquelle il remontait vers moi à la vitesse d'une locomotive. Un parfait prédateur, un tueur incomparable. Rapide et puissant, impitoyable et mortel. Ma défaite n'avait rien d'étonnant face à un être si magnifiquement dangereux. Ça me faisait chier de mourir, mais au moins ce n'était pas de la main d'un troll pouilleux, ou de celle d'un vampire gothique et tourmenté (pléonasme).

Je rendis ce qui devait être mon dernier soupir, les yeux fixés sur le loup-garou qui se ruait sur moi.

Ce qui me permit de bien reconnaître le regard bleu glacial de Murphy quand elle me dévisagea, transperçant par la même occasion le pouvoir de la potion. Elle se plaça alors en face du monstre en adoptant une position de tir parfaite.

— Murphy ! criai-je.

Et la bête fut sur nous.

Chapitre 18

Je tentai d'obliger mon corps meurtri à se relever, à lâcher toute la magie qui me restait pour protéger Karrin, et tant pis pour les conséquences.

En vain.

Le loup-garou courait bien plus vite que je l'aurais cru possible pour une créature de cette corpulence. Ses griffes charcutaient le sol sans effort et les murs tremblaient sur son passage, comme si sa simple existence distordait la réalité. Il dégouttait de lui une bave cramoisie et ses yeux verts irradiaient une fureur infernale.

Du haut de son mètre cinquante et des poussières, Murphy était plus petite que le loup-garou. Elle arrivait juste à la hauteur de son museau, en fait. Elle avait retrouvé son jean, ses chaussures de marche, et les manches de sa chemise en flanelle étaient remontées jusqu'aux coudes. Pas de maquillage, pas de bijoux, ses oreilles semblaient nues et vulnérables sans ses boucles. Ses cheveux en bataille retombaient sur son visage, et elle expira doucement en levant la mire à la hauteur de son œil.

Le loup-garou n'était plus qu'à une dizaine de mètres quand elle commença à tirer. C'était inutile, la bestiole avait déjà encaissé un chargeur à bout portant sans sourciller.

Je remarquai trois choses.

Primo, Murphy n'utilisait pas son pistolet habituel, mais un modèle plus petit, plus fin et équipé d'une lunette.

Deuzio, les coups se succédaient comme une série de claquements secs, et non avec les détonations classiques.

Tertio, quand la première balle toucha le monstre, le sang gicla et la créature s'arrêta net, presque étonnée.

Quand le deuxième, puis le troisième projectile touchèrent sa patte avant, le loup-garou s'effondra. Il gronda et se déporta sur le côté, baissant la tête pour enfoncer le mur, se retrouvant ainsi dans un immense bureau.

Je me retrouvai seul avec Karrin et l'alarme hurlait toujours. Murphy s'agenouilla près de moi.

— Quand je pense que j'avais dit à tante Edna que je ne ferais jamais rien de ses boucles d'oreilles, souffla-t-elle. Bordel, Dresden, t'es couvert de sang ! C'est grave ?

Elle glissa une main à travers une grande déchirure de ma combinaison, et inspecta mon torse puis mon épaule, vérifiant qu'aucune artère n'était touchée.

— Au fait, tu es en état d'arrestation, reprit-elle.

— Ça va, ça va, répondis-je en soufflant un peu. Qu'est-ce qui s'est passé ? Comment as-tu fait ça ?

La flic se releva en pointant son flingue à quarante-cinq degrés. Elle s'approcha du trou laissé par la créature. Un peu plus loin, on distinguait les échos des ravages de la bête et de longs hurlements.

— Tu as le droit de garder le silence. Qu'est-ce que tu crois, imbécile ? J'ai lu ton rapport ! Je fabrique moi-même mes munitions quand je fais des compétitions de tir, alors j'ai usiné quelques balles en argent hier soir. Mais j'ai rien pu faire de mieux que du calibre .22. J'espère que ça va marcher...

— Du .22 ! m'exclamai-je, sans avoir repris une respiration normale. Tu n'aurais pas pu faire du .38 ou du .44 ?

— Jamais content, grogna Karrin. Tu as droit à l'assistance d'un avocat. Je ne fabrique rien pour le boulot, et je n'avais pas le matériel pour ce genre de calibre de toute façon. Contente-toi de ça.

Je me relevai péniblement et titubai pour la rejoindre. De nombreux bruits de pas venaient du couloir dans notre direction.

— Je n'arrive pas à croire que tu m'arrêtes, murmurai-je. Y a quoi derrière le mur ?

— Des archives, répondit-elle en levant son pistolet. Un tas de vieux casiers et des ordinateurs. Ceux qui y travaillent sont rentrés chez eux depuis longtemps. Les gaz lacrymogènes sont efficaces contre ce truc ?

— Essaie toujours, je te le dirai après, lâchai-je.

— Reste ici, Dresden, répliqua-t-elle en me fusillant du regard. Attends que je t'enferme et qu'un docteur te voie.

— Mais tu t'entends, Murph ? On est coincés dans un immeuble avec une des pires créatures qui soient, et tu continues à vouloir m'arrêter ! Tu ne veux pas réviser ton jugement ?

— C'est toi qui l'as voulu, crétin ! Alors ne viens pas pleurer, dit-elle avant de hausser la voix sans quitter le

trou des yeux. Carmichael ! Par là ! Envoie quatre gars à la porte des archives, et le reste avec moi. Rudolph ! Amène-toi et ramène Dresden dans mon bureau. Faut qu'il dégage !

Elle jeta un coup d'œil à mes poignets où les bracelets métalliques pendillaient encore.

— Bon sang, Dresden ! Elles t'ont fait quoi, mes menottes ?

Des policiers, pour la plupart en civil, – un privilège du B.E.S. – arrivèrent dans le couloir. Certains avaient des pistolets, d'autres des fusils à pompe. Ma vision oscillait entre le noir et blanc et le technicolor tandis que l'adrénaline me brûlait les nerfs. L'effet de la potion se dissipait. Ce genre de mixture n'agit pas plus de quelques minutes.

Je fis un rapide bilan. Le loup-garou m'avait blessé le pied à travers ma botte. J'avais mal et ma chaussette était rouge de sang. Je laissais des empreintes cramoisies derrière moi. J'avais un goût de sang dans la bouche à cause de la plaie à ma langue, et je dus choisir entre recracher et avaler. J'avalai. Pas de commentaires s'il vous plaît. Je ne sentais plus mon dos, à part quelques endroits où je souffrais le martyr. Quant à mon épaule blessée, elle me lançait tellement que je tenais à peine debout.

— Cet enfoiré a massacré mes plus belles pompes, murmurai-je.

Je ne sus pourquoi, mais cette idée me parut incroyablement drôle. Mes nerfs devaient commencer à lâcher. Quoi qu'il en soit, j'éclatai d'un rire laborieux.

Carmichael m'entraîna avec lui, le visage rouge à cause de l'effort et de la tension. Sa cravate tachée pendait sur sa chemise. Il me confia à un jeune inspecteur que je ne connaissais pas. Sûrement une nouvelle recrue. Je m'appuyai contre le bleu en continuant de pouffer.

— Ramène-le dans les bureaux, Rudolph, dit le gros inspecteur. Surveille-le, et dès qu'on aura réglé la situation, on lui enverra un médecin.

— Seigneur ! Vous l'avez vu sur les moniteurs ? lâcha le nouveau. Vous avez vu ce que ce truc a fait au sergent Hampton ?

La recrue avait les yeux exorbités et ses cheveux noirs étaient couverts de poussière. Sa voix grêle tremblait un peu. Malgré sa jeunesse, il transpirait et il soufflait deux fois plus que Carmichael.

Ce dernier l'attrapa par le col de chemise.

— Écoute-moi bien, bleussaille ! grogna-t-il. Ce monstre est toujours là et il peut nous fumer aussi vite que Hampy. Écrase et suis mes ordres !

— Heu, d'accord, répondit Rudolph en se redressant et en me poussant d'un geste dans le couloir menant aux bureaux du B.E.S. C'est qui ce type, au fait ?

— Un mec qui connaît la musique, répliqua le vétéran. S'il te dit quelque chose, écoute-le.

Sur ces mots, il arma son fusil à pompe et alla rejoindre Murphy à la tête des hommes qui s'étaient aventurés dans les archives. Karrin en était à ordonner de ramasser son flingue et de tirer dans les yeux de la bête si jamais elle se faisait avoir.

Rudolph me trimbala le long du couloir. Je regardai le sol, la piste sanglante laissée par mon pied blessé, et je gloussai.

Quelque chose me tracassait. Quelque part, loin derrière ce rire de dément, une partie rationnelle de ma conscience attendait que je percute sur un truc important qu'elle avait isolé. À propos du sang, justement.

— C'est pas vrai ! tentait de se persuader Rudolph. C'est pas vrai tout ça, bon Dieu ! C'est un bizutage. Voilà ! C'est une farce !

Il puait la sueur rance et il tremblait de peur. Je le sentis sur mon biceps, là où il me tenait.

Je crois que sa terreur me délivra de ma crise d'hystérie, me poussant à combattre et à contrôler ma propre horreur. Il me balança dans les locaux du B.E.S. et je m'effondrai sur le vieux canapé près de la porte. Je luttai pour reprendre ma respiration pendant que le bleu faisait les cent pas en marmonnant.

— C'est du chiqué, souffla-t-il. Mon Dieu, c'est pas possible !

Malgré le catalogue de traumatismes qui ravageaient mon corps, les coupures, les hématomes, une entorse ou deux, les coups de froid qui passaient quand le choc menaçait d'envahir mon organisme, et mes côtes douloureuses à force de rire, entre autres, je parvins à héler le jeune homme.

Il resta sourd à mon appel.

— Ho, Rudy ! criai-je un peu plus fort. (Le gamin sursauta comme si ma voix l'avait surpris.) De l'eau, continuai-je. Il me faut de l'eau.

— De l'eau, d'accord, dit Rudolph en se précipitant vers la fontaine.

Il tremblait tellement qu'il broya les deux premiers gobelets, mais sauva le troisième.

— C'est vous le mec, là, le charlatan ?

— Le magicien, rectifiai-je d'une voix rauque. Harry Dresden.

— Dresden, c'est ça.

Il revint vers moi, le verre à la main.

Je pris le gobelet et en vidai le contenu sur mon visage. Une brutale sensation de fraîcheur ! Quelque chose en plus pour me ramener du pays des nerfs brisés et des rires de fou furieux. Je lui rendis le gobelet vide.

— Je peux en avoir un autre pour l'intérieur ?

— Vous devriez peut-être vous asseoir, murmura-t-il. Vous n'avez pas l'air bien. Vous êtes plus ou moins en état d'arrestation, non ?

— Impossible de me faire appréhender maintenant, répliquai-je. J'ai pas le temps !

Je remontai l'allée des bureaux jusqu'à celui de Murphy. J'arrivai devant la porte en contreplaqué cadrant parfaitement avec l'ensemble du même métal. C'était peu, mais c'était déjà mieux que tous les autres dans ce département. Là où n'importe qui d'autre aurait eu une plaque, il y avait un bristol collé avec : « INSP. KARRIN MURPHY, ENQUÊTES SPÉCIALES » écrit au marqueur. Les pontes de la police avaient interdit que les chefs des E.S. bénéficient d'une plaque nominative. Une manière comme une autre de rappeler à ces derniers qu'ils ne resteraient jamais assez longtemps pour la mériter. Sous la feuille de papier, il y avait un autocollant avertissant : « LES INTRUS SERONT TUÉS ET MANGÉS. »

— J'espère qu'elle n'a pas laissé son ordinateur allumé, grommelai-je en entrant.

Je fouillai le bureau parfaitement rangé et récupérai mon bâton de combat, mon bracelet, mon amulette, mon .38 et tout ce que j'avais en ma possession avant d'être arrêté. Le PC était en marche. Le moniteur émit un claquement sourd quand je passai à côté, et une nuée d'étincelles sortit de la tour.

Je grimaçai en me rééquipant, en prenant soin de placer mon bâton de combat à droite, du côté de la main qui balance l'énergie.

— Tu n'as rien vu, Rudy. D'accord ?

Le bleu me regarda, stupéfait, puis fixa l'ordinateur fumant et le moniteur agonisant.

— Qu'avez-vous fait ? lâcha-t-il.

— Rien du tout. Je ne me suis jamais approché de ce bureau. C'est pas moi. Voilà ma version et je m'y tiendrai. Tu as le gobelet ? Merci. Bon, maintenant il me faut un animal empaillé.

— Pa... pardon ? s'étrangla-t-il.

— Un animal empaillé, gamin ! m'écriai-je. Ne jamais faire chier un mage qui se prépare !

J'éclatai d'un rire fou qui menaçait de rameuter l'hystérie rôdant encore quelque part dans ma tête. Je la repoussai d'un rictus sauvage. Le pauvre Rudolph assista à toute la scène. Il pâlit un peu plus et recula de quelques pas.

— Dis donc, continuai-je, Carmichael a toujours des jouets dans son tiroir, non ? Tu sais, pour quand les parents viennent avec leurs enfants.

— Heu..., je... Heu...

— Va voir ! dis-je en brandissant mon bâton.

Peut-être que le jeunot aurait sauté sur la première excuse pour s'en aller, toujours est-il qu'il se hâta d'obéir. Il se rua dans la salle principale et fourragea dans les casiers.

Je claudiquai hors du bureau de Murphy, et me retournai une nouvelle fois sur mes empreintes sanglantes souillant la moquette gris vomi.

Il faisait froid.

Je perdais trop de sang.

Ce n'était pas trop grave, mais ça se trouvait tout en bas de mon corps considérablement long, et si je n'y remédiais pas assez vite, j'allais avoir des problèmes.

Je me penchai pour jeter un coup d'œil à la plaie, mais ce faisant, je me mis à vaciller et à flageoler dangereusement. Je me ravisai. Mieux valait attendre que quelqu'un d'autre s'en charge. Je me relevai et inspirai profondément. Quelque chose me tracassa de nouveau à propos de toute cette histoire. Un truc m'échappait, mais quoi ?

— Rudy, appelai-je. Tu as trouvé ce que je t'ai demandé ?

La main du jeune homme émergea d'un des bureaux. Il tenait une vieille peluche de Pikachu.

— Ça ira ? demanda-t-il.

— Parfait ! m'exclamai-je, au bord de la nausée.

Et l'enfer se déchaîna.

Chapitre 19

Un rugissement monta de l'allée. Aucun être humain n'aurait pu pousser pareil hurlement. C'était la manifestation de la fureur et de la haine absolues. Mon estomac se retourna et mes tripes gelèrent instantanément. Des coups de feu éclatèrent. Un grondement continu, et non une série de tirs distincts. Des balles traversèrent le mur non loin de moi et vinrent briser des fenêtres dans les bureaux des E.S.

J'étais épuisé, lessivé et à moitié fou de terreur. Mon corps n'était que souffrance. Jamais je ne pourrais me concentrer. Je n'aurais pas la force de me mesurer au monstre. Il valait mieux m'enfuir, pour revenir plus tard avec un plan en béton et la puissance de feu qui allait avec. Alors, la revanche serait pour moi. C'est difficile d'affronter un magicien qui s'est préparé contre son adversaire.

Enfin une bonne idée !

D'un autre côté, je ne suis pas connu pour mon sens des réalités. Je pris mon bâton de combat et absorbai toute l'énergie possible, assimilant ma terreur, consumant la folie, m'accrochant aux derniers vestiges de courage qui me restaient pour les ajouter au reste. La puissance me submergea, la pureté des émotions, les énergies complexes de la volonté et une obstination brute se combinèrent pour former une aura invisible qui courut sur ma peau. Mon corps fut pris de spasmes et la souffrance s'effaça. L'extase du pouvoir envahit mes sensations dans un bouillonnement incandescent. J'étais gonflé à bloc. J'étais un surhomme, et que Dieu aide ceux qui se placeraient en travers de mon chemin, ils allaient en avoir besoin.

Je respirai profondément, puis, me tournant tranquillement vers le mur, je levai mon bâton.

— *Fuego* ! lançai-je.

Un flot de lumière rouge déferla du bâton et alla ébouler le mur sur deux mètres de diamètre dans un nuage de poussière. J'enjambai les décombres, regrettant de ne pas avoir mon manteau, ne serait-ce que pour la frime.

Le couloir s'était transformé en une vision tout droit sortie de l'enfer. Pendant que trois policiers arrosaient l'angle du couloir au fusil à pompe, deux autres en traînaient un troisième dans ma direction. Je crois que les deux flics n'avaient pas remarqué que leur blessé avait perdu sa tête.

L'un des tireurs cria quand son fusil percuta à vide, et quelque chose que je ne distinguai pas l'attrapa. Le policier disparut derrière le coude. Il y eut un hurlement atroce, un jet de sang, et les deux autres policiers prirent leurs jambes à leur cou, remontant le couloir vers moi.

Le loup-garou émergea juste après ; ralentissant à peine sur sa lancée, il agrippa l'un des fuyards et lui arracha presque la colonne vertébrale d'un coup de griffes, abandonnant le corps tremblotant derrière lui. Il fondit sur le second, un agent des E.S. en civil, et lui arracha les mollets d'un seul claquement de mâchoires. La bête le laissa et se rua sur les derniers policiers toujours occupés à « sauver » leur collègue décapité.

Je m'avançai entre les flics et le loup-garou.

— On va s'arrêter là, Pluto, dis-je en braquant mon bâton de combat vers celui-ci.

Le monstre se ramassa sur lui-même d'un mouvement fluide, le haut du corps couvert de sang. Ses yeux s'agrandirent, et ses muscles se tendirent sous le pelage sombre. La puissance s'accumula en moi, et mon bâton devint d'un blanc incandescent. L'énergie courait le long de mon corps alors que je me préparais à carboniser cette horreur. Mes yeux brûlaient, et mes cheveux se dressèrent sur ma tête. Je me concentrai au maximum, bien décidé à focaliser toute ma puissance dans la rafale.

Soudain le craquement sourd du pistolet de Murphy retentit, et le sang jaillit du flanc de la bête. La créature tourna la tête, puis rebroussa chemin à la vitesse de l'éclair. Ses muscles noueux jouèrent sous le pelage ; elle hurla de rage puis disparut dans le petit couloir.

Je jurai en me lançant à sa poursuite, ignorant les sanglots du policier blessé aux jambes et l'autre à l'échine lacérée qui tremblait en se noyant dans son sang. Une fureur animale s'empara de moi, et un recoin de mon esprit vit dans cette colère noire une sorte d'affinité avec la rage aveugle du monstre.

Je dépassai l'angle iuste à temps pour voir Murhvv. debout devant un monceau de cadavres. lâcher un dernier tir

sur le garou qui grogna et se jeta sur elle.

— Non, criai-je en courant de plus belle.

Carmichael me devança. Il avait le ventre ouvert et du sang plein son costume, pourtant sa cravate tachée avait échappé au carnage. Son visage pâle avait l'expression intense de celui des gens qui vont mourir. Il tenait un fusil à pompe tordu et il se jeta sur le dos du loup-garou comme s'il n'avait pas trente kilos et vingt ans de trop. Il coinça l'arme dans la gueule du monstre, mais la créature se plaqua contre le mur, et on entendit un bruit d'os brisés, accompagné d'un jet de sang sorti de la bouche du gros policier.

Murphy glissa sous les griffes de l'abomination, son visage n'était qu'un masque de furie démente. Elle colla son flingue sous la mâchoire du monstre et appuya plusieurs fois sur la détente. Au lieu d'avoir une grande détonation et un loup-garou sur le carreau, il n'y eut que le bruit de l'alarme en continu et l'expression surprise et choquée de Karrin.

Le pistolet était vide.

— Murphy ! hurlai-je. Écarte-toi !

Elle me vit brandissant mon bâton de combat, et écarquilla les yeux. Le loup-garou se débarrassa du corps de Carmichael et broya le fusil d'un coup de crocs. La policière roula sur le côté puis bascula par le trou que la créature avait ouvert la première fois.

Les mâchoires du monstre claquèrent derrière elle, puis il me fit face. Je ne pouvais plus retenir l'énergie accumulée, et des reflets cramoisés dansèrent dans les yeux du garou.

— *Fuego* ! criai-je en libérant le flot de puissance.

Le reflet dans le regard du monstre devint d'un blanc d'explosion nucléaire devant une grande silhouette sombre et un torrent d'énergie déferla dans le couloir comme un éclair rouge avant de frapper la créature. Un grondement apocalyptique accompagna le sort, faisant passer les coups de feu et les cris pour des murmures d'enfants.

Le loup-garou fut projeté dans le couloir, renversa les grilles presque arrachées, traversa la porte blindée, passa au travers de la cellule juste derrière et enfonça le mur de l'immeuble pour plonger dans la nuit glacée de Chicago. Ce n'était pas fini. La lance de lumière propulsa le monstre jusque dans l'immeuble abandonné de l'autre côté de la rue, où il traversa encore quelques murs de brique qui s'effondrèrent sur son passage dans un grondement sourd. Quand le feu rouge disparut, je pouvais voir le pâté de maisons de l'autre côté du building désaffecté.

Je restai en plein milieu du couloir maculé de sang et résonnant des cris des blessés, du hurlement de l'alarme. Les sirènes des véhicules de secours parvinrent jusqu'à moi par le trou du mur. Un jeune Noir élancé se redressa dans la cellule éventrée par le monstre, et inspecta l'extérieur de la brèche avant de remonter la trajectoire du rayon destructeur jusqu'à moi.

— Putain ! souffla-t-il en me regardant avec toute la révérence d'un pénitent dans une église.

Murphy émergea des archives saccagées et s'affala dans l'allée dévastée. Je vis la déformation de l'os cassé qui frottait contre la peau de son bras droit. Elle avait le teint cireux et elle respirait difficilement en contemplant le cadavre écrabouillé de Carmichael.

Je restai un moment sans rien faire, encore sous le choc de ce qui venait de se passer. Il y avait un autre trou un peu plus loin, où le garou avait dû se placer entre les deux groupes de policiers, les empêchant de tirer de peur de toucher leurs collègues. Ou peut-être qu'ils n'y avaient même pas pensé. Certains corps portaient des marques de blessures par balle.

Dehors, les sirènes se fondaient dans le brouhaha de la nuit, mais un long hurlement se détacha dans le lointain.

— J'y crois pas, soufflai-je.

J'avais les jambes en coton, mais je retournai sur mes pas et tombai sur Rudy, paralysé par la peur, le gobelet dans une main et la peluche de Pikachu dans l'autre. Je me servis avant de revenir au second trou.

Je trouvai immédiatement ce que je cherchais – du sang sur la bordure du mur enfoncé, là où le monstre avait forcé le passage. Le sang de garou est plus épais et plus sombre que celui des humains, et je le recueillis dans le gobelet avant de retourner dans le couloir.

Je dégageai un espace, posai mon bâton et sortis ma craie pour tracer un cercle sur le sol. Rudolph s'approcha, en regardant autour de lui les corps déchirés et les traînées de sang.

— Mais... Mon Dieu ! Qu'est-ce que vous faites ?

Je disposai la peluche au centre du cercle puis versai le sang dessus.

— De la thaumaturgie, répondis-je.

— Hein ?

— De la magie, expliquai-je d'un air grave. J'établis un lien symbolique entre une petite chose (je désignai Pikachu) et une grande chose. Ensorceler à petite échelle provoque des conséquences à grande échelle, parfois.

— De la magie, murmura Rudolph.

— Descends, lui dis-je en lui accordant un bref moment d'attention. Envoie les secours ici, Rudy. Allez ! Il faut vite aider les blessés !

Le gamin s'arracha à la vision de la peluche couverte de sang, me fixa puis hocha la tête. Il remonta le couloir en courant.

Je me concentrai de nouveau sur le sort. Je devais, le plus possible, écarter de cette magie la rage qui m'habitait. Je ne pouvais pas me permettre de laisser mon esprit se focaliser sur le chagrin, la colère et la soif de vengeance que m'inspirait la mort de ces gens. La souffrance de leurs familles. Mais, que Dieu m'en soit témoin, je ne voulais rien de moins que griller cette saloperie et la voir brûler dans la nuit.

Je tentai de me rappeler que ce n'était pas la faute de MacFinn. Seule la malédiction était en cause. Le supprimer ne ramènerait personne à la vie. Mais je ne pouvais pas laisser d'autres personnes mourir ce soir.

Et je pouvais y arriver sans tuer Harley.

En y repensant, ce fut une bonne idée de ne pas chercher à détruire MacFinn à distance. Ce genre de magie demande beaucoup d'énergie, sûrement plus qu'il m'en restait. J'aurais certainement péri en achevant le loup-garou. Je ne parle même pas de la réaction de la Blanche Confrérie – même si Harley n'était plus un humain, techniquement parlant. Tuer des monstres ne dérange pas trop la Confrérie, ses membres ne croient pas au concept d'égalité entre les monstres.

Le couloir s'effaça et je commençai une douce mélodie aux syllabes incompréhensibles, rassemblant ainsi l'énergie nécessaire dans mon cercle.

Plus tard, je me rendrais compte que j'avais bredouillé « *Ubriacha, ubrius, ubrium* » sur le générique de *Pokémon*.

J'arrachai un morceau de ma combinaison tachée de sang et l'attachai autour des yeux et des oreilles de Pikachu. Je ligotai les pattes de la peluche puis lui obstruai la bouche.

Je sentis le sortilège se charger d'énergie. Il était prêt.

Je libérai la magie en brisant le cercle, et le sortilège fila dans la nuit, remontant la piste du sang du garou, s'enroulant autour de lui, l'aveuglant, lui bouchant les oreilles et muselant sa mâchoire. Le sortilège allait perturber, traquer la créature pour la forcer à se terrer là où personne ne viendrait la déranger. Ça l'empêcherait de passer sa rage sur les habitants de la ville. La magie tiendrait jusqu'à l'aube.

Soudain, la foule envahit le couloir. Des ambulanciers, des policiers, des médecins, des pompiers... Seigneur ! Je me relevai, récupérai mon bâton et partis en chancelant.

Comme dans un rêve, je m'approchai du cadavre de Carmichael. Murphy se balançait à ses côtés en pleurant doucement. Un homme lui glissa une couverture sur les épaules. Elle ne remarqua pas ma présence. Le gros policier semblait serein. L'espace d'une seconde, je me demandai s'il avait de la famille, une femme qui le pleurerait. Il était mort en sauvant Karrin des griffes du monstre.

Il était mort en héros.

Tout cela me semblait si futile à ce moment précis. Être un héros ? Pourquoi ? J'eus l'impression que ma rafale de flammes avait brûlé en moi toutes les traces de compassion et de douceur, laissant une plaine vide où seules les émotions violentes s'épanouissaient. Je dépassai Murphy et Carmichael pour sortir de l'immeuble, comprenant vaguement que dans toute cette confusion, j'avais toutes les chances de pouvoir retourner à la voiture où m'attendaient Tera et Susan sans que qui que ce soit tente de m'arrêter.

Personne n'essaya.

L'escalier était pénible et pendant un instant je pensai m'allonger pour mourir au premier étage, mais un bon vieux pompier vint à ma rescousse, me demandant à plusieurs reprises si j'avais besoin d'un médecin. Je lui assurai que tout allait bien en espérant qu'il ne repère pas les menottes qui pendaient à mes poignets. Il était trop bouleversé pour ça.

Le chaos régnait à l'extérieur. La police tentait de rétablir un semblant d'ordre tandis que les camionnettes de la télévision arrivaient. Des curieux approchaient de tous côtés. Je m'arrêtai dans l'embrasement de la porte, essayant de me rappeler comment on descendait les marches.

Tout à coup, quelqu'un de chaleureux et gentil vint me soutenir. Je m'abandonnai à son bras en fermant les yeux. Je sentis le parfum de Susan, et cela me donna envie de gémir et de m'accrocher à elle pour lui raconter ce qui venait de m'arriver, pour purger mon esprit des saloperies qui le souillaient. À la place, je lâchai un gémissement étouffé.

Je l'entendis parler avec quelqu'un, et une autre personne vint m'aider à descendre l'escalier. Sûrement Tera.

Je me souviens vaguement du périple entre les ambulances, les voitures de police et les gens qui hurlaient des

ordres tandis que les flics essayaient de faire reculer les badauds. Susan expliqua à quelqu'un que j'étais saoul.

— Je suis là, Harry, murmura Susan. Détends-toi, je suis là.

J'obéis.

Chapitre 20

Je me réveillai dans un endroit sombre. Cela ressemblait à un hangar ou à un immense garage. Tout était noir et le sol était doux. Une flaque lumineuse et crue d'origine inconnue occupait le centre de l'entrepôt.

J'étais en morceaux. J'étais couvert d'écorchures, d'hématomes, de coupures, de sang et de pansements. En plus, je portais des vêtements qui ne m'allaient pas du tout.

Je n'avais plus mon équipement et je ressentais une étrange distance entre mon corps et mes blessures – je les sentais, pas de problème, mais j'avais l'impression de vivre un instant fugace sans importance par rapport au reste de mon existence.

J'étais à la limite du cercle lumineux, et il me parut sensé d'y pénétrer. Ce que je fis. Et quelqu'un apparut en face de moi.

Moi.

Enfin, en meilleure forme et vêtu d'un superbe manteau de cuir noir, et non de l'infâme tricot que je portais. Il avait des bottes magnifiques, et un pantalon assorti à sa chemise, le tout d'un noir de jais et confectionné sur mesure. D'épais sourcils surplombaient ses yeux enfoncés et brillants d'intelligence. Il était bien coiffé, et sa fine barbe accentuait ses traits fins, ses pommettes hautes et sa mâchoire volontaire. Il était aussi grand que moi, mais il irradiait l'assurance, le savoir et le pouvoir. Un léger parfum d'eau de Cologne me parvint, tranchant sur ma propre odeur de sueur et de sang.

Mon double me salua d'un hochement de tête, puis m'examina de la tête aux pieds.

— Harry, tu ressembles à une ruine, dit-il.

— Et toi, tu me ressembles, répondis-je en boitillant vers lui.

Mon sosie leva les yeux au ciel.

— Par la cape de David Copperfield ! Tu es tellement bouché parfois que ça me rend dingue ! répliqua-t-il en s'approchant également. Je ne te ressemble pas, je *suis* toi !

— Tu es moi, soufflai-je, stupéfait. Comment ça marche ?

— Tu es inconscient, espèce d'abruti ! On va pouvoir enfin parler.

— Je vois, ricanai-je. Tu es le Méchant Harry rôdant dans les profondeurs du Gentil Harry, je me trompe ? Tu sors seulement la nuit, en plus !

— J'y crois pas, répliqua mon double. Si tu étais aussi simple, tu serais tellement ennuyeux que tu te ferais sauter la cervelle. Je ne suis pas le Méchant Harry, je suis le subconscient de Harry ! Je suis ton petit doigt, andouille ! Ton intuition, ton instinct, le chef de tes réflexes, de tes réactions animales. Je m'occupe des rêves, et la nuit c'est moi qui choisis les cauchemars que je vais mettre dans ton vieux magnétoscope psychique. Je développe un tas de bonnes idées que je te refile quand tu te réveilles.

— Tu es en train de me dire que tu es plus sage que moi ? Plus intelligent ?

— Oh, sûrement dans bien des domaines ! Mais ce n'est pas mon boulot, et ce n'est pas ce qui m'amène.

— Je vois. Bon, que veux-tu ? Tu viens m'annoncer que je vais rencontrer trois esprits ? Le Harry du passé, celui du présent et celui du futur ?

— Pas mal, railla mon double. Tu maîtrises bien le sarcasme. Mieux que moi en tout cas. C'est peut-être pour ça que c'est toi qui commandes. Bien entendu, si c'était *moi* qui menais la danse, tu serais moins souvent célibataire – mais non, ce n'est pas non plus la raison.

— Et si on activait ? m'impatientai-je. Je suis trop crevé pour jouer aux devinettes.

— Il n'y a pas de quoi rire, imbécile ! C'est la raison de ton sommeil. Mais nous n'avons pas beaucoup de temps, et il faut que nous éclaircissons certains points.

Il avait pris un ton un peu ampoulé en prononçant cette phrase.

— Certains points à éclaircir ? Je suis chez le psy ou quoi ? répondis-je en tournant le dos à mon jumeau et en m'éloignant. J'ai déjà fait des rêves bizarres mais celui-là décroche l'Oscar de la hêtise !

Mon sosie me devança et se plaça entre la limite du cercle et moi.

— Arrête ! cria-t-il. Je t'assure que tu ne veux pas faire ça !

— Je suis épuisé, j'ai mal partout et je suis blessé. Je n'ai aucune envie de perdre encore du temps à rêver de toi.

Écarte-toi, maintenant.

Je le contournai par la droite, mais il réapparut devant moi.

— Ce n'est pas aussi facile que ça, Harry. Il est des choses que tu ne peux pas fuir.

— Écoute, j'ai eu une sale nuit...

— Je sais, répondit mon double. Crois-moi, je sais. D'où l'importance de purger deux ou trois trucs avant qu'ils s'incrument et que tu finisses par péter un câble.

— Je m'en fous, je suis solide comme un roc.

— Si tu étais aussi solide que ça, murmura mon sosie, est-ce que tu serais vraiment en train de te parler à toi-même en ce moment ?

J'ouvris la bouche pour répondre, mais la refermai sans un mot. Je haussai les épaules.

— Touché, concédai-je.

— Et plus encore. Il t'est arrivé tellement de choses que tu n'as pas eu le temps de réfléchir. Il faut que tu démêles un peu tout ça, et que tu te mettes un peu au travail... vite.

— Très bien, soupirai-je en me frottant les yeux. De quoi veux-tu qu'on parle ?

Mon double fit un geste et Murphy m'apparut dans le couloir dévasté du commissariat. La peau de son biceps se tendait sous la pression de son os cassé. Elle était pâle, couverte de sang et avait les yeux rougis par les larmes d'une angoisse insondable.

— Karrin, dis-je doucement en m'agenouillant près de l'apparition. Par le ciel, qu'est-ce que j'ai fait ?

L'image ne m'entendait pas. Elle continua à pleurer silencieusement.

Mon sosie s'accroupit en face de moi.

— Rien, Harry. Ce qui s'est passé au commissariat n'était pas ta faute.

— Tu parles, grognai-je. Si j'étais arrivé plus tôt ou si je lui avais tout dit depuis le début...

— Mais tu ne l'as pas fait, coupa mon jumeau. Et tu avais de sacrées bonnes raisons pour ça. Tu es trop dur avec toi-même, mon gars. Tu ne peux pas changer le passé.

— Facile à dire.

— Non, pas vraiment. Concentre-toi sur ce que tu vas faire, et pas sur ce que tu aurais dû faire. Tu as essayé de protéger Murphy depuis le début, au lieu de l'aider à se défendre toute seule. Elle doit pouvoir régler ce genre d'affaires toute seule, Harry. Tu ne seras pas toujours là pour la chaperonner. Au lieu de jouer au chien de berger, tu ferais mieux de faire l'entraîneur pour la mettre au niveau des créatures qu'elle risque de rencontrer.

— Mais ça signifie...

— Dis-lui tout. La Blanche Confrérie, l'Outremonde, tout.

— La Confrérie ne va pas apprécier. Si je la mets au parfum et que les Hauts Mages pensent qu'elle présente un risque de fuites...

— Et si tu ne l'aides pas à comprendre ce qu'elle affronte, une nuit quelque chose lui mangera le visage. Karrin est une grande fille. La Confrérie ferait mieux d'y réfléchir à deux fois avant de décider de s'en prendre à elle. (Mon double fixa Murphy pendant une seconde.) Tu devrais l'inviter à sortir, aussi.

— Pardon ?

— Tu as bien entendu. Tu refoules des quantités industrielles de choses, mon gars.

— Ça devient vraiment trop freudien pour moi, dis-je en me relevant pour partir.

Une image de Susan apparut. Elle se tenait devant le poste de police, avec ses hauts talons, sa longue robe. Elle était magnifique, mais son visage trahissait son inquiétude.

— Tu crois qu'elle va tirer un bon papier de tout ça ? demanda mon double.

— Coup bas ! Elle ne sort pas avec moi pour ça !

— Peut-être que non, peut-être que si. Mais tu te poses la question, non ? glissa mon double en se désignant, puis en me montrant du doigt. Ça ne te pousse pas à creuser la question ?

— C'est-à-dire ?

— Pourquoi ne fais-tu confiance à personne ? Même pas à Susan qui s'est défoncée pour toi ce soir, lâcha mon double en tripotant la pointe de sa barbe. Ça ne viendrait pas de cette histoire avec Elaine, par hasard ?

Et elle surgit. Une grande fille approchant la vingtaine. Un peu gauche et délurée, toute en jambes et en bras, mais avec l'aube d'une grande beauté qui promettait d'ajouter de charmantes courbes à ce long corps élancé. Elle portait un de mes jeans, coupé en haut des cuisses, et un de mes tee-shirts noué au-dessus du ventre. Une amulette

semblable à la mienne mais moins usée pendait entre ses seins naissants. La peau pâle, presque lumineuse, et de longs cheveux d'or brun. Ses yeux gris-bleu contrastaient avec cette crinière de blé mûr. Elle sourit et son regard s'enflamma d'une étincelle qui me coupa le souffle, malgré les années passées. Elaine. Merveilleuse, électrique et aussi venimeuse qu'une vipère.

Je me détournai avant de voir la jeune fille telle que je l'avais contemplée pour la dernière fois. Nue, couverte de symboles entrelacés conférant à sa peau une aura sauvage. Ses lèvres écarlates et brillantes scandaient des phrases étranges au beau milieu d'un cercle de puissance. Les signes cabalistiques servaient à concentrer la souffrance et la rage pour contrôler un jeune homme naïf tandis que son mentor lui offrait une dernière chance de boire à son calice de sang chaud.

— Tout est terminé depuis longtemps, répondis-je d'une voix chevrotante.

— Ce n'est pas fini, lança mon double. Même maintenant. Tant que tu te sentiras responsable de la mort de Justin et de la damnation d'Elaine, ces événements t'influenceront !

Je ne répondis pas.

— Elle est toujours en vie, continua le sosie. Tu le sais.

— Elle est morte brûlée, soulignai-je. Elle était inconsciente, elle n'a pas pu survivre.

— Si Elaine était morte, tu l'aurais su. En plus, on n'a retrouvé qu'un seul squelette.

— Elle a péri dans l'incendie ! hurlai-je. Elle est morte !

— Tant que tu te berceras d'illusions et que tu refuseras de voir la réalité en face, tu ne guériras pas, Harry. Tu ne feras confiance à personne. D'ailleurs, ça me rappelle un truc...

Un geste de mon double, et Tera apparut, accroupie derrière les poubelles de la station-service. Nue, le corps élané et prête à bondir, des feuilles dans les cheveux et ses yeux d'ambre brillant d'une intelligence froide, étrangère.

— Pourquoi lui fais-tu confiance, bordel de merde ?

— J'ai pas eu le choix, répliquai-je. Je ne sais pas si tu as remarqué, mais les choses ont vraiment empiré dernièrement.

— Tu sais qu'elle n'est pas humaine. Tu sais qu'elle était sur les lieux du crime de *La Cafétéria*. Tu sais qu'elle contrôle un groupe d'adolescents, cibles préférées de l'Outremonde. En fait, tu peux être sûr que c'est une métamorphe qui ne te dit pas toute la vérité, mais qui vient te demander de l'aide.

— Comme si je pouvais me vanter de toujours dire la vérité...

— Joli, accorda mon sosie. Mais tu ne l'as pas pressée sur le sujet délicat des Alphas. Qui sont-ils ? Que font-ils ? Que fait-elle avec eux ? Pourquoi garde-t-elle leur existence secrète, même pour MacFinn ? Il n'a pas reconnu les noms que tu as cités.

— C'est bon, très bien. J'allais lui en parler. Dès mon réveil.

— Quel flegme ! railla mon double. Quand je pense que les meurtres s'accumulent. Tu es sûr de vouloir t'en occuper ?

— Tu sais bien que oui !

— Je suis content que nous nous entendions sur un point. Examinons quelques faits. MacFinn ne peut pas avoir commis tous les meurtres. Et surtout le plus important : celui de l'industriel, le partenaire de Marcone. Harding et son garde du corps ont été assassinés après la pleine lune. Quant à Pic-à-Glace, c'était juste avant. Harley MacFinn ne contrôle pas le changement. Il n'est donc pas responsable de ces horreurs.

— Mais alors qui ?

— Sa fiancée, trancha mon jumeau. Les hommes ont été mis en pièces par un animal.

— Mais le F.B.I. nous a dit que ce n'était pas un véritable loup qui avait attaqué ces gens.

— Les loups-garous diffèrent légèrement des vrais loups.

— Comment le sais-tu ?

— Je suis ton intuition, souviens-toi. Si tu devais te transformer en loup, crois-tu que tu serais capable de maintenir cette image fixe dans ta tête ? Te sens-tu à même de reproduire les millions d'altérations subtiles au niveau du squelette et des muscles ? La magie ne se fait pas toute seule, il faut la diriger avec l'esprit. Tes émotions, ta vision du loup servent à modeler cette forme, à en définir les couleurs, les propriétés. Demande à Bob dès que tu pourras. Je suis sûr qu'il me donnera raison.

— C'est bon, d'accord. Je marche. Mais le F.B.I. a aussi révélé qu'il y avait plus d'une denture en cause.

— MacFinn explique certaines d'entre elles. Lors de la dernière pleine lune, il a sûrement bouffé des gens après la destruction de son cercle de protection.

— Et le groupe de Tera, les Alphas, pourrait être à l'origine des autres, complétai-je, si ce sont des loups-garous également.

— Tu commences à t'échauffer, me complimenta mon double. Tu es plus malin qu'il y paraît.

— Tu penses qu'ils ont saccagé le cercle de Harley ? Le modèle de luxe avec l'argent et tout et tout.

— Tera a pu les renseigner. Elle a pu leur ouvrir et leur fournir une occasion.

— Mais ils n'ont aucun motif. Pourquoi agir ainsi ?

— Parce que Tera le leur a dit, non ?

— C'est une créature de l'Outremonde, grimaçai-je. Qui peut savoir ce qui lui trotte dans la... tête. Ça n'obéit pas obligatoirement à la logique humaine.

— Je n'y crois pas, dit mon jumeau d'un air pensif. As-tu vu comment elle regarde MacFinn ? Comment elle s'est sacrifiée face au F.B.I. et à la police pour couvrir votre fuite ? Ton instinct te souffle qu'elle est amoureuse de Harley et qu'elle ne tenterait rien contre lui.

— Ouais, c'est ce que tu m'as dit à propos d'Elaine aussi, répliquai-je tandis que la griffe glacée des souvenirs me déchirait le cœur.

— C'était il y a longtemps, protesta mon double. Je me suis amélioré depuis. Et je suis moins facile à mener en bateau.

— Admettons, murmurai-je. Où cela nous mène-t-il ?

— Je ne pense pas que nous ayons rencontré le véritable assassin pour l'instant. Celui qui a détruit le cercle de MacFinn et massacré les truands pendant la nuit hors pleine lune.

— Tu crois ? dis-je, sceptique.

— À moins que les Alphas soient les coupables, sans que Tera le sache, lâcha mon sosie en tripotant de nouveau sa barbe. Ils ont l'air trop mièvres et innocents pour ça. Non, je crois qu'il y a quelqu'un d'autre qui cherche à piéger MacFinn.

— Mais pourquoi ?

— Peut-être pour neutraliser le fameux projet Passage nord-ouest. Ou parce que c'est un putain de Dévorateur, Harry. Quelqu'un l'a découvert et préférerait le voir mort. Il existe des organisations qui en seraient capables, tu le sais. Certains *Venatori Umbrorum*, des membres de la Confrérie, et d'autres encore.

— Mais, d'après toi, je ne les ai pas encore rencontrés, c'est ça ?

— Je ne pense pas que tu les aies *identifiés*. Ouvre bien les yeux, d'accord ? Ce qui nous amène au sujet suivant.

— Qui est ?

— L'attention et la pertinence. Des tas de trucs se passent sous ton nez, et tu ne les remarques même pas. Je ne veux pas que ton manque de concentration t'envoie à la morgue ! lâcha-t-il en regardant de côté avant de se renfrogner. On n'a plus beaucoup de temps.

— Ça aurait été moins long si tu ne faisais pas ton intéressant, lançai-je perfidement.

— C'est cela, oui. N'oublie pas Marcone. Quand tu as refusé son contrat, ça l'a bien énervé. Il pense être le suivant sur la liste des tueurs. Il a peur, et les gens effrayés font des choses stupides, comme essayer d'éliminer le seul capable de résoudre l'affaire.

— Je m'arrange avec Marcone, grommelai-je.

— Je *suis* toi, et je m'inquiète ! Bon, les flics ensuite. Des hommes de Murphy sont morts, et une fois que son bras sera soigné, les repréailles seront *hiroshimesques*. Quelqu'un se souviendra que tu étais sur les lieux et, avec ta chance, on ne se rappellera pas que tu as sauvé un tas de types. Si tu tombes sur Karrin ou sur la police tout à l'heure, tu ferais mieux de faire gaffe, ou tu seras abattu en « résistant lors de ton arrestation ».

— Je ferai attention, concédai-je.

— Une dernière chose. Tu as déjà oublié Parker et ses Loups Urbains ? Il doit te buter s'il veut garder le contrôle de son gang.

— Exact. J'aurais cru qu'il se serait montré plus pénible, d'ailleurs.

— N'est-ce pas ? Tu te planques dans la nature depuis un moment, mais montre-toi en public et tu peux être sûr que Parker te tombera dessus. Puisqu'on en parle, il était au courant que la rumeur au sujet de Marcone et toi était fausse alors que ce n'est qu'un petit truand de Chicago. Il y a sûrement un lien. Tu as été trop bête pour le remarquer.

— Par les cloches de l'enfer ! jurai-je. Tu ne trouves pas que la situation est un peu embrouillée, quand même ? Tu ne sens pas comme une pression ?

— Au moins, tu as envie de t'en occuper à présent, au lieu de fermer les yeux et de te dire qu'ils ne peuvent pas te voir. Fais gaffe, Harry. C'est un vrai sac de nœuds, et tu es le seul qui puisse le dénouer.

— Tu te prends pour ma mère ?

— J'allais oublier ! lâcha mon double en claquant des doigts. Ta mère... (Il s'interrompit en regardant autour de nous avec une grimace irritée.) Merde...

Quelqu'un me secoua par l'épaule pour me réveiller. J'ouvris brusquement les yeux, et la douleur revint avec une énergie renouvelée. Mon cerveau s'emmêla un petit peu, le temps que je m'éclaircisse les idées.

J'étais assis à côté de Susan dans sa voiture. Nous roulions sur une autoroute, quelque part, mais la pluie obscurcissait l'horizon et je ne pus m'orienter. L'horloge du tableau de bord m'informa qu'il était neuf heures et des poussières. J'avais dormi moins d'une demi-heure. Mon pied était enroulé dans une vieille serviette de plage, et j'avais la figure fraîche comme si on venait de m'éponger.

— Il est réveillé ? demanda Susan d'un ton paniqué. C'est bon ?

— Je suis réveillé, soufflai-je d'une voix pâteuse en clignant des paupières. Enfin, en gros. J'espère que c'est pour une bonne raison !

— Pas bonne du tout, lâcha Tera depuis la banquette arrière. S'il te reste un peu de pouvoir, magicien, prépare-toi à l'utiliser. Nous sommes suivis.

Chapitre 21

Je me frottai les yeux en maudissant vaguement nos poursuivants.

— OK, donnez-moi une minute.

— Harry, me confia Susan, je suis déjà sur la réserve depuis quelque temps. Je ne sais même pas s'il nous reste une minute.

— Un malheur n'arrive jamais seul, murmurai-je.

— Je viens de vous dire qu'en plus nous sommes suivis, rectifia Tera avant de reprendre en s'adressant à Susan. Je ne pense pas qu'il soit cohérent.

— C'est une façon de parler, grommelai-je. Par les cloches de l'enfer ! Tu ne connais rien aux humains, n'est-ce pas ? Tu es sûre qu'on est suivis ?

Tera se retourna vers la file de voitures derrière nous.

— Deux voitures plus loin, compta-t-elle. Et encore trois après celle-ci. Deux véhicules nous suivent.

— Comment le sais-tu ? dis-je.

— Ils se déplacent comme des prédateurs, répliqua-t-elle. Ils bougent bien, et je les sens.

— Tu les sens ? relevai-je en plissant les yeux. Par instinct ?

— Je les sens, répéta Tera West. Ils sont dangereux.

J'avais toujours un goût de sang dans la bouche. Ça m'irritait, comme de la friture sur une ligne. De tous les gens qui pourraient nous suivre en voiture, rares étaient ceux qui pouvaient alerter les sens inhumains d'un être surnaturel. Il était peut-être temps d'écouter les conseils de mon élégant jumeau.

— Susan, lâchai-je. Quitte l'autoroute.

Elle me jeta un coup d'œil puis passa sur la jauge d'essence.

— Je n'aurai plus le choix dans quelques kilomètres, de toute façon, répondit-elle. Quel est ton plan ?

— Trouver une station-service, dis-je.

Elle me regarda de nouveau, et j'eus le temps de remarquer à quel point elle était superbe, telle une déesse hispanique. Bien entendu, je n'étais pas non plus très objectif.

— Et après ? répliqua la journaliste.

J'inspectai mon pied blessé, puis enlevai mon autre botte. Mes deux chevilles seraient ainsi à la même hauteur si je devais rester debout.

— Appeler la police, soufflai-je.

— Comment ? s'exclama Susan en empruntant une sortie.

Je farfouillai dans mes poches jusqu'à ce que j'extraie la bouteille de supercafé.

— Obéis, dis-je. Fais-moi confiance.

— Magicien, intervint Tera d'un ton calme, tu es le seul à pouvoir aider mon fiancé.

Je lui lançai un regard contrarié.

— Je te rejoindrai là où tu organises tes réunions de louveteaux.

— Harry ? dit Susan en quittant la sortie. Que viennent faire les scouts dans cette histoire ?

— Je comprends ce que tu veux faire pour ta femelle, répondit Tera. Je ferais la même chose pour mon mâle.

— *Femelle ?* s'indigna Susan. Femelle ? Je ne suis sûrement *pas*...

Je ne saurai jamais la fin de cette phrase. Mon bâton de combat dans une main, la potion dans l'autre, je détachai tant bien que mal ma ceinture de sécurité, ouvris la portière et sautai hors de la voiture.

Je sais, je sais. Ça a l'air vraiment débile quand on y pense maintenant, mais sur le moment, ça paraissait délicieusement chevaleresque. J'étais presque sûr que nos poursuivants n'étaient autres que Parker et ses Loups Urbains. Je savais à quel point ils étaient redoutables. Ils devaient l'être encore plus pendant la pleine lune. Susan ignorait tout de ces fous et, en restant près d'elle, je ne faisais que la conduire dans la gueule... du loup. Et Tera... je ne lui faisais pas confiance. Je n'étais pas sûr de la vouloir avec moi dans un combat.

Je voulais affronter ces ennemis tout seul, régler mes problèmes tout seul, sans qu'une innocente comme Susan paie les pots cassés.

C'est pour cela que je... heu... me suis jeté hors de la Taurus.

Ne me regardez pas comme ça ! Puisque je vous dis que sur le moment, ça se tenait parfaitement !

Je me roulai en boule et le monde se mit à tourner. Je rebondis plusieurs fois avant de m'arrêter dans un massif de fleurs bordant la route, j'avais assez bien contrôlé mon saut. Je me relevai donc, trempé et frigorifié par la pluie glacée, au milieu de plantes écrasées. Les odeurs de boue, de bitume et de gaz d'échappement me submergèrent.

Mon corps n'était que douleur. La souffrance s'étendait depuis mon épaule jusqu'à mon pied. Le vertige et la perte de connaissance menaçaient de s'abattre sur moi. Je tentai de me rappeler la suite de mon plan après avoir sauté de la voiture de Susan.

Il me revint dans l'instant et j'avalai la dernière potion, le stimulant. Deux cents millilitres de supercafé, ça décoiffe !

La mixture avait le goût d'un morceau de carton, d'une pizza trop vieille et de grains de café brûlés. Mais je sentis son pouvoir se répandre en moi avant même d'avoir fini la bouteille. J'avais l'impression d'avaler une énorme amibe hyperactive. La fatigue disparut et une énergie formidable m'envahit, ressemblant un peu à celle que l'on ressent à la fin d'un excellent concerto. La douleur diminue jusqu'à arriver à un seuil plus que tolérable, mes muscles cessèrent leur grève du tonus et mon esprit s'éclaircit comme si on avait lavé mes synapses au Karcher. Mon pouls s'accéléra puis maintint sa vitesse de croisière. J'eus une illumination : tout n'allait pas si mal que ça.

Je me relevai en m'aidant de mon bras endommagé, juste pour braver la blessure que m'avait faite l'agent Benn, et m'essuyai un petit peu. Ma combinaison était en loques, et je saignai de nouveau. Je m'étais râpé la peau sur l'asphalte, et de nouveaux hématomes apparaissaient – petits fumiers, je vous méprise.

Je libérai mon bracelet bouclier et pris mon bâton de combat en me retournant vers la sortie de l'autoroute. Je respirai profondément, percevant l'odeur de la pluie sur le bitume, et, un peu plus loin, le parfum brut de l'automne presque étouffé par la puanteur de Chicago. Je me rendis compte de tout l'amour que je portais à cette saison et composai un petit poème en son honneur en regardant le trafic emporter Susan. Elle disparut. Je tournai la tête juste à temps pour voir deux voitures couper brutalement la circulation et emprunter le même chemin que la Taurus. Le premier véhicule était un énorme pick-up.

Parker était derrière le volant. Il tourna la tête de tous les côtés jusqu'à ce que ses yeux se fixent sur moi, planté sur l'herbe au bord de la route.

Je respirai profondément et focalisai ma volonté, régénérée, en levant mon bâton. Je murmurai une phrase dans un langage inconnu.

Les quatre pneus explosèrent.

J'avais élevé la température à l'intérieur des pneumatiques jusqu'au point de rupture. Plutôt coton comme sort à balancer comme ça sur un véhicule en mouvement.

Le pick-up se mit à chasser de droite à gauche et Parker lutta pour en garder le contrôle. Il y avait deux passagers que je ne reconnus pas. Ils ne croyaient pas aux ceintures de sécurité et ils valdinguaient à l'intérieur comme des jouets dans une machine à laver. La camionnette quitta la route dans une gerbe de gravillons, passant devant moi à toute allure avant de heurter une petite butée qui l'envoya faire des tonneaux.

Il y eut un bruit assourdissant de métal écrasé. Il n'y a qu'à la télé que les accidents de voiture ne sont pas aussi bruyants que ça. Dans la réalité, c'est très impressionnant, comme si on défonceait un horodateur à coups de masse... en plus fort.

Le pick-up effectua deux tonneaux puis s'aplatit contre un talus, couché du côté passager.

— Bien, dis-je, avec une certaine fierté. Ça devrait suffire pour l'instant.

J'avais parlé trop vite.

Un grincement retentit, puis le pare-brise du véhicule se fissa avant de se replier sur lui-même comme un cocon étoile et une grosse botte de combat le propulsa sur l'herbe. Des gens sortirent du pick-up. Sanguinolent et un peu étourdi, Parker apparut avec le gros balourd que j'avais allongé dans le garage, dont le nez avait enflé dans des proportions grotesques, et la sauvage qui avait plongé le reste du gang dans une transe meurtrière. Ils en étaient quittes pour une belle collection de coupures et d'écorchures.

Éberlué, Parker regarda le pick-up, puis se tourna vers moi. Je lus la peur dans ses yeux, et mon cœur se gonfla d'orgueil. Bien fait, connard ! Je fis tourner mon bâton dans ma main, avant de m'avancer en fredonnant l'ouverture de *Carmen*. Je gâchai un peu la scène en boitant et ma combinaison en lambeaux n'arrangeait pas les choses.

Nez-Cassé me remarqua et émit un grognement de surprise néandertalien. Il sortit un pistolet ridiculement petit dans sa patte et ouvrit le feu sans autre forme de procès.

Mon bracelet entra en action, et les balles rebondirent. Je continuai à avancer entouré d'une gerbe d'étincelles pendant que les projectiles ricochaient sur la barrière invisible. La formule d'activation m'avait même laissé assez de souffle pour continuer mon hommage à Bizet.

Parker gronda et frappa le poignet du gorille avec le tranchant de la main – ambiance arts martiaux, ce soir. L'os craqua nettement, mais le molosse se contenta de secouer son bras en fusillant le chef du regard.

— Rappelle-toi pourquoi nous sommes venus, lâcha ce dernier.

— Bonjour, monsieur Parker, hélai-je tranquillement.

Je devais offrir une apparence plutôt comique en avançant comme ça avec un grand sourire – si on oubliait le sang, bien sûr. Mais les Loups Urbains eurent l'air intimidés. La femme feula et, l'espace d'une seconde, je ressentis le même pic d'énergie sauvage que dans le garage des lycanthropes, où la puissance avait atteint des sommets de haine vertigineux.

Jetant un coup d'œil ennuyé à cette connasse, je levai mon bâton avec un « *Disperdorus !* » sonore. Je fis un effort de volonté qui m'aurait épuisé si je ne m'étais pas senti tout-puissant. La femme chancela, comme frappée au visage. L'énergie qu'elle rassemblait se dispersa comme si elle n'avait jamais existé. La lycanthrope me fixa en se ramassant sur elle-même, et sortit un couteau.

— Ne faites pas de bêtises, prévins-je. Comme je disais : bonjour, monsieur Parker. Vous avez appris l'histoire du commissariat sur votre scanner et vous êtes passés en pensant m'y trouver, c'est ça ? Je suis désolé de vous contrarier, mais je ne peux pas vous permettre de me tuer.

Nez-Cassé écarquilla les yeux.

— Comment sais-tu que...

Parker envoya une manchette sur la bouche du balourd qui se tut.

— Monsieur Dresden, gronda le vieux chef en m'examinant de bas en haut, qu'est-ce qui vous fait croire que vous pourrez m'empêcher de vous égorger ?

Je ne pus réprimer un sourire. On sourit toujours aux idiots et aux enfants.

— Je ne sais pas, ricanai-je. Peut-être le fait qu'au moindre faux pas, je vous démolirai bien plus que votre pick-up. Il faut aussi vous dire que la police sera là d'une minute à l'autre pour vous arrêter.

Ma vision se brouilla une seconde, et la lumière sembla disparaître, la pluie se fit glacée, puis tout redevint normal. Je cillai comme une goutte de sang me coulait dans l'œil. Je souris de nouveau. Surtout ne pas montrer un signe de faiblesse aux enfants.

Parker eut un rictus mauvais. Il avait de très sales dents.

— Les flics te courent aussi après, Dresden, dit-il. Je ne te crois pas.

— Dès qu'ils arriveront, je disparaîtrai mystérieusement, répondis-je. Comme par magie, dis donc ! En revanche, vous allez...

J'oubliai la fin de ma phrase. Quelque chose me tracassait, un détail que j'avais oublié.

— Je renifle ton sang, magicien, gronda le vieux chef. Seigneur, tu n'imagines pas comme il sent bon.

Parker ne fit pas un geste, mais la femme feula de nouveau et se pressa contre Nez-Cassé. Elle ne me quittait pas des yeux.

— Prends une bonne bouffée, répliquai-je. C'est la dernière fois que tu le pourras.

Mais je ne souriais plus. Une lézarde d'incertitude fissura mon armure d'assurance. La pluie se refroidit et la lumière baissa. Mon bras tendu fatiguait et mon épaule palpitait de plus belle. Ma main tremblait. La souffrance envahit de nouveau mon organisme.

J'eus un éclair de compréhension. L'effet de la potion disparaissait. Perdu dans l'euphorie du moment, je m'étais poussé bien au-delà de mes limites. Dissiper l'aura de rage et de concupiscence tissée par la femme était un exploit que je n'aurais même pas envisagé d'ordinaire. Trop d'inconnues. Mon cœur s'emballa et j'avais du mal à respirer suffisamment pour le calmer.

Parker et ses deux complices se tendirent au même moment dans une forme de télépathie instinctive. L'énergie brute montait de nouveau. Elle traversait les nuages pour galvaniser le corps des lycanthropes. Leurs blessures se refermaient sous mes yeux. Nez-Cassé fit jouer son poignet brisé, détendit les doigts, puis me jeta un sourire carnassier.

Très bien, Harry, me dis-je. Calme-toi, ne panique pas, surtout. Tu dois juste les retenir jusqu'à ce que la police arrive, après tu auras tout le temps de te vider de ton sang – ou de voir un médecin. Bref, de faire ce qui sera le moins douloureux.

— Tu sais, Parker, dis-je d'une voix un peu tremblotante qui avait perdu de son assurance, je n'avais aucune intention de me pointer dans ton garage. Bon sang, je n'y aurais même jamais pensé si le sbire de Denton ne m'y

avait pas envoyé.

— Ça n'a plus d'importance maintenant, répondit le chef d'un ton calme et confiant. Ce qui est fait est fait. Détendu, il me sourit de nouveau, découvrant encore plus ses dents gâtées. Il avança d'un pas et je paniquai. Je brandis mon bâton en hurlant « *Fuego !* », canalisant toute ma volonté dans le sort.

Que la Confrérie aille se faire mettre avec ses principes sur la vie humaine.

Rien ne se passa.

Stupéfait, je regardai Parker puis mon bâton de combat. Je ne sentais plus mes doigts. L'artefact m'échappa et je tentai vainement de le rattraper. Je déplaçai mon poids sur mon pied blessé, et une crampe enflamma ma jambe comme si des crocs brûlants s'enfonçaient dans les muscles. Je basculai le nez dans l'herbe. Mon bouclier s'évanouit.

La magie m'avait quitté.

— Joli tour, railla le chef des Loups Urbains avec un rire tonitruant. T'en as un autre ?

— Un dernier, déglutis-je, en fouillant dans la poche de ma combinaison.

Parker s'approcha lentement avec l'assurance et l'agilité d'un homme trente ans plus jeune qu'il l'était. Mes doigts engourdis par la souffrance et déchirés par l'asphalte effleurèrent la crosse du .38 Spécial.

Je le sortis et armai le chien en le braquant sur le truand. Les yeux de Parker s'agrandirent et il s'arrêta, se campant fermement sur ses talons. À moins de un mètre, même au sol, je ne le raterais pas, et il le savait.

— Je ne pensais pas que vous étiez du genre à porter un flingue, souffla-t-il, tandis que la pluie plaquait ses cheveux gras contre son visage.

— Seulement pour les grandes occasions, répliquai-je. Ne bougez pas.

Je devais le retenir jusqu'à ce que les flics débarquent. Je devais y croire, autrement, je n'étais plus que de la viande froide.

Au propre comme au figuré, d'ailleurs.

Parker avança d'un pas.

J'appuyai sur la détente.

Le revolver rugit et la balle fracassa la rotule droite du lycanthrope. Le genou explosa en un nuage de sang et d'esquilles d'os, sa jambe se déroba et Parker tomba au sol, l'air surpris. Il ne semblait pas sentir la douleur. Il rampa légèrement en arrière en me fixant, révisant son jugement.

Ignorant sa jambe mutilée, Parker s'accroupit, les coudes sur les cuisses comme si nous étions de vieux amis. Il gardait les mains en évidence.

— Tu es plus coriace qu'on le croirait. On a essayé de te coincer à ton appartement, me confia-t-il comme si je ne venais pas de lui tirer dessus, mais les flics grouillaient partout et, en écoutant leur fréquence, on a appris que tu avais été arrêté. Tu as dû t'échapper, parce qu'on avait soudoyé le maton pour qu'il nous prévienne de ton arrivée. (Il sourit avec sa bouche ravagée.) Bon sang, on a campé deux jours à côté du commissariat juste pour attendre qu'on te sorte de leur tire et t'abatte en passant devant le poste de police. Une exécution de gang, en somme.

Il pointa son doigt vers moi comme s'il s'agissait d'un pistolet imaginaire et tira deux balles tout aussi fictives.

— Désolé du dérangement, murmurai-je en combattant de toutes mes forces les tremblements, le froid et les ténèbres.

Je savais qu'il préparait un truc, mais j'avais trop de choses à gérer en même temps, trop de fatigue, trop de blessures, trop de sang sur mes mains. Je jetai un coup d'œil à Nez-Cassé et à la femme, mais aucun des deux n'avait bougé. Ils m'observaient comme des animaux affamés.

— Et en plus, le commissariat est devenu fou, rigola Parker. Des coups de feu, des explosions, j'avais l'impression que la guerre était déclarée. Un spectacle plutôt marrant. Après, on t'a vu sortir de tout ce bordel avec deux supermanas à tes côtés qui t'ont aidé à descendre l'escalier. On n'avait plus qu'à te coller au cul.

— J'espère que tu es assuré, lançai-je en jetant un coup d'œil à la camionnette.

— C'était pas mon pick-up.

Il arracha un brin d'herbe et le trempa dans le sang de son genou ravagé, avant de l'écraser dans sa main.

— Le reste de mon gang s'éclate près du lac. Ils ont besoin d'évacuer la pression pendant la pleine lune. Bordel, il faut que je te massacre devant eux. Tu as une sacrée réputation de dur à cuire, garçon.

— On ne peut pas tout avoir, dis-je en clignant des yeux.

Une goutte de pluie ou de sang me coulait sur la paupière.

— Je crois qu'il y a quelque chose que tu ignores, garçon, reprit le chef des Loups Urbains avec un sourire narquois.

J'entendis des sirènes approcher. Bon sang, enfin quelque chose qui se déroulait comme prévu.

— Ah oui ? répondis-je, en m'accordant un soupçon de triomphe imminent.

— Il y avait deux voitures derrière toi, lâcha Parker en levant les yeux.

Quelqu'un me pulvérisa la main et le revolver tomba au sol. J'eus à peine le temps de lever les yeux pour voir un loubard me frapper avec un tuyau métallique entouré de chatterton, alors que la femme se ruait sur moi pour me bourrer de coups de pied. Elle avait des coques ferrées. Nez-Cassé s'empressa de se joindre aux festivités, trop content d'utiliser la crosse de son pistolet comme une matraque.

Parker se contenta de les observer, toujours accroupi. Je plantai mon regard dans le sien pendant que mon sang mouchetait son visage.

Je n'aime pas penser à ce qu'ils m'ont fait. Ils ne voulaient pas me tuer, juste me briser. Ils étaient plutôt bons dans cette matière. Je ne pouvais pas me battre, je n'arrivais même pas à me coucher en position fœtale. Je n'avais plus assez de courage pour ça. Je m'entendis suffoquer dans mon sang, pleurer et vomir comme une loque pathétique. Si j'avais pu, j'aurais hurlé.

On connaît tous des histoires d'hommes fiers qui ont résisté à toutes les tortures, toutes les souffrances sans piper mot. Je ne suis pas de cette trempe.

Ils m'ont cassé.

À un certain point, l'esprit abandonne et fuit le plus loin possible de cette souffrance pour se réfugier dans un abri duveteux. C'est ce que je fis, et je ne le regrettai pas du tout.

J'entendis vaguement Parker écartier ses séides quand il s'aperçut que je ne bougeais plus. Il leur cassa quelques os, et ils obtempérèrent en grondant. Il remarquait déjà, alors que ma balle aurait dû éparpiller son articulation. Il ordonna qu'on me transporte dans l'autre voiture. On m'entoura la bouche, les poignets, les coudes, les genoux et les chevilles avec du ruban adhésif, puis on me balança dans le coffre comme un sac de pièces détachées.

Une bonne comparaison.

Je n'avais plus assez d'énergie pour bouger les yeux. Je préférais les laisser se braquer là où ils le désiraient.

Je parvins à distinguer un visage au volant d'une voiture qui empruntait la sortie. Juste une Sedan, parfaite pour se fondre dans le trafic. Il était jeune, couvert de taches de rousseur et avait les cheveux roux et les oreilles décollées.

Roger Harris, F.B.I. Le laquais de Denton.

Il passa sans s'arrêter, ne m'accorda pas un regard et continua son chemin. Je n'étais pas le seul à être sous surveillance ce soir.

Parker ferma le coffre, me laissant dans le noir. Les Loups Urbains s'engagèrent sur la route au moment où les sirènes se firent plus proches. Je ne m'étais jamais senti aussi mal de ma vie.

Je riais en dépit du bâillon. Je ne pouvais pas m'en empêcher. Je riais et le son ressemblait à quelqu'un qui se noie dans un égout.

Les dernières pièces du puzzle étaient en place.

Chapitre 22

Il arrive un moment où certaines tâches complexes comme réfléchir et garder les yeux ouverts sont au-dessus de vos forces. Les ténèbres vous emportent et tout s'arrête jusqu'à ce que le corps ou l'esprit soit prêt à redémarrer. La nuit tomba sur moi, et je l'accueillis à bras ouverts.

Je me réveillai dans une odeur d'huile de vidange.

Mauvais signe déjà. Assis sur du béton, j'étais attaché à une poutrelle. Quelque chose entourait mes poignets et mes chevilles. De l'adhésif sûrement. Mon corps ankylosé n'était plus qu'une plaie. On m'avait recouvert avec quelque chose de doux. Une couverture. J'aurais pu avoir encore plus froid.

Mon premier réflexe fut de m'étonner : je suis encore en vie !

Le second fut un putain de frisson glacé. J'étais prisonnier, et tant que ça durerait, ma survie était tout sauf assurée. Première chose à faire, m'arranger pour remplir le contrat d'assurance. Il fallait identifier l'endroit où je me trouvais, échafauder un plan et sortir mon petit cul de magicien d'ici.

Ce serait tellement dommage de crever maintenant alors que je venais de comprendre qui m'avait foutu dans une merde pareille et avait commis les crimes que l'on ne pouvait pas attribuer à MacFinn. Celui qui avait piégé Harley *in extenso*.

Il était temps d'ouvrir les yeux et d'examiner les alentours.

J'étais en plein cœur de la base ennemie, le garage *Pleine Lune*. Il faisait sombre et, d'après le bruit, il pleuvait. Ma couverture était sale, mais chaude. Surprenant, ça aussi. Un tuyau plongé dans mon bras remontait jusqu'à une poche sombre accrochée à une potence, sûrement du sang.

Je sortis mes pieds de dessous la couverture. Mes jambes étaient attachées à la hauteur des chevilles puis sous les genoux et juste au-dessus. On avait bandé mon pied blessé et remis la chaussette souillée. En fait, j'étais couvert de pansements et je perçus très légèrement, comme si mon nez était en rééducation, l'odeur amère du désinfectant. Je ne sentais plus les menottes de Murphy, et en un sens elles me manquèrent. Au moins, elles étaient familières à défaut d'être confortables.

Bref, non seulement j'étais en vie, mais mon état s'était considérablement amélioré après plusieurs heures de sommeil et quelques soins médicaux.

Mais qui avait fait ça ? Et pourquoi ?

J'examinai le garage obscur. Mes yeux s'étaient habitués à la pénombre, mais certaines zones restaient plongées dans le noir. Un rayon de lumière filtrait sous la porte du bureau, et la pluie grondait lourdement sur le toit de tôle ondulée. Je fermai les paupières pour essayer de me repérer, de deviner quelle heure il pouvait être en fonction de l'atmosphère, du chant de l'averse. Fin d'après-midi ? Début de soirée ? Impossible de le déterminer avec certitude.

Je toussai et découvris que j'avais la gorge sèche mais fonctionnelle. J'avais les mains liées et aucun moyen de dessiner un cercle. Sans ce tracé, inutile d'espérer effectuer les incantations délicates pour me libérer. Je n'avais accès qu'à une magie d'un genre plutôt explosif qui, si elle était très efficace pour lutter contre les loups-garous, manquait d'applications pratiques pour éliminer du ruban adhésif à quelques millimètres de ma chair si fragile.

Il fallait oublier la magie.

Je ne vous ai jamais parlé de mon père ? Il était magicien. Attention, pas un sorcier, un prestidigitateur si vous préférez. Le haut-de-forme, le lapin blanc, une boîte pleine d'épées et tout le tralala. Il sillonnait le pays en donnant des spectacles pour les enfants et les personnes âgées. Il gagnait à peine de quoi vivre. Quand ma mère mourut lors de ma naissance, il a fait tout son possible pour m'élever au mieux de ses capacités.

J'étais très jeune quand il est mort de sa rupture d'anévrisme (je refuse de croire aux allégations de Chaunzaggoroth avant de plus amples investigations). Mais il a eu le temps de m'apprendre deux ou trois trucs. Il m'avait donné le nom de trois magiciens quand même. Le premier étant Houdini. Premier précepte de ce prestidigitateur : les moyens pour s'enfuir sont toujours à portée de main. C'est vrai qu'un être humain peut se tirer de n'importe quelle situation si on lui en laisse le temps

Mais de quel délai bénéficiais-je ?

L'adhésif était résistant et bien serré – pas cher, facile à transporter, facile à utiliser. Mais même enroulé sur plusieurs épaisseurs, ce n'était pas le meilleur moyen pour neutraliser les gens, sinon les policiers se trimbaleraient avec des rouleaux de Scotch, et pas avec des menottes.

J'avais mes chances.

J'étudiai donc le décor pour concrétiser ces chances.

En me tortillant, je découvris que mes mains n'étaient pas aussi serrées qu'elles l'auraient dû. Je sentis une vive douleur dans l'avant-bras. Sûrement l'intraveineuse. On avait desserré les liens pour planter l'aiguille et ne pas gêner la perfusion. Je roulai des épaules, et celle qui était blessée me lança immédiatement. L'adhésif se resserra autour de mes poignets et arracha les poils de mes bras avec un crissement sinistre. Je serrai les dents.

Il me fallut dix minutes d'agonie pour libérer mes mains et mes poignets. Je décrochai l'intraveineuse au passage, imaginant qu'on m'envoyait un infâme liquide dans le corps. Je pliai les bras plusieurs fois de suite pour me débarrasser de mes liens.

J'avais les doigts engourdis et gauches, mais je m'attaquai aux entraves de mes jambes aussi vite que possible en essayant de ramollir suffisamment l'adhésif pour le déchirer en pliant les genoux. Cela prit plus de temps que prévu, mais je finis par plier les jambes, remerciant ma combinaison en lambeaux qui me protégeait d'une épilation brutale. Mes jambes sont plus fortes que mes bras, je n'eus aucune peine à me dépêtrer.

Mais pas encore assez vite.

Avant d'en avoir fini avec les derniers liens, la porte du bureau s'ouvrit, accompagnée par le son de deux voix indistinctes et d'un vieux rock n'roll.

Je paniquai. Avec mes chevilles attachées, je ne pouvais pas m'enfuir. Je n'avais aucune chance de me libérer avant qu'ils me tombent dessus. Je choisis la deuxième meilleure option : je remis la couverture en place, les mains derrière la poutrelle, l'aiguille de l'intraveineuse serrée entre les doigts. Je fis semblant de dormir.

— Je ne comprends toujours pas ce qui nous empêche de lui coller un pruneau dans le crâne avant de le balancer quelque part.

Nez-Cassé.

— Crétin ! grogna Parker d'une voix aussi abrasive que du papier de verre. *Primo*, on attend que tout le monde soit présent. *Deuzio*, faut d'abord que Marcone passe le voir.

— Marcone ? fit Nez-Cassé, surpris. Qu'est-ce qu'il lui veut ?

Bonne question, me dis-je. Je gardai la tête baissée, le corps mou, et m'imprégnai de pensées soporifiques. *Marcone allait venir ?*

— On s'en fout, répliqua Parker. Je me suis arrangé pour qu'il survive jusqu'à ce soir. Je le voulais ici, de toute manière. Le reste, on s'en fout.

— Chicago n'est pas à cours de malfrats, grogna Nez-Cassé. Marcone, c'est un criminel de plus. Mais il passe un coup de fil, et le magicien gagne un répit. C'est qui ce mec ? Le président de la République ou quoi ?

— Toujours à penser avec tes couilles à ce que je vois, constata Parker. Marcone n'est pas un petit truand. Il a des intérêts dans tout le pays, et Chicago n'est qu'une poire pour la soif. Ses relations vont du gouverneur jusqu'à Washington. En plus, il est riche comme Crésus ! Il n'a qu'à lever le petit doigt pour nous piéger, nous éliminer ou nous lâcher les flics dessus. On ne baise pas un mec comme ça sans capote.

Il y eut un silence puis Nez-Cassé reprit :

— Peut-être, ou peut-être que Lana a raison et que tu te fais vieux. Marcone n'est pas des nôtres. Il ne donne pas d'ordres. Le Parker d'il y a dix ans l'aurait envoyé chier en deux secondes !

— Commence pas, mon gars, répondit Parker d'un ton las. Tu n'as jamais fait le poids, même plus jeune. Il y a dix ans, je vous aurais tous fait tuer. Je vous ai approvisionnés en thune, en drogue, en femmes et tout ce que vous vouliez, alors calme-toi !

— Non, c'est fini tout ça ! répondit Nez-Cassé. Lana a raison ! On bute ce fumier tout de suite !

Mes muscles se contractèrent, et je me préparai à tenter ma chance dans la fuite, quitte à me faire plomber au bout de deux mètres. Je préférerais mourir en m'échappant que continuer à simuler l'inconscience.

— C'est moi le chef ! gronda Parker.

Il y eut des grattements de bottes sur le vieux béton. Je perçus quelques grognements suivis d'un cri de douleur. L'odeur de la bière éventée mélangée à la sueur me parvint tandis que Nez-Cassé se faisait plier à moins de un mètre de moi. Il continua à gémir, à souffrir comme si Parker lui faisait une prise. Je me forçai à me relâcher, je ne voulais pas chanceler en me mettant à courir. Une goutte de sueur roula le long de mon visage.

— Je t'ai dit que tu ne faisais pas le poids, gronda Parker nar-dessus les couinements de son second. Si tu me

— Tu n'as rien que ta robe blanche plus le poivre, gronda Parker par-dessus les commentaires de son second. Et tu me défies encore, que ce soit en public ou en privé, je t'arrache le cœur.

Il prononça cette menace d'une manière étrange. Il n'adopta pas le ton sifflant et maléfique auquel on aurait pu s'attendre. Non, il le fit d'une voix calme et presque détachée, comme s'il parlait de modifier un carburateur ou de changer une ampoule. Un bruit de viande distendue s'ensuivit et Nez-Cassé poussa un hurlement de douleur qui se changea en une série de gémissements presque animaux. Les bottes de Parker s'éloignèrent.

— Lève-toi, dit le chef. Appelle Tully et arrange-toi pour que les autres reviennent avant que la lune se lève. Nous aurons du sang cette nuit ! Et si Marcone ne se montre pas assez poli, il y aura même du rab.

J'entendis le gorille se relever et s'éloigner en traînant les pieds. Il entra dans le bureau et ferma la porte derrière lui. J'attendis pendant quelques instants, espérant que Parker allait s'en aller lui aussi, mais il resta. Impossible de m'enfuir.

Les minutes passèrent. Si j'attendais que le reste des lycanthropes arrive au garage, je n'aurais aucune chance de m'en tirer. Inutile d'espérer. Si je devais agir, c'était maintenant.

Bien entendu, j'étais toujours attaché. Le temps de me libérer, Parker serait déjà sur moi. En plus, je venais de l'entendre amocher un mec costaud deux fois comme lui, et menacer de lui arracher le cœur. Sérieusement. Quand j'avais dénudé son âme, j'y avais découvert un endroit sombre et hostile, la source de sa force et de sa volonté. Il était capable de me démembrer à mains nues, et il ne se gênerait pas pour le faire. Je ne pouvais pas m'enfuir sans prendre une sérieuse longueur d'avance.

Et si j'essayais de le rendre fou ? De l'emmerder au point qu'il aille chercher une batte de base-ball et un rouleau de Scotch pour que je la ferme ? J'aurais le temps de courir. Le problème, c'est qu'il pouvait aussi décider de m'arracher la tête immédiatement. Qui ne tente rien n'a rien. Pas le moment de faire le difficile, Dresden.

— Tu sais parler aux gens, dis-moi, lâchai-je en relevant la tête pour le dévisager dans la pénombre. T'as appris ça dans un bouquin ?

Ma voix surprit Parker et il se retourna avec la vivacité d'un chat effrayé. Il me fixa une longue minute avant de se détendre un petit peu.

— Tu es vivant, finalement ? souffla-t-il. C'est aussi bien.

— J'étais surtout fatigué. Merci pour la sieste.

— Y a pas de quoi ! répondit-il en souriant. Ton vol part dans quelques heures.

Un homme plus rationnel que moi en aurait pissé dans son froc, je me contentai de hausser les épaules (ouch).

— Parfait. Heureusement que tes mecs ne savent pas cogner. Ils auraient pu m'agacer.

— T'as une sacrée paire de couilles, garçon, dit-il, hilare. C'est Lana qui sera contente quand elle voudra les bouffer.

Ça ne se passait pas du tout comme prévu. Je devais trouver un moyen de l'énervé, pas le faire rire.

— Comment va le genou ?

— Bien mieux, répliqua-t-il, moins amusé. Il n'a pas eu beaucoup le temps de guérir avant le lever du soleil, mais ce soir, avec la lune, ça ira beaucoup plus vite.

— J'aurais dû viser plus haut.

— Trop tard, garçon, gronda-t-il. La partie est finie.

— Profites-en. D'après ce que j'ai entendu, tes Loups Urbains commencent à en avoir marre de toi. Tu crois que Lana s'occupera de tes couilles quand ils te planteront ?

Sa botte surgit de nulle part et me frappa à la tête. Si je n'avais pas serré les bras à la dernière seconde, j'aurais été renversé et ma supercherie aurait été découverte.

— Tu ne sais pas quand il faut s'arrêter, magicien.

— J'ai plus rien à perdre, rétorquai-je. En tout cas, tous ceux dont je me suis occupé ne se sont pas retournés contre moi, en ce qui me concerne. Je n'ai pas eu le temps de devenir trop vieux pour...

— Ta gueule, grogna Parker.

Ses yeux s'illuminèrent d'une lueur verte des plus insolites dans les ténèbres du garage. Sûrement un jeu de lumière. Il me frappa à l'estomac. Je manquai de vomir mes poumons, et je luttai pour continuer à parler.

— On se lève un peu plus difficilement le matin. On mange moins. Tu es moins fort qu'avant, non ? Plus aussi rapide. Obligé de t'en prendre à des croulants comme Nez-Cassé plutôt qu'à un jeune, qui te casserait en deux.

Mon plan marchait à merveille. Maintenant, il ne lui restait plus qu'à sortir de la pièce pour se calmer ou pour attraper un instrument de torture ou du Scotch.

Parker préféra se retourner, saisir un démonte-pneu et le brandir au-dessus de ma tête.

— Que Marcone aille se faire foutre ! cria-t-il. Et toi aussi, magicien !

Ses muscles se gonflèrent sous son tee-shirt tandis qu'il s'apprêtait à m'exploser la tête. Ses yeux brûlaient de la

même sauvagerie que ceux des autres lycanthropes lors de notre première rencontre. Sa bouche était figée en un rictus animal, et je vis son cou enfler alors qu'il était sur le point de frapper.

Je déteste quand un plan vole en éclats.

Chapitre 23

Je serrai les dents en forçant sur mes jambes. L'adhésif qui retenait mes chevilles craqua, mais il était trop tard pour faire quoi que ce soit.

Pas le temps de prendre de l'élan, de m'enfuir, mais il fallait quand même essayer. Le genre de chose que l'on fait quand on est sur le point de crever, je pense.

— Monsieur Hendricks, dit une voix aussi dure que calme, si M. Parker ne repose pas ce démonte-pneu dans les deux prochaines secondes, abattez-le, s'il vous plaît.

— Oui, monsieur Marcone, répondit le sinistre Hendricks.

Je penchai la tête et découvris Johnny Gentleman Marcone dans l'encadrement de la porte. Son garde du corps se tenait devant lui, braquant un fusil à pompe avec crosse pistolet qui s'adaptait parfaitement à ses énormes battoirs. La gueule noire de l'arme était braquée sur la tête du chef des Loups Urbains.

Parker se retourna pour toiser Marcone. Ses yeux n'étaient plus que deux fentes débordant de haine. Il déplaçait son poids d'un pied sur l'autre, comme s'il se préparait à lancer l'outil.

— Ceci est un fusil à pompe de calibre .12, monsieur Parker. Je sais parfaitement que votre endurance est assez exceptionnelle à cette période du mois. Aussi, M. Hendricks a remplacé la chevrotine par des balles conventionnelles. Quand ces projectiles vous auront arraché quelques kilos de viande et détruit la plupart des organes internes, je suis certain que même vous, vous n'y survivrez pas.

Marcone sourit poliment et son gorille enleva la sécurité du fusil en se campant fermement sur ses pieds.

— S'il vous plaît, reprit le Gentleman. Posez ce démonte-pneu.

Parker me regarda, et je vis la bête hurler de rage dans ses yeux. Il voulait se baigner dans mon sang. J'étais terrifié. Un froid glacial transperça mes tripes pour descendre dans mes reins. Il y avait plus de sauvagerie et de férocité dans ce regard que dans tous les membres du gang rassemblés. Leur folie meurtrière ressemblait à un caprice d'enfant à côté de ce qui se lisait chez Parker.

Mais il se contrôla. Il baissa lentement les bras et fit deux pas pour s'éloigner de moi. Je poussai un soupir de soulagement. J'étais vivant, et mes pieds n'avaient pas entièrement repoussé la couverture. J'étais toujours accroché à la poutrelle et personne ne se doutait que je n'étais plus ligoté. Ce n'était pas un gros avantage, mais c'était tout ce dont je disposais. Je devais vite trouver un moyen d'en profiter.

— Mes hommes sont en route, gronda Parker. Si vous recommencez ce numéro de caïd, ils vous mettront en pièces.

— Ils arrivent, répondit Marcone tranquillement, mais ils ne sont pas encore là. Bizarrement, leurs motos ont succombé à une épidémie de pneus crevés. Nous avons tout le temps de parler affaires.

J'entendis ses chaussures s'approcher de moi, et je levai les yeux vers lui. Il me regarda sans crainte. Élégant dans son costume italien gris, il était dans la force de l'âge mais ses tempes commençaient à grisonner. Toujours ce regard couleur de dollar.

— Salut, John, soufflai-je. Bravo pour la ponctualité.

— Vous savez parler aux gens, Dresden, répondit-il, en regardant Parker sans cacher son amusement. Vous avez lu un livre à ce sujet ? Je pense connaître votre réponse, mais je vais vous donner une dernière chance.

— Une chance pour quoi ?

— J'ai reçu un coup de fil aujourd'hui. Un certain Harley MacFinn s'est procuré mon numéro personnel. Il semblait plutôt irrité. Il m'a accusé d'avoir détruit son cercle de protection et de lui avoir tendu un piège. Il m'a promis de me demander des comptes dès ce soir.

— Tes carottes sont cuites, John. Ce type est une véritable tornade.

— Je sais, j'ai regardé les informations. C'est un Dévorateur, n'est-ce pas ?

— Comment le savez...

— Grâce au rapport de l'inspecteur Murphy, coupa-t-il. Ces choses doivent être payées, donc copiées et

archivées, puis recopiées et reclassées. Je n'ai pas eu trop de mal à m'en procurer un exemplaire.

— MacFinn ne se laissera pas acheter.

— Effectivement, concéda Marcone. Quant à mes parents, que Dieu ait leurs âmes, ils n'ont pas été en position de me léguer quoi que ce soit, et encore moins de l'argenterie, sinon je m'occuperais en personne de ce monstre. Je ne sais pas où il est allé chercher que je lui ai causé du tort, mais il en est persuadé. Ce qui me mène à vous, monsieur Dresden.

Il sortit une liasse de papiers de son costume hors de prix. Le contrat de la dernière fois.

— Je veux passer un pacte avec vous, continua-t-il.

Je le dévisageai en silence.

— Les mêmes conditions que la dernière fois, précisa le Gentleman, et je rajoute ma parole d'honneur que la pression subie par l'inspecteur Murphy disparaîtra. J'ai quelques amis au cabinet du maire, et je suis sûr de pouvoir arranger les choses.

J'allais lui répondre de brûler en enfer, mais je me retins. Pour l'instant, j'étais coincé. Si je m'enfuyais, Parker deviendrait fou et me massacrerait. S'il ne me tombait pas dessus, Marcone donnerait un ordre à Hendricks, et le mastodonte me fumerait au calibre .12.

De plus, en dépit des dernières incompréhensions, Murphy était toujours mon amie. Plus exactement, malgré les derniers événements, j'étais toujours l'ami de Karrin. Sauver son boulot, la débarrasser des politiciens, voilà pourquoi je m'étais engagé dans ce merdier. Murphy me remercierait sûrement plus tard.

Non. Pas de cette manière. Ce genre de faveurs la ferait vomir. La magie, d'accord, mais un coup de main payé par l'argent de la souffrance, du mensonge et du crime, sûrement pas. Marcone était beau avec ses cheveux bien coiffés et son costume impeccable, mais c'était un monstre.

Je n'avais pas les mains propres non plus, mais j'étais libre. Ma situation était désespérée et elle empirait de minute en minute. Peut-être qu'il me restait assez de magie pour me tirer de ce merdier.

Je retins mon souffle avant de me concentrer sur quelques outils et un tas de pièces détachées, amassés sur un établi à quelques mètres de nous. Je rassemblai le peu de volonté qui me restait et sentis la pression monter avec une once d'intangibilité comme je n'en avais jamais ressenti auparavant. Je ne voyais plus que mon objectif, le flot d'air qui projetterait les outils et les pièces de rechange sur Marcone, Parker et Hendricks comme autant de balles. Je priai pour ne pas faire partie des dommages collatéraux. J'aurais brisé la Première Loi de la Magie si l'un d'entre eux venait à mourir – et la Blanche Confrérie me tomberait sur le râble – mais, par l'enfer, je ne voulais surtout pas crever sur le béton.

Ma tête me faisait mal, mais j'ignorai la douleur. Je me concentrai et incantai : « *Vento servitas !* »

L'énergie me quitta.

Les outils et les pièces détachées s'agitèrent sur l'établi.

Puis s'immobilisèrent.

J'avais la tête en feu. Ma vision n'était plus qu'un champ d'explosions. Je respirai profondément en baissant la tête, luttant pour ne pas m'effondrer et révéler ma stratégie. Quelle abominable souffrance. Je serrai les dents pour retenir mes larmes. J'avais du mal à respirer.

J'eus une petite larme en me redressant pour faire face à Marcone. Je ne voulais pas qu'il sente ma faiblesse. Je ne voulais pas qu'il sache que mon sort avait échoué.

— Intéressant, dit Marcone en regardant les pièces métalliques. Vous avez trop travaillé, monsieur Dresden. Mais mon offre tient toujours. Si vous refusez, vous comprendrez que votre bien-être ne m'intéresse pas, et je serai donc obligé de vous laisser aux bons soins de M. Parker et de ses associés. Si vous ne travaillez pas avec moi, vous mourrez.

Je le fixai en reprenant mon souffle pour le maudire. Que lui et sa race de parasites aillent pourrir en enfer ! Tous ces salauds polis et maniérés qui se moquaient des vies qu'ils saccageaient, des gens qu'ils détruisaient tant que leurs affaires marchaient bien. Si je devais mourir maintenant, j'allais affliger Marcone d'une malédiction si terrible que les plus sinistres contes ressembleraient à des rêveries écologiques en comparaison.

Je jetai un coup d'œil vers Parker qui observait le Gentleman d'un air suspicieux. Oublions la malédiction un moment. Je baissai la tête pour cacher mon expression au truand. Je venais d'avoir une idée.

— Il va mourir de toute façon, grogna le chef des Loups Urbains. Il est à moi. Vous ne m'avez jamais parlé de l'emmener avec vous.

Marcone se releva, avec un sourire forcé.

— Ne commencez pas à me parler comme ça, Parker, dit-il. Je prends ce que je veux. Dernière chance, monsieur Dresden.

— Ce n'était pas dans notre accord ! hurla Parker. J'ai besoin de lui ! Si vous essayez de l'emmener, je vous tue !

Parker fit semblant de se gratter le dos. Je regardai du côté du bureau et aperçus, dissimulé derrière la porte, un Nez-Cassé accroupi et prêt à bondir.

Parfait.

— Ne vous inquiétez pas, Parker, dit Marcone d'un ton satisfait. Il va refuser mon offre, il choisira la mort.

— Donnez-moi un stylo, lâchai-je en relevant la tête.

Marcone resta bouche bée. Cette expression de surprise absolue me procura un plaisir intense.

— Comment ? répondit-il.

— Donnez-moi un stylo pour que je signe ce contrat, répliquai-je en regardant Parker. Tout plutôt que rester avec ces animaux.

Johnny Gentleman Marcone me dévisagea un moment avant de chercher un stylo dans sa veste. Il tentait de lire en moi. Les rouages tournaient dans sa tête tandis qu'il cherchait à deviner ce que je mijotais.

Parker poussa un cri de rage et jeta le démonte-pneu sur Hendricks. Ce dernier l'esquiva avec une agilité surprenante pour quelqu'un de sa taille, et leva son arme.

Au même moment, Nez-Cassé apparut et se jeta sur le colosse. Ils tombèrent au sol dans un combat furieux pour la possession du fusil.

— Le sorcier est à moi ! hurla Parker en se jetant sur Marcone.

L'homme d'affaires glissa sous l'attaque comme un serpent dans un costume à x millions de dollars et un couteau se matérialisa dans sa main. Il effectua un grand arc avec sa lame qui mordit cruellement le poignet du chef des motards.

Je me précipitai vers la porte. J'avais les jambes en compote et mon équilibre était approximatif. Mais je courais, et j'avais de bonnes chances de m'en tirer. Le fusil mugit à ma gauche, et un jet de matière rouge éclaboussa l'un des murs et une partie du plafond. Je ne m'arrêtai pas pour voir qui était mort, j'ouvris la porte.

Dans la froide brume de cette pluie d'automne, l'agent Philip Denton se tenait à moins de deux mètres de moi. Les veines de son front palpaient et des gouttes de pluie s'accrochaient à ses cheveux courts. À côté de lui se tenait le gros Wilson avec son costume froissé et sa calvitie avancée, ainsi que l'agent Benn, toute en muscles et en sauvagerie. Sa peau hâlée semblait encore plus sombre sous la lumière des réverbères, et sa bouche sensuelle laissa échapper un râle de surprise.

— Le magicien ne doit pas s'échapper, lâcha Denton d'une voix froide. Tuez-le !

Les yeux de la jeune femme étincelèrent et elle murmura quelque chose en glissant la main dans sa veste. Wilson l'imita. Je m'arrêtai dans mon élan et commençai à reculer à l'intérieur du bâtiment.

Au lieu de sortir des flingues, ils se métamorphosèrent. Tout se déroula en quelques secondes, sans rapport avec ce qu'on voit dans les films. Un instant, ils étaient humains, la seconde d'après, je me trouvais devant deux énormes loups dont un avait le pelage gris comme la chevelure de Benn, et l'autre brun comme les derniers cheveux de Wilson.

Ils faisaient plus de deux mètres du museau à la queue et ils m'arrivaient à la taille. Leurs yeux entièrement humains brillaient aussi fort que leurs dents. Denton exultait, il irradiait une joie malsaine, puis il feula en me désignant du doigt. Comme s'il les contrôlait de la main, les loups se jetèrent sur moi.

Je refermai précipitamment la porte sur les deux créatures. Des coups rageurs résonnèrent contre la tôle. Je vis un mouvement du coin de l'œil, et je me baissai au moment où Hendricks appuya sur la détente. Le fusil rugit et un trou gros comme ma tête apparut dans la porte. Je me précipitai derrière une voiture en réparation, entendant toujours les grognements furieux de Parker pendant que je filais vers le fond du garage.

À l'extérieur, une dizaine de moteurs rugirent soudain, suivis par de violents échanges de coups de feu. Les Loups Urbains étaient de retour.

Je trébuchai dans les ténèbres en essayant de ne pas faire assez de bruit pour que quelqu'un puisse faire un carton. Les portes du garage s'ouvrirent, laissant entrer un peu de lumière qui ne m'aida pas beaucoup. J'entendis un cri.

Je me réfugiai dans un coin et fouillai dans une vieille caisse à outils. Je trouvai une grosse clé à molette. J'étais seul. Je m'étais blessé en utilisant trop de magie avec mon petit tour de projectiles enchantés, et il ne me restait plus rien, à part cette clé anglaise. Léger, comme armement. Tout autour de moi, les coups de feu éclataient, des hurlements résonnaient et des gens se battaient. Les animaux se déchiraient entre eux pour savoir qui contrôlerait la jungle et l'un d'entre eux allait bien finir par se retrouver nez à nez avec un pauvre magicien épuisé appelé Harry Dresden.

Qu'on ne me parle plus de Charybde ou de Scylla.

Chapitre 24

La situation ne peut plus empirer, pensai-je en me terrant dans mon coin, agrippé à ma clé à molette comme un enfant à son ours en peluche, sans aucun moyen de sortir et pleinement conscient que ma magie m'avait quitté.

Bizarrement, ce dernier point me tracassait plus que ma mort imminente. Bien plus. On doit tous y passer un jour ou l'autre, seule la date change. J'étais pleinement conscient de ma mortalité. Bordel, je pouvais même connaître une mort horrible ! Mais je n'aurais jamais cru que la magie me ferait défaut. Plus exactement, je n'aurais jamais imaginé *lui* faire défaut. J'avais dépassé mes limites, et mon corps ne pouvait plus véhiculer le pouvoir auquel je m'étais habitué pour matérialiser mes sortilèges. Évidemment, j'aurais pu choisir autre chose qu'un haut fait de télékinésie, mais tout portait à croire que j'avais grillé une sorte de circuit interne. Peut-être pour toujours.

Je perdais mon identité. J'étais magicien, c'était plus qu'un boulot, plus qu'un titre. La magie était dans mon cœur, dans mon âme. C'était cette relation, ma façon de l'utiliser, les choses que j'accomplissais avec elle, qui me définissaient, qui donnaient un but à ma vie.

Je réfléchissais à tout ça tandis que la mort dansait sur le sol de béton, m'accrochant à ces concepts comme un marin à l'épave de son bateau, essayant d'ignorer la tempête qui le met en pièces. Quelques détails accrochaient ma vision périphérique, comme Marcone tentant une sortie vers les portes du garage, puis forcé de s'abriter derrière un vieux camion quand un Loup Urbain essaya de le descendre. Hendricks le rejoignit et quelques instants plus tard, le camion démarra et se propulsa en avant, emportant les portes du garage avec lui. Le garde du corps du Gentleman se tenait à l'arrière, arrosant tout le monde avec son fusil, tandis que les Loups Urbains tiraient en vain sur le véhicule qui s'éloignait.

Pourtant, le véritable combat devait se livrer entre les truands et les agents du F.B.I.

C'était surtout un échange de tirs. Denton crachait la mort avec son arme de service et un mini-Uzi ; il faucha trois des lycanthropes en pénétrant dans la pièce alors que les deux loups à ses côtés se ruaient dans les ténèbres. Des cris et des grondements sortirent des ombres et j'entendis d'autres Loups Urbains mourir, déchiquetés par les deux garous qui avaient été les agents Benn et Wilson. À moitié incohérent sous l'effet de la rage, Parker hurlait des ordres un peu plus loin. Denton fouilla dans sa veste pour prendre un nouveau chargeur pour son Uzi, et j'aperçus quelque chose que je notai dans un coin pour un usage ultérieur.

Encore fallait-il avoir un avenir.

J'assistai au massacre en me cachant. Je priai pour avoir une occasion de me jeter vers les portes défoncées du garage avant que Denton ou Parker me remarque. Le carnage n'en finissait pas. Oh, je savais bien, dans un espace de rationalité perdu loin dans mon cerveau, que quelques secondes s'étaient écoulées, mais elles me firent l'effet de journées entières ! J'étais mort de trouille, j'avais mal partout, et je n'avais plus de magie pour me protéger.

Il y eut un bruit près de ma cheville et mon cœur rata un battement. Je m'en écartai le plus possible, et le son se reproduisit de manière continue. Un grattement. Je remarquai que la chape était défectueuse à cet endroit et que le béton avait laissé place à la terre. Le bruit provenait de la base même du mur, là où la poussière s'agitait.

Quelque chose tentait de creuser pour se frayer un chemin juste sous mon cul. L'étreinte glacée de la peur se referma sur moi, pour être balayée par la colère contre cet assaillant qui avait encore aggravé l'état de mes nerfs. J'assurai ma prise sur mon arme improvisée avant de m'approcher. Je me préparai à frapper la première chose qui apparaîtrait.

Malgré la pénombre je reconnus immédiatement ce qui émergea. Une patte ! Une énorme patte de loup creusait la terre sous le mur, agacée par les morceaux de béton qui ralentissaient son ouvrage. J'entendis des bruits d'animaux de l'autre côté de la tôle, des halètements, des jappements excités. Je ne savais pas qui était de l'autre côté, mais il avait hâte d'entrer.

— Creuse ça ! murmurai-je en frappant la patte avec la clé à molette.

Un jappement de douleur retentit et la patte disparut. Un grondement s'ensuivit, puis la patte réapparut. Je frannai de nouveau et elle se rétracta encore avec un nouveau grondement de rage. Je relâchai un neu d'agressivité

satisfaite en me penchant vers le trou pour chuchoter :

— Envoyez-en une autre, elle subira le même traitement !

J'entendis quelques bruits, puis un crissement de gravier.

— Magicien, souffla la voix de Tera West, ça suffit !

Je m'immobilisai, surpris, avant de me pencher de nouveau.

— C'est toi, Tera ? Comment as-tu su que c'était moi ?

— Tu es le seul homme que j'ai jamais rencontré, répliqua-t-elle, capable d'écraser la patte qui peut le sauver d'une mort certaine. Je vais leur demander de recommencer à creuser. Arrête de les frapper !

— Mais de qui parles-tu ? demandai-je, en sursautant alors qu'une nouvelle série de coups de feu déchirait les ténèbres.

Elle ne répondit pas. Mais l'excavation reprit. Je jetai un coup d'œil. Les Loups Urbains fuyaient par les portes du garage. Brusquement, une rafale illumina la silhouette de Denton, un pied sur le corps d'une femme au corps efflanqué. Il la cribla de balles, encore et encore, pour s'assurer qu'elle ne se relèverait pas. J'eus le temps de reconnaître Lana, le visage déformé par la douleur plutôt que par la férocité. Son corps tressautait pendant que Denton vidait son chargeur.

Tout redevint noir.

Les pattes continuaient à creuser, puis s'arrêtèrent avec un feulement. J'entendis une série de grognements sourds, puis d'autres gémissements.

— Tera, soufflai-je aussi fort que je l'osai. Que se passe-t-il ?

Seuls de nouveaux grognements me répondirent, suivis d'une plainte déchirante qui retentit jusque dans le garage.

Je me jetai juste à temps derrière un tas de débris quand le faisceau d'une lampe torche illumina le coin où je me cachais.

— C'est l'autre pute, ricana Denton. Roger a dû lui régler son compte.

Il y eut un murmure, puis une sensation étrange dans ma colonne vertébrale. Tout à coup une voix de femme sensuelle et rauque monta dans les ténèbres.

— Parker est toujours là, le magicien aussi. Je les sens.

— Bordel ! jura Denton. Le sorcier en sait trop ! Wilson, va aider Roger.

— Et moi, chéri ? demanda la femme d'une voix chaude.

L'agent Benn semblait avoir abusé du sexe, de la drogue et du rock'n roll.

Mais elle en voulait encore.

— Tu restes avec moi. Je couvre les portes, rabats-les vers moi.

— Viens avec moi, feula Benn. Change. Tu aimes tant ça. C'est tellement bon.

J'imaginai la veine de Denton battant à tout rompre.

— Il vaut mieux que l'un d'entre nous couvre la zone avec un flingue, répondit l'agent, avec une trace de regret dans la voix.

— Au diable les précautions ! ronronna la femme. Viens ! Transforme-toi !

— Ce n'est pas la raison pour laquelle nous avons signé ce pacte !

Benn produisit un son d'une nature totalement sexuelle.

— Ça n'a plus d'importance à présent. Goûte-le, souffla-t-elle. Goûte ce sang.

La lumière s'écarta de ma position.

Je risquai un œil. L'agent Benn, couverte de sang et de morceaux de chair, se tenait dans le rayon de la lampe de Denton. Elle avait glissé trois doigts entre ses lèvres. Denton tremblait et ses yeux étaient presque fermés. Elle tendit la main et il lui téta les doigts. Le geste était d'un érotisme effroyable. Un des énormes loups, Wilson je suppose, était assis non loin de là, observant le manège de ses yeux brillants.

Denton gronda et attrapa Benn par les cheveux. Il lui tira la tête en arrière pour lécher le sang qui maculait sa gorge. Elle rit en se cambrant, ses hanches ondulant contre le bassin de l'homme en un appel urgent.

— Change, gémit-elle. Change maintenant !

Dans un hurlement de rage, Parker surgit de l'obscurité, un couteau dans la main droite, le bras gauche pendant mollement et manifestement inutilisable. Ses yeux étincelaient de colère et de défi. Denton et Benn le regardèrent, puis touchèrent leur ceinture. Ils se transformèrent en loups, les yeux luisant sous la lumière ambiante. Leurs mâchoires s'ouvrirent, révélant une langue baveuse et des dents acérées. Parker tituba en avant, ses cheveux gras en bataille, et les trois loups se jetèrent sur lui.

J'étais fasciné par ce spectacle barbare. Les loups-garous le balayèrent dans une tempête de crocs, de fourrure,

de sang et de rage aveugle. Parker hurla une fois en agitant son poignard, puis l'arme fut projetée dans la pénombre et atterrit non loin de moi. Le chef des motards tenta de se battre, de donner des coups de pied, mais c'était peine perdue. Il y eut de nouvelles giclées de sang ; Parker cria une dernière fois avant de s'immobiliser.

Les loups se mirent à le dévorer. Ils arrachaient de gros morceaux de muscle et les avalaient ; ils déchiraient les vêtements pour trouver encore plus de viande. Ils se grognaient dessus et grondaient. L'un des mâles monta la femelle pendant qu'elle continuait à labourer le cadavre pour atteindre les organes internes. Je fus pris de nausées et si j'avais mangé, j'aurais tout vomi sur le béton.

Au lieu de ça, je retournai vers le trou et commençai à l'agrandir avec mon outil. Je ne voulais pas être le suivant au menu.

D'autres gémissements retentirent à l'extérieur, d'autres feulements, puis je jugeai le trou assez grand pour pouvoir passer. Je me couchai sur le sol, puis rampai dans la terre meuble, le bas de la tôle ondulé grattant contre mon dos et mon épaule meurtrie se rappelant à ma mémoire.

J'émergeai à l'air libre dans la ruelle derrière le garage faiblement éclairée à l'autre bout par un lampadaire.

Il y avait des loups partout.

Trois loups, plus petits que les agents du F.B.I., encerclaient un autre beaucoup plus gros au pelage brun roux et aux oreilles de chauve-souris. Le pelage du monstre était couvert de sang, et je remarquai deux petits loups qui se traînaient lamentablement au sol en gémissant doucement. Tera faisait aussi partie de l'encerclement. Magnifique dans sa nudité, elle était armée d'un tuyau de plomb. Quand le loup roux se jeta sur l'un des plus petits, les autres l'attaquaient, le forçant à se retourner pour les maintenir à distance à coups de crocs.

— Tu as pris ton temps, magicien, grogna Tera sans lever les yeux vers moi.

Je me remis sur mes pieds, la clé anglaise à la main, et remuai la tête pour me débarrasser de mes sueurs froides.

— Il faut partir d'ici, Tera ! dis-je. Denton et les autres ne vont pas tarder.

— Va-t'en, répondit-elle. Va aider MacFinn. On va les retenir.

Le gros loup se jeta sur elle, et elle recula aussitôt, passant à un cheveu de ses mâchoires. Elle lui asséna un violent coup sur le museau, beaucoup plus vite que je l'en aurais crue capable, assorti d'un clin d'œil méprisant. Les trois autres se jetèrent sur l'énorme animal, et celui-ci se retourna vivement pour les écarter, provoquant un feulement de douleur de la part d'un des assaillants trop lent pour éviter ses crocs.

— Tu ne pourras pas tous les arrêter, dis-je. Y en a trois autres comme ça.

— Des membres de la meute sont à terre, rétorqua-t-elle, en désignant les loups blessés d'un mouvement de la tête. Nous n'abandonnons jamais les nôtres.

Je jurai. J'avais besoin de Tera. Elle pouvait tout confirmer, m'aider à éclaircir toute l'affaire. Elle proposait de donner sa vie pour moi, de retenir Denton et sa bande aussi longtemps qu'elle le pourrait. Mais j'avais vu trop de morts ce soir. Plus personne ne devait périr pour me sauver.

Une nouvelle fois, la colère balaya la peur. Ça faisait trop longtemps qu'on me baladait comme un bagage ou un plat au menu des loups-garous du coin. J'avançais en aveugle, impuissant et inutile, depuis trop longtemps. Trop de gens avaient été blessés, de sombres créatures magiques avaient provoqué trop de tragédies, des souffrances que j'aurais dû éviter. Tout à coup, je n'en eus plus rien à foutre de n'avoir aucun sort à leur envoyer dans la gueule. Je n'avais peut-être plus de magie à ma disposition, mais je n'en étais pas moins un magicien, un sage. Voilà où réside la véritable puissance des mages.

Je sais des choses.

La connaissance, c'est le pouvoir.

Avec le pouvoir, vient la responsabilité.

Le plan devint clair comme du cristal. Je gardai la clé bien en main, pris une grande inspiration, puis me précipitai sur le dos du loup. L'animal sentit mon assaut et se retourna pour me cueillir en plein vol. Il me colla au sol et sa gueule descendit vers ma gorge. J'entendis Tera hurler, et elle se rua sur le monstre avec les trois autres loups.

Ils n'arriveraient jamais assez vite pour empêcher le loup roux de me tuer.

C'était pas le but.

Je coinçai ma clé entre les mâchoires du monstre, me déchirant les doigts sur ses dents. Le loup gronda et m'arracha l'outil des mains. La clé disparut dans l'obscurité, et l'animal reporta son attention sur moi en grognant, les yeux étincelants.

J'avais eu le temps d'examiner la créature. Sa force et sa vitesse étaient hallucinantes. Il était énorme, rapide et je ne pouvais rien contre lui. La lumière du lampadaire étincela sur ses crocs rougis tandis qu'il se ruait sur ma gorge.

Chapitre 25

Du sang s'accrochait aux poils du loup comme des gouttes de pluie. Le gravier de l'allée luisait sous la caresse lointaine du réverbère. Les babines se redressèrent, lèvres noires sur des crocs blancs tachés de rouge. Il n'avait pas des yeux normaux ; ils étaient bleus et brillaient d'une intelligence démente.

J'eus le temps de noter tous ces détails, car je n'avais pas besoin de mes yeux pour que mon plan marche. Je fouillai sa fourrure avec les mains alors qu'il visait mon cou, et esquivai en glissant sur mes fesses jusqu'à son ventre. Je trouvai enfin : la boucle d'un ceinturon enchâssée dans la chair !

Les mâchoires de la bête allaient se refermer sur ma gorge ; je tirai de toutes mes forces, sentant la chair se déchirer et glisser le long du pelage pendant que je continuais à tirer. Je parvins enfin à ouvrir la boucle, et arrachai la lanière.

Tout à coup, une ceinture en fourrure tomba du complet de Roger Harris, le scientifique du F.B.I. Il se retrouva à quatre pattes sur moi, stupéfait, la bouche couverte de sang.

— Dégage, *Hexenwulf* ! lâchai-je en lui expédiant un coup de genou dans les parties.

But !

En lucarne.

Harris gémit et roula à terre, tout en glissant la main sous sa veste. Je ne lui laissai pas le temps de sortir son arme. Je restai contre lui, trop près pour qu'il puisse bouger librement. Je l'attrapai par les oreilles et lui cognai la tête contre le gravier. Il lutta pendant quelques secondes, mais je l'avais pris par surprise. Son crâne rebondit une demi-douzaine de fois contre le sol, puis Harris cessa de se débattre.

Je lâchai ma prise, levant les yeux sur Tera et ses loups. Ils entouraient l'agent du F.B.I. comme un banc de requins encercle un dauphin blessé. Je lus la mort dans leurs yeux, sur leurs crocs et dans les articulations blanches de Tera, qui avait les mains crispées sur le tuyau. Une vague de rage m'envahit. Il y avait assez d'animaux sauvages qui rôdaient dans la ville sans que j'en récolte dans mon équipe !

— Tout le monde recule, grommelai-je.

— Il est à nous, lâcha Tera West. Il a blessé des membres de la meute.

— Alors, pourquoi ne pas aller chercher de l'aide, plutôt que de perdre du temps avec ce mec ?

— Son sang nous appartient, continua Tera, et la meute manifesta son approbation dans un concert de grognements.

— Il ne peut plus rien contre vous à présent. Le tuer ne soignera pas vos amis. En revanche, la perte de temps pourrait les achever.

— Tu ne comprends pas, magicien, grogna Tera, toujours secondée par sa meute. Ce sont nos lois.

— Je comprends, dis-je doucement en me relevant lentement, que tu ne veux pas que je m'énerve plus que je le suis déjà.

Mon regard rencontra le sien comme deux béliers qui s'affrontent. J'avais mal à la mâchoire tellement je serrais les dents.

— Il y a eu assez de morts, repris-je. Tue-le, et tu ne vaudras pas mieux que lui.

— Faux, répondit la femme. Je serai vivante, pas lui.

— Pas si tu me défies. Tu ne le resteras pas longtemps.

La tension monta entre nous, nos yeux toujours accrochés dans un duel impitoyable.

Je vis une ombre d'incertitude passer sur son visage. Elle ne savait pas que j'étais à court de magie, et elle avait assisté à trop de mes exploits pour me défier aussi facilement. Elle détourna la tête en premier, et un gémissement renfrogné lui échappa.

— Comme tu veux, magicien. Nous n'avons pas le temps pour nous battre entre nous. La meute vient avec nous. Nous devons nous occuper des blessés.

Je hochai la tête en regardant les trois loups.

— Autre chose ? les défiai-je, mais ils reculèrent sans me regarder dans les yeux. Très bien. Vous avez un moyen de transport ? demandai-je en ramassant la ceinture magique.

— Oui, répondit Tera. Georgia ?

Une louve mince et toute en pattes s'avança avant de tourner sur elle-même en gémissant. L'instant d'après, une vague de pouvoir se manifesta. La garou s'immobilisa, frissonna et son pelage brun disparut pour faire place à la jeune fille blonde que j'avais vue dans le supermarché. Sans le cuir. Elle se releva et se retourna vers Tera, l'air paniquée.

— Je vais *lui* dire de ramener le van dans l'autre rue, dit Georgia. Pouvez-vous les emmener là-bas ?

— Oui, répondit la femme. Tout le monde se transforme !

Les deux autres loups valides se mirent à tourner sur eux-mêmes, accumulant assez d'énergie pour changer, et je me retrouvai devant deux adolescents nus comme des vers. L'un était Billy, le petit joufflu qui se disputait avec Georgia, et l'autre avait un visage familier, mais je ne connaissais pas son nom.

Tera prit la tête des opérations pendant que je surveillais l'allée, le flingue de Harris entre les mains. Avec l'aide des garçons, elle transforma la veste de l'agent en civière pour l'un des blessés, et prit simplement l'autre dans ses bras, sans effort apparent malgré les soixante-quinze kilos de l'animal. Le loup gémit faiblement, et tous jetèrent un regard noir vers l'agent inconscient en descendant l'allée, me laissant seul avec Roger Harris.

Je m'approchai de lui et le giflai pour lui faire reprendre connaissance. Il ouvrit brusquement les yeux et sursauta comme s'il voulait s'asseoir. Je lui collai le flingue sur la pomme d'Adam.

— Pas bouger ! intimai-je.

Il s'immobilisa en me regardant d'un air affolé.

— Je vais te poser quelques questions, gamin. Je pense déjà avoir les réponses, mais tu vas quand même me parler sans crier et sans rien me cacher. Autrement, je te fais un exposé sur les dégâts causés par une balle tirée à bout touchant. Compris ?

La bouche de Harris trembla plusieurs fois avant qu'il se décide à parler.

— Si vous me tuez, Denton vous traquera jusqu'à la mort.

— Me casse pas les couilles, Roger. Denton veut ma peau de toute façon. Je pourrais te tuer immédiatement et ça ne changerait rien.

Harris se mordit les lèvres et leva les yeux au ciel comme s'il en espérait une aide quelconque.

— Comment saviez-vous pour les ceintures ? demanda-t-il.

— J'ai vu Denton et les autres là-dedans. J'ai remarqué que pour changer, ils devaient toucher un truc sous leur veste. À mon avis, la première nuit, quand l'agent Benn a perdu la tête, elle devait chercher à activer sa ceinture, mais elle s'est souvenue juste à temps de la situation et elle a opté pour son arme, pas vrai ?

Harry hocha la tête.

— Vous avez passé un pacte avec quelqu'un en échange de ces talismans qui font de vous des *Hexenwulfen*. Qui est-ce ?

— Je ne sais pas. Bon sang, je l'ignore ! C'est Denton qui s'est chargé de tout ça.

Je plissai les yeux et armai le chien.

— Je vous en prie, couina-t-il. Je jure devant Dieu que je ne sais rien. Il s'est juste ramené un jour en nous demandant si nous voulions l'aider à coincer les ordures qui échappent à la loi. J'ai accepté. Seigneur, je ne savais pas que ça irait jusque-là !

— Que ça irait jusqu'où, Roger ? dis-je d'un ton glacial. Commence par le début, et fais vite.

— Marcone, gémit-il sans quitter le pistolet des yeux. Tout tournait autour de Marcone. Denton voulait le neutraliser.

— Le tuer, tu veux dire.

— C'était le seul moyen, d'après lui. Marcone fait plus pour empoisonner la ville que n'importe qui d'autre. Denton a raison. Ce criminel s'est acheté assez de complicités dans la ville pour être à l'abri de la police pendant le reste de ses jours. Il a même une influence à l'échelon national. Le F.B.I. n'en est pas à sa première enquête à son sujet. Chaque fois, elles ont été suspendues. Ce type est intouchable.

— Vous projetiez donc d'utiliser les ceintures pour l'éliminer.

— Exactement. Mais il allait y avoir des traces. Personne ne croirait qu'il s'était fait déchiQUETER par des chiens errants. On aurait eu droit à une enquête en règle avec ceux de la scientifique et tout, et tout.

Je compris et fis « oui » de la tête.

— Vous aviez donc besoin d'un bouc émissaire crédible. Laisse-moi deviner : les Loups Urbains.

— Une bande de truands et de vandales avec pour emblème un loup. Personne n'allait mettre en doute le

meurtre d'un ponton du crime par des sauvages portant ce genre de symbole. C'était parfait, et on se débarrassait d'un gang dangereux par la même occasion.

— C'est vrai, Roger. Mais ils auraient été innocents de ce crime-là. Tu y as réfléchi ? Des innocents comme ceux qui sont morts aux alentours de la pleine lune le mois dernier. Vous les avez tués, toi et le reste de l'équipe.

Il ferma les yeux, et son visage prit un teint cireux. Il frissonna.

— Le changement, souffla-t-il. Quand... quand vous vous transformez, que vous devenez un animal, c'est incroyable. La vitesse. La puissance. Votre corps devient une machine. Une fois, au lycée, j'ai essayé la coke, ça n'arrive pas à la cheville de ce truc. Le sang...

Il se lécha les lèvres avec une expression gourmande. Ce n'était plus un tic nerveux.

— Je crois que je commence à comprendre. Denton ne vous avait pas prévenus de cet aspect, de la façon dont vos pensées seraient influencées. Il ne devait pas être au courant. Et quand on l'a fait une fois...

— ... on ne peut plus s'arrêter, approuva Harris. Ça vous travaille quand vous faites les cent pas chez vous la nuit. C'est mieux que le sommeil. À la fin d'une chasse, on se sent tellement... *vivant* ! (Il ouvrit les yeux et me lança un regard implorant.) Je ne voulais pas tuer ces gens. On a commencé par des criminels. Des trafiquants de drogue. On devait juste les effrayer, mais c'était trop fort. Ils hurlaient en s'enfuyant et nous les avons pourchassés avant de les... tuer. Seigneur, Dresden, c'était merveilleux !

— Et ç'a recommencé, continuai-je. Deux ou trois fois. Des innocents. De pauvres gens au mauvais endroit, au mauvais moment.

— Denton disait qu'on pouvait se rattraper, répondit Harris en détournant la tête. Qu'on pouvait attribuer ces meurtres aux Loups Urbains également. Tout le monde le croirait. Alors, on a suivi.

— Ça ne m'explique pas pourquoi vous avez attiré MacFinn dans ce merdier.

— Encore une idée de Denton. Il nous a confié qu'on avait un autre pigeon sous la main, pour être certains que personne ne se douterait de rien. Il avait le coupable idéal. Nous sommes entrés chez MacFinn, c'était rempli de machins occultes. On a bousillé deux ou trois trucs et on s'est tirés. La nuit d'après, y avait beaucoup plus de morts. Et encore plus la nuit suivante. C'est là qu'on s'est attaqués au fumier qui travaillait avec Marcone. On les a déchirés, lui et son gorille.

— Et vous vous êtes fait oublier pendant un mois.

— Denton nous a repris les ceintures. Il les a cachées. Il se contrôle mieux que n'importe lequel de nous trois. À cette époque, la pauvre Benn était allée tellement loin, que c'est à peine s'il lui restait quelque chose d'humain. Wilson ne valait guère mieux, mais on a tenu un mois.

— Et là, vous avez tué le garde du corps de Marcone à *La Cafétéria*.

— Oui. Vous auriez vu son casier judiciaire ! Ce que nous avons sur lui sans pouvoir le présenter devant une cour ! Bordel, il l'a bien mérité !

— Peut-être, ou peut-être pas. Qui sommes-nous pour juger les autres ?

— Qui sommes-nous pour *ne pas* le faire ? répliqua-t-il. Nous en avons le pouvoir. Il était de notre devoir de l'utiliser pour faire le bien, de faire notre boulot. Si vous êtes vraiment du bon côté, Dresden, vous feriez mieux de nous aider au lieu de nous mettre des bâtons dans les roues. Ces hommes sont intouchables, et vous le savez.

— Je ne cautionne pas vos méthodes. Accuser les autres de vos crimes.

— Comme si MacFinn n'avait jamais tué personne. C'est un meurtrier maintenant, non ? Après le carnage au commissariat, personne n'en doutera plus.

— Sauf moi, dis-je. MacFinn n'aurait jamais été arrêté si vous n'aviez pas détruit son cercle de protection.

— Ah oui ! répliqua Roger d'une voix acide. À part vous. Il a fallu que vous veniez mettre votre nez dans nos affaires. Seigneur, votre foutu rapport parlait même de nos ceintures. C'est à ce moment-là que Denton a commencé à vous prendre au sérieux. Si vous aviez deux doigts de bon sens, vous presseriez la détente maintenant avant de fuir. Denton et les autres vont bientôt redescendre de leur frénésie, et ils vont se ramener ici. Vous en savez trop.

— Pourquoi les Loups Urbains ? demandai-je au lieu de l'abattre. Pourquoi m'envoyer chez eux ?

— Denton pensait qu'ils vous tueraient, cracha Roger, qu'on serait débarrassés de vous.

Quelqu'un essayait donc de me tuer depuis le début, et je ne m'en étais même pas aperçu.

— Et il savait qu'ils étaient après moi quand je me suis enfui de leur quartier général.

— Oui. Il m'avait chargé de les suivre pour vérifier que vous étiez bien mort. Quand je vous ai vu dans la voiture, je me suis dit que votre heure était arrivée, et nous avons monté cette intervention, avant que MacFinn règle son compte à Marcone.

— Comment êtes-vous au courant ?

— Marcone nous la dit, siffla Harris. Ce serpent nous a appelés pour demander notre protection.

— Il la obtenue ? demandai-je en réprimant un sourire.

— Bien sûr que non, répondit-il, crispant les poings avant de relever le menton. J'ai assez parlé. Si vous ne voulez pas vous joindre à nous, barrez-vous d'ici ou tuez-moi, mais arrêtez de me faire perdre mon temps.

— J'ai pas fini de discuter, moi, dis-je en appuyant le canon sur son larynx. Tu vas donner un message de ma part à Denton. J'en ai marre de jouer au chat et à la souris. Dis-lui que je lui donne une chance de m'avoir : rendez-vous au domicile de Marcone dès que la lune fera son apparition.

Harris se débattit en tentant d'échapper à l'arme qui l'étouffait. Mes paroles l'estomaquèrent.

— Pas besoin d'être un génie pour deviner que Denton sera sur place quand MacFinn se pointera, continuai-je, et qu'il s'arrangera pour être le seul survivant. Personne ne pourra discuter sa version des faits. Dis-lui que j'y serai. Dis-lui aussi que cette fois, il ne s'en tirera pas. Tu m'as compris, gamin ?

Je diminuai la pression, et Harris coassa un vague assentiment. Je me levai, le flingue dans une main et la ceinture dans l'autre. Je vis ses yeux fixés sur l'artefact, suivant chacun de ses mouvements avec une avidité douloureuse.

— Pourquoi ? demanda Harris. Pourquoi nous prévenir ?

Je le dévisageai longuement avant de répondre.

— Parce que je n'aime pas ce que vous faites, dis-je calmement. Je n'aime pas ce que vous êtes. Vous n'utilisez pas ce pouvoir, c'est lui qui vous utilise. Vous devenez des animaux. Vous usez de peur et de sauvagerie pour défendre la paix. À votre tour de connaître la crainte.

L'agent du F.B.I. se releva, les cheveux ébouriffés et du sang séché autour de la bouche. Il recula de quelques pas, les yeux fous.

— Ma ceinture, souffla-t-il. Je veux ma ceinture.

— Oublie ça, gamin. Si je peux te donner un conseil, va vite t'enfermer dans ta chambre et n'en sors plus avant la fin de cette histoire. Quoi qu'il arrive, tu n'utiliseras plus jamais cet objet.

Il pâlit un peu plus, et avança vers moi. Je levai le pistolet et il s'arrêta, les poings crispés.

— Vous ne vous en sortirez pas comme ça, gronda-t-il.

— Au lever de la lune, répétais-je avant de tourner les talons pour descendre la ruelle.

Mes chaussettes et mon boitillement devaient nuire à ma sortie magistrale de dur, mais tant pis.

Dix mètres plus loin, Tera émergea des ombres et marcha à côté de moi, assez près pour me retenir si je tombais.

— Tu as eu tort, magicien.

— Comment ça ? dis-je en baissant la tête pour regarder ses yeux d'ambre.

— Ils ne sont pas devenus des animaux. Les animaux ne se comportent pas comme eux, ils tuent pour manger, pour se défendre ou pour protéger leur territoire. Ils n'en tirent aucun plaisir, aucune jouissance. (Elle me regarda droit dans les yeux.) Seuls les humains font ça, magicien.

— Tu n'as pas tort, acquiesçai-je sans rien trouver à redire.

— Bien entendu, lâcha-t-elle. (Nous marchâmes en silence un moment.) Tu vas essayer d'aider mon fiancé ?

— J'essaierai, mais je ne peux pas laisser cette malédiction prendre d'autres vies.

— Il voudrait qu'il en soit ainsi, approuva-t-elle. Il pense toujours aux autres et jamais à lui.

— Il m'a l'air d'un homme bon.

Elle haussa les épaules, puis elle sembla inquiète.

— Et les autres ? Les agents du F.B.I. ? Vont-ils essayer de te tuer ?

— Oui.

— Et alors ?

— Je dois les arrêter. Ils ne contrôlent plus rien, ils ne peuvent plus se passer du goût du sang. Quand ils essaieront de m'éliminer... je crois que je vais devoir me montrer extrêmement humain.

Chapitre 26

Tera et moi marchâmes sur la berge du lac Michigan. Un peu plus loin, un gros van nous attendait, le moteur tournant au ralenti. Il alluma ses phares à notre approche, et le conducteur descendit pour ouvrir la porte latérale.

— Harry ? dit une voix familière. Mon Dieu, que t'ont-ils fait ?

Susan se jeta sur moi. Elle mit l'un de mes bras sur son épaule, et se pressa contre moi. Sa chaleur me fit du bien. Elle portait un jean qui mettait en valeur ses jambes interminables, et sa veste carmin se mariait parfaitement avec sa peau sombre. Elle avait attaché ses cheveux en queue-de-cheval, et ça lui donnait un cou gracile et vulnérable. Le corps de Susan était d'une incroyable douceur. Elle sentait bon, elle sentait la femme, et je me laissai aller contre elle. Toute la souffrance, toute la douleur que j'avais repoussée en essayant de survivre, tout cela revenait au grand galop, encore accentué par la chaleur agréable que Susan me procurait. J'aurais bien aimé être aussi en forme qu'elle, aussi agréable au toucher.

— Ils l'ont roué de coups, expliqua Tera. Mais ils ne l'ont pas tué, comme je vous l'avais dit.

— Ton visage ressemble à un sac de pommes de terre rosevals, lâcha Susan en m'examinant, l'air consternée.

— Tu sais me reconforter, soufflai-je.

Elles me chargèrent dans le van où Georgia, Billy et les autres Alphas attendaient patiemment. Deux adolescents, un garçon avec de grands yeux bleus et une fille aux cheveux châains, étaient couchés, leurs blessures pansées. Georgia s'était occupée d'eux. Tous les Alphas étaient en peignoir sombre – aucun n'avait sa tenue de parade – et j'éprouvai une immense gratitude à leur égard. Les choses étaient déjà assez bizarres sans que je me balade dans un van plein d'adolescents un peu spéciaux et complètement nus.

J'attachai ma ceinture et inspectai mes bras contusionnés. Ma peau était couverte d'hématomes énormes. À certains endroits, je ne savais plus où l'un s'arrêtait et où l'autre commençait. Je m'appuyai contre la vitre, la main en guise d'oreiller.

— Qu'est-ce que tu fous avec ces gamins ? demandai-je à Susan quand elle s'installa au volant.

— Je conduis, répondit-elle. J'étais la seule assez âgée pour louer un van.

— Houlà ! grimaçai-je.

— M'en parle pas, dit-elle en démarrant. Après que tu as sauté de ma voiture et que je me suis remise de ma crise cardiaque, nous avons appelé la police comme tu nous l'avais demandé. Tera est partie à ta recherche, et m'a informée que les flics étaient arrivés trop tard. Les Loups Urbains t'avaient enlevé. Comment ce pick-up s'est-il retrouvé dans cet état ?

— La malchance. Quelqu'un s'est débrouillé pour que ses pneus éclatent tous au même moment.

Susan me lança un regard dur et remonta la rive.

— Quelle bande d'enfoirés ! Ne bouge pas, Harry. Tu ressembles à un rescapé d'accident ferroviaire. On va te trouver un coin tranquille.

— À manger, murmurai-je. Je meurs de faim. Tera, tu peux surveiller la position de la lune ?

— Oui, répondit-elle. Les nuages disparaissent et je distingue les étoiles.

— Fantastique, soufflai-je.

Je m'endormis, et ce fut l'odeur de graisse brûlée et de viande cuite qui me réveilla. J'ouvris un œil et scrutai le guichet de vente à emporter du burger. Susan régla la commande en liquide, faisant passer des sacs en papier à l'arrière. Je récupérai une couronne jaune et la posai sur ma tête. Susan me regarda fixement avant d'éclater de rire.

— Je suis, entonnai-je d'un ton impérieux, le Burger King !

Ma journaliste préférée rit de plus belle, et Tera me lança un regard vide. Tout le monde se jeta sur la nourriture, les valides comme les blessés. Je regardai les bandages de ces derniers d'un air contrit.

Tera suivit mon regard.

— Des louveteaux, dit-elle, comme si ce seul mot résumait tout. Leurs blessures ne sont pas aussi graves qu'ils le craignent. Ils n'auront même pas assez de cicatrices pour s'en vanter.

— C'est bon à savoir, répondis-je en aspirant mon soda et en engloutissant quelques frites brûlantes, mais ce qui m'intéresse plus, c'est de savoir pourquoi ton sang était dans le restaurant de Marcone, la nuit juste avant la pleine lune.

Tera extirpa la tranche de viande de son hamburger, et commença à la triturer.

— Nous en parlerons une autre fois, répondit-elle.

— Sans vouloir te froisser, dis-je, je ne suis pas sûr qu'il y ait une autre fois. Réponds-moi.

— Je connaissais les intentions de la meute qui s'était attaquée à mon fiancé. J'ai deviné où il frapperait, et j'y suis allée pour les en empêcher.

— Toute seule ?

— La plupart de ceux qui se transforment en loup savent peu de chose sur la *nature* de cet animal, magicien. Les assassins avaient pris trop de la bête en eux. J'ai traversé la fenêtre pour me battre, mais ils étaient trop nombreux. J'ai fui avant de me faire tuer.

— Et qui sont ces gamins ? dis-je en désignant les Alphas.

Elle les regarda et, l'espace d'un instant, je vis une forme de chaleur et de fierté effacer l'étrangeté de son visage.

— Des enfants. Mais leur cœur est fort. Ils désiraient apprendre, et je leur ai enseigné. Laisse-les te raconter leur histoire.

— Peut-être plus tard, répondis-je en continuant mon repas. Où va-t-on ?

— Dans un endroit sûr, pour nous armer et nous préparer.

— *Me*, objectai-je. Pour *me* préparer. Je n'emmène personne avec moi.

— Tu te trompes, contra Tera. Je viens.

— Non.

— Tu es puissant, magicien, lâcha-t-elle en me regardant droit dans les yeux. Mais tu n'as pas encore vu ma bête. Tes ennemis voudraient m'enlever mon fiancé, et je m'y oppose. Je t'accompagnerai, ou tu devras me tuer pour m'en empêcher.

Cette fois, ce fut moi qui détournai le regard en premier. Je me renfrognai en observant Tera manger tranquillement sa tranche de viande.

— Qui es-tu ? finis-je par lui demander.

— Quelqu'un qui a déjà perdu trop de membres de sa famille.

À ces mots, elle se renfonça dans son siège et se réfugia dans le silence.

Fin de la conversation.

— Quelqu'un qui a perdu trop de..., grommelai-je, en l'imitant. Et couvre-toi, espèce d'infâme entraîneuse de garous aux yeux jaunes, qui me regarde dans les yeux sans ciller, et qui danse sur les tables à tout bout de champ !

Un gloussement éclata à l'arrière, et quand je tournai la tête en fronçant les sourcils, Tera mâchouillait sa viande, les yeux brillants. Les commissures de ses lèvres étaient relevées et ses narines frémissaient dans un rire muet.

Le refuge en question se révéla être une grande maison non loin de la propriété de Marcone. La baraque n'était pas aussi imposante que les autres du quartier, mais c'est un peu comme dire qu'une meule de foin est un repas frugal pour un éléphant. Susan s'engagea dans une longue allée blanche et se rangea dans un immense garage dont les portes s'ouvrirent majestueusement devant nous.

Je sortis et jetai un coup d'œil à la Mercedes et au 4 x 4 garés un peu plus loin.

— Où sommes-nous ? dis-je.

Tera sortit à son tour, suivie par le reste des Alphas. Georgia s'étira, ce qui eut des conséquences intéressantes au niveau de son peignoir, et elle repoussa ses cheveux en arrière.

— La maison de mes parents, répondit-elle. Ils sont en Italie pour une semaine encore.

— Ça ne les dérange pas si on fait la fête ? lâchai-je en me frottant les yeux.

— Pas tant qu'on nettoie le sang, répliqua-t-elle d'un ton irrité. Viens, Billy. On va mettre les blessés au lit.

— Commence, répondit-il en me regardant. J'arrive dans une minute.

Georgia fit mine de discuter, puis elle haussa les épaules et se chargea des deux Alphas avec un autre jeune homme. Tera, toujours nue et toujours aussi à l'aise, les suivit en se retournant pour m'observer. Susan se plaça en face de moi pour me boucher la vue.

— Viens me voir dans cinq minutes, Dresden, souffla-t-elle, avant d'entrer dans la maison.

— Hein ? rétorquai-je avec une débauche d'éloquence imparable.

Je restai avec Billy, le robuste petit gars. Les mains dans les poches de son peignoir, il me fixa.

— Est-ce que tous les magiciens portent une couronne en carton ? demanda-t-il. Ou c'est seulement pour les grandes occasions ?

— Est-ce que tous les loups-garous portent des lunettes et se gazent à coup d’*Axe* ? répliquai-je en ôtant la couronne. Ou c’est seulement pendant la pleine lune ?

— Vous êtes rapide, répondit-il en souriant. J’ai toujours voulu avoir de la repartie. (Il tendit la main.) Billy Borden.

Je lui serrai la main et il tenta de la broyer.

— Harry Dresden.

— Vous avez l’air dans un sale état, monsieur Dresden. Vous êtes sûr que vous tiendrez le coup ce soir ?

— Non, soufflai-je dans un élan d’honnêteté brute.

Billy hocha la tête et remonta ses lunettes.

— Alors, vous avez besoin de nous.

Oh, Seigneur ! Le club Mickey des loups-garous veut se battre à mes côtés. Allez les garous : Un pour tous ! Tous velus !

On n’est pas sortis de l’auberge…

— Impossible, objectai-je. C’est hors de question !

— Et pourquoi ?

— Écoute, gamin. Tu ne sais pas de quoi ces *Hexenwulfen* sont capables ! Tu ne sais pas de quoi Marcone est capable ! Et je suis sûr que tu n’as jamais rien vu comme MacFinn, à part au cinéma ! Mais admettons que vous soyez assez costauds pour venir, qu’est-ce qui vous en donne le droit ?

— La même chose qui vous pousse à le faire, monsieur Dresden, asséna Billy après quelques secondes de réflexion.

J’ouvris la bouche pour répondre, puis la refermai.

— Je sais que je ne connais pas grand-chose à côté de vous, reprit Billy. Mais je ne suis pas stupide. J’ai des yeux. J’ai vu des choses qui sont censées ne pas exister. Prenons cette mode des vampires. Et si de vrais suceurs de sang se cachaient dans le lot ? Saviez-vous que le taux de crimes violents a augmenté de 40 % en trois ans ? Rien que le nombre de meurtres a doublé dans les grandes concentrations urbaines et dans les zones rurales isolées. Les enlèvements et les disparitions ont explosé avec 300 % d’augmentation !

Je lorgnai ce gamin. Je ne m’étais pas intéressé aux chiffres, j’avais juste entendu Murphy dire que les rues devenaient de pire en pire. Personnellement, je savais que le monde s’enfonçait dans les ténèbres. Bordel, c’était une des raisons pour lesquelles j’allais faire ma grosse connerie de la soirée ! Ma contribution pour entretenir la torche de l’espoir.

— Je suis plutôt pessimiste, continua l’adolescent. Je pense que les gens sont trop empotés pour se blesser à ce point. Même si les criminels s’y mettaient vraiment, ils ne pourraient augmenter leur production de 300 %. En plus, j’entends des histoires, je lis les tabloïds. Et si le surnaturel faisait son grand retour ? Ça pourrait expliquer tout ce qui se passe autour de nous.

Billy me scruta sans me regarder dans les yeux.

— Quelqu’un doit intervenir. (On ne l’arrêtait plus.) Moi je peux, alors pourquoi ne pas le faire ? C’est pour ça qu’on a créé les Alphas. Quand on a rencontré Tera pour le projet Passage nord-ouest, elle nous a donné une chance d’agir, et nous l’avons saisie.

Je contemplai le gamin. J’aurais pu argumenter, mais ça n’aurait servi à rien. Je connaissais son raisonnement par cœur, j’avais eu le même. Enlevez-moi dix ans, trente centimètres, rajoutez-moi quelques kilos et vous obtenez Billy. De plus, je ne pouvais nier cette histoire de pouvoir. Se transformer en loup, c’est quand même autre chose que faire des tours de cartes. Mais il me restait un argument, et je ne voulais pas avoir le sang de ce gamin sur les mains.

— Tu n’es pas prêt à passer pro, Billy.

— Peut-être, mais il n’y a personne d’autre sur le banc des remplaçants.

Quelle obstination !

— Tu devrais peut-être t’en tenir là, et monter au créneau un autre jour, murmurai-je. Ça pourrait mal tourner, et les *Hexenwulfen* qu’on s’est payés dans le garage pourraient venir demander des comptes. Quelqu’un doit veiller sur les blessés.

— À mon avis, s’ils vous massacrent, ils nous massacreront aussi. Il vaudrait mieux les attaquer avec le maximum de moyens. Dont vous.

— Tous les œufs dans le même panier ? ricanai-je.

— Toute la mise sur le numéro gagnant, contra-t-il.

Je le jugeai en silence. Il irradiait la sincérité comme seuls les gens totalement inexpérimentés et idéalistes peuvent le faire. C’était aussi réconfortant qu’effrayant. Tant d’ignorance. Non, pas de l’ignorance, de l’innocence. Il

ne se rendait pas compte de ce qu'il allait affronter. Si je l'emmenais, il pouvait dire « adieu » à sa naïveté. En dépit de ce qu'il venait de voir, ce qui se passerait chez Marcone lui révélerait un monde totalement nouveau, fait de sang et de mort. Quoi qu'il arrive, si Billy Borden et ses amis m'accompagnaient, les enfants innocents ne survivraient pas jusqu'au lendemain.

Mais, par l'enfer, il avait au moins raison sur un point : j'avais besoin d'aide.

— C'est moi qui commande, capitulai-je, et ses yeux étincelèrent. Pas Tera. Vous faites ce que je dis, quand je le dis. Si je vous ordonne de partir, vous vous barrez. Personne ne discute. C'est compris ?

— Compris, répondit Billy, en me lançant un clin d'œil insolent qui n'allait absolument pas avec un petit binoclard en robe de chambre sombre. Vous êtes malin, monsieur Dresden.

Je haussai les épaules et, à ce moment précis, les lumières automatiques du garage s'éteignirent, nous plongeant dans les ténèbres. Il y eut un soupir ennuyé près de la porte, puis les ampoules se rallumèrent et Georgia apparut dans toute sa gloire irritée.

— Billy Borden, dit-elle. Tu n'as rien de mieux à faire que de rester dans le noir en peignoir ?

Elle s'approcha en fronçant les sourcils.

— Dis aux autres qu'on sort ce soir, répondit-il calmement. C'est Dresden qui dirige. S'ils acceptent, ils viennent. S'ils ont un problème, ils restent ici pour veiller sur Alex et Cindy.

Georgia fit des yeux ronds et eut un petit cri d'excitation. Elle se retourna vers moi et me serra dans ses bras, ce qui déplut fortement à mon épaule, puis fit de même avec Billy qui se renfrogna. Elle se redressa et rajusta son peignoir. À la décharge de Billy, sa forte corpulence semblait comporter un sacré paquet de muscles. Le revers de son peignoir glissa, et une grosse croûte de sang apparut.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama Georgia. Espèce d'idiot ! Tu ne m'as pas dit que tu étais blessé !

— Elle s'est refermée, répondit-il. En plus, ça ne sert à rien de la panser si je change un peu plus tard.

— Tu n'aurais pas dû t'attaquer à la patte de ce loup, gloussa-t-elle. Il était trop rapide.

— J'ai failli l'avoir, se rengorgea-t-il.

— T'as failli te faire tuer, oui, dit-elle d'un ton radouci.

Je remarquai qu'elle n'avait pas enlevé sa main de la poitrine de l'adolescent. Il la regarda d'un air dubitatif. Elle se tut et ils s'observèrent en silence. Je la vis déglutir.

Mon Dieu, aide-moi ! *Hartley, Cœurs à vif* chez les garous maintenant ! Je m'éclipsai silencieusement dans la maison.

Je ne crois pas vraiment en Dieu. Ce n'est pas entièrement vrai. Je crois en une sorte de dieu, ou quelque chose d'approchant, car s'il y a des démons, il doit bien y avoir des anges, non ? Et s'il y a un diable, il doit y avoir un dieu. Le problème, c'est que lui et moi ne partageons pas la même vision des choses.

Bref ! Je jetai un coup d'œil au plafond. Je ne dis rien, ne pensai rien, mais si Dieu écoutait, j'espérais qu'il comprenait le message. Faites que ces gamins survivent !

Chapitre 27

Je pistai Susan grâce à son parfum. Elle m’attendait au premier. Elle se tenait dans une chambre peu décorée, avec son jean et un de mes tee-shirts, celui avec « Le manger ? Je ne vais sûrement pas m’en faire un chapeau ! » écrit dessus. Elle releva la tête quand j’entrai, comme si elle voulait retenir des larmes.

Nos regards se croisèrent et s’accrochèrent. Nous nous étions déjà dénudé nos âmes il y a plus d’un an. Elle s’était évanouie en découvrant ce qui se cachait en moi. Je n’ai jamais su ce qu’elle avait vu, je n’aime pas regarder dans les miroirs.

En elle, j’avais découvert une passion comme j’en avais rarement connu, à part chez moi. Le besoin d’avancer, d’agir, de triompher. C’est ce qui la poussait à enquêter sur le surnaturel pour des torchons comme *Les Arcanes*. Elle avait un don pour découvrir ce que les gens préféreraient ignorer, et revenir avec des faits difficilement explicables. Elle obligeait ses lecteurs à réfléchir. C’était une véritable croisade personnelle, mais je n’en connaissais pas la raison. Susan tenait à ce que le public découvre la vérité.

Je fermai la porte derrière moi et boitai jusqu’à elle.

— Ils vont te tuer, dit-elle. N’y va pas.

Je voulus la serrer dans mes bras, mais elle me toucha la poitrine, avant d’y coller sa joue.

— Je le dois, répondis-je. Denton ne peut pas se permettre de me laisser en vie. Il faut résoudre cette affaire avant qu’elle parte encore plus en couille, avant que d’autres personnes meurent. Si je n’y vais pas ce soir, ce connard va tuer Marcone et MacFinn, puis il mettra le massacre sur le dos de Harley. Il aura les mains libres pour s’occuper de moi après. Et peut-être de toi aussi.

— Nous pourrions nous enfuir, nous cacher.

Mon pouls s’accéléra. Elle venait de dire « nous ». C’était tellement rare. Je n’avais pas non plus beaucoup pensé en ces termes, d’ailleurs.

Pas depuis de nombreuses années.

Depuis la dernière fois.

J’aurais dû dire quelque chose à ce sujet. Manifester mon implication dans ce moment de complicité. Elle savait que j’avais saisi la portée de ce « nous ». Elle attendait.

Pourtant, je préfèrai dire autre chose :

— Je ne suis pas fort pour me cacher, et toi non plus, Susan.

Elle soupira, puis se raidit. Je savais que des larmes allaient couler sur mon tee-shirt, mais je ne baissai pas les yeux.

— Tu as raison, dit-elle d’une voix tremblante. Je le sais, mais j’ai peur, Harry. Je sais que nous n’avons pas été les meilleurs amis du monde, même quand nous sommes allés plus loin, mais...

— C’est le boulot, coupai-je en fermant les yeux.

— C’est ça, murmura-t-elle.

Elle s’accrocha à mon tee-shirt et leva ses grands yeux pleins de larmes vers moi.

— Je ne veux pas te perdre maintenant, Harry. Je ne peux plus me contenter de mon travail.

Je tentai de trouver quelque chose d’intelligent à répondre, quelque chose qui la rassurerait et la reconforterait. Je voulais qu’elle comprenne ce que j’éprouvais pour elle. Mais je n’étais même pas sûr de mes sentiments.

Je me pris à l’embrasser, mon menton rugueux frottant contre sa peau si douce. Elle se raidit au début, puis elle s’abandonna dans un délicieux élan de féminité, son corps sombre pressé contre le mien. Notre baiser se prolongea, toujours plus intense, érotique et profond. Le mouvement de nos lèvres, la chaleur de nos corps. Ses doigts courant sur mon visage comme autant de plumes. La pointe de ses ongles quand elle s’accrocha à mon tee-shirt. Mon cœur battait la chamade, et le sien aussi.

Elle s’écarta d’un coup, et je titubai, à bout de souffle. Sans dire un mot, elle m’assit sur le bord du lit et disparut dans la salle de bains. Pour revenir avec une bassine d’eau tiède. du savon. une éponge et une serviette.

Elle me déshabilla. Je sentis sa peau chaude contre la mienne. Ouvrant les yeux, je remarquai la lueur de la lune sur l'horizon. Susan se découpait dans la lumière argentée, tout en courbes féminines et en ombres délicates. Elle m'embrassa de nouveau, et je répondis à son baiser, comme une chose liquide, douce, avec autant de retenue que de désespoir, telle la surface troublée d'une rivière impétueuse. Ses lèvres quittèrent ma bouche pour voyager sur la peau qu'elle venait de laver, et quand j'essayai de la toucher, elle repoussa gentiment mes mains, m'intimant silencieusement l'ordre de ne pas bouger.

Et tout s'enchaîna, en caresses légères, en gémissements sourds jusqu'à ce qu'elle me chevauche, faisant attention à mes blessures. Nous accordâmes nos rythmes, sentant la puissance de nos besoins, notre appétit pour l'autre dans un désir pur de chaleur, d'affection et d'intimité qui nous ébranla jusqu'aux tréfonds de nos âmes. Tout s'acheva en un silence qui décupla nos sensations, nos bouches accrochées l'une à l'autre, nos souffles mélangés.

Elle se coucha à côté de moi jusqu'à ce que nos cœurs aient repris un rythme normal. Puis elle se leva.

— Je ne sais pas si je veux tomber amoureuse de toi, Harry. Je ne sais pas si je pourrais le supporter.

— Je n'ai jamais voulu te blesser, répondis-je doucement. Je ne sais pas ce qui est le mieux.

— Moi, je sais ce qui est bien, lâcha-t-elle en m'embrassant avant de prendre ma tête entre ses mains. Tu vois tant de souffrances. Je voulais juste te rappeler qu'il y avait autre chose dans la vie.

Je suis plutôt dur comme type – il n'y a qu'à voir ce que je me coltine tous les jours –, mais il y a des trucs qui me touchent profondément. Je fondis en larmes, et Susan me serra dans ses bras jusqu'à ce que les sanglots cessent.

Je voulais rester ici, où il faisait chaud, où tout était propre. Personne pour essayer de me tuer, pas de sang, aucun animal enragé. J'appréciais assez l'idée de garder Susan dans mes bras. Bien plus que celle de sortir sous la pleine lune qui allait en s'élevant, éclairant l'horizon d'un halo argenté.

Je me résignai à m'écarter un peu.

C'était une belle nuit pour jouer au con.

Susan m'apporta un sac dont elle sortit un de mes jeans noirs, mes baskets noires, des sous-vêtements et, Dieu la bénisse, de l'ibuprofène. Je voulus m'habiller, mais elle m'arrêta et se chargea de l'opération, lentement, précautionneusement, dans le plus grand silence.

Une beauté nue vous a-t-elle jamais habillé ? C'est ce que j'appelle se préparer au combat. Ç'avait un côté extraordinairement apaisant, mais aussi incroyablement excitant. Mon corps se détendit, et mes sens s'éveillèrent à mon environnement.

Des pas s'approchèrent de la porte, et on frappa.

— Il est l'heure, magicien, dit Tera.

Je me levai, mais Susan agrippa mon poignet.

— Harry, attends une minute, dit-elle en sortant une grande boîte du sac. Je voulais te donner ça pour ton anniversaire. Mais je me suis dit que tu pourrais en avoir besoin maintenant.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je en soulevant le lourd carton.

— Ouvre-le, crétin, répondit-elle en souriant.

Je m'exécutai, et l'odeur du cuir monta à mes narines. Un magnifique manteau en cuir noir. Je le sortis et il se déplia. Une coupe parfaite, exactement celle de mon vieux trench-coat. Jusqu'aux renforts sur les épaules et sur les bras.

— Il a dû te coûter une fortune !

— Oui, et j'estime avoir le droit de le porter toute nue, juste pour le sentir contre ma peau. Prends-le, Harry. Un porte-bonheur de ma part.

Elle m'aida à enfiler le manteau.

Le vêtement tombait sur moi avec une lourdeur rassurante, et une certaine familiarité. Il était parfait. Je sortis mon pentacle pour le porter par-dessus mon tee-shirt noir. Je rangeai l'arme de Roger Harris dans une poche. Je n'avais pas d'autre talisman. Et peut-être même plus de magie du tout. En y réfléchissant bien, le flingue me semblait un choix risqué... au mieux.

Mais j'étais aussi prêt que je pouvais l'être.

Je me retournai vers Susan pour lui dire au revoir, et la vis se vêtir en vitesse.

— Que fais-tu ? demandai-je.

— Je m'habille.

— Pourquoi ?

— Qui va conduire le van, Dresden ? lâcha-t-elle en passant devant moi. En plus, ça pourrait être la plus importante manifestation surnaturelle que j'ai jamais couverte. Tu ne pensais pas que j'allais rester en arrière ?

Merde ! pensai-je. *Double merde !* Une personne de plus à protéger. Susan n'était ni un loup-garou ni une

magicienne. Elle n'était même pas armée. C'était déjà une folie de la laisser penser qu'elle pourrait venir. Mais je compris que je préférais l'avoir près de moi.

— Très bien, concédai-je. Mais tu fais comme les gosses ! C'est moi le patron. Tu fais ce que je dis, quand je le dis, ou tu restes ici !

Susan plissa les lèvres en fermant les yeux à moitié.

— J'aime quand tu me parles comme ça, ricana-t-elle. J'aime bien te voir comme ça. Tu n'as jamais pensé à te laisser pousser la barbe ?

Je lui adressai un regard noir tandis qu'elle disparaissait dans le couloir. J'allais faire en sorte qu'elle soit le plus loin possible du danger, même si je devais l'attacher au van. Je grommelai ma rancœur tout en respirant la bonne odeur du cuir, de mes vêtements propres et de l'eau de toilette de Susan qui parfumait mon corps. J'aimais bien. Le manteau craqua quand j'avançai et je me vis dans le miroir.

Mon double, celui de mon rêve, me regardait. Avec les stigmates de trois jours sans rasoir, les hématomes en plus et la barbe finement taillée en moins. Sinon, tout le reste collait parfaitement.

Je me détournai assez vite et rejoignis les autres dans le van.

Que la fête commence !

Chapitre 28

La lune dominait le ciel étoilé de cette nuit d'octobre. Les nuages oscillaient dans l'air, comme l'écume de la mer, et l'astre nocturne les bravait comme un navire argenté, les voiles gonflées d'une lumière spectrale, poussé par les vents froids de l'automne.

La lueur pâle s'accrochait à chaque pierre du mur haut de trois mètres entourant la propriété de Johnny Gentleman Marcone, en affûtant les angles, en approfondissant les ombres, lui donnant l'aspect d'une barrière de crânes. De grands arbres dissimulaient l'intérieur de la propriété, mais aucun n'étendait ses branches suffisamment loin pour qu'on puisse s'en servir pour escalader l'obstacle.

— Il faut passer de l'autre côté, soufflai-je à l'énorme louve noire assise à côté de moi. (Nous étions cachés dans les buissons de l'autre côté de la rue.) Ce mur doit être truffé de systèmes d'alarme, peut-être même des caméras à infrarouge ou je ne sais quoi d'autre encore. Essaie de trouver un moyen.

La louve cligna d'un de ses yeux d'ambre, et approuva d'un feulement. Puis elle disparut dans les ténèbres, me laissant avec cinq boules de poils.

Les Alphas ne m'inspiraient pas vraiment confiance, mais ils avaient réussi à maîtriser assez de magie pour se transformer en des répliques de loups plus ou moins fidèles. C'était déjà quelque chose.

Susan s'était garée sur un talus non loin de la résidence du truand, et se tenait aux aguets dans l'hypothèse où nous aurions besoin d'une évacuation rapide. Dès qu'elle avait arrêté le moteur, une Tera West nue et cinq adolescents en peignoir, trois filles et deux garçons, avaient sauté du véhicule.

— Par les cloches de l'enfer, geignis-je. On est dans la rue ! Vous ne pouvez pas vous empêcher de vous balader à poil ou quoi ?

Tera haussa un sourcil, puis se fondit en un loup noir aussi gros que Denton, mais avec un museau plus fin et des proportions plus appropriées. Comme les *Hexenwulfen*, la couleur de son pelage collait à celle de ses cheveux, et ses yeux demeuraient les mêmes.

— Alors ? dis-je en regardant les autres. Qu'est-ce que vous attendez ?

Georgia ouvrit le bal puis rejoignit Tera, tandis que Billy grommela quelque chose en adoptant lui aussi sa forme de combat, gardant un bras dans son peignoir.

Le Billy-garou s'empêtra dans le vêtement qui pendait sur sa patte, et il s'étala de tout son long en laissant échapper un petit jappement.

Je levai les yeux au ciel. Le garou finit par se dégager du peignoir et l'attrapa dans sa gueule avant de le ramener docilement dans le van comme un bon chien.

— Heu... On a encore un peu de mal avec tout ça, murmura la rousse qui remplissait un peu trop généreusement son peignoir.

Elle se cacha la poitrine d'un bras, avant d'entonner un léger chant et de se transformer en un robuste animal au poil auburn. Pour finir, le grand brun, que les autres appelaient J.H., et la jeune fille maigrelette se transformèrent à leur tour. Tout le monde rejoignit Tera, et nous nous dirigeâmes vers la propriété de Marcone qui occupait la surface d'un pâté de maisons.

Aucun d'entre nous ne connaissait la topographie des lieux. Aussi nous décidâmes d'approcher par l'arrière dans un réflexe classique de discrétion. J'avais écarté l'idée un peu saugrenue de passer par la porte d'entrée, et avais chargé Tera de nous trouver un autre moyen d'accès. Je restai avec les Alphas.

Je commençai à m'agiter en attendant le retour de Mlle West. J'étais impatient, mais je compris bien vite que si j'étais tendu, les apprentis garous l'étaient deux fois plus.

L'un des loups, celui au pelage le plus sombre, se redressa soudain. C'était Billy, je crois. Il s'éloigna dans la direction opposée à celle prise par Tera. Georgia lui grogna après, il répondit de la même manière, et les autres mâles lui emboîtèrent le pas.

Magnifique. nensai-ie Je ne pouvais sûrement pas me permettre de laisser les Alphas se promener pour tromper

leur ennui !

— Ho, soufflai-je. C'est pas le moment de faire un tour ! S'il y a une brèche dans la forteresse, Tera la trouvera toute seule.

Tous les loups se retournèrent, leurs regards si humains braqués sur moi.

Billy se campa sur ses pattes et grogna.

— Commence pas ton cinéma, l'apostrophai-je sans le regarder dans les yeux. Tu m'as promis de la jouer à ma façon, Billy. C'est pas le moment de déconner.

La posture du loup se fit moins résolue, et je rappelai les autres vers moi. Il suffisait que je les garde sous mon contrôle jusqu'à ce que Tera revienne. Au moins, je voulais être sûr qu'ils seraient dans le coin quand j'en aurais besoin.

— Venez tous, il faut que je vous dise deux ou trois trucs avant que commencent les choses sérieuses.

Il y eut un grand silence, j'avais capté l'attention du groupe de poilus à la truffe humide. Leurs oreilles se tournèrent vers moi, et je dus réprimer l'envie de leur lancer un joyeux « Bonjour les enfants, je suis M. Dresden, votre professeur ». J'optai pour une approche plus pondérée.

— Vous connaissez tous l'enjeu de notre expédition. Vous savez que nous risquons la mort. Nous allons affronter des agents fédéraux qui ont mis la main sur la magie la plus noire que j'ai jamais vue, et qui s'en servent pour se transformer en loups. Ils ne contrôlent plus ce pouvoir, et ils assassinent des gens. Si nous ne les arrêtons pas, ils tueront encore plus de monde. Moi le premier, j'en sais trop. Je représente une menace pour eux.

» Mais ce n'est pas mon but. Je ne veux pas de la mort ce soir. Ils l'ont peut-être méritée, mais peut-être pas. Cette magie s'est transformée en drogue pour eux, et ils ne sont plus vraiment responsables de leurs actes. Je ne pense pas que nous serions meilleurs qu'eux si nous nous préparions à les éliminer. Il ne suffit pas de combattre les ténèbres, il faut aussi s'en écarter le plus possible. Il faut être différent.

» Diable, je ne suis pas très bon à ce jeu-là. Chopez-les par la ceinture, comme je l'ai fait dans l'allée derrière le garage. Sans leur talisman, ils recouvreront un peu leurs esprits, et nous pourrons peut-être leur parler. Ne risquez pas votre vie inutilement, protégez-vous. Mais si vous devez tuer pour ça, n'hésitez pas.

Il y eut un concert de grognements autour de moi, mené principalement par Billy, mais c'était l'avantage d'être l'unique bipède du groupe : j'étais le seul à pouvoir parler. Ils ne pouvaient pas me contredire, même s'ils n'étaient pas d'accord. En l'occurrence, leur enthousiasme était un peu intimidant.

— Tu devrais parler encore plus fort, magicien, dit Tera derrière moi. Nous n'aurions plus qu'à sonner pour entrer.

Je sursautai, la découvrant sous sa forme humaine à un mètre de moi.

— Si tu pouvais arrêter de faire ça, lâchai-je. Tu as trouvé une entrée ?

— Oui, répondit-elle. Le mur est éboulé à un endroit. Mais c'est assez loin, du côté est. Il va te falloir courir si nous voulons arriver à temps.

— Je ne suis pas en état de courir.

— Tu n'as pas le choix. J'ai vu des rayons lumineux près de l'entrée, et des boîtes noires aux yeux de verre tous les vingt mètres. Elles ne voient pas la brèche, nous avons de la chance.

— Des caméras... Merde !

— Viens, magicien, dit Tera en se mettant à quatre pattes. Nous ne devons plus perdre de temps si tu veux te joindre à nous. La meute peut y arriver en quelques secondes, mais toi, tu dois te dépêcher.

— Tera, je n'ai pas eu une semaine facile. Je m'écroulerais au bout de deux minutes si j'essayais de courir.

— Ce qui signifie ?

— Je vais passer par ici.

— Je ne peux pas mener la meute par là. Les loups n'ont pas de mains, et ils ne sont pas assez forts pour se métamorphoser plusieurs fois.

— J'irai tout seul alors. Je pense que vous saurez me retrouver.

— Bien sûr ! Mais c'est une folie d'escalader le mur tout seul. Et les caméras ?

— Je m'occupe des caméras. Aide-moi à atteindre le haut. Je te charge de me retrouver avec les Alphas.

— Je maintiens que c'est stupide, magicien. Si tu es trop blessé pour courir, tu es aussi trop blessé pour y aller seul.

— Nous n'avons pas le temps d'en discuter, répondis-je en regardant la lune. Tu veux mon aide, non ?

Tera laissa échapper un son à mi-chemin entre le grognement et le feulement. Ses muscles se gonflèrent et l'un des loups glapit avant de s'éloigner, la queue basse.

— Très bien, magicien. Je vais te montrer la caméra la plus proche, puis je t'aiderai à passer de l'autre côté. Ne

bouge pas de là après, nous ignorons ce qui nous attend dans la propriété.

— Ne t'inquiète pas pour moi. Occupe-toi des Alphas. S'il y a une brèche dans le mur, il y a des chances que Denton passe aussi par là. Et je ne parle pas de MacFinn.

— Harley, répliqua Tera avec fierté, ne s'apercevra même pas qu'il a traversé un mur.

— Montre-moi les caméras, dis-je en plissant le front.

Tera passa devant moi, silencieuse et nue, le froid n'ayant aucune prise sur elle. Elle me désigna une petite boîte noire juchée sur le mur de l'autre côté de la rue. L'ombre d'un arbre la masquait parfaitement.

Me mordant la lèvre, je me concentraï sur la caméra. La douleur réapparut dans ma cervelle, et de la sueur coula le long de mes bras et sur mes tempes. *Hexer* de l'électronique est assez facile. L'aura magique qui entoure les lanceurs de sorts perturbe énormément les mécanismes aussi complexes. Dans un bon jour, je vous explose un téléphone portable, ou je vous tue une photocopieuse.

Ce n'était pas un bon jour.

Mon champ d'énergie était affaibli et les « muscles mystiques » qui me servaient d'ordinaire à manipuler cette force étaient si épuisés que leur souffrance se répercuta sur moi.

Mais je devais entrer, et j'étais certain de ne pas tenir jusqu'à la brèche. Je tournais déjà à vide et, si je tirais encore sur la corde, je m'écroulerais comme un poisson hors de l'eau, pleurant pour rentrer à la maison et m'effondrer sur mon lit.

Je fis le vide dans mon esprit, focalisant les dernières traces d'énergie qui me restaient. La douleur était effroyable. Elle se répandit depuis ma tête jusque dans mes articulations, pendant que la pression montait peu à peu.

— *Malivaso*, murmurai-je en relâchant cette force que je ne pouvais plus contenir.

Je tendis la main comme une écolière qui lance un ballon de basket. Le pouvoir que j'avais accumulé s'évacua en me brûlant les nerfs, se manifestant en un pathétique hoquet magique qui ondula maladroitement vers la caméra.

Pendant de longues minutes rien ne se passa, puis il y eut une petite pluie d'étincelles et des volutes de fumée s'élevèrent de l'appareil détruit. J'eus un léger sentiment de triomphe. Il me restait un petit quelque chose, même si le plus minable des tours me conduisait presque à la crise cardiaque.

— Parfait, dis-je d'une voix blanche. Allons-y.

Nous vérifiâmes qu'aucune voiture n'arrivait, avant de nous précipiter de l'autre côté de la rue. Tera me fit la courte échelle et je me retrouvai en haut du mur. Je vis les phares d'un véhicule qui approchait, et je basculai rapidement de l'autre côté, tombant dans une flaque de boue.

Il faisait vraiment noir. J'étais accroupi sous une voûte de branches nues à l'exception de quelques feuilles de sycomore plutôt bornées. La lune éclairait le parc par endroits, mais elle contribuait surtout à rendre les poches d'ombre encore plus obscures. Mon manteau était presque invisible, et je me souvins d'avoir lu quelque part que c'étaient mes yeux et mes dents qui risquaient de me faire remarquer. Mais je ne me sentais pas de rester dans le noir les yeux fermés. Je préférais sortir mon flingue ainsi que ma petite surprise. Autant se préparer à toute éventualité.

Je frissonnai et luttai pour repousser la peur. Je patientai dans les ténèbres.

Je patientai.

Encore.

Le temps passa, mais je savais que les minutes me sembleraient des heures. Je commençai à compter chaque respiration. Un vent frais souffla à travers les arbres, et les dernières feuilles frémirent, libérant quelques gouttes de pluie qui s'écrasèrent autour de moi et claquèrent quand elles rencontrèrent mon manteau de cuir. Elles s'accrochaient comme des perles phosphorescentes, captant des éclats de lune luisant sur le fond noir. L'odeur forte de la terre humide monta avec la brise, et, l'espace d'un instant, je me crus dans une forêt plutôt que sur la propriété d'un pont du crime au nord de Chicago. Je respirai plus facilement, réconforté par l'illusion.

Je continuai à compter.

Et à attendre.

Rien ne vint, aucun loup, pas même un bruit.

Rien.

Arrivé à cent, la nervosité m'envahit. Mon estomac commença à s'enrouler sur lui-même, envoyant des échardes de glace dans mes membres. Où était Tera ? Où étaient les Alphas ? Ils ne devraient pas mettre autant de temps pour franchir le mur et venir me retrouver. Même si la propriété était immense, elle ne représentait rien pour la vélocité des loups-garous.

Tout s'était trop bien passé jusque-là.

Quelque chose avait merdé, et je me retrouvais tout seul.

Chapitre 29

Seul.

Le genre de mot qui en dit tellement. Comme les mots « peur » ou « confiance ». J'ai l'habitude de travailler seul. C'est le boulot. Des magiciens de mon calibre (enfin, mon calibre en temps normal) sont assez rares – peut-être une vingtaine aux États-Unis, et un peu plus en Europe, en Afrique et en Asie. Mais il y a une différence entre travailler seul et se retrouver au beau milieu de ses ennemis, en pleine nuit, blessé et pratiquement impotent. Il me fallut moins de dix secondes pour comprendre cette nuance.

La peur s'installa confortablement. Ce n'est pas une inconnue. Je sais la dominer, me concentrer sur mon objectif. Un ban pour moi ! Les vieux réflexes reprenaient le dessus, et je me préparai à affronter une situation de combat ou de fuite. Je me forçai à maîtriser ma respiration.

Le mieux à faire était de s'enfuir. De retrouver Susan dans le van et de dégager le plus vite possible. Sachant qu'il y avait peu de chances que je puisse repasser de l'autre côté du mur, je pouvais toujours essayer.

Mais j'étais ici pour une bonne raison. J'étais venu pour combattre les forces du mal, quelles qu'elles soient. C'est moi qui les avais défiées, pas l'inverse. En plus, si Tera et les Alphas étaient dans la merde, j'étais le seul à pouvoir les aider.

Je me levai et avançai à travers les arbres en tournant le dos au mur. Le bois laissa place à d'épais buissons aux branches agressives. Je me frayai un chemin le plus discrètement possible. Je ne pensais pas faire plus de bruit que le vent qui battait dans les branches, froissant les feuilles et projetant des gouttes de pluie sur le parc. Je mis trois ou quatre minutes pour sortir du bois et contempler la propriété de Johnny Gentleman Marcone.

Elle était magnifique. On se serait cru dans un article de *Maisons & Jardins*. Un petit terrain de golf aurait tenu dans le parc de Marcone. Plus loin, l'immense maison blanche du truand trônait dans toute sa splendeur, artistiquement éclairée par une dizaine de projecteurs, avec une véranda plus grande qu'une salle de bal mitoyenne avec le rez-de-chaussée. Trois sublimes jardins illuminés étaient accolés, sur le flanc d'un doux talus. Un petit bassin s'étalait au pied de la butée, séparé des jardins en terrasses par une grande pelouse. Je réalisai bien vite qu'il s'agissait d'une vaste piscine asymétrique éclairée de l'intérieur. L'eau affleurait d'un côté. Une fine couche de vapeur roulait à la surface.

Une rangée de pins montait la garde au milieu de la pelouse. Un boqueteau qui pouvait dissimuler n'importe quoi. Deux promontoires flanquaient la gauche du gazon, l'un d'eux surmonté par une réplique de temple antique en marbre avec colonnes couchées assorties.

L'ensemble de la propriété était bien éclairé, que ce soit par la lune ou par les projecteurs placés à divers endroits stratégiques. La pelouse était impeccable, et les arbres poussaient avec une perfection désinvolte à laquelle seule une armée de jardiniers pouvait parvenir.

À part ça, le crime ne paie pas.

Je me cachai derrière quelques arbres et un buisson afin d'examiner les alentours. Je n'eus pas longtemps à attendre.

De l'autre côté du jardin, un mouvement rapide attira mon attention. Un loup noir, sûrement Billy, surgit d'un bosquet pour filer dans une zone d'ombre à moins de dix mètres de ma position. Je m'apprêtais à me lever pour attirer l'attention du garou.

Un point rouge apparut sur le poil de Billy, suivi d'un bruit de souffle, comme une toux polie, que j'entendis à peine. Le loup sursauta quand un éclair bleuté le frappa dans le flanc et il culbuta sur la pelouse. Il parvint à se remettre sur ses pattes et tenta d'arracher le dard fiché dans ses chairs. Il vacilla un moment puis s'effondra. Il respirait toujours, et une de ses pattes fut prise de spasmes. J'eus l'impression d'accrocher le regard de Billy avant que ses yeux vitreux roulent dans leurs orbites.

— Joli tir, dit une voix profonde près des buissons.

Denton s'approcha du garou inconscient. Ses cheveux étaient toujours impeccables mais, malgré la luminosité, ie

ne vis pas les veines de son front. Un changement subtil chez lui, un parmi tant d'autres. Sa cravate était dénouée, sa veste déboutonnée, et il se déplaçait avec énergie, il avait abandonné toute raideur. Une aura de sauvagerie émanait de lui, une assurance nouvelle qui en disait plus long que son aspect physique.

Il ne retenait plus rien. Les dernières traces de doute ou de remords qui lui permettaient de se maîtriser et de contrôler les *Hexenwulfen* avaient disparu avec la frénésie du garage *Pleine Lune*. Son corps envoyait tous les signaux classiques, chaque pas, chaque mouvement de tête.

C'était un prédateur.

Les autres agents apparurent. Benn, uniquement vêtue d'une chemise blanche et d'une jupe courte, les muscles de ses jambes jouant sous la lune ; Harris, avec ses oreilles omniprésentes et ses taches de rousseur mouchetant sa peau pâle, tendu et affamé ; et Wilson, toujours avec son costume fripé, mais la chemise volant au vent et la bedaine dépassant par-dessus la ceinture magique. Il caressait l'artefact de ses doigts boudinés, la bouche figée en un rictus sinistre.

Denton poussa le loup du pied.

— C'en fait six si je ne me trompe pas ?

— Oui, confirma Benn d'une voix rauque. On peut les avoir maintenant ?

Elle se colla à Denton en frottant sa jambe contre lui, dévoilant sa cuisse jusqu'à la hanche.

— Pas encore, dit le chef en regardant autour de lui d'un air pensif.

Je suivis ses yeux jusqu'à un groupe de formes sombres étalées sur un cercle d'une cinquantaine de mètres de diamètre. Ce que j'avais pris pour des ornements du paysage, des jeux d'ombre produits par la lune, n'en étaient pas.

C'étaient des loups.

Mes alliés.

Le coin d'ombre dont avait surgi Billy gémit piteusement, et je crus voir la lune briller sur la fourrure claire de Georgia. Je comptai les corps.

Six.

Je n'arrivai pas à les différencier, je ne parvins pas à reconnaître Tera, mais je comptai six loups sur le sol. Ils étaient tous là, ils s'étaient tous fait prendre.

— Allez, dit Harris d'une voix tendue. Que MacFinn aille se faire voir. Je propose qu'on les achève, et après on se fait Dresden.

— Tu vas la revoir ta ceinture, petit, grogna Wilson en caressant son propre talisman. Fallait pas la perdre connement.

Harris gronda, et Denton écarta Benn pour se mettre entre les deux agents.

— Fermez-la ! On n'a pas le temps pour ça ! Harris, on partira à la recherche du magicien dès qu'on le pourra. Wilson, ferme ta gueule si tu veux garder ta langue là où elle est. Reculez, tous les deux.

Les deux hommes grognèrent, mais ils obéirent.

Je frissonnai. Le pistolet était si lourd. *Ils ne sont que quatre*, me dis-je. *Ils ne sont pas à plus de dix mètres. Avec un peu de chance, je peux les abattre. Ce sont des loups-garous, mais ils ne sont pas invincibles.*

Je basculai la sécurité de mon arme. J'allais encore faire une connerie, et je le savais. La vie, c'est pas comme au cinéma. Je n'arriverais sûrement pas à tous les descendre avant qu'ils dégagent et qu'ils répondent. Mais je n'avais pas le choix.

Denton se tourna vers la butte surplombée par le temple en ruine et agita le bras.

— C'est bon, on les a tous.

Deux silhouettes apparurent sous la lumière du temple, et s'approchèrent des *Hexenwulfen*. Vêtu d'une chemise en soie et d'une veste de chasseur, Marcone avançait, un fusil avec une énorme lunette à la main. Derrière lui, le monstrueux Hendricks marchait en silence, un poignard dans une main, et son pistolet dans l'autre. Il portait un treillis noir et semblait bien équipé. Il fixait les agents du F.B.I.

J'étais encore sous le choc. Je mis un moment à reconstituer ce qui venait de se passer. Marcone n'était pas au courant. Marcone ignorait que Denton et ses potes se préparaient à l'assassiner. Ils avaient dû attribuer les autres meurtres aux Alphas et à MacFinn.

L'agent du F.B.I. tenait Marcone et les Alphas. Il ne lui restait plus qu'à attendre Harley, et il tuerait tout le monde, tous ceux qui connaissaient plus ou moins la vérité. Il n'aurait plus qu'à donner sa version des faits.

Tout le monde sauf moi, en fait. Il ne m'avait pas encore attrapé.

— Ce sont ceux que les caméras ont repérés, précisa Marcone. La caméra six est tombée en panne. Ce genre de perturbations va de pair avec M. Dresden en général.

Merde !

— Êtes-vous sûr que le magicien n'est pas parmi les loups ? demanda Denton.

— Je ne pense pas qu'il y soit, répondit Marcone. Mais tout est possible.

— Donc, il n'est pas venu, se renfrogna l'agent du F.B.I.

— S'il vous a vraiment défié, il est dans le coin, reprit le Gentleman avec assurance. J'en suis sûr.

— Et il a regardé ses amis se faire descendre ?

— Les loups courent plus vite que les hommes, contra Marcone. Il ne les a pas encore rattrapés, c'est tout. Si ça se trouve, il nous observe en ce moment même.

— Vous le surestimez, lâcha Denton.

Mais je vis ses yeux scruter instinctivement les ombres du bois. Il aurait suffi que je me lève pour que nos regards se croisent. Je m'immobilisai, retenant mon souffle.

— Vous pensez ? sourit Marcone, en arrachant le dard aux plumes bleutées du flanc de Billy. Cet anesthésiant ne va pas les neutraliser très longtemps. Il va falloir se décider, messieurs. Et si vous voulez remplir votre part du marché, vous devriez commencer à vous y mettre.

Est-ce que Marcone nota la tension qui s'était emparée de Benn ? La manière qu'avaient les mains de celle-ci de descendre vers sa taille ? Mystère. Mais moi je le remarquai.

— Tuons ces chiens tout de suite, grogna Benn. Ça évitera des complications plus tard.

— Quel manque de jugement, tança Marcone. Autant laisser MacFinn les mettre en pièces, et aucun médecin ne s'ennuiera à chercher des traces de drogue. Si vous vous en chargez, on se posera des questions, des questions embarrassantes. Je croyais que cela faisait partie de notre marché, d'ailleurs : limiter les questions.

Benn retroussa les lèvres, dévoilant ses dents, et ses mamelons pointèrent sous le tissu.

— Je déteste les ordures dans ton genre, Marcone, ronronna-t-elle, en glissant une main sous les boutons de sa chemise.

Marcone plissa les yeux, et, comme si une laisse télépathique le liait à son maître, Hendricks fit un simple mouvement du bras, et une balle s'engagea dans le canon de son pistolet avec un claquement sonore.

Denton regarda Marcone droit dans les yeux, et il agrippa le bras de l'agent Benn. La femme résista une seconde, puis laissa son chef lui écarter la main de la ceinture très certainement dissimulée sous sa jupe. Denton relâcha sa prise, et Benn se détendit. Marcone et Hendricks ne cillèrent même pas. Ce genre de situations électriques était monnaie courante dans leur monde.

Je m'autorisai à pousser un soupir de soulagement. Un contre six, et prêts au combat. Si je les attaquais maintenant, je n'avais aucune chance. Si j'essayais de reculer, ils me repéreraient sûrement. Bon sang !

Denton regarda encore dans ma direction, et je retins ma respiration de nouveau.

— Ne vous inquiétez pas, Marcone. Nous allons vous ramener le magicien dès que nous l'aurons trouvé. Vous en ferez ce que vous voudrez.

— Puisqu'on en parle, dit Marcone, je vous suggère de commencer maintenant, pendant que je règle les derniers détails au sujet de M. MacFinn. S'il vous plaît, rappelez-vous que je le veux vivant, si possible.

Je manquai de m'étrangler. Heureusement que je retenais mon souffle, ou j'aurais poussé un cri. Pourquoi diable Marcone voulait-il me capturer vivant après l'incident dans le garage ? Sûrement pas pour me faire des bisous. Je préférerais ne pas y penser. Bordel de merde ! Cette nuit s'annonçait de plus en plus sinistre.

— Bien sûr, monsieur Marcone, répondit Denton avec un peu trop d'obséquiosité. Vous avez une suggestion au sujet de l'endroit par lequel nous devrions commencer ?

Le Gentleman ignora le sarcasme. Il bascula un interrupteur sur la lunette de son fusil qu'il braqua négligemment vers la lisière du bois.

— Pourquoi pas par là ?

Un point rouge apparut sur une feuille à quinze centimètres de ma tête, et la boule de peur qui nichait dans ma poitrine se changea en une avalanche de terreur glacée.

Merde ! Merde ! Merde !

Chapitre 30

Si je courais, ils me repéreraient, me poursuivraient et je serais sûrement déchiqueté. Si je ne bougeais pas, je serais découvert puis déchiqueté, ou abattu, ou anesthésié avant d'être offert à Marcone. Des options peu réjouissantes. De toute manière, rester assis n'arrangerait rien. Je commençai une lente retraite vers le bois, le pistolet toujours en main.

— Stop ! fit Denton. Vous avez entendu ?

— Quoi ? demanda Benn.

Je sentis la tension monter dans sa voix, et je fis tout mon possible pour rester silencieux en m'enfonçant plus encore dans les ombres.

— Silence ! siffla Denton. (Je m'immobilisai. Le vent et la pluie bruissaient dans la nuit glacée de l'automne.) Par là ! finit par dire l'agent du F.B.I. Je crois que j'ai entendu quelque chose.

— Sûrement un écureuil ou un chat, souffla Wilson.

— Ne soyez pas si naïf, intervint Marcone d'un ton méprisant. C'est *lui*.

Quelqu'un arma un pistolet.

— Avancez par là, ordonna Denton. Dispersez-vous et on le coïncera. Attention, nous ne connaissons pas l'étendue de ses pouvoirs. Ne prenez pas de risques.

Sa voix se fit plus proche et je faillis partir en courant. Il y eut une série de murmures approbateurs, et d'autres armes claquèrent. Des pas se rapprochèrent.

Je ne pouvais plus attendre. Je détalai en me courbant au maximum. Un cri résonna derrière moi et un coup de feu retentit. Je pointai mon pistolet vers le haut et tirai deux fois. Je n'avais pas envie de toucher Tera ou un Alpha par erreur. Les détonations surprirent Denton et sa clique. Ils se mirent à couvert.

Je m'enfonçai toujours plus dans les ombres en essayant d'échafauder un plan. J'avais gagné un maigre répit, mais que faire ? Si je continuais à courir, je tomberais sur le mur d'enceinte. Je doutais fortement de pouvoir l'escalader avec un pied défoncé et une épaule en capilotade. Je ne pouvais pas non plus jouer éternellement au lapin.

Bordel ! Je ne suis pas un lapin !

Il était temps que les chasseurs soient chassés à leur tour. J'avançais doucement à présent en regardant autour de moi pour découvrir l'endroit idéal. Je le trouvai presque du premier coup. Un arbre sérieusement évidé à la base dans lequel je me faufilai, accueillant avec plaisir l'étreinte du bois humide. Je baissai la tête pour cacher la pâleur de ma peau et le blanc de mes yeux.

Je tendis l'oreille.

Ils progressaient silencieusement, sans lumière apparente. Peut-être qu'ils s'habituèrent à l'obscurité. Ils avançaient sur une ligne, à six ou dix mètres, bien parallèles les uns aux autres. Encore sur deux pieds, d'après ce que je pouvais entendre. Merci, mon Dieu. S'ils avaient été sous leur forme de loup, je n'aurais pas eu la moindre chance de m'en tirer. Bien entendu, sur deux jambes, ils avaient toujours une main pour tenir un flingue. On ne peut pas tout avoir, je suppose.

Quelqu'un approcha. Je retins mon souffle.

Trois mètres.

Un mètre cinquante.

Je sentis un buisson vibrer quand on passa à trente centimètres de mon arbre. L'agent s'arrêta et j'entendis un souffle bizarre. Un reniflement. Je pensai immédiatement à l'odeur de mon nouveau manteau, et serrai les dents, la tension faisant trembler mes jambes.

Deux milliards d'années passèrent. Et mon renifleur reprit sa progression, en me dépassant. J'aurais poussé un soupir de soulagement si la partie la plus dangereuse de mon plan n'avait pas été encore à venir.

Je quittai ma cachette et collai le canon de mon pistolet contre le crâne de l'agent Denton. Il se redressa d'un coup et déglutit

— Silence, murmurai-je. Ne bougez pas.

L'agent gronda légèrement, mais resta immobile.

— Dresden ! Je devrais vous tuer sur-le-champ.

— Vous pouvez toujours essayer, dis-je en rabattant le chien. Mais après le gros bruit, n'oubliez pas de courir vers la lumière au bout du tunnel.

Ses épaules se déplacèrent légèrement.

— Ne bougez pas les bras, continuai-je. Touchez à cette ceinture et je vous abats avant que vous ayez du poil au menton. Lâchez votre arme.

Denton rabattit la sécurité de son pistolet avant de le laisser tomber.

— Pas mal, Dresden. Mais ça ne va pas vous mener bien loin. Posez votre arme et nous pourrions discuter.

— Léger, posé, poli, bien casé. Vous avez appris ça à Quantico ?

— N'aggravez pas votre cas, Dresden. Vous ne pouvez pas vous échapper.

— C'est ce qu'ils disent tous, dis-je, en me servant de ma main libre pour l'attraper par le col. (Il se raidit.) Mon bras fatigué, ne faites rien qui me ferait glisser.

— Qu'est-ce que vous faites, Dresden ?

— Nous allons nous retourner, répondis-je en le poussant du canon, et vous allez donner l'ordre à tous vos camarades de revenir sur la pelouse. Ils vous appelleront de là-bas. Je saurai où ils se trouvent comme ça. Nous les rejoindrons après.

— Qu'est-ce que vous espérez accomplir ?

Je lâchai son col, et détachai sa ceinture en fourrure. Je vis sa mâchoire se contracter, mais il resta immobile, les mains en l'air.

— J'allais justement vous demander la même chose, Denton. Appelez vos amis.

Denton était peut-être un meurtrier impitoyable et vicieux, mais ce n'était pas un abruti. Il ordonna donc à ses équipiers de sortir du bois.

— Tout va bien, Dent ? cria Wilson.

— Fais ce que je te dis, répondit Denton. Tu vas tout comprendre dans quelques minutes.

Ils obéirent. Ils sortirent sur la pelouse et commencèrent à appeler leur chef.

— Bien, dis-je. Avancez à présent. Ne trébuchez pas, surtout, ou je jure devant Dieu que je préfère vous faire sauter la cervelle sur un malentendu que de me faire piéger par un de vos trucs à la con.

— Vous devriez mettre la sécurité, répliqua Denton. Si vous me tuez, vous ne sortirez jamais d'ici vivant.

Je déteste quand les méchants ont raison, mais je courus le risque d'abattre l'agent du F.B.I. et laissai le cran de sécurité où il était. Je balançai la ceinture magique sur mon épaule et attrapai de nouveau Denton par le col.

— Avancez.

Il obéit.

Nous quittâmes les ténèbres pour retrouver la lumière.

Je restai près de l'ombre tout en m'adossant à un arbre, gardant Denton entre ses agents et moi. Ils formaient un arc de cercle à dix mètres de nous, et ils avaient tous des pistolets. Il aurait fallu un tireur d'élite pour m'avoir, caché dans l'ombre et derrière la silhouette massive de l'agent. Mais je n'aime pas courir de risques. Je m'accroupis, ne laissant plus dépasser qu'un petit bout de crâne et un œil. Au moins, s'ils arrivaient à me descendre, je ne sentirais rien.

— Heu, salut les gars ! dis-je un peu bêtement. J'ai votre boss, alors jetez vos armes et enlevez vos ceintures doucement ou je le descends.

Une partie de mon cerveau, sûrement la plus intelligente, se mit à pleurer en énumérant le nombre de lois que j'étais en train de violer en retenant en otage un agent fédéral, en menaçant de le tuer et en tentant d'en capturer trois de plus. J'arrêtai à dix, et observai la réaction des *Hexenwulfen*.

— Va te faire foutre, grogna Benn en lâchant son arme. (Elle arracha sa chemise, révélant un torse impressionnant à bien des niveaux – et une autre ceinture de fourrure.) Je t'arracherai la gorge moi-même.

— Déborah, dit Denton d'une voix nerveuse. Ne fais rien. S'il te plaît.

— Allez, connasse, lâcha Harris. Si Denton se fait descendre, on obtient tous une promotion. Bon sang, le magicien va sûrement te tirer dessus pendant qu'il y est.

Benn se retourna vers Harris, les mains tendues, comme si elle s'apprêtait à l'étrangler.

— Fermez-la ! dis-je. Tous les deux. Posez vos armes tout de suite !

— Tu ne tireras pas, Dresden, ricana l'agent roux. Tu n'as pas de couilles.

— Roger, coupa calmement Denton. Tu es un idiot. Cet homme est acculé. *Pose* ton arme. Maintenant.

Ce soutien inattendu me surprit et éveilla immédiatement mes soupçons. Même si Marcone avait disparu, ça ne voulait pas dire qu'il n'était plus là. Où était-il passé ? Embusqué dans un coin prêt à me fumer ? Je cherchai un point rouge des yeux.

— C'est vrai, dis-je pour appuyer Denton. Tu es un idiot. Lâche ce flingue, et toi aussi, Wilson. D'ailleurs, Benn et toi devriez poser vos ceintures par la même occasion.

— Obéissez, continua Denton.

Ma méfiance monta d'un cran. Il était détendu à présent, et il ne me résistait plus. Son ton était ferme, confiant et calme. Mauvais signe. Les deux agents obéirent avec répugnance, et Benn lâcha son talisman comme Picsou un sac de diamants. Ce seul mouvement la fit souffrir. Wilson grogna en dégrafant son ceinturon, son bide se libérant un peu plus. La ceinture rejoignit son pistolet. Harris me fixa, mais il lâcha son arme également.

— Bien. Reculez tous à présent.

— Oui, reprit Denton. Harris et Wilson, allez vers les arbres, et sortez la petite surprise.

— Oh ! dis-je. De quoi parlez-vous ? Que personne ne bouge. (Les deux agents me jetèrent un regard méprisant, puis se dirigèrent vers le bosquet central.) Ramenez vos culs ici !

— Abattez-les, monsieur Dresden, glissa Denton. Et, pour ça, vous devrez détourner votre arme de moi. Je pense pouvoir l'agripper, et nous en viendrons aux mains. Vous êtes intelligent et plein de ressources, mais vous êtes aussi blessé. Je ne crois pas que vous pourriez me battre au corps à corps.

— Bordel ! lâchai-je en hésitant entre les deux agents et Denton. Qu'est-ce que vous mijotez ? Essayez de jouer au rigolo avec moi, et je vous jure que vous ne vivrez pas assez longtemps pour le regretter.

— Je suis du F.B.I. Je ne fais jamais rien qui puisse être qualifié de « rigolo », monsieur Dresden.

Je jurai silencieusement, et je sentis, plus que je le vis, un sourire s'afficher sur son visage.

— Pourquoi ? soufflai-je. Pourquoi trafiquer avec ces ceintures ? Qu'est-ce que vous avez derrière la tête ?

Denton fit mine de hausser les épaules, mais il se ravisa.

— Trop d'années à voir des gens comme Marcone se moquer de la loi, à ramasser des gens blessés ou morts. À côtoyer la misère qu'ils apportent, lui ou ceux de son espèce. J'en ai eu marre de regarder. J'ai décidé de les arrêter, lui et ceux qui lui ressemblent.

— En les tuant.

— J'en ai le pouvoir. J'ai fait ce que j'avais à faire.

— Qui vous a donné le droit de vie et de mort ?

— Et eux ? Qui leur donne le droit d'assassiner ? Est-ce que je dois les laisser massacrer tout le monde ? J'avais le pouvoir et la responsabilité de l'utiliser.

Je frissonnai à l'écoute de ces mots si familiers.

— Et les autres ? Les innocents qui sont morts ?

— C'était un accident, hésita Denton. Je n'ai jamais eu l'intention de tuer des innocents.

— Ces ceintures font plus que de vous donner du pouvoir, Denton. Elles influencent votre esprit ! Votre comportement !

— Je contrôle mes hommes.

— Comme le mois dernier ?

Il fronça les sourcils mais ne dit rien.

— Et vous saviez, n'est-ce pas ? continuai-je. Vous saviez que je découvrirais le pot aux roses. C'est pourquoi vous m'avez envoyé au garage *Pleine Lune*.

— Après les meurtres, murmura-t-il, tandis que ses veines palpaient, on m'a averti de l'existence d'un gouvernement, d'une police spéciale de la magie, la Blanche Confrérie. On m'a dit que vous travailliez pour eux.

— Oui, enfin, on ne vous a raconté qu'un petit bout de l'histoire, dis-je en riant presque. C'est pour ça que vous avez saccagé le cercle de MacFinn. Il vous fallait un bouc émissaire, et vous avez libéré Harley pour que la Blanche Confrérie le soupçonne. Les Loups Urbains pour la police, et MacFinn pour la Confrérie.

— Des sacrifices nécessaires, grommela Denton. J'avais du pain sur la planche, Dresden !

— Ah oui ? Eh bien, en tant que victime d'un sacrifice nécessaire, je ne suis pas d'accord avec vous ! Tant pis pour la loi, n'est-ce pas ? C'est ce que vous vous dites, non ? Vous êtes au-dessus des lois, comme Marcone !

Denton se raidit, et tourna légèrement la tête vers moi. Comme s'il écoutait attentivement.

Je continuai en essayant de lui faire entendre raison. J'allais peut-être m'en sortir, finalement.

— Les pouvoirs que vous confèrent ces ceintures sont mauvais, Denton. Vous ne les maîtrisez pas. Ils ont souillé votre esprit et vous ne raisonnez plus comme il faut. Abandonnez tout ça. Vous pouvez encore vous en tirer. Allez, Denton, ne gâchez pas ce que vous avez accompli pendant toutes ces années. Il n'est pas encore trop tard.

Denton garda le silence pendant longtemps. Harris et Wilson disparurent entre les arbres, et Benn nous observa, le souffle court, son corps musclé luisant sous la lune et sa fort agréable poitrine se soulevant au rythme de sa respiration. Son regard glissa jusqu'aux ceintures, et son souffle se fit plus rauque.

— Regardez-la, dis-je. Ces ceintures sont comme une drogue. A-t-elle toujours été comme ça ? C'est à ça que vous voulez ressembler ? Wilson et Harris n'étaient pas ainsi au début ! Vous vous transformez tous en monstres ! Vous devez vous arrêter avant d'être perdus pour toujours.

Denton ferma les yeux en serrant les poings.

— Vous êtes un type bien, Dresden. Mais vous n'avez aucune idée du véritable fonctionnement de notre monde. Je suis désolé que vous vous soyez embarqué dans cette affaire. (Il ouvrit les yeux.) Un sacrifice nécessaire.

— Mais bon sang ! Vous ne voyez pas que vous allez droit dans le mur ? Même si vous parvenez à vous sortir de cette histoire ce soir, Murphy ne tardera pas à recoller les morceaux.

— Un sacrifice nécessaire, répéta Denton comme un mantra.

Je déglutis. J'étais glacé. On nageait en pleine folie. Denton parlait avec un calme absolu. Il n'y avait pas de place pour le doute en lui alors qu'il aurait dû avoir la trouille. Seuls les fous et les crétins montrent une telle confiance. Et comme je l'ai déjà dit, l'agent du F.B.I. n'avait rien d'un abruti.

Harris et Wilson réapparurent en portant quelque chose. Quelqu'un qu'on avait cagoule et ligoté. Harris tenait un couteau collé à la base de ce qui semblait être une taie d'oreiller. Ses grandes oreilles et ses taches de rousseur juraient avec l'arrogance qu'il affichait.

— Enfoiré, lâchai-je.

Denton ne dit rien. Les yeux de l'agent Benn luisaient, ils étaient submergés par la voracité et la concupiscence.

Les deux hommes s'approchèrent avec leur victime. Harris tenait fermement son couteau tandis que Wilson s'appêtait à retirer la cagoule improvisée.

C'était inutile, j'avais déjà reconnu le bras plâtré.

Le visage de Murphy était pâle, et ses cheveux blonds tiraient sur l'argent sous la lumière de la lune. Elle était bâillonnée. Elle avait un œil au beurre noir et du sang lui bouchait une narine. Elle cligna des yeux puis donna un coup de pied à Wilson. Ses jambes attachées n'étaient pas très efficaces. Elle cessa de lutter quand Harris pressa la lame contre sa gorge en grondant.

Elle fusilla les deux agents du regard puis elle se tourna vers moi.

Ses yeux s'écarquillèrent.

— Abattez-moi, monsieur Dresden, dit Denton, et Harris tranchera la gorge de l'inspecteur Murphy. Benn et Wilson se jetteront sur leurs pistolets, et ils vous tueront sûrement. Ensuite, ils élimineront vos alliés loups-garous. Même si vous nous descendez tous, Murphy mourra, et vous tiendrez l'arme qui a tué quatre agents du F.B.I.

— Fumier ! grognai-je. Putain de fumier sans âme !

— Un sacrifice nécessaire, répéta de nouveau Denton, mais la voix avait perdu son calme. (Une chaleur nouvelle l'animait quand il prononça ces mots, comme la caresse d'un amant.) Lâchez votre arme.

— Non, dis-je. Jamais !

Il n'allait quand même pas tuer un autre flic !

— Alors, Murphy est morte, conclut Denton. Harris !

Le rouquin s'accrocha un peu plus à Murphy, et elle tenta de crier à travers son bâillon. Je hurlai en braquant mon flingue sur Harris.

Denton m'enfonça son coude dans le ventre, puis son poing remonta sur mon visage, et la douleur explosa jusque dans mon cerveau. Un coup de feu partit... quelque part, puis Denton me désarma d'une manchette, avant de me frapper à la gorge. Je m'écroulai au sol, incapable de respirer ou de bouger.

Denton se baissa et récupéra l'arme.

— Vous auriez dû m'abattre quand vous en aviez l'occasion au lieu de me faire la morale, monsieur Dresden. (Il braqua l'arme sur moi en souriant de plus belle, un sourire carnassier.) La lune est magnifique ce soir. Ça me rappelle une histoire. Les dialogues en sont savoureux...

Je tentai de lui dire où il pouvait se carrer son histoire de lune, mais seul un râle étranglé sortit de ma gorge. Je souffrais atrocement.

Denton vérifia le chargeur, puis me braqua le flingue sur l'œil gauche.

— Ah, oui ! « Et je soufflerai. Et je soufflerai. Et votre maison s'effondrera. » Au revoir, magicien.

Cause de la mort : conte pour enfants.

Par les cloches de l'enfer !

Chapitre 31

Le canon du pistolet semblait plus gros et plus profond que le trou de la Sécurité sociale. Les yeux gris de Denton étincelaient derrière la mire et je vis la décision de tirer passer dans son regard. Avant que son doigt presse la détente, je plongeai mes yeux dans les siens en insufflant mes dernières bribes de volonté dans une mise à nu de son âme.

Comme d'habitude, j'eus une impression d'accélération, une poussée en avant suivie d'une chute comme si j'étais aspiré par un tourbillon. Je plongeai dans les émotions de Denton et, l'espace d'un instant, le doute m'effleura ; peut-être qu'une balle était préférable à un voyage dans son âme torturée.

Je ne saurais vraiment décrire ce que j'y trouvai. Imaginez un endroit splendide avec des constructions magnifiques comme le Parthénon ou la basilique Saint-Pierre. Tout n'est qu'équilibre, respect des proportions et de la sécurité. Le tableau s'achève avec un ciel bleu et un superbe gazon, de petits nuages, des fleurs et des enfants courant de-ci, de-là.

À présent, ajoutez quelques centaines d'années d'usure et de tension. Émoussez les angles, arrondissez un peu les coins sans oublier les taches d'humidité, et les lézardes là où le vent s'est infiltré. Assombrissez le ciel avec de la pollution, remplacez la pelouse par des herbes folles jaunies. Arrachez les fleurs, et laissez des buissons de ronces desséchés à la place. Transformez les bambins en ivrognes de quarante-cinq ans, le visage brûlé par la misère, abondamment couperosés. Substituez aux fillettes des putes fatiguées et blasées, au regard dur et calculateur. Ajoutez une atmosphère de rage et d'abandon sauvages, où les gens se méfient des ombres comme si le diable pouvait en sortir.

Après cela, après que toutes les difficultés, les épreuves et les angoisses du monde où les flics évoluent sont parfaitement décrites, enduisez le tout d'une boue noirâtre puant le marigot et la gangrène (n'oubliez pas les nuages de mouches aux reflets bleutés). Appliquez cette patine gluante pour qu'elle exacerbe la saleté, la corruption et le désespoir, qui rend toute la splendeur de cette déchéance. La souillure renforce l'amertume, la pourriture, accélérant encore la décadence.

Tel était le cœur de Denton. Un homme bon, usé par les ans et empoisonné par le pouvoir qui le contrôlait. L'homme de bien avait disparu sous le flot d'infamie et de putréfaction. Le souvenir de l'homme qu'il avait été ne faisait qu'illustrer plus violemment à quel niveau il était tombé.

Je compris la souffrance et la colère de Denton. Et je vis par quel biais les forces obscures l'avaient conduit si bas. Je vis son image agenouillée devant un homme qui lui donnait une ceinture de fourrure, puis elle disparut. Pour connaître maintenant ce qu'il avait été, j'imaginai la bête qu'il était devenu, tout en violence, en faim et en désirs.

Je sentis les larmes couler sur mes joues, et un grand frisson remonta le long de mon dos. J'éprouvais de la pitié pour lui et ses agents, mais surtout, ils me mettaient le trouillomètre à zéro ! J'avais gagné quelques secondes avec mon petit stratagème, mais serait-ce suffisant pour empêcher Denton de me brûler la cervelle ?

La mise à nu cessa, et Denton me fixa. Il avait du mal à se remettre de ce qu'il avait vu en moi. Il était pâle, et le pistolet tremblait dans sa main. Il essuya les gouttes de sueur qui roulaient sur son visage.

— Non, souffla l'agent, les yeux fous. Non, magicien. Je ne crois pas à l'enfer !

Il leva son arme et je me préparai inutilement dans l'espoir de me jeter en dehors de sa ligne de mire.

— Tu ne t'en tireras pas comme ça ! hurla-t-il de toutes ses forces. Tu vas crever !

— Ça m'étonnerait, dit une voix calme.

Un petit point rouge apparut sur le torse de Denton, petite illumination de Noël avant l'heure. Je tournai la tête et découvris Marcone qui avançait, son arme braquée sur l'agent du F.B.I., Hendricks à côté de lui.

Les yeux brillants des autres agents fédéraux se braquèrent sur Marcone. Murphy gisait dans l'herbe, les pieds tournés vers moi. Je n'avais aucune idée de son état, et l'angoisse m'envahit.

Encore plus.

— Marcone ! dit Denton en se redressant. Sale traître !

— Vous deviez me ramener Dresden en vie, je vous rappelle, ricana le Gentleman, pas l'exécuter. De plus, si j'étais vous, j'évitais de me servir de mon arme de service. Autant laisser MacFinn le tuer.

— S'il se pointe, répondit Denton.

— Mes guetteurs m'ont informé que l'animal qu'ils avaient emporté avec eux est devenu fou de terreur il y a deux minutes. C'est à cinq kilomètres, vers l'ouest, expliqua Marcone en souriant plus encore. Il ne devrait plus tarder. Si nous arrêtons de nous entre-déchirer pour terminer nos affaires ?

Marcone baissa son fusil en éteignant le viseur laser.

Denton me regarda, puis tourna la tête vers les deux truands. Je vis les ténèbres envahir ses yeux, se rassembler derrière ses prunelles et se préparer à exploser.

— Johnny, dis-je. Abats-le maintenant !

— Je crois que vous avez assez joué au petit jeu des dissensions internes, monsieur Dresden, répondit Marcone d'une voix lasse. Vous êtes battu. Acceptez-le avec dignité.

Je vis un léger sourire apparaître sur le visage de Denton, et le pistolet était toujours braqué sur ma tête.

— Je sais ce que je dis, John, lâchai-je d'une voix tendue. Je ne te bobarde pas ! Tout ça n'est qu'un prétexte pour te tuer !

— Quel piètre réconfort ! répliqua Marcone. Agent Denton, nous devons régler certains détails. Baissez votre arme et discutons-en.

— Je ne pense pas, rétorqua l'agent fédéral en braquant son arme sur Hendricks.

L'arme mugit tellement longtemps, avec une telle rapidité que j'ignore encore combien de fois Denton avait tiré.

Hendricks fut projeté à terre par la force de l'impact. Il n'avait même pas eu le temps de réagir, et encore moins de crier. Il tomba comme un grand arbre et je sentis le sol trembler quand le colosse s'effondra.

Marcone leva son arme, mais Wilson et Harris se jetèrent sur lui, le plaquant face contre terre. Ils le rouèrent de coups de poing. Souple comme une anguille, le Gentleman se dégagea, mais Denton braqua son pistolet dans sa direction.

— Ça suffit ! dit-il d'une voix rauque. Rassemblez-les et emmenez-les vers la fosse. MacFinn sera là d'une minute à l'autre.

Je profitai de la confusion pour m'éclipser, sans me relever, et rampai vers le bois.

Je tombai sur une paire de jambes aussi magnifiques que musclées. Je levai les yeux, dépassai la jupe pour tomber sur un buste superbe entouré d'une ceinture en fourrure. Benn me sourit, et la peur me glaça jusqu'aux os. Ses yeux n'avaient plus rien d'humain. Elle posa le pied sur mon épaule blessée, et poussa de toutes ses forces. La douleur enflamma mon esprit et je fus pris de spasmes.

J'ai le vague souvenir d'avoir été traîné par terre. Nous dépassâmes les rangées de pins. Ces arbres devaient étouffer tous les bruits, et les sycomores près du mur se chargeaient du reste. Un coup de feu, par exemple, n'avait aucune chance d'être entendu en dehors de la propriété. Ce fut ma réflexion la plus élaborée pendant que mon épaule se chargeait de liquéfier mes nerfs.

Tout ce dont je me souviens après, c'est d'une chute rapide dans un vide abyssal. Elle dura assez longtemps pour que je respire un bon coup, et se termina par un atterrissage dans de la flotte. Ce n'était pas très profond, peut-être quinze à vingt centimètres avec de la vase en dessous. J'eus une vague pensée pour mon manteau, puis je dérapai dans la boue et replongeai dans l'eau. Le liquide froid s'agita autour de mon visage, et cela fit du bien à mon épaule.

Quelqu'un m'attrapa par le col, me sortit de là et me fit asseoir. On me redressa, et je restai collé contre une paroi, l'épaule en miettes et la tête dans un manège désenchanté jusqu'à ce que j'arrive à distinguer mon environnement.

Murphy s'agenouilla à côté de moi.

— Ça va, Dresden ?

J'étais au fond d'une fosse carrée où la pluie avait déposé une eau boueuse. Elle était profonde d'au moins six mètres et deux fois plus large, et je voyais tout juste le sommet des pins se détacher sur la lune. Une plate-forme de chasseur était suspendue juste au-dessus du piège à une dizaine de mètres de hauteur.

— Dresden ? répéta Murphy. Réponds-moi.

— Je suis vivant, dis-je en fronçant les sourcils. Je croyais qu'ils t'avaient tuée.

Un éclair passa dans ses yeux bleus. Ses cheveux étaient dégueulasses, ses vêtements froissés et trempés.

— Moi aussi, répondit-elle en frissonnant. Mais ils se sont arrêtés dès que Denton t'a étalé et ils m'ont balancée ici. Je ne comprends pas pourquoi ils ne m'ont pas achevée plutôt que d'attendre MacFinn.

— Ils essaient de se couvrir vis-à-vis de la Blanche Confrérie, dis-je en plissant le front. Denton veut que Harley porte le chapeau pour tous les meurtres. Je crois qu'il est devenu fou.

— Je me retrouve tout le temps dans des endroits ravissants quand je traîne avec toi, Harry.

— Comment t'es-tu libérée, au fait ?

— Je l'ai aidée, dit Tera West d'une voix pâteuse. Pour ce que ça va lui servir.

Je tournai la tête et découvrit une Tera boueuse et nue, assise contre la paroi d'en face. Cinq formes immobiles étaient couchées autour d'elle. Les Alphas sous leur forme de loup. Tera maintenait leurs têtes hors de l'eau, posées sur ses jambes. Elle avait l'air désorientée et angoissée. Elle les caressait à tour de rôle, ses yeux d'ambre éteints.

— Je ne comprends pas, dis-je. Pourquoi nous ont-ils collés ici ? Marcone n'a quand même pas fait creuser une fosse dans son jardin !

— Il avait prévu de piéger Harley ici jusqu'au matin, expliqua Tera, quand il serait vulnérable.

— Holà, holà ! intervint Murphy. Vous êtes en train de dire que Denton est responsable de toutes les morts ?

— D'une façon ou d'une autre, oui, répondis-je.

Je lui résumai ce que j'avais appris sur l'agent fédéral, comment il s'était procuré les ceintures enchantées et avait perdu le contrôle de ses pouvoirs, et lui expliquai le stratagème pour faire accuser les Loups Urbains et MacFinn.

— Voilà l'élément qui me manquait ! s'exclama Karrin en lâchant une bordée de jurons. Pas étonnant qu'il se soit démené pour te tenir hors du coup. Ça explique aussi pourquoi il tenait absolument à te choper après l'incident chez MacFinn et pourquoi il débarquait toujours au bon moment : il était déjà au courant des crimes !

Nous entendîmes des cris provenant de la terre ferme, et nous vîmes Marcone se balancer au bout d'une corde. Il pendait lamentablement, la tête en bas, les yeux fermés, et quelqu'un descendit la corde jusqu'à ce que son front cogne la plate-forme.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? murmura Murphy.

— Un appât, répondis-je en fermant les yeux un instant. Denton va s'en servir pour attirer MacFinn sur la planche. Le loup-garou va sauter dessus pour choper Marcone, et M. F.B.I. n'aura plus qu'à couper la corde qui retient le tout pour nous envoyer de la compagnie.

— Magnifique, nota calmement Karrin. Ils vont larguer cette chose avec nous. Seigneur, Harry !

— Je suis sûr qu'il s'est procuré des balles en argent, dis-je en observant les abords de la fosse. Ils vont laisser Harley nous massacrer avant de l'abattre. Bien pensé.

— Et on ne peut rien faire ? demanda Murphy.

— Je ne sais pas, murmurai-je.

— Non, dit tranquillement Tera.

Karrin et moi nous tournâmes vers elle. L'un des Alphas commençait à se réveiller, peut-être Billy, mais il glissa en tentant de s'asseoir. Au moins, il parvint à garder la tête hors de l'eau.

— On ne peut rien faire, continua-t-elle. Nous sommes perdus.

Je fermai les yeux pour reprendre mes esprits, repousser la douleur et la fatigue. Il fallait trouver quelque chose ! Murphy s'assit à côté de moi comme une petite boule tremblotante, son bras plâtré collé contre mes côtes. J'ouvris mon manteau, plus par politesse qu'autre chose puisqu'il était aussi mouillé que le reste, et en passai le pan sur ses épaules. Elle se raidit et me lança un regard indigné, mais au bout d'une seconde, elle s'enfonça aussi profondément que possible sous le vêtement.

Elle finit par me parler. Sa voix était hésitante, bien loin du ton cassant et professionnel que je lui connaissais.

— J'ai pas mal réfléchi, Dresden. Je suis arrivée à la conclusion que tu n'es peut-être pas mêlé à toute cette histoire.

— C'est vraiment gentil, Murph, dis-je en souriant. Ce que Denton t'a fait ne m'innocente pas totalement ?

— Non, Harry, répondit-elle d'un ton plus léger. Ça signifie juste qu'il veut ma mort autant que la tienne, pas que je vais croire tout ce que tu me racontes.

— Il veut me tuer, Murph. Ça doit bien jouer en ma faveur, non ?

— Pas vraiment, répliqua-t-elle en étudiant le haut de la fosse. D'après ce que j'ai pu voir, Denton veut tuer tout le monde. Et tu pourrais encore être en train de me mentir.

— Pas du tout, Murph. Croix de bois, croix de fer !

— Je n'ai que ta parole là-dessus, Harry, murmura-t-elle. Et il y a eu trop de victimes. Mes hommes, des civils, ceux que je suis censée protéger. La seule manière de résoudre cette affaire est de tous vous choper et de démêler ce sac de nœuds pendant que tout le monde croupira derrière les barreaux.

— Non, répondis-je. Il y a des choses que tu ne peux pas prouver, Murph. Des éléments que tu ne pourras jamais amener devant une cour. Allez, on se connaît depuis des années. Tu devrais me faire confiance, non ?

— Normalement, oui. Mais après tout ce que j'ai vu, tout ce sang, ces cadavres... Non, Harry. Je ne peux plus me fier à qui que ce soit. Je t'aime bien, Dresden, continua-t-elle en souriant. Mais je ne peux pas te faire confiance.

J'essayai de répondre à son sourire, mais trop de choses se bousculaient dans ma tête. Surtout de la souffrance, tant physique qu'émotionnelle. J'avais mal pour Murphy, et pour notre amitié. Elle était si seule. Je voulais la sauver, la soulager.

Elle m'aurait craché au visage si j'avais essayé. Karrin n'est pas le genre de personne qui aime être secourue, quelle que soit la situation. Quand elle avait accepté le peu de confort procuré par mon manteau, j'avais eu l'impression que le ciel me tombait sur la tête.

J'étudiai le piège. Les autres garous se réveillaient mais aucun ne semblait encore à même de se déplacer. Tera n'avait pas bougé, vaincue, épuisée. Marcone dépassait de la plate-forme, immobile. J'avais cru l'entendre gémir, pourtant. J'eus un élan de sympathie pour lui. Même si c'était un fumier sans cœur, personne ne mérite de finir comme ça.

C'était ma faute si les Alphas, Tera, Marcone et Murphy étaient dans cette situation. Et j'étais aussi la cause de notre mort imminente. Je n'oubliais pas non plus Carmichael et les autres flics. Même Hendricks avait été tué par ma faute.

Je devais réagir.

— Il faut que je sorte d'ici, dis-je à Murphy. Fais-moi sortir, et peut-être que je pourrai faire quelque chose.

— Tu veux dire... ?

Elle agita les mains dans un geste vaguement mystique.

Je hochai la tête. Il me restait mon petit atout dans la manche.

— Quelque chose comme ça...

— OK. Comment on s'évade ?

— Va falloir que tu me fasses confiance, Murphy.

— Ce n'est pas comme si j'avais le choix, je me trompe ?

Je lui souris brièvement en me relevant.

— On pourrait peut-être creuser des prises dans la terre.

— Tu vas sûrement te faire descendre si tu arrives en haut.

— Je ne pense pas, répondis-je. L'équipe de Denton n'a aucune envie de traîner dans le coin quand MacFinn débarquera. Ces agents sont fous, mais pas cons.

— Donc, résuma Murphy, tout ce que nous avons à faire, c'est de te sortir du trou, pour que tu ailles te castagner avec quatre *Hexenwulfen* du F.B.I., que tu les assomes, juste à temps pour te colleter avec un loup-garou qui a résisté à tout tes bidules magiques et à un commissariat entier.

— En gros, c'est ça.

Karrin me regarda, haussa les épaules, puis éclata d'un rire sans joie. Elle se leva à son tour, et repoussa ses cheveux en arrière.

— Ça pourrait être pire, je suppose, lâcha-t-elle enfin.

Il y eut un léger bruit au-dessus de nos têtes. Karrin s'immobilisa et regarda au sommet du piège. Je crus que les yeux allaient lui sortir de la tête.

Je suivis lentement son regard.

Le Dévorateur était accroupi au bord de la fosse, tout en menaces, en muscles et en mort. Sa mâchoire écumante découvrait ses crocs tranchants et ses yeux étincelaient comme deux rubis enflammés par la lumière de la lune. Il fixait la forme oscillante de Johnny Gentleman Marcone.

Je sursautai et provoquai un léger clapotis. La bête baissa la tête. Quand elle me vit, ses yeux se fermèrent pour devenir deux fentes luisantes. Elle eut un grognement sourd et ses griffes s'enfoncèrent dans la terre meuble, la déchiquetant comme s'il s'agissait de sable.

Le monstre se souvenait de moi.

Mon cœur s'emballa. C'était la peur, la terreur primitive que j'avais déjà éprouvée. Cette peur d'être dévoré m'envahit de nouveau et balaya tous mes plans en quelques secondes.

— Et il a fallu que tu dises ça, murmurai-je à Murphy d'une voix blanche. T'es contente ? C'est pire !

Chapitre 32

— OK, continuai-je faiblement. On est dans la merde. On est vraiment dans la merde.

— Si seulement j'avais mon flingue, dit Murphy. Si seulement on avait eu plus de temps pour s'expliquer, Harry.

Je risquai un œil sur Tera et les Alphas. La jeune fille maigre était collée à la grande Noire. Elle pleurait.

— Ferme les yeux, souffla Tera en couvrant la tête de la louve de sa main.

Son regard d'ambre rencontra le mien. Il était vide. Plus d'espoir, plus de vie.

Plus rien.

Quelle mort injuste ! Pourtant, je n'avais pas commis d'erreurs majeures. Comment pouvait-on aller si loin, faire tant de sacrifices pour crever la gueule dans la boue comme un ver de terre ? J'examinai de nouveau la fosse, mais c'était un piège diaboliquement simple. Rien sous la main pour s'en tirer.

Je levai les yeux.

— Marcone, criai-je. John Marcone ! Vous m'entendez ?

La silhouette s'agita légèrement.

— Que voulez-vous, monsieur Dresden ?

— Est-ce que vous pouvez bouger ?

Le loup-garou grogna et commença à faire le tour du piège, ses yeux luisants passant de Marcone à nous, en essayant de choisir par qui il commencerait le massacre.

— Juste un bras, répondit Marcone au bout de quelques secondes.

— Avez-vous votre couteau ? Celui que j'ai vu dans le garage.

— Hélas, Denton et ses associés m'en ont délesté.

— Bordel ! Quelle idée à la con aussi de faire affaire avec ce mec ! Vous me croyez maintenant, quand je vous dis qu'il prépare votre mort depuis le début ?

L'homme recommença à s'agiter, se balançant doucement au bout de la corde.

— C'est cela, monsieur Dresden. Dites-moi que vous m'aviez prévenu avec votre dernier souffle. Je m'étais aperçu de la situation par moi-même, mais j'ai peut-être un moyen de me faire pardonner.

— Que voulez-vous dire ? demandai-je en surveillant le Dévorateur et en me déplaçant pour me trouver le plus loin possible de la bête.

— Je sors le couteau qu'ils n'ont *pas* trouvé, répliqua Marcone.

Il jura puis quelque chose brilla sous la lune.

— Oublie, murmura Murphy en s'approchant de moi. Il va se libérer et nous laisser pourrir ici.

— Nous n'aurons pas le temps de pourrir, précisai-je.

Elle doit avoir raison.

Le truand se mit à osciller lentement au bout de la corde jusqu'à ce que tout son corps se balance.

— Ironique, non ? dit-il calmement. J'avais prévu d'attendre la créature sur la plate-forme pour l'attirer dans la fosse. J'avais préparé des filets pour la suite. Après, il ne me restait plus qu'à attendre le matin.

— Tu sais qu'il est juste à côté de toi, John ?

— Monsieur Dresden, répondit sèchement Marcone, je vous ai déjà demandé de ne pas m'appeler comme ça.

— Admettons, dis-je.

Je ne pouvais m'empêcher d'admirer les nerfs de ce type qui discutait pendu au bout d'une corde comme un jambon.

— J'utilise cet endroit pour les affaires bruyantes, reprit-il. Les arbres étouffent les sons. On entend à peine un coup de fusil à pompe quand on est de l'autre côté du mur.

Il continuait à tourner, à se balancer.

— Comme c'est *svmna* rénondis-je et ignoble

Le loup-garou me regarda en feulant, et je fis un pas en arrière sans même m'en rendre compte. J'avais le dos contre le mur de terre.

— C'est vrai, concéda le truand. Mais nécessaire.

— Vous n'avez vraiment honte de rien, Marcone.

— Bien sûr que si. Mais vous ne croyez quand même pas que je vais vous le dire, non ? Maintenant, taisez-vous, s'il vous plaît. Je dois me concentrer.

Je vis Marcone plier le bras avant de faire un geste vif. Une lame étincela dans la nuit et l'une des cordes de la plate-forme vibra.

La corde se détendit brusquement, et la plate-forme, comme Marcone, se mit à osciller lentement. Marcone lutta avec ses liens en grognant, il se débattit en tirant sur la corde qui finit par claquer en le frôlant, avant de tomber.

Droit dans la fosse.

Elle était toujours attachée à la plate-forme qui, déséquilibrée, se rapprochait du bord du piège.

Je fixai le Gentleman un moment.

— Putain, il a réussi ! dit Murphy.

— Je ne pense pas qu'il faille attendre, monsieur Dresden, lâcha Marcone.

Il tourna la tête et se raidit en voyant le monstre qui faisait le tour de la fosse pour s'approcher de lui. S'il avait remarqué la corde qui pendait vers moi, il n'en laissa rien paraître.

Un espoir fou naquit en moi. J'agrippai la corde et commençai à monter, poussant surtout avec mes jambes et me tenant avec mon bras valide.

J'arrivai au niveau du jardin et entrepris de me balancer afin d'avoir assez d'élan pour sauter en dehors de la fosse. La corde eut un craquement sinistre en entamant son mouvement de balancier, entraînant le Gentleman.

— Dresden ! cria-t-il. Attention !

J'étais tellement concentré sur mon évasion que je ne pensais même plus au loup-garou. Je tournai la tête juste à temps pour le voir s'élançer vers moi. Ses yeux étincelaient et je suis sûr que j'aurais pu compter ses dents si j'avais assez attendu. Mais je m'abstins. À la place, je lâchai la corde avant de raffermir ma prise quelques secondes plus tard, stoppant ma chute. Le monstre passa juste au-dessus de ma tête, comme une énorme chauve-souris, et atterrit sans un bruit de l'autre côté du piège.

J'étais si effrayé que mes doigts faillirent se desserrer, mais je remontai en reprenant mon oscillation. Le loup-garou se retourna et me fixa immédiatement. Mais Marcone émit un sifflement sec, et la créature reporta son attention sur lui, tournant ses oreilles dans sa direction comme l'aurait fait un chien, avant de grogner et de sauter de nouveau. Le loup-garou manqua Johnny de quelques millimètres, mais je ne perdis pas de temps à vérifier. Je poussai un hurlement en balançant la corde le plus loin possible et la lâchai à l'apogée de sa courbe.

Raté.

Enfin presque. J'étais à moitié hors du piège et je plantai mes doigts dans la terre pour ne pas glisser. Je luttai de toutes mes forces, tentant de creuser des prises avec mes pieds, en gémissant de désespoir. Je parvins à gagner quelques centimètres, et peu à peu je réussis à ramper sur le sol. De l'autre côté de la fosse, le monstre m'aperçut et il émit un son qui ressemblait bigrement à un rugissement de colère. J'entendis des cris monter depuis la propriété – Denton et ses sbires devaient surveiller leur piège, mais pour le moment, ils n'arrivaient plus que seconds dans l'ordre des terreurs du quartier. J'avais d'autres chats à fouetter.

L'un des chats en question se jeta sur moi et je n'eus que quelques secondes pour détalier en m'arrangeant pour que la fosse soit entre le monstre et moi. J'y réussis presque. Le loup-garou atterrit juste à l'endroit que je venais de quitter et il se tourna vers moi, à moins de trois mètres du côté adjacent au mien.

La corde recommença à s'agiter et, avec une élégance et une puissance surprenantes, Tera sauta hors du piège et se réceptionna devant moi.

— Pars, magicien, gronda-t-elle. Denton et ses chiens nous tueront tous si tu ne les arrêtes pas. Je m'occupe de MacFinn.

— Sûrement pas, répondis-je. Tu ne peux rien faire contre lui.

— Je le connais bien, rétorqua-t-elle.

L'instant d'après, elle était devenue une énorme louve à la fourrure noire striée de gris. Elle feula avant de bondir sur le loup-garou qui se redressa, comme un chat qui attaque une souris, avant de foncer sur elle.

Et je compris la différence entre Tera et les Alphas, entre elle et les *Hexenwulfen* et même avec le Dévorateur. Ils étaient rapides, elle l'était autant, mais elle était plus agile. Ils étaient vifs, mais elle l'était autant, et elle était plus élégante. Elle les faisait ressembler à des amateurs. Elle était quelque chose de plus primitif, son lien avec la nature était plus profond qu'ils pourraient jamais l'imaginer.

Alors que le monstre se jetait sur elle, elle glissa sur le côté, juste en dessous de ses griffes, et remonta pour le déséquilibrer. Il tomba mais se releva aussitôt pour l'attaquer. Elle avait disparu. Elle était bien loin de la fosse, grognant un défi à la créature surnaturelle. Ivre de rage, il fondit sur elle.

Il y eut un coup de feu, et une balle frappa un arbre non loin de moi. L'agent Benn entonna un chant précipité puis sa voix se changea en feulement. Denton et ses copains arrivaient. Il ne me restait plus qu'à utiliser ma dernière carte, celle que je ne voulais pas jouer. J'ignorais tout du résultat, mais je n'avais plus le choix.

Je glissai la main sous mon tee-shirt et touchai la ceinture que j'avais prise à l'agent Harris.

Elle vibra sous mes doigts. Elle était chaude, vivante d'une certaine façon, et pleine du pouvoir dont on l'avait investie. Je fermai les yeux, et laissai cette puissance sombre et sauvage s'infiltrer en moi pour se mélanger à la souffrance, à la peur et à la fatigue qui m'habitaient. C'était facile, bien plus facile que tous les sorts que j'avais pu lancer. Elle entra en moi avec une sorte de joie avide, m'envahit en chassant la douleur, l'usure et la crainte, les remplaçant par de la force et de la férocité.

Le pouvoir.

— *Lupus*, murmurai-je. *Lupus, lupara, luperoso !*

Il ne m'en fallut pas plus pour changer.

Je ne m'en suis pas vraiment aperçu. Simplement, quand j'ai ouvert les yeux, tout me semblait tellement *bien*, et d'une manière si profonde, que je me demandai comment j'avais pu ne pas le remarquer auparavant.

Mon acuité visuelle était si développée que je pouvais compter les poils sur la tête de la louve qui me chargeait à quelques mètres de là. J'entendis son cœur battre à tout rompre, le vent glisser sur les feuilles, les souffles sonores des autres agents qui s'approchaient comme des vaches maladroites. Je n'aurais pas mieux distingué le paysage si le soleil avait été levé. Tout n'était qu'une harmonie de teintes bleues, vertes, marron et pourpres, comme si Dieu avait plongé ses pinceaux dans une nuit d'été et remplacé les ténèbres par ces couleurs.

J'ouvris la gueule pour rire et ma langue passa sur mes dents acérées. Quelle soirée magnifique ! Je goûtai le sang dans l'air, j'entendis l'impatience de mes ennemis ivres de meurtres et je sentis la même soif de mort monter dans mon cœur. C'était parfait.

Benn apparut en premier, rapide et puissante, mais gauche, emportée et stupide. Je sentis son excitation qui atteignait un niveau presque sexuel. Elle s'attendait à une proie facile, un assaut prompt sur un « deux-jambes » lent, puis le jet de sang chaud et les spasmes frénétiques. Je déclinai l'offre. Quand elle sortit du bois, je lui sautai dessus et lacérai sa gorge avant même qu'elle comprenne la situation. Une déchirure, une giclée violine et elle couina de douleur et de peur en se jetant sur le côté.

Stupide chienne ! J'avais raté la mise à mort, mais elle était sévèrement blessée. Je lui déchiquetai les jarrets quand elle chercha à fuir, et la laissai se tortiller sur le sol, impuissante et terrifiée. Je sentis mon corps exulter d'une passion malsaine. Cette garce était à moi maintenant. Sa vie était entre mes mains.

Le déferlement de puissance qui me submergea quand je compris cela aurait pu me faire quitter la Terre jusqu'à la gloire argentée de la lune et des étoiles au-delà. Je m'approchai pour l'achever, comme c'était la règle.

Il y eut un léger souffle, et Wilson surgit des bois, métamorphosé en loup. Je l'esquivai aisément. Blessée, Benn grogna et tenta de le mordre. La fureur fit perdre la tête à Wilson, qui se retourna et lui arracha la gorge. Le sang était noir, riche et odorant dans la nuit. Son arôme me déconcentra et la salive goutta de ma gueule. Je reniflai la vie s'écoulant hors de cette salope et j'eus envie de me jeter sur elle pour la mettre en pièces pendant qu'elle hurlerait à la mort.

— Les loups ! cria Harris. Ils se sont enfuis, ils ont eu Benn !

Il sortit des arbres, le pistolet à la main, ses yeux presque inutiles exorbités et paniques. Il commença à tirer sur Wilson qui abandonna la gorge de la louve. La première balle fit exploser sa patte avant gauche, la deuxième et la troisième s'enfoncèrent dans son poitrail. Le Wilson-garou chancela en couinant de douleur. Il s'écroula soudain, en se tordant, ses pattes s'accrochant à son estomac. L'instant d'après, il n'y avait plus qu'un chauve presque obèse couché dans l'herbe à côté du cadavre de la louve. Sa chemise ouverte laissait entrevoir sa ceinture de fourrure, il était couvert de sang, et des bulles rouges sortaient de sa bouche.

— Putain de..., murmura Harris en s'approchant, tenant son arme à quatre-vingt-dix degrés, pour voir ce qu'il avait fait.

— George ? Seigneur ! Oh, Seigneur, je pensais que c'était un de ces gamins ! Qu'est-ce que...

L'agent Wilson ne répondit rien, il se contenta de sortir son flingue et de tirer.

Ils ne voient pas très bien dans le noir sous forme humaine, pensai-je.

Ils ouvrirent le feu en se basant sur les éclairs et les détonations. Le sang coula encore, accompagné de l'odeur âcre de la poudre. Les deux hommes s'effondrèrent et la terre but leurs vies. J'ouvris la gueule pour sourire de

nouveau. Idiots ! À qui croyaient-ils avoir affaire ? Ils m'avaient harcelé, ainsi que mes amis. Il était temps pour eux de recevoir leur juste punition.

J'aurais quand même préféré les saigner personnellement.

Mais je devais encore m'occuper de Denton.

Cette réflexion m'emplit de joie. Je me tournai vers le bois, prêt à chasser ma dernière proie. Mon cœur battait vite, et l'excitation monta en moi. Je me fondis dans la nuit.

Je trouvai Denton en sortant du couvert des arbres. Il m'attendait sous la bonne forme, la vraie forme, la lune caressant sa fourrure brune et luisant dans ses yeux. Il était aussi puissamment bâti que sous sa forme de « deux-jambes ». Il semblait fort et vif. Dans ses yeux brûlaient la voracité de la nuit, la soif de sang et une rage implacable. Comme dans les miens. Nous nous défiâmes, et il y avait une sorte de joie folle dans cette confrontation. Si je l'avais pu, j'aurais ri.

Un feulement sortit de mon poitrail comme une musique sourde et je me jetai sur lui. Notre combat se transforma en une mêlée de griffes acérées, de crocs effilés et de fourrures noires. Il était plus fort que moi, mais j'étais plus rapide. L'affrontement était silencieux, personne ne gâcha son souffle. C'était un duel et nos mâchoires nous servaient d'épées, notre cuir de bouclier et d'armure.

Je goûtai son sang après une blessure à l'oreille et celui-ci me fit l'effet d'une drogue, me communiquant une fureur et une puissance comme je n'en avais jamais connu. Je l'attaquai immédiatement et mon audace fut sanctionnée par une douleur intense dans ma patte avant. Mon sang coulait de sa gueule en longs filaments de bave rougeâtre.

Nous nous séparâmes pour tourner lentement, épiant la moindre faiblesse, sans jamais nous quitter des yeux. Je ris silencieusement, et il me répondit de la même façon. Je le comprenais, et me réjouissais avec lui du pouvoir qu'il avait trouvé. À ce moment précis, j'aimais cet homme, je le considérais comme un frère, et j'avais hâte de tenir sa gorge dans ma gueule pendant que la vie s'échapperait de son corps. C'était le combat le plus ancien, le conflit le plus rude. L'un de nous deux vivrait et chasserait de nouveau, il tuerait, mais l'autre serait mort et froid dans l'herbe.

C'était si *bon*.

Nous recommençâmes notre danse sanglante. J'avais vaguement conscience de Tera qui faisait de même avec MacFinn, mais cela m'était égal. Ils étaient à une centaine de mètres, et je ne leur accordais aucune importance. Mon plaisir était *ici*.

Nous dansâmes sous la lune, et ce fut mon adversaire qui commit la première erreur. Je me jetai dans l'ouverture et le renversai d'un coup d'épaule. Il roula et parvint à se dégager, mais je lui déchirai une patte arrière, juste au niveau du gros tendon, et il glapit autant de fureur que de peur. Il se tint sur ses trois pattes valides, et me fit face. Il y avait une sinistre certitude dans ses yeux, comme dans les miens. Nous savions tous les deux que c'était fini. Il ne restait plus que la curée.

Je frissonnai. Oui, la curée.

Il continuerait à se battre, et il pourrait me blesser si je me montrais stupide – mais je ne l'étais pas.

J'entrepris de l'épuiser, l'attaquant brusquement, et me retirant aussitôt. Ces assauts le forçaient à modifier son assise chaque fois, il trébuchait sur ses trois membres intacts et ses réactions ralentirent.

J'osai quelques coups de crocs. Une fois de plus, je goûtai son sang.

Je lui infligeai plusieurs blessures et chaque goutte cramoisie satisfaisait encore plus ma frénésie. La nuit, la danse, la violence – tout cela me bouleversa, plus que toute la puissance que j'avais pu éprouver auparavant, plus que n'importe quelle drogue que j'avais pu essayer, même dans mes rêves ou dans l'Outremonde. C'était un condensé de beauté, de plaisir et de pouvoir à l'état pur.

La victoire était mienne.

Il essaya de couiner et de s'enfuir, et je le méprisai. Le fou, il n'aurait jamais dû se mesurer à moi. S'il avait reconnu ma supériorité, j'aurais pris un certain plaisir à le diriger, à l'accepter comme disciple en l'emmenant chasser avec moi. C'était dommage, mais je pourrais toujours en trouver d'autres. Je n'aurais aucun mal à concevoir d'autres ceintures et à les faire essayer à certains élus. Une fois qu'ils y auraient goûté, ils ne pourraient plus s'en passer.

Je poursuivis Denton, et pensai à Susan. Je lui ferai découvrir la nuit et nous remplirons nos gosiers de sang chaud, puis, ivre de mort, je la prendrai. J'en tremblais d'impatience. Je me jetai sur Denton, le retournai et fondis sur sa gorge. L'imbécile se débattit et enleva sa ceinture, régressant à sa forme de « deux-jambes », son costume couvert de sang.

— S'il vous plaît, coassa-t-il. Ne me tuez pas ! Ne me tuez pas !

Je grondai et refermai un peu plus mes crocs sur ses chairs. Je sentis son pouls contre ma langue. Ne pas le tuer. Se rabaisser ainsi était ridicule. Il aurait dû connaître la loi de la jungle avant d'essayer d'en devenir le maître. Avait-il

oublié à qui il avait affaire ? À quelqu'un qui l'épargnerait ? Qui lui laisserait la vie sauve et qui le nourrirait, épave pathétique, dès qu'il glapirait ? C'était risible.

Mes mâchoires se refermèrent sur sa gorge. Je voulais le sentir mourir. Mon instinct me souffla que tout ce que j'avais connu depuis que j'avais découvert ma véritable nature n'était qu'un jeu d'enfants comparé aux sensations que l'on éprouve quand on prend une vie. Denton continua à geindre, et j'hésitai. Irrité, je grondai. Non. Aucune faiblesse. Aucune pitié. Je voulais son sang, sa vie. Il m'avait défié, il avait perdu. Je devais le tuer et prendre ma véritable place.

Mais pour qui se prenait-il ?

— Harry ? murmura une voix terrifiée.

Sans lâcher la gorge, je levai les yeux. Susan se tenait devant moi, belle et élancée pour une « deux-jambes ». Elle avait une caméra à la main, oubliée pour l'instant, et ses yeux étaient remplis de désir. Elle dégageait encore les effluves de notre accouplement et ceux de la peur. Quelque chose tournait dans mon esprit et même si je voulais l'ignorer, revenir à la curée, je me concentrai sur Susan, sur son expression.

Ses yeux n'étaient pas remplis de désir.

Ils étaient envahis par la terreur.

Elle avait peur de moi.

— Mon Dieu, Harry !

Elle tomba à genoux en me regardant.

Elle regardait mes yeux.

Je sentis le pouls de Denton sous ma langue. Je sentis ses gémissements vibrer dans ma bouche. C'était si facile, un simple geste et je n'aurais plus jamais à douter, à craindre ou à m'interroger.

Et, murmura quelque chose en moi, tu ne seras plus jamais Harry Dresden.

Le pouvoir. Je sentis le pouvoir de la ceinture en moi, sa magie, sa force. Je reconnus cette sombre assurance, cette exaltation insensée. Je compris pourquoi une partie de moi appréciait tellement cette expérience.

Je relâchai Denton et reculai. Je me fouillai le ventre avec les pattes, prêt à vomir en pensant à ce que je m'apprêtais à faire. Je sanglotai en retirant la ceinture, déchirant mon tee-shirt par la même occasion. Je sentis mon corps grandir, redevenir maladroit et douloureux. Ces blessures qui n'étaient rien pour ma véri... pour ma forme de loup, revinrent, plus intolérables que jamais. Je lançai la ceinture le plus loin possible. Les larmes coulèrent sur mes joues, je venais de dire « adieu » à cette joie, à cette énergie et à cette invulnérabilité.

— Enfoiré ! dis-je à Denton. Sois maudit, pauvre enfoiré !

Il était couché sur le flanc, gémissant doucement à cause de ses blessures. Il saignait beaucoup et sa jambe inutilisable était repliée. Je rampai vers lui et envoyai sa ceinture rejoindre l'autre.

Susan se rua sur moi, mais je l'arrêtai avant qu'elle me serre dans ses bras.

— Ne me touche pas ! lui intimai-je, en le pensant de toute mon âme. Ne me touche pas tout de suite.

Elle sursauta comme si mes mots l'avaient brûlée.

— Harry, souffla-t-elle. Oh, mon Dieu, Harry ! Il faut que je t'emmène loin de tout ça.

De l'autre côté de la rangée d'arbres, un beuglement rauque retentit. Il y eut un mouvement, et Murphy émergea, suivie par les Alphas. Elle avait un flingue, probablement récupéré sur l'un des corps.

— Parfait, dis-je en me tournant vers eux et en repoussant Susan. (Je ne pouvais même pas la regarder.) Murphy, tu aides Susan à sortir ces gamins d'ici.

— Non, répondit Karrin. Je reste.

Elle fixa Denton et une lueur de colère passa dans ses yeux. Elle ne se donna même pas la peine d'examiner les blessures de l'agent du F.B.I. Elle se moquait peut-être qu'il se vide de son sang.

— Tu ne peux rien contre MacFinn, dis-je.

— Parce que toi, oui ? railla-t-elle en se rapprochant de moi. Bon Dieu, Dresden ! Tu as du sang plein la bouche.

— Prends les gamins et tire-toi, Karrin, grondai-je. C'est moi qui commande ici.

Comme seule réponse, Murphy ôta le cran de sûreté de son pistolet.

— C'est moi le flic. Pas toi, répliqua-t-elle. Il y a une arrestation en cours, et je reste jusqu'à la fin. Il faut bien que je distingue les bons des méchants.

— Je n'ai pas le temps de me disputer avec toi, dis-je en poussant un juron. Susan, va mettre les gosses dans le van.

— Mais, Harry..., commença-t-elle.

— J'ai assez de sang sur les mains ! hurlai-je comme le barrage de mes émotions craquait. Tire ces gamins d'ici, bordel !

Susan pâlit puis se tourna vers les Alphas. Ceux-ci étaient nus et frissonnants. Elle prit la main de Georgia et tous firent de même avec l'un des leurs pour constituer une file indienne. Je les regardai partir pendant que ma colère se mêlait à mon chagrin et à ma peur dans la confusion la plus totale.

Un autre cri de rage retentit à l'autre bout de la haie de pins. L'un des arbres trembla et un glapissement angoissé résonna dans la propriété.

Tera.

Le cri de douleur de la jeune femme déchira la nuit puis s'arrêta net. Murphy et moi observâmes les pins ; je crus voir un œil rouge au milieu, mais celui-ci disparut.

— Il fait le tour, souffla Karrin. Il veut nous prendre à revers.

— Exact, répondis-je.

La longue chasse après Tera était terminée, et le loup-garou était au comble de la rage. Il se préparait à éviscérer les prochaines personnes qu'il rencontrerait. Je fronçai les sourcils en imaginant parfaitement ce qui se passait dans sa tête à présent.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Murphy en serrant si fort la crosse de son arme que ses articulations blanchirent.

— On va le chercher et on essaie de le retenir assez longtemps pour que Susan et les gosses s'enfuient. Et Marcone ?

— Quoi Marcone ?

— Il nous a sauvé la vie, dis-je, et je compris à la mine de Murphy qu'elle n'aimait pas cette idée. On a une dette envers lui.

— Tu veux qu'on le sorte de là ?

— Je ne veux laisser personne dans les griffes de ce monstre. Et toi ?

— Très bien, répondit Karrin en fermant les yeux. Mais, bon sang, ça ressemble bougrement à un de tes tours de cochon. Si je meurs, personne ne pourra témoigner en ta faveur, tu sais ?

— Si tu as des regrets, le van de Susan est par là, répliquai-je sèchement. On va se séparer. Un qui attire son attention et l'autre qui essaie de passer.

— Parfait, grogna Murphy. Va te faire foutre, Harry Dresden.

Belle épitaphe, pensai-je, mais je ne me donnai même pas la peine de le dire.

Il était temps d'affronter le Dévorateur.

Chapitre 33

Je longuai les arbres et tombai sur le cadavre de Harris. Deux balles l'avaient frappé au visage, mais il avait toujours son flingue à la main. Murphy avait dû prendre le pistolet de Wilson, dont le corps gisait non loin de là. Les balles dans la poitrine pardonnent rarement. Benn était juste à côté, nue à part sa jupe. Une boue verdâtre s'étalait sur sa taille. La magie de la ceinture avait dû mourir avec elle. J'essayai de ne pas regarder ses mollets déchirés et sa gorge saccagée, d'ignorer l'odeur du sang et de mépriser la sombre fierté qui montait en moi. Les restes de mon expérience avec la ceinture de fourrure.

Je frissonnai en passant près des corps. À part le vent et les cordes au-dessus de la fosse, rien ne bougeait. Marcone était toujours attaché. Cette position devait être une véritable torture. Ce n'est pas tous les jours qu'on vous saucissonne et qu'on vous utilise comme appât pour la chasse au monstre. Pas facile d'entraîner ses muscles pour un tel calvaire. Je ne voyais pas le visage du truand, mais je sentais presque sa souffrance.

J'agitai la main alors qu'il se balançait doucement dans ma direction. Il hocha silencieusement la tête. Je désignai mes yeux, puis les ombres autour de nous en essayant de lui demander où se cachait le loup-garou. Il secoua la tête. Soit il ne comprenait rien, soit il ne l'avait pas vu. De toute manière, il ne m'aidait pas beaucoup.

Je grimaçai en avançant à travers la végétation, longuant le bord du piège. J'examinai la corde utilisée pour suspendre Marcone. Elle devait bien être attachée quelque part. Je scrutai les ténèbres en suivant le trajet de la corde jusqu'à son point de départ. Un arbre.

Je pouvais peut-être m'en tirer. Murphy, Marcone et moi, on avait une chance de rejoindre le van pour nous enfuir.

Non. C'était de la connerie. Même si je m'en sortais, je ne pourrais jamais me pardonner d'avoir laissé le garou partir pour une nouvelle série de carnages. Je devais essayer de l'arrêter.

J'allais déjà avoir assez de mal à me supporter.

Le nœud n'avait pas l'air trop compliqué. Je m'y attaquai en tournant la tête dans toutes les directions et en ouvrant grandes mes oreilles pour localiser le Dévorateur. Celui-ci ne s'était quand même pas barré en nous laissant la vie, non ?

Je tournai autour de l'arbre avec la corde pour faire levier, et descendis tout doucement Marcone, en ménageant mon bras blessé. Si j'arrivais à le redescendre suffisamment, je pourrais le faire balancer jusqu'au bord de la fosse pour l'attraper. Tout aurait été plus simple si Murphy avait été avec moi, mais je ne l'avais pas vue.

Une sale idée me vint. Et si Karrin était tombée sur le garou et que ce dernier l'avait tuée en silence ?

Et s'il me traquait depuis quelques minutes ?

J'assurai la corde et retournai vers la fosse. Marcone, loin d'être bête, se tortillait déjà en essayant de se rapprocher de moi. Je m'accroupis au bord du piège en veillant bien à maintenir mon poids en arrière. La terre était meuble, il fallait faire attention.

Soudain, Marcone eut un hoquet de surprise.

— Dresden ! La fosse ! cria-t-il.

Je baissai les yeux et vis les yeux du loup-garou briller dans les profondeurs du piège quelques fractions de seconde avant que le Dévorateur se jette sur moi en hurlant de rage. Il escalada la paroi de la fosse en enfonçant ses griffes dans la terre. Je sautai en arrière.

— *Fuego* ! criai-je.

Rien.

Rien à part un petit nuage de fumée et un éclair de souffrance dans ma tête. Le monstre tenta de m'écharper et je roulai hors de portée de ses griffes, comme il émergeait du piège. Il essaya de nouveau et cloua mon manteau au sol d'un coup sec.

J'aimais ce trench-coat, mais pas à ce point. Je le laissai derrière moi alors que le monstre y enfonçait une deuxième fois ses griffes. en sortant totalement de la fosse. Je courais déjà quand il se dressa pour hurler. Il se lanca à

ma poursuite.

J'étais mort. Mort et enterré. J'avais sauvé Susan et les gamins, j'avais arrêté Denton, mais j'allais le payer très cher. Je traversai la rangée de pins et arrivai sur la pelouse en ahanant. Je n'avais plus de manteau pour me protéger du froid. Mon épaule n'avait pas du tout apprécié cette fuite et tous ces exercices. Quant à mon pied, j'avais l'impression de marcher sur des lames de rasoir ébréchées. Je ne pouvais plus courir, ça m'était *physiquement* impossible. Mes foulées ralentirent en dépit des ordres de mon cerveau, et je pleurai de frustration en continuant à avancer pour ne pas tomber.

J'étais au bout du rouleau, c'était fini. Je me retournai pour voir le Dévorateur arriver. Je voulais regarder la mort en face et crever debout. Un peu de dignité, que diable !

Je vis ses yeux rougeoyer entre les arbres. Il avançait lentement, près du sol, comme s'il s'attendait à un piège. Je l'avais blessé auparavant, même si ce n'était qu'une écorchure, mais il ne tenait pas à subir une autre attaque dans ce genre. Il voulait vraiment s'assurer que j'étais mort, cette fois.

Je pris une profonde inspiration en me dressant de toute ma taille. Je le toisai. J'allais mourir comme seul un magicien sait le faire, fier et prêt à affronter ce qui l'attend de l'autre côté. Si j'en avais le temps, je lancerais même mon Ultime Malédiction. Peut-être que cela suffirait pour libérer MacFinn de la malédiction de saint Patrick. Je pouvais aussi détruire l'empire du crime de Marcone.

Je pensais à tout ça en sortant l'amulette d'argent léguée par ma mère. Je voulais qu'elle brille sur mon torse.

L'amulette de ma mère.

Argent.

Amulette.

Léguée par ma mère.

Argent légué.

Mon cœur rata un battement et ma main commença à trembler. Un homme qui se noie est prêt à s'accrocher à tout ce qui flotte. L'idée flottait – si seulement je pouvais la mettre en pratique. Si seulement ma bêtise ne m'avait pas empêché de voir ce dont je disposais avant qu'il soit trop tard !

J'ôtai le pentacle de mon cou, brisant le fermoir dans ma hâte. Je l'attrapai par le bout de chaîne intact et commençai à le faire tourner au-dessus de ma tête en fixant le loup-garou. J'insufflai une once de volonté dans l'amulette, une bribe de pouvoir. Mon cerveau s'enflamma mais je sentis le cercle magique se refermer autour de moi, retenant la magie, la concentrant.

J'étais blessé, épuisé. J'avais l'impression de m'être trahi et d'avoir cédé aux ténèbres auxquelles j'avais résisté si longtemps. J'avais utilisé la ceinture enchantée par les forces obscures et, ne nous le cachons pas, c'était *mal*. Une chose si puissante avec si peu de contrôle et un tel égotisme ne pouvait pas être l'œuvre du *bien*. Je n'avais plus rien à perdre.

Mais il me restait une dernière chose à accomplir. Je devais rassembler assez de magie pour mettre fin aux massacres.

Je cherchai aux tréfonds de moi-même, là où tout était fatigué et vide. La magie vient du cœur, des sentiments, des désirs les plus sincères. Voilà pourquoi la magie noire est si facile – elle vient de la convoitise, de la peur, de la colère, de toutes ces choses simples à nourrir, à cultiver. Celle que je pratique est plus complexe. Elle vient de quelque chose de plus pur, de plus sûr – plus difficile à entretenir, plus dur à utiliser, mais une chose plus élégante et plus puissante en fin de compte.

Cette magie logée dans mon cœur était la manifestation de ce en quoi je croyais, de ce pour quoi je vivais. Elle naissait de mon désir de voir quelqu'un s'élever contre les ténèbres pour en protéger les innocents. Elle émanait de ma passion pour les steaks bien cuits, de mes larmes occasionnelles pendant un bon film. Elle se fondait sur ma vie, sur l'espoir que j'entretenais de rendre l'existence plus agréable pour les autres, sinon pour moi.

Quelque part au fond de tout ça, je touchai quelque chose d'intact en dépit de cette semaine épouvantable. Une braise qui n'était ni froide ni consumée. Je l'agrippai comme on attrape une luciole et relâchai son énergie dans mon cercle argenté.

L'amulette se mit à briller d'une flamme bleutée et tout le pendentif s'embrasa, tissant un halo lumineux autour de moi, libérant des phosphènes incandescents qui tombaient dans l'herbe comme autant d'étoiles filantes.

— *Vento*, murmurai-je avant de me mettre à crier. *Ventas, vento servitas !*

Le loup-garou me regardait toujours, les yeux brûlant de haine et de rage. Il avança.

Soudain, Murphy se dressa entre le monstre et moi, le pistolet prêt à tirer, malgré son plâtre. Elle braquait son flingue dans ma direction.

— Harrv. dit-elle calmement. Couche-toi sur le sol tout de suite.

J'écarrillai les yeux sous la surprise. Derrière Murphy, je voyais le Dévorateur s'approcher à toute vitesse. Son attention se focalisa sur elle, l'enveloppant dans un voile de voracité et de fureur.

Je ne pouvais pas parler. Je ne pouvais interrompre le chant ou arrêter de faire tourner l'amulette. Autrement, l'énergie accumulée – mes dernières bribes de pouvoir, donc – se libérerait. Une douleur qui m'aurait fait hurler en d'autres circonstances me ravageait la cervelle. Je maintins l'amulette en mouvement.

— Je suis sérieuse, Harry, dit-elle en me fixant et en armant le pistolet. J'ignore ce que tu fais, mais *couche-toi*.

La confiance. Les dernières traces de confiance qu'elle avait encore en moi s'étaient dissipées. Elle avait vu ou pensé quelque chose qui lui faisait croire que je voulais la trahir. Le loup-garou fonçait toujours droit sur nous, et j'eus un pincement au cœur en pensant que Susan et les gamins n'étaient même pas encore sortis de la propriété, et encore moins arrivés au van. Si le Dévorateur me tuait, il remonterait leur piste et les massacrerait.

— Harry, répéta Karrin en tremblant. Je t'en prie, couche-toi.

Le Dévorateur apparut dans toute sa splendeur, et Murphy était sur le point de m'abattre. Je continuai mon sortilège, sentant la puissance s'accumuler et mon cerveau bouillonner sous mon crâne. Je fis mon choix. J'espérais juste que j'aurais le temps de finir le boulot avant que Karrin me descende. Tous les événements de ces derniers jours m'avaient amené à ce moment précis.

L'univers ralentit autour de moi, me laissant le temps d'observer la scène dans ses moindres détails atroces.

Le monstre s'éleva dans les airs pour sauter sur Murphy. Il était toujours aussi gros, aussi puissant et plus terrifiant que jamais. Ses mâchoires ouvertes se précipitaient pour engloutir la tête de la jeune femme.

Karrin affermit sa prise et tira. Une flamme sortit du canon et vint me frapper. Elle était à moins de cinq mètres. Impossible de me rater. Si seulement j'avais eu le temps de m'excuser avant la fin. De lui demander pardon pour tout.

— *Vento servitas !* hurlai-je en libérant l'amulette et le sort du cercle.

La balle me heurta comme une gifle au moment où le pouvoir me quittait pour aller frapper le Dévorateur. Quelque chose de chaud et de douloureux cogna mon torse. Je m'écroulai, trop faible pour m'en inquiéter. Je surveillai quand même mon pentacle.

Il fila comme une comète incandescente et vint se ficher dans la poitrine du loup-garou, comme la foudre frappe un vieil arbre. Il y eut un éclair aveuglant. Trop de pouvoir avait été libéré quand la substance mystique avait annulé l'invulnérabilité du monstre. L'énergie embrasa la créature et explosa dans sa poitrine, enflammant son cœur dans un crépitement de flammes bleutées. Fauché en plein vol, le Dévorateur hurla en s'effondrant derrière Karrin. Un coup de tonnerre résonna, un nouvel éclair puis un cri.

Peut-être le mien.

Le loup-garou eut un dernier spasme avant de s'immobiliser.

La métamorphose commença. Son museau se mua en un visage humain, ses griffes et ses crocs disparurent pendant que ses muscles monstrueux se transformaient en une gelée surnaturelle qui ne tarderait pas à s'évaporer. Sa fourrure s'effaça et ses membres reprirent leur forme normale. Couché sur le flanc, la main sur le cœur, Harley MacFinn était libre.

La chaîne de mon amulette dépassait de ses doigts. Il examina la blessure un moment avant de se détendre. Il leva les yeux sur moi et je lus sur son visage toutes ces années de souffrance et de rage impuissante, tout ce qu'il avait enduré sans pouvoir se contrôler, condamné à répandre la mort et la destruction alors que son seul désir était de créer une réserve naturelle. Tout cela le quitta d'un coup. Ses yeux s'éclaircirent, et il m'adressa un mince sourire. Il me pardonnait. Il tenait à me faire savoir qu'il comprenait.

Il baissa la tête.

Il était mort.

Les ténèbres ne tardèrent pas à m'emporter.

Chapitre 34

Je me réveillai.

Déjà une bonne surprise.

Je me réveillai avec la lune haut dans le ciel et avec la main de Murphy sur mon front.

— Allez, Harry, murmura-t-elle, ne me fais pas ce coup-là.

Je clignai plusieurs fois des yeux.

— Tu m’as *tiré* dessus, Murph, soufflai-je. Je n’arrive pas à y croire.

Elle sursauta et tenta de masquer ses larmes.

— Espèce de connard ! dit-elle gentiment. Tu n’avais qu’à te coucher quand je te l’ai demandé.

— J’étais occupé.

— Je l’ai remarqué juste après, répondit-elle, en tournant la tête vers le cadavre de MacFinn.

Elle se tourna un peu plus, concentrée sur autre chose.

— Ça ne fait rien, susurrai-je. Je te pardonne.

Quel beau moment de compassion dans les derniers instants d’un homme.

— Tu... quoi ? lâcha-t-elle en se raidissant.

— Je te pardonne de m’avoir tiré dessus.

— Tu crois..., commença-t-elle en haussant le ton, puis bafouillant avant de se reprendre. Tu penses que je te croyais toujours du côté des méchants ? Tu crois que je t’ai abattu parce que tu ne voulais pas te rendre ?

Je me sentais trop faible et nauséux pour me disputer avec elle.

— Ça ne fait rien, soufflai-je en frissonnant. Je te comprends. Ne t’inquiète pas. J’ai tellement froid.

— On est tous gelés, crétin, rétorqua Murphy. Un front froid s’est abattu sur la côte Est pendant notre séjour dans la fosse. Il doit faire moins quarante. Assieds-toi, El Cid.

— Je... heu... quoi ?

— Redresse-toi, imbécile, et regarde derrière toi.

Je lui obéis, et ça ne me fit pas plus mal que pendant le reste de la soirée. Surpris, je regardai dans la direction indiquée.

Denton gisait sur le sol, une grosse branche dans les mains. Ses yeux sauvages étaient grands ouverts dans un visage crayeux à cause de l’hémorragie. Un petit trou ornait son front.

— Mais... comment a-t-il... ?

— Je l’ai plombé, andouille ! Il se ruait vers toi pour te fracasser le crâne et je l’ai aperçu en revenant. Je venais d’administrer les premiers soins à cette femme nue, Tera West. Je tremblais trop pour être sûre de mon tir avec toi dans la ligne de mire, et j’ignorais que le loup-garou *me* fonçait dessus. Je n’arrive pas à y croire ! Tu as cru que je t’ai tiré dessus.

— Murph, protestai-je. Comprends-moi. Je veux dire, je pensais...

— Non, Dresden, me dit-elle en se retournant. Tu ne pensais pas. Quelle mort tragique, quel noble sacrifice, je me trompe ? Pauvre incompris, n’est-ce pas ? Tu crois que je ne te connais pas ? Tu n’es qu’un arrogant prétentieux réactionnaire chauvin sans un gramme de jugeote...

Murphy continua son éloge en partant prévenir la police et une ambulance.

Quelle douce musique !

Les flics se sont arraché les cheveux en essayant de reconstituer les événements. Je pris soin de récupérer les ceintures enchantées et Murphy me donna un coup de main pour les brûler sur place. Je ne pus me résoudre à les jeter dans le feu, et Karrin s’en chargea. Parfois, elle comprend certaines choses que je ne pourrais jamais lui expliquer en détail.

Plus tard, je l’accompagnai aux funérailles de Carmichael, et elle vint avec moi à celles de Kim Delaney.

Hendricks nortait son Kevlar sous son treillis et il se retrouva dans la même ambulance que moi. Son torse nu

n'était qu'un grand hématome. On se complétait bien. Il me fusillait du regard mais respirait correctement avec son masque à oxygène. Bizarrement, j'étais content de le voir en vie. Si on réfléchit un peu, est-ce qu'on peut m'en blâmer ?

Marcone fut arrêté pour la forme, mais aucune charge ne fut retenue contre lui. Même si le drame s'était déroulé sur sa propriété, l'examen des lieux du drame révéla que les agents fédéraux s'étaient entre-tués, ou qu'un animal les avait attaqués – à part Denton, bien sûr. Personne n'avait de mandat pour pénétrer chez Marcone, et cetera, et cetera. Son avocat le fit sortir en moins de trois heures.

Le Gentleman m'appela quelques jours plus tard.

— Vous me devez la vie, monsieur Dresden. Êtes-vous certain de ne pas vouloir faire affaire avec moi ?

— Personnellement, John, j'ai plutôt l'impression que c'est toi qui me dois la vie. Après tout, même si tu avais tranché tes liens, tu serais tombé dans la fosse et le loup-garou t'aurait bouffé comme nous. Je crois surtout que tu avais calculé que tes chances de survivre étaient bien meilleures si je sortais du piège, moi, le magicien qui connaît toutes ces choses étranges, tu te souviens ?

— Évidemment, répondit Marcone d'une voix dépitée. J'espérais juste que vous ne vous en étiez pas aperçu. Quoi qu'il en soit, Harry...

— Ne m'appellez pas Harry, dis-je en raccrochant.

Susan avait filmé la mort du Dévorateur à moins de soixante mètres avec un excellent zoom et une lentille spéciale. Mon amulette éclairait la scène de manière spectaculaire sans révéler trop de détails. On ne voit que mon dos et je donne l'impression d'agiter un tube phosphorescent avant de le jeter sur le monstre dont on ne distingue qu'une masse sombre et velue. Au moment où mon sortilège s'est déclenché, le film est couvert de neige pendant une bonne seconde. Même aussi loin, la caméra de Susan n'a pas résisté à la débauche d'énergie magique.

Quand le film s'éclaircit, on voit Murphy tirer sur Denton avant que ce dernier m'explode le crâne. Juste après, elle se retourne, comme Rambo, fait un pas de côté pour éviter la masse velue et vide son chargeur dedans par pur réflexe.

Murph et moi savons que les balles ne lui ont rien fait, mais c'était un automatisme. D'un autre côté, ça m'écarte des projecteurs. D'après le film, c'est Karrin l'héroïne du jour.

Le film de Susan passa aux journaux télévisés du matin et resta deux jours d'affilée sur la chaîne WGN 9. Chicago fut très impressionné. La séquence rendit Murphy assez populaire auprès des électeurs pour que des membres du conseil municipal la soutiennent et que l'enquête des affaires internes soit suspendue. Elle avait gagné un peu plus de crédibilité avec cette affaire, et les politiciens qui hantaient les couloirs de la mairie lui offrirent une véritable plaque nominative pour son bureau.

Étrangement, le film disparut au bout de deux jours. Personne n'a jamais su ce qui s'était passé, mais le technicien chargé des archives de WGN 9 disparut aussi, ne laissant derrière lui que quelques copies de mauvaise qualité. Un peu plus tard, des experts dénoncèrent le film comme une falsification et accusèrent les tabloïds d'avoir monté l'affaire de toutes pièces.

Certaines personnes ne supportent pas l'idée que le surnaturel puisse exister. Le gouvernement surtout. Et même si certains de ses membres croient au surnaturel, je ne pense pas qu'ils aimeraient voir la preuve de l'existence des loups-garous et de l'instabilité d'un agent du F.B.I. tourner en boucle dans tous les journaux télévisés.

La disparition du film n'empêcha pas Susan de recevoir une promotion aux *Arcanes*. Elle gagna aussi une sérieuse augmentation et quelques invitations à l'émission de Larry King ainsi que deux ou trois autres petites choses. Elle y fit forte impression, et ceux qui la virent commencèrent à réfléchir. Au moins, elle a sa propre rubrique maintenant. Peut-être que dans quelques centaines d'années les gens observeront le monde qui les entoure avec une plus grande largesse d'esprit.

J'en doute.

Je ne l'appelai pas pendant quelque temps. Elle m'avait vu me transformer en un monstre que je pouvais dissimuler en moi depuis longtemps. Elle ne me harcela pas, mais resta dans les parages. Elle m'envoyait des fleurs de temps à autre, et me faisait livrer des pizzas au bureau quand je travaillais tard. Une fille d'enfer.

Tera était grièvement blessé, mais elle survécut grâce à sa transformation en humain et aux premiers secours apportés par Murphy. Elle me donna rendez-vous au parc du Lac des Loups quelques semaines plus tard. Quand je la rencontrai là-bas, elle ne portait qu'une longue cape noire.

— Je souhaitais te dire que tu as fait le bon choix pour Harley, murmura-t-elle. Je voulais aussi te dire au revoir.

Elle laissa tomber la cape, libérant toute sa nudité avec quelques cicatrices supplémentaires.

— Où vas-tu ? demandai-je.

— J'ai de la famille, répondit-elle en ouvrant grands ses yeux d'ambre. Cela fait longtemps que je ne l'ai pas vue

et je crois qu'il est temps que je la rejoigne.

— N'hésite pas à passer un coup de fil, surtout.

— Non, Harry Dresden, répondit-elle en souriant. Mon peuple ne fonctionne pas ainsi. Viens dans les montagnes du nord-ouest en hiver. Peut-être que tu m'y trouveras.

À ces mots, elle se transforma en louve et partit dans le soleil couchant.

Tous ces gens qui se transforment en loups, et je n'avais pas pensé un seul instant à un loup qui se transforme en humain. Je ramassai la cape de Tera et la ramenai à la maison pour me rappeler qu'il fallait toujours garder l'esprit ouvert à toutes les possibilités.

Les Alphas décidèrent que j'étais la meilleure chose qui leur soit arrivée depuis le Biactol. Une nouvelle qui ne m'emballa pas plus que ça. Ils insistèrent pour m'emmener camper avec eux, et j'acceptai à contrecœur. Ils en profitèrent pour me jurer fidélité et amitié ; quant à moi, j'en profitai pour rester bouche bée pendant un bout de temps. Ils étaient impatients de me voir les mener dans une nouvelle croisade contre les forces du mal.

Bon sang, moi qui ai déjà du mal à payer mes factures...

Quand je pris enfin un peu de temps pour réfléchir à tout ça, je m'aperçus que ces derniers mois avaient été un peu trop dingues pour être une simple série de coïncidences.

D'abord, un sorcier ivre de pouvoir qui apparaît du jour au lendemain et que je dois affronter dans sa forteresse avant qu'il m'assassine. Ensuite, Denton et sa bande qui se pointent pour semer la pagaille avec des ceintures enchantées.

Je n'ai jamais découvert qui se cachait derrière le sorcier du mois de mai. Les mages noirs n'apparaissent pas comme les boutons sur le dos d'un crapaud, quand même. Il leur faut apprendre des choses compliquées comme l'invocation de démons, la magie rituelle et les dialogues classiques que tout bon méchant se doit de maîtriser. Qui était son professeur ?

Six mois plus tard, Denton débarque. Quelqu'un le transforme en *Hexenwulf* et le prévient que je suis dangereux. On lui parle aussi de la Confrérie qui pourrait lui causer des ennuis. En lui disant cela, on l'avait pointé sur moi comme un pistolet. Il voulait ma mort.

Je ne crois pas au hasard. Était-ce l'un de mes adversaires à la Blanche Confrérie ? L'un de mes ennemis de l'Outremonde ? Pour une raison ou pour une autre, j'étais sur la liste noire d'un paquet de fumiers.

— Tu sais quoi ? dis-je à Mister un soir au coin du feu. Peut-être que je deviens fou, mais j'ai l'impression que quelqu'un cherche à me tuer.

Mister me fixa, ses traits félins remplis de l'indifférence la plus totale, et se retourna pour que je puisse lui gratter le ventre. Ce que je fis, perdu dans mes pensées. Peut-être que je commençais à craquer, finalement. Cela faisait plusieurs semaines que je n'avais rien fait à part bosser et rentrer à la maison. Trop de travail et pas assez de distractions transforment Harry en paranoïaque.

Je décrochai le téléphone et composai le numéro de Susan. Mister me tapota la main d'un air approuvateur.

— Ou peut-être que je suis trop obtus pour éviter les emmerdes. Qu'est-ce que t'en penses ?

Le chat ronronna d'un ton des plus affirmatifs.

Je me préparai à inviter Susan et me délectai de la chaleur du feu.

Fin du tome 2